
SE TAIRE ET FAIRE



MAHOMET

ET

LE CORAN

PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION

SUR

LES DÉVOIRS MUTUELS DE LA PHILOSOPHIE ET DE LA RELIGION

PAR

J. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE

MEMBRE DE L'INSTITUT.

Deuxième Edition.

L'HISTOIRE DE MAHOMET
D'APRÈS LE SIRAT ER RAÇOUL.
AUTHENTICITÉ DE L'HISTOIRE DE MAHOMET.
L'ARABIE AVANT LE MAHOMÉTISME.
CARACTÈRE DE MAHOMET.
JUGEMENT SUR LE MAHOMÉTISME.
EXTRAITS DU CORAN.

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cᵉ, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

35, QUAI DES AUGUSTINS.

MAHOMET

ET LE CORAN

A LA MÊME LIBRAIRIE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

MAHOMET

ET

LE CORAN

PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION SUR LES DEVOIRS MUTUELS DE LA PHILOSOPHIE ET DE LA RELIGION

PAR

J. (Jules) BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE

MEMBRE DE L'INSTITUT

(ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES)

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1865

3-24-28.

PRÉFACE

DES DEVOIRS MUTUELS DE LA PHILOSOPHIE

ET DE LA RELIGION

Je me suis appliqué, en étudiant Mahomet, à exercer envers lui une stricte justice. J'ai signalé ses graves défauts à côté de toutes ses vertus, et ses faiblesses à côté de son génie ; je n'ai rien dissimulé, ni du mal, ni du bien ; et, après avoir balancé l'un et l'autre, j'ai cru devoir porter un jugement favorable sur le prophète de l'Arabie. Selon moi, l'impartiale histoire ne peut plus avoir une autre opinion ; désormais, Mahomet lui apparaîtra comme un des hommes les plus extraordinaires et les plus grands qui se soient montrés sur la terre. Sa physionomie est très-loin

d'être d'une irréprochable pureté; mais, malgré les taches qui la déparent, elle n'en reste pas moins une des plus belles et des plus remarquables. Pour bien apprécier Mahomet, nous devons faire taire nos préjugés religieux ou nationaux, et ne voir dans son œuvre que ce qu'il y a mis, indépendamment des conséquences que cette œuvre a portées, et qui peuvent plus ou moins nous blesser encore aujourd'hui.

Qu'on veuille bien peser avec attention les considérations suivantes.

Il existe maintenant plus de cent millions de mahométans. Ils sont répandus depuis le Maroc en Afrique, jusqu'au pied de l'Himâlaya dans le nord de l'Inde, et depuis le fond de l'Yémen, jusqu'aux bords du Danube au centre de l'Europe. Ils forment encore plusieurs empires puissants, parmi lesquels on compte la Turquie et la Perse; et si d'autres, comme celui du Grand-Mongol, ont disparu, c'est l'édifice politique qui seul est tombé, tandis que l'édifice religieux est demeuré debout et solide. Dans des pays si vastes et si distants les uns des autres, sous des climats aussi divers, la foi musulmane n'a rien perdu de son ardeur. Après douze siècles et demi depuis l'Hégire, elle est aussi vive et presque aussi fanatique qu'aux premiers jours. Le foyer n'est pas près de s'éteindre, malgré ce

qu'en augurent des observateurs peu judicieux; il brûle toujours, et il brûlera bien longtemps encore, comme l'attestent les formidables explosions qui se sont produites sous nos yeux : l'insurrection militaire de l'Inde anglaise en 1857, ou l'insurrection récente de notre Algérie.

L'Europe chrétienne est avec toutes ces populations mahométanes dans des rapports intermittents de paix ou de guerre; mais, en général, ce sont les relations pacifiques qui tendent à prendre le dessus. A mesure que nous connaissons mieux ces peuples, nous sommes disposés davantage à ne plus les mépriser, comme nous le faisions jadis. Ils ont les plus réelles qualités de courage et de persévérance. Inébranlables dans la croyance de leurs pères, ils sont bien moins portés que nous à se convertir. Leurs mœurs sont, il est vrai, de beaucoup inférieures aux nôtres ; mais cette corruption est une vieille plaie, qui, de tout temps, a rongé l'Asie et l'Afrique. Ce n'est point le Mahométisme qui l'a faite, et il a même tenté de la guérir. Notre industrie, nos sciences, nos arts pénétreront peu à peu parmi ces nations, qui commencent à en goûter les bienfaits, et qui y sont peu rebelles naturellement, puisqu'à quelques égards elles nous ont devancés de plusieurs siècles dans cette voie. Mais si, par leur contact avec nous, elles font des progrès

matériels, religieusement nous ne gagnons rien sur elles ; et les prédications héroïques de nos missionnaires, si fécondes ailleurs, échoueront toujours devant le Mahométisme, qu'ils ne peuvent entamer. De leur propre aveu, ils ne trouvent pas, dans leur apostolat universel, un obstacle plus invincible que celui-là.

Ce grand fait doit nous éclairer, et nous pouvons en conclure sans hésitation que Mahomet a compris parfaitement quelle doctrine religieuse convenait à ces races. Par inspiration, comme je le crois, ou par calcul, comme on l'a dit trop souvent, il a si bien su leur mesurer leur foi qu'elles y sont restées attachées inviolablement, à travers les plus terribles vicissitudes. Selon toute probabilité, le temps ne détruira pas plus la foi musulmane qu'il n'a détruit la foi juive, stationnaire, mais immuable. Le Mahométisme ne fait pas de prosélytes nouveaux ; mais il ne perd aucun de ceux qu'il a conquis, et les musulmans continuent de vénérer Mahomet, bien plus que les Israélites ne vénèrent maintenant Moïse.

A moins de supprimer dédaigneusement près d'un dixième de l'humanité, il faut donc faire une large place à la religion musulmane dans l'état présent du monde ; et, quelles que soient les passions aveugles de la foule, la politique au moins devrait nous

apprendre à être plus bienveillants en ce qui concerne le Mahométisme.

Que si, remontant à son origine et à ses dogmes, nous nous demandons ce qu'il est en lui-même, nous n'aurons guère qu'à le louer. Qu'est-ce, en effet, que la révolution religieuse accomplie par Mahomet, vers le milieu du septième siècle de notre ère? Dans son caractère le plus général, c'est la destruction de l'idolâtrie. A de grossières croyances, descendant à un stupide fétichisme, dont le culte de la Pierre noire, à la Caaba, est encore le témoignage et le reste innocent, Mahomet a substitué, après vingt ans de luttes, la foi à un Dieu unique, clément et miséricordieux, créateur des cieux et de la terre, père de l'homme, sur lequel il veille et qu'il comble de biens, rémunérateur et vengeur dans une autre vie, où il nous attend pour nous récompenser ou nous punir selon nos mérites, tout-puissant, éternel, infini, présent partout, voyant nos actions les plus secrètes, et présidant à la destinée entière de ses créatures, qu'il n'abandonne point un seul instant, ni dans ce monde-ci ni dans l'autre. L'Islam est la soumission la plus humble et la plus confiante à sa volonté sainte. Il n'y a pas plus à se révolter contre elle qu'à désespérer de la fléchir; et le cœur du vrai musulman est aussi tranquille que pur, devant

l'auteur de son existence, son soutien indéfectible et son équitable juge. Le seul culte que le musulman doive au Dieu unique, c'est la prière répétée plusieurs fois par jour; et, à certaines époques de l'année, des mortifications, qui ramènent plus particulièrement la pensée du fidèle à Celui qui l'a créé, qui le fait vivre, et qui le retrouvera éternellement après la mort.

Tel est l'Islam dans son essence et sa simplicité; telle est la vraie et saine doctrine que Mahomet est venu prêcher au monde arabe, et par laquelle il l'a persuadé et amélioré. S'il est un homme à qui la raison et l'histoire doivent des éloges sous ce point de vue restreint, c'est celui-là. A l'exception du Christianisme, appuyé sur la Bible et l'Évangile, avec toutes leurs merveilleuses conséquences, il n'y a pas d'autre religion au monde que l'on puisse équitablement comparer à l'Islam, et qui mérite, même de très-loin, d'être mise en parallèle avec lui.

Sans doute, Mahomet n'a rien d'original, et nous connaissons toutes les sources où il s'est inspiré, en les comprenant d'ailleurs assez mal. Mais, à cet égard, qui a été plus modeste et plus loyal que lui-même? Il ne s'est jamais donné pour un novateur; il n'a jamais prétendu avoir rien inventé. Il ne vient pas révéler un culte inconnu. Loin de là : c'est la foi d'Abraham,

celle de Jacob, de Moïse, de David, de Jésus même, qu'il doit reproduire et compléter; il n'apporte point aux hommes des enseignements inouïs; il vient leur répéter seulement ceux qu'ils ont cent fois entendus, mais qu'ils ont oubliés. A la manière dont il parle des prophètes antérieurs, à l'estime, à la tendresse même qu'il ressent pour eux, on voit bien qu'il ne se croit pas leur égal, encore bien moins leur supérieur; il ne fait que les continuer; il met le sceau à leur doctrine, en la redisant après eux. S'il renverse l'idolâtrie, c'est pour faire revivre, sous ses ruines et ses pratiques sacriléges, la vraie religion que, par la suite des temps, les hommes avaient méconnue. Il la réveille dans leurs cœurs, où elle a laissé encore des étincelles sous des cendres séculaires. Aussi, en présence des saintes figures du passé qu'il évoque à son aide, il se sent bien insuffisant et bien petit. Les prophètes qui l'ont précédé avaient le don des miracles; Dieu le lui a refusé. Ce don accordé à d'autres, quoique souvent inutile contre l'ingratitude et l'endurcissement des hommes, ne lui est plus nécessaire; il ne prétend parler qu'à la raison. Cette puissance surhumaine, dont quelques prophètes ont été divinement investis, ne les a ni protégés, ni fait réussir. Les peuples, tout en voyant des prodiges, sont demeurés insensibles et se sont dé-

tournés, pleins de défiance, des apôtres qui les instruisaient; souvent même ils les ont immolés à leur fureur. Le seul miracle de Mahomet, c'est le Coran, qu'il récite au nom de Dieu, et qui transporte d'enthousiasme et convertit tous ceux qui ont pu l'entendre. On croit à l'Éternel et à la vie future dès qu'on a écouté le prophète.

En face de cette doctrine courageusement prêchée, et convertissant en quelques années des multitudes de peuples, à quoi bon s'inquiéter de savoir d'où elle vient, ni même ce qu'elle a produit? Quelle qu'en soit la source, quel qu'en ait été le succès, il n'importe; cette croyance est en soi digne du plus grand et du plus légitime respect. La gloire de celui qui l'a propagée n'est pas moindre, parce qu'il n'a fait que l'emprunter au Judaïsme et à la religion chrétienne. Depuis de longs siècles, le Mosaïsme s'était efforcé vainement d'éclairer l'Arabie; le Christianisme n'avait pas été plus heureux. L'idolâtrie subsistait, toujours vivante et hideuse, favorisant les mœurs les plus cruelles et les plus dépravées. C'est Mahomet seul qui l'a vaincue et pour jamais extirpée, service immense qui lui conquiert à bon droit la vénération éternelle, si ce n'est le culte, des peuples musulmans. A défaut du Christianisme, qu'ils n'ont pu comprendre, l'Islam les a tirés des ténèbres où, sans lui

peut-être, ils seraient encore plongés. En honorant Mahomet comme ils l'honorent, ils ne lui rendront jamais tout le bien qu'il leur a fait; leur reconnaissance restera toujours au-dessous de ce qu'ils lui doivent. D'autres, plus aimés de Dieu, peuvent avoir une foi plus pure et plus sainte. Celle-là, dans sa grandeur un peu nue et même un peu sèche, est la seule que le peuple arabe pût recevoir et conserver. Il lui a dû tout ce qu'il a été sur le théâtre de l'univers; et le patriotisme est venu se joindre à la religion pour faire de Mahomet, aux yeux de ces races ennoblies par lui, un mortel incomparable; pour elles, c'est l'Envoyé de Dieu, c'est le Prophète du Tout-Puissant.

On ne peut pas le placer aussi haut, quand on a le bonheur d'être chrétien ; mais il y aurait aujourd'hui une bien aveugle intolérance à nier son génie, et l'histoire ne doit point ressentir une animosité qui n'est plus de notre temps.

Il est vrai qu'auprès du fondateur de religion il y a en outre le fondateur d'empire. J'en conviens : la gloire de l'un n'est plus du tout celle de l'autre, et nous entrons ici dans une sphère fort abaissée. C'est ce double rôle qu'on n'a pas en général bien démêlé, et qui a longtemps défiguré l'action religieuse de Mahomet. La politique a des exigences qu'on ne sent pas assez quand on n'a pas soi-

même mis la main aux affaires. Tandis que la réforme religieuse peut se maintenir dans la pure région des idées, la politique doit nécessairement descendre plus bas. Si elle est bien inspirée, elle peut s'abstenir du mensonge, de la fraude et de la violence ; elle peut, à plus forte raison, se défendre du crime, bien qu'elle s'y perde trop souvent. Mais elle doit toujours user de la force, sans laquelle elle ne serait pas ; et la force, même bien employée, est toujours loin de cette douce et calme influence de la persuasion, la seule arme à laquelle la religion doive recourir.

Est-ce par ambition que Mahomet s'est fait chef d'empire? Est-ce un calcul égoïste qui l'a poussé au rôle de général d'armée, après celui de prophète, qui a tiré le glaive à l'appui du Coran, et uni la guerre à la prédication? Je ne le pense pas; et en regardant à la vie du prophète, je me persuade que de lui-même il n'avait jamais songé à combattre. Jusqu'à cinquante ans passés, il n'avait pas montré la moindre tendance belliqueuse; il n'y eut que les provocations incessantes de ses ennemis pour le réduire à cette extrémité, qui n'était ni dans son caractère ni dans ses habitudes. Il supportait les injures avec une patience exemplaire; et il n'est pas une seule rencontre où il ait pensé qu'on pût y opposer une autre résistance. Sa douceur égalait

sa sincérité ; ce n'est que quand il fut poussé à bout, qu'il se résigna à user des moyens dont tout le monde usait autour de lui. Au milieu de ces races turbulentes et toujours en armes, de ces conflits sans cesse renouvelés et toujours sanglants, de ces luttes toujours homicides, c'était un phénomène surprenant, qui ne pouvait durer, que cette humeur si pacifique, qui supportait même les coups après les insultes, ne comptant que sur « le charme de la parole » pour adoucir la rage des assaillants.

Il fallut donc que Mahomet fût menacé directement dans sa personne et qu'une tentative d'assassinat eût été faite contre lui, pour qu'il pourvût à sa sureté. Mais il ne pensa même pas encore à des représailles. A Médine, où il s'était réfugié, il fut d'abord aussi paisible qu'il l'avait été à la Mecque. Il est probable qu'il ne serait jamais sorti de cette réserve, dont tous les prophètes ses devanciers lui avaient offert le modèle, s'il n'avait tenu qu'à lui. Mais sollicité par les émigrés qui l'avaient suivi, et par cette population toute dévouée de Yathrib, qui s'était donnée à l'Envoyé de Dieu depuis plus de deux ans, il ne pouvait résister davantage. Il n'eût pas été le digne chef des Mohadjirs et des Ansâr, s'il ne s'était pas mis à leur tête, et s'il n'eût pas intrépidement donné de sa personne; comme il le

fit au combat de Ohod, où il fut vaincu et courut risque de la vie. Mais cette nouvelle carrière n'était pas celle qu'il eût jamais rêvée ; il n'était pas naturellement guerrier ; il n'avait point cherché à le devenir, même quand il suivait tout jeune ses oncles à la guerre, encore bien moins quand il gardait les troupeaux, ou qu'il errait solitaire sur le mont Hira, et que, dans une de ses hallucinations extatiques, il voyait l'ange Gabriel venir déposer le Coran sur son cœur.

On n'a point remarqué suffisamment cette circonstance dans la carrière de Mahomet. Oui, personnellement il s'est cru prophète ; il a cru de toute l'impétuosité de son âme à sa mission, et il a eu raison de se prendre parmi ces peuples barbares pour un instrument de Dieu. Mais ce n'est pas sa volonté propre, ce n'est pas la convoitise de son ambition qui en a fait un général et un conquérant. Des événements extérieurs plus forts que lui et qu'il ne pouvait prévoir, l'ont précipité. Il s'est trouvé sans le savoir, sans le vouloir, le plus grand homme de guerre de son pays, le politique le plus habile, et il a fondé un empire presque malgré lui. C'est que tout était prêt dans le monde arabe, auquel il s'adressait, pour la révolution politique, aussi bien que pour la résurrection morale. Toutes ces peuplades jusque là divisées étaient disposées à se

réunir, sans qu'elles-mêmes en eussent plus de pressentiment que le prophète. La croyance religieuse devint le germe et le centre de cette fusion, ébauchée déjà par Cossayy, qui allait constituer un peuple à la place de hordes errantes. Le peuple, l'empire, la religion naquirent du même coup. Ce fut Mahomet qui frappa ce coup glorieux, sans se douter jusqu'à quel point son action allait s'étendre. Il ne voulait que proclamer une religion ; il se trouva qu'il organisait à la fois une nation et un puissant état. Le Coran, qui révèle toute la pensée morale de Mahomet, ne porte pas trace, pour ainsi dire, d'une pensée politique. Il combat avec fureur l'idolâtrie qu'il abhorre ; il ne paraît pas un seul instant soupçonner que les croyants vont tout à l'heure former un peuple redoutable. Ce sont là des secrets que les yeux humains ne discernent point, tout sagaces qu'ils peuvent être. Mahomet est fort grand ; mais son regard n'a pas plongé jusque-là, et il faut l'imagination d'un poëte tel que Voltaire pour lui prêter, à mille ans de distance, des desseins qu'il n'a jamais conçus.

C'est là ce qui explique la conduite de Mahomet dans les dix dernières années de sa vie. Il est contraint de faire la guerre ; mais il la fait à contre-cœur, quoiqu'il la fasse quelquefois avec toute l'énergie de sa nation, en même temps qu'avec une

habileté supérieure. Ce n'est pas son élément ni son goût. De là, cette clémence dont il a donné de si fréquents exemples, et qui, non moins que sa mission divine, a dû surprendre ses contemporains farouches. Il est clair qu'il répugne à répandre le sang, bien qu'il cède quelquefois, lui aussi, à la soif homicide dont tout son entourage est altéré; il tempère tant qu'il le peut ces frénésies, qu'il réprouve et qu'il voudrait éteindre. Il est magnanime et désintéressé, là où d'autres ne songent qu'au pillage et à la vengeance. Il pardonne les injures dont il a été abreuvé; il tend une main bienveillante et protectrice à des ennemis qui ont voulu le tuer. Il leur donne la vie au lieu du mal qu'il a reçu d'eux; parfois il les comble de richesses, pour lesquelles il n'a lui-même que du dédain. Il reste admirablement simple dans sa personne et dans toutes ses habitudes, même quand il est le maître de l'Arabie. Le triomphe ne l'enivre pas; et s'il n'eût pas succombé à la seule passion qu'il n'a pas su vaincre en lui, il serait resté moralement aussi pur qu'il a été sincère, généreux et sage.

Que serait-il advenu si Mahomet n'eût pas joint la politique et la guerre à la religion, et qu'il se fût contenté, comme d'autres prophètes, de prêcher sans combattre? Il est embarrassant de le dire; et l'on peut juger que cette question est assez indiffé-

rente. En fait, Mahomet a propagé l'Islam les armes à la main ; c'est par la force qu'il lui a élargi la route, après l'avoir introduit par la discussion la plus inoffensive, soit en secret soit en public. D'autres religions, comme celle du Christ ou celle du Bouddha, n'ont pas eu leur berceau ensanglanté, et elles ont pu, du moins à leur origine, se passer de cet affreux baptême, sans lequel le Mahométisme n'a pas pu vivre. Le peuple arabe est avant tout guerrier ; il ne peut même faire le commerce, qui l'enrichit, qu'en le protégeant par les armes. Il est sans cesse militant. Les individus, dans leur isolement, se combattent, comme les tribus entre elles ; ils n'ont d'autre garantie que leur courage personnel. Chez un tel peuple, avec de telles nécessités et de telles coutumes, il n'est pas possible que des masses populaires se réunissent dans un intérêt commun, sans en appeler aussitôt à la violence. Les passions religieuses doivent surtout les y pousser, parce qu'elles sont les plus actives et les plus profondes de toutes. Parler de paix à ces foules désordonnées, c'était vouloir ne pas être entendu ; et le chef qui devait les diriger, en les éclairant, ne pouvait être qu'un guerrier comme elles. Le Christianisme naissant ne rencontra pas en Judée des conditions aussi rudes. Le Bouddha s'adressait à des populations pacifiques jusqu'à l'inertie. La foi bouddhique

et la foi chrétienne ont pu se développer et fleurir par la paix. L'Islam n'a pu échapper à l'exigence atroce de la guerre. Il a subi cette frénésie des combats. Mais ce n'est pas lui qui l'avait créée. Elle régnait sans limite chez ces races, longtemps avant Mahomet; il la restreignit, sans pouvoir la détruire. Quelque puissante qu'on suppose son action, elle ne pouvait aller jusque-là; et ce n'est jamais un homme qui peut inculquer aux peuples les instincts permanents et irrésistibles; ils ne les reçoivent que de la nature. Seulement, avant le prophète, les Arabes, désunis comme ils l'étaient, ne pouvaient rien que se déchirer entre eux; une fois réunis par la religion, ils ont répandu sur l'univers l'incendie qui les dévorait. Sans l'Islam, ils n'étaient pas les conquérants du monde; mais sans la guerre, l'Islam lui-même n'était pas.

Ainsi, nous n'avons point trop de reproches à faire à Mahomet; il faut absoudre en lui le prophète sous l'homme d'État et le politique. Ou son œuvre religieuse avortait, ou elle n'était possible que par les voies qu'il a employées. Tout impures qu'elles sont, il vaut encore mieux qu'il ne s'en soit pas abstenu.

Mais on doit l'avouer: ce mélange de la politique et de la religion a beaucoup nui au personnage de Mahomet. Il n'a plus cette auréole de sainteté dont

quelques autres figures brillent au dessus de la sienne : celle de Moïse, qui a été également chef et législateur d'un peuple, ou celle du Bouddha, d'une incomparable douceur, qui ne se dément point un seul instant, incurablement triste, mais sereine, même en face du néant. J'écarte celle du Christ, qu'il nous est si difficile de juger, parce que nous en sommes éblouis, rayonnant d'un éclat surhumain que nos regards ne peuvent soutenir, idéal bien digne de ce monde grec et romain, qui ne l'a pas conçu, mais qui seul l'a compris et propagé.

Mahomet n'est pas certainement de cet ordre ; et s'il s'agissait d'assigner des rangs, il serait au dernier et au moindre. Il a encore toutes les passions de la terre, bien qu'il parle au nom du ciel. La plupart du temps, ces passions sont élevées et très-nobles ; mais elles sont toujours trop mondaines, et l'on ne commande guère aux hommes, sur ces hauteurs sacrées, qu'en cessant à peu près complétement d'être homme soi-même. Mahomet l'est beaucoup trop pour un fondateur de religion. C'est le malheur de sa situation et de son temps. Plus haut, il fût sans doute resté inaccessible. Il est placé exactement à ce niveau abaissé et moyen où ses compatriotes pouvaient l'entendre et le suivre. Mais pour nous, si sa doctrine est irréprochable, sa vie ne l'est pas ; et tout en étant bienveillants et justes

envers lui, nous ne pouvons pas cependant le voir autrement que les mains teintes de sang et dans le cortége impudique de ses femmes. La politique peut bien ne pas s'émouvoir de ce singulier spectacle ; en général, ses héros ne sont pas même aussi scrupuleux que celui là. Mais la religion est plus exigeante, et les âmes ne se donnent point, quand elles sont un peu délicates, à qui n'a pas su dompter en soi de tels besoins, qui ne sont après tout que des souillures. Voilà comment l'Islam n'a séduit que des races inférieures, et comment il est devenu l'horreur du Christianisme, bien qu'il en fût sorti et qu'il eût tout fait pour l'imiter[1].

C'est que tout n'est pas également beau sur cette scène si diverse du monde. Les sociétés, les races, les gouvernements, les croyances, varient avec les latitudes et les temps. Le Christianisme lui-même, tout prodigieux qu'il est, paraissant quelques siècles plus tôt, n'aurait pas pu se développer, et selon toute apparence le germe en eût péri étouffé, bien qu'il contînt le salut du genre humain. Que dis-je ? Même à l'époque où il a paru, dans les conditions

[1] Dante est l'expression naïve de cette répugnance et de ce mépris des peuples chrétiens pour l'Islam, quand il inflige à Mahomet et à son cousin Ali un supplice si atroce et si bizarre (*Enfer*, chant XXVIII, stances 11 et suivantes), « pour avoir répandu le scandale et le schisme sur la terre. »

où il s'est montré pour sanctifier le monde, c'en était fait de lui s'il s'était dirigé vers l'Orient au lieu de marcher vers l'Occident. Saint Paul, arrêté sur le chemin de Damas et changeant sa route, est le symbole frappant de l'heureuse fortune du Christianisme. Transporté à Athènes, et surtout à Rome, le Christianisme respira l'atmosphère qu'il devait purifier, mais qui devait aussi le nourrir. Se confinant dans l'Asie Mineure, et cherchant à s'étendre vers la Mésopotamie ou la Perse, quel eût été son destin? L'exemple de l'Arabie nous l'apprend. Il n'eût trouvé dans ces déserts que des races abruties, qui l'eussent repoussé, parce qu'elles n'en étaient pas dignes; et le Christianisme languissant se serait contenté de faire nombre parmi tant d'autres sectes, dont il n'aurait guère dépassé l'impuissance et l'obscurité. Au contraire, une fois dans l'empire romain, au centre de la civilisation grecque, il a pu, grâce à Dieu, produire tous les fruits qu'il contenait dans son inépuisable sein, et dont les races supérieures se satisferont peut-être éternellement. Sans doute, Rome et la Grèce régénérées ont dû immensément à la foi chrétienne; mais la foi chrétienne, que n'a-t-elle pas dû, elle aussi, à cette Grèce et à cette Rome qu'elle convertissait !

C'est là un des enseignements les plus certains que peut nous fournir l'histoire du Mahométisme.

Au fond, la pensée religieuse est la même; et le prophète arabe avait assez raison de dire aux juifs et aux chrétiens : « Mon Dieu est le vôtre. » Mais ce qui était différent, c'étaient les peuples, c'étaient les races, c'étaient les mœurs. Mahomet, tout sincère qu'il était, ne pouvait se l'avouer, parce qu'il ne le sentait pas lui-même. Il croyait ne reproduire que la doctrine des prophètes anciens; c'était vrai, quoique peut-être un peu moins qu'il ne le supposait et qu'il ne l'eût voulu. Mais l'auditoire était autre, et ce simple changement a suffi. Ici le Christianisme, là l'Islam; d'une part la civilisation avec toutes ses lumières, ses forces, ses progrès; et d'autre part, une demi-barbarie, qui, après avoir franchi d'un premier élan certaines limites, s'est arrêtée court et demeure immobile, jusqu'à ce qu'une main étrangère vienne lui rendre le mouvement et la vie.

Ceci ne rabaisse pas le Mahométisme, mais le place à son rang. Il vient immédiatement après le Christianisme, et les races musulmanes forment, par leur position sur la terre, aussi bien que par leur foi, comme un intermédiaire entre l'Europe chrétienne et les populations asiatiques. Les musulmans sont moins éclairés que nous; mais, tout compris, ce sont les plus éclairés des Orientaux. Ils ont moins d'originalité que plusieurs autres de

ces peuples, ceux de l'Inde par exemple; et tout ce qu'ils possèdent, ils l'ont reçu du dehors par les Juifs, les Chrétiens et les Grecs; mais dans cette situation moyenne de croyances, d'arts et de sciences, ils ont fait preuve d'une aptitude que les autres races orientales n'ont jamais eue au même degré. Leur apparition dans l'histoire est, il est vrai, bien plus récente, de même que l'est aussi leur origine; mais tirant assez peu de chose de leur fonds, ils ont été du moins des héritiers intelligents. C'est une gloire que tous les peuples n'ont pas su se donner. Que ce soit là le mérite réel des Arabes, et leur titre durable à l'estime et à la reconnaissance du monde.

Mais je m'aperçois, un peu tard peut-être, que je parle bien sérieusement du Mahométisme et des religions en général. Aujourd'hui il y a sur ce grave sujet des opinions bien différentes de celle-là. On regarde les religions, y compris la religion chrétienne, comme les bégayements du genre humain. Elles ont pu naître, et même être utiles, quand l'humanité était dans son enfance; elles l'ont nourrie et bercée, quand elle essayait avec peine ses pas chancelants; elles l'ont guidée, quand elle ne voyait pas clair encore. Mais une fois parvenue à sa majorité, l'humanité rejette des enseignements qui ne peuvent plus l'éclairer, comme l'enfant devenu

adulte repousse des vêtements qui ne peuvent plus le couvrir. A ce mélange obscur d'imagination et de poésie, de symboles et de demi-raison, qui forme en proportions inégales tout système religieux, l'esprit humain substitue la pure lumière de la science, qu'il a rendue infaillible. La religion est un état transitoire qu'il a définitivement traversé; il marche à des destinées nouvelles; et soit qu'il garde encore quelque gratitude envers les croyances qui ont abrité son berceau, soit qu'il rompe violemment avec elles, quand elles veulent appesantir sur lui et continuer leur joug suranné, désormais il n'en a plus besoin; il est émancipé. Il s'avance dans sa virilité et son indépendance, débarrassé de langes qui ne sont plus bons que pour l'ignorance ou l'hypocrisie.

Sur quelle métaphysique repose cette condamnation des religions, depuis les plus infimes jusqu'aux plus savantes? La voici.

Toutes les religions ont en général le tort de croire à quelque chose en dehors de ce monde; elles rêvent pour l'homme une autre existence après celle-ci, et elles lui forgent des espérances chimériques. Le dieu qu'elles se figurent, et qu'elles présentent à l'adoration des crédules humains, n'existe point. Dieu se confond avec le monde; Dieu n'est que le Grand-Tout; il est la substance et la vie de chacun

des phénomènes que nous observons, et même de chacun de nous. L'homme n'est pas Dieu ; mais il est une partie du divin. Le monde est éternel et infini ; il est l'Être universel, formé de tous les êtres particuliers que perçoivent nos sens, ou que notre intelligence peut concevoir. Avec toutes ses contradictions et ses laideurs, il est le dieu réel, si ce n'est le seul dieu. Quant à cet être parfait, auquel aspirent si vainement toutes les religions et parfois même les philosophies, il n'est qu'une simple idée enfantée par la raison de l'homme, et ne durant pas plus que nous. L'homme périt sans retour, après la courte existence qu'il mène ici-bas, l'ayant reçue il ne sait de qui, la perdant sans savoir pourquoi, n'étant sorti du néant que pour y être replongé presque aussitôt, ne devant compte qu'à lui seul de ses actes et de ses pensées, de ses vertus et de ses crimes. L'ensemble de l'univers n'a point eu de commencement ; il n'aura pas davantage de fin. Même à dire vrai, l'univers-Dieu n'est pas ; il devient sans cesse, et cet objet de la science, dont l'homme est si fier en son orgueil, s'il est perpétuel, est perpétuellement insaisissable et mobile.

Regardées du point de vue de cette métaphysique, les religions doivent produire un bien pauvre effet ; tout au plus semblent-elles des œuvres puériles et passagères, quand elles ne semblent pas des œuvres

de fourberie et des machinations de despotisme. Les religions, il est vrai, peuvent se consoler de ce jugement hautain; car pêle-mêle avec elles et sans plus de considération, on précipite dans le même abîme tous les systèmes philosophiques antérieurs à cette science nouvelle, un peu trop dédaigneuse, qui s'intitule la Critique et dont le nom serait plutôt le Scepticisme. Englobées avec toutes les métaphysiques du passé dans cette condamnation commune et sommaire, les religions doivent en prendre leur parti. Elles sont aguerries contre de tels anathèmes, qui ne leur ont pas beaucoup nui jusqu'à cette heure, quand ils n'ont pas été plus mérités ni plus raisonnables. Elles peuvent se dire aussi, dans leur stabilité séculaire, que ce présent, si altier pour elles, deviendra bientôt lui-même du passé; et qu'à son tour il sera, sans plus de pitié, dénoncé à l'oubli, si ce n'est à la haine du genre humain. La Critique est un peu comme Saturne; elle se repaît de ses enfants. Le scepticisme n'a bien accompli toute son œuvre que quand il s'est dévoré lui-même, essayant de douter de son propre doute. C'est le cercle fatal qu'il doit parcourir tout entier. Après avoir tout détruit, il ne lui reste qu'à se détruire lui-même. Il joue avec ses propres affirmations, comme il a joué avec toutes les autres, se trompant jusqu'au bout sur son

impuissance, qu'il a prise, chemin faisant, pour de la force.

Ces théories sur les religions sont aussi fausses que dangereuses; et la raison, en voyant les principes sur lesquels on prétend les appuyer, pourrait les trouver sacriléges, tout aussi bien que l'orthodoxie catholique.

On doit remarquer d'abord que ces théories ne sont pas absolument neuves, ni par conséquent aussi audacieuses qu'on se le figure complaisamment. Elles s'imaginent qu'elles continuent la philosophie allemande, dont les nuages ont aveuglé bien des yeux et tourné bien des têtes parmi nous. Mais cette prétention à la nouveauté n'est pas plus fondée que le reste. Ces doctrines ne viennent ni d'Hégel, ni de la Critique kantienne. Elles peuvent faire remonter leur généalogie un peu plus haut. Elles sortent en droite ligne du *Système de la nature*, qui paraissait anonyme et à l'étranger, voilà justement cent ans. Sauf le langage et l'érudition, ce sont absolument les mêmes idées; il n'y a de modifié que la forme et le style. D'Holbach a exposé en termes prolixes et moins bons, quoique plus populaires et moins abstraits, tout ce qu'on nous répète aujourd'hui sur l'origine et l'inanité des religions, sur Dieu dont il nie l'existence, ne reconnaissant que la réalité du monde, auquel il a

adressé aussi des hymnes, admirant avec fanatisme et délire la nature en sa puissance et dans son ordre merveilleux, la divinisant comme le font nos Critiques contemporains, et ne laissant pas davantage d'espérance ou de liberté à l'âme de l'homme, qui doit périr. Ce n'est donc pas quelque chose de très-neuf qu'on nous apporte; c'est la doctrine de d'Holbach qu'on nous représente, sans peut-être y penser, un peu changée de couleur mais identique au fond. Au lieu de condamner ainsi tout le passé, il eût donc fallu en excepter au moins le collaborateur de Diderot. Puisqu'on recueillait son héritage, il était assez convenable de ne pas le proscrire, même en compagnie de Descartes et de Platon. C'est une inadvertance, dont il aurait le droit de se plaindre comme d'une ingratitude.

Du reste, peu importe qu'une théorie soit récente ou ancienne; tout ce qu'on lui demande, c'est d'être vraie. Or, celle-ci est de tous points insoutenable; elle est en opposition complète avec les faits les plus manifestes et les moins controversés.

En réalité, les religions n'existent pas uniquement au berceau et au début de l'humanité. On voit des religions qui périssent et d'autres qui naissent à leur place, leur succédant parce qu'elles sont meilleures. Mais on ne voit pas un seul jour, un seul instant, la religion manquer à l'esprit hu-

main, si ce n'est peut-être dans quelques peuplades imperceptibles et dégradées, qui n'ont eu ni le temps ni la force d'organiser un culte, et qui, sous la pression des besoins les plus continuels et les plus urgents, n'ont jamais pu se procurer un moment de loisir pour recueillir leurs idées. Ce ne sont pas apparemment ces échantillons informes de l'espèce humaine qu'on prétendrait nous citer en preuves et pour modèles. Mais le reste des peuples, ou plutôt l'humanité tout entière, depuis quatre ou cinq mille ans que nous la connaissons, n'a jamais manqué de religion.

Si, laissant le passé, on regarde à l'état de choses qui se déroule actuellement sous nos yeux, voit-on que la religion soit aujourd'hui moins répandue et moins florissante? Pour ne prendre que les races auxquelles nous appartenons nous-mêmes, il est bien vrai que le Paganisme a péri; mais la religion dans son ensemble y a-t-elle perdu quoi que ce soit? A-t-elle retrogradé, ou s'est-elle étendue, non pas en profondeur ou en beauté morale, c'est trop évident; mais en simple surface? Le spectacle religieux qu'offre aujourd'hui l'Europe, avec le Nouveau Monde, qu'elle a converti, et le monde asiatique et africain, qu'elle transforme pas à pas, est-il moins beau ou plus étroit que celui qu'offrait, il y a dix-neuf siècles, l'empire romain, domi-

nateur de l'univers et déclinant vers sa ruine?

Je ne me dissimule point tout ce qu'on peut dire de vrai, ni toutes les justes critiques qu'on peut élever contre telle religion en particulier, contre telle église, contre tel dogme. Mais qu'est-ce que cela, en présence du fait que je signale, immense, unanime, tout vivant à l'heure présente, très-divers sans doute, mais partout décisif, depuis la libre et religieuse Angleterre jusqu'à l'Inde, qu'elle gouverne, et à la Chine, que nous arracherons à sa perte? Sous une forme ou sous une autre, la religion ne règne-t-elle pas sur la face entière de notre globe? Ne faudrait-il pas fermer volontairement les yeux à la lumière, pour se soustraire à cette évidence, qui éclate de toutes parts? On ne peut pas trouver que tous ces cultes se valent, que tous ces dogmes soient également raisonnables et utiles; ce serait un blasphème contre plusieurs de ces religions, et notamment contre la religion chrétienne, à laquelle ses ennemis même les plus aveugles ne font pas cette injure. Mais je dis que, malgré tous les progrès de la civilisation et des sciences, la religion, loin de perdre la moindre part de terrain, en occupe aujourd'hui plus que jamais; et elle n'a pas plus reculé dans les cœurs qu'elle n'a reculé parmi les peuples.

Il est donc radicalement faux en fait que l'hu-

manité ait repoussé les hochets supposés de son enfance, ni qu'elle veuille actuellement renoncer à la religion. En Asie, les populations hindoues, musulmanes, bouddhistes ou autres, sont aussi tenaces et aussi convaincues qu'elles l'ont jamais été; et pour prendre un exemple qui nous soit plus familier et plus intime, la France où nous vivons est-elle moins religieuse qu'elle ne l'était au siècle dernier? Sans doute, la religion parmi nous pourrait encore exercer sur les âmes bien plus d'empire, et les toucher plus intimement; mais les âmes ne sont pas prêtes à la quitter, même pour les révélations de la Critique. Loin de s'affaiblir, la croyance religieuse fait tous les jours des pas heureux et constants. A en juger par bien des symptômes, il n'y aurait pas même beaucoup à la provoquer encore pour que peut-être elle éclatât tout à coup, par une de ces manifestations soudaines et irrésistibles qui sont si habituelles à la furie française, dans les luttes de religion comme dans les autres.

Qu'adviendra-t-il un jour des religions? Doivent-elles s'éclipser pour faire place à ce qu'on appelle un peu fastueusement la Science? C'est là une prophétie que quelques philosophes n'hésitent pas à hasarder. Moi non plus je n'hésite pas, bien qu'en un sens absolument opposé: j'affirme que la religion ne disparaîtra jamais de la terre; et j'ai

pour gage de mon inébranlable certitude le passé tout entier du genre humain, dont je ne fais pas si bon marché ; j'en ai pour gage la nature même de l'esprit de l'homme, qui se passerait plutôt encore de philosophie que de religion ; car il y a eu des temps où la philosophie n'existait pas, et il n'y en a pas un seul d'où la religion ait été absente.

Qu'est-ce en effet que la religion?

Pour un instant, écartons le culte qui n'est en quelque sorte qu'un objet d'ordre social, et dont les diversités ne doivent pas nous cacher le fonds commun qu'elles enveloppent. Les bizarreries même les plus inintelligibles, et par fois les plus choquantes, ne peuvent pas nous tromper. Toutes les religions, sans en excepter aucune, ne sont qu'une explication plus ou moins heureuse, plus ou moins profonde, de cette grande énigme qui sollicite sans cesse notre intelligence : Qu'est-ce que le monde? Qu'est-ce que l'homme? D'où viennent-ils? Qui les a faits? Qui les gouverne? Quel en est le but? Comment ont-ils commencé? Comment doivent-ils finir? Qu'est-ce que la vie et la mort? Quelle est la loi qui doit régir la raison humaine dans notre court passage ici-bas? Quel avenir nous attend par delà cette vie, dont la durée éphémère ajoute encore à sa beauté et à son importance? Y a-t-il quelque chose après cette existence d'un jour?

Et dans quel rapport sommes-nous avec l'éternité, dont la pensée seule nous accable, mais à laquelle nous appartenons, et qui peut aussi nous appartenir? Ce sont là des questions d'un si pressant intérêt, d'un intérêt tellement général, qu'il n'y a pas une seule nation, un seul peuple, une seule peuplade qui ne les ait résolues. Solutions bonnes ou mauvaises, raisonnables ou absurdes, durables ou transitoires, qu'importe? Il n'est pas une société qui ait pu s'en passer jamais. On peut ajouter qu'il n'y en aura jamais qui puisse s'en désintéresser. Selon les temps, les lieux, les circonstances de race, de climat, d'histoire antérieure et mille autres accidents, dont nous n'avons ni le secret ni la disposition, les interprétations d'un seul et unique problème changent à l'infini. De là ces bigarrures religieuses, dont on peut se railler par inattention ou légèreté, mais auxquelles l'humanité, en quelques lieux qu'on l'observe, à quelque degré de civilisation qu'elle soit arrivée, tient passionnément, comme à son trésor le plus cher, à son bien le plus précieux. La religion, la croyance nationale est plus essentielle aux peuples que la patrie même. Le Juif, le Guèbre et tant d'autres ont perdu la Judée ou la Perse; il leur suffit d'avoir emporté leur dieu, qu'ils gardent inviolable et toujours présent, sur la terre étrangère et dans l'exil éternel.

C'est là aussi ce qui explique la fureur implacable des guerres religieuses, sans la justifier, soit entre des peuples différents, soit dans le sein d'un même peuple où la foi se divise. La politique a bien moins d'acharnement, toute sanguinaire qu'elle est. Cela se conçoit sans peine. Les peuples ont une conscience, comme les individus; pour y obéir, ils sont toujours prêts aux sacrifices les plus héroïques. La passion des conquêtes, le soin même de la défense matérielle ne leur inspirent pas toujours ces dévouements extraordinaires où il s'agit de tout immoler pour sauver son âme; les nations ne les marchandent jamais à leur religion; de même que l'homme vertueux sait périr pour le devoir, quand la voix intérieure lui demande une existence dont le devoir fait le seul prix.

Le scepticisme, cette maladie ou cette faiblesse de quelques esprits trop amoureux d'eux-mêmes, peut plaisanter plus ou moins agréablement de cette superstition des peuples et de cette duperie qui calcule si peu. Mais l'humanité n'entend pas raillerie sur ces sentiments-là, et elle se dévoue toujours avec une énergie indomptable au Dieu qu'elle adore, que ce Dieu soit une idole ou le vrai Dieu. Quant à moi, en présence de ces prodigieux mouvements de la conscience humaine dans les nations, en présence de ces flots tranquilles ou soulevés d'une foi et

d'une piété même peu intelligentes, je me sens pénétré de vénération et de sympathie ; et tout ce que je demande, c'est de pouvoir mettre au service des croyances que me donne ma raison autant de courage, d'enthousiasme, d'abnégation et de constance. Il faudrait plaindre ceux qui restent froids ou qui même sont ironiques devant ces nobles spectacles. Leur vanité les sert bien mal de se mettre ainsi hors la loi du genre humain ; leur science est bien courte de comprendre si peu ces grandes inspirations, ces orages et ces luttes. Ce n'est pas là faire acte de raison et de philosophie ; c'est simplement faire acte d'indifférence, on pourrait presque dire, d'inhumanité.

Mais comment l'âme du philosophe peut-elle s'émouvoir ainsi en faveur des religions vulgaires ? La raison et la foi, la philosophie et la religion ne sont-elles pas nécessairement des ennemies ? Ne l'ont-elles pas toujours été, ne le seront-elles pas toujours ? Je déclare que je n'en crois rien ; et quand j'essaye de me rendre compte de ce que sont la religion et la philosophie, je suis bien plus porté à les réunir qu'à les diviser. Je n'ignore pas tout ce qui les a séparées et tout ce qui les sépare encore, quoique la distance tende sans cesse à se rapprocher. Je sais que la philosophie a eu ses martyrs, frappés au nom de la religion, quelquefois même

par les mains de ses ministres, et qu'elle est toujours suspecte à l'autorité religieuse. Je sais qu'en sens contraire la foi est trop souvent décriée par la libre pensée. Mais ces dissentiments, quoique fréquents, semblent peu justifiables; ce sont les passions humaines qui surtout sont en jeu, avec leurs aveuglements et leur égoïsme habituels.

Au fond, la religion et la philosophie ont le même but. La philosophie a-t-elle d'autres problèmes à résoudre que ceux dont la religion s'occupe? Se pose-t-elle, peut-elle même se poser d'autres questions? Contempler le monde et l'homme et se les expliquer, que peut-on faire de plus? Une seule chose : c'est de prendre une autre route pour satisfaire un même besoin; les méthodes et les conclusions varient; mais l'objet est identique. La différence la plus grave et la plus apparente, c'est que d'une part ce sont les peuples qui résolvent les questions, et que d'autre part ce sont des individus. De là, des divergences de plus d'un genre, inévitables, quelquefois funestes, mais qui n'ôtent rien à l'identité fondamentale. Il faut déplorer les victimes, quand il y en a, et détester la cruauté de ceux qui les font, de quelque côté qu'elles tombent. Le philosophe détourne ses regards attristés de ces faits lamentables et trop communs; et s'il doit par hasard être atteint personnellement, il se résigne

sans trop de regret à mourir, avec Socrate, pour la cause de la vérité. Mais nous qui, dans des temps meilleurs, n'avons rien à craindre, il semble qu'il nous doit être bien plus aisé de rester équitables, précisément parce que notre sécurité n'a point à s'alarmer. Tâchons donc de voir, sans rancune et sans colère, ce que sont les religions et les philosophies, dans leurs rapports et dans leurs dissemblances.

Les origines des religions sont en général ensevelies dans des ténèbres. Même de nos jours, la science désespère de jamais dissiper cette obscurité, qui s'épaissit avec le temps, et que toute notre pénétration ne pourra jamais percer. Il y a bien quelques exceptions. Le Mahométisme en est une. Nous savons précisément l'heure où il est né, comment il s'est formé, et comment il est devenu la conscience de tout un peuple, bientôt imité par une foule d'autres. Mais cet exemple ne tire pas à conséquence ; l'Islam est peut-être la seule religion dont le berceau soit si clair, non pas seulement parce qu'il est le plus voisin de nous, mais en outre parce qu'il s'est trouvé dans des conditions toutes spéciales. Les débuts du Christianisme, né six siècles à peine auparavant, sont restés historiquement obscurs ; l'Évangile lui-même, dans ses quatre témoins, ne nous parle guère que de la

naissance et de la mort du divin fondateur de la foi nouvelle ; il nous laisse ignorer presque tout le reste de sa trop courte carrière ; et les tentatives qu'on a faites souvent pour la reconstruire ont été vaines, quand elles n'étaient pas impies. Les origines du Bouddhisme, assez nettes à quelques égards, sont, à d'autres, tellement confuses, qu'on ne sait même pas la date exacte où le Bouddha est né et celle où il est mort ; l'histoire n'est pas fixée sur ce point essentiel. Quant à la religion brahmanique ou au Paganisme grec et romain, il n'y a pas d'érudition, quelque sagace qu'on la suppose, qui puisse se flatter de nous dire comment ces deux croyances, semblables sur tant de points, ont pu naître, ni même comment elles se sont développées. Le culte des dieux, tel qu'il est dans les Védas ou dans Homère, est pour nous une indéchiffrable énigme ; il répond à un état de la conscience humaine que l'imagination la plus puissante ne peut ressusciter.

Pourquoi l'histoire des religions est-elle si douteuse et si incomplète à leur début ? C'est qu'elles sont l'œuvre collective de peuples entiers. Même quand elles se personnifient dans un homme, Moïse, Bouddha, Mahomet, ces grandes individualités ne sont que l'expression et le reflet de tout ce qui les entoure et les soutient ; leur voix serait méconnue

et mourrait étouffée, si tous les échos n'étaient pas prêts à la répéter. L'exemple unique de Mahomet nous fait deviner en partie ce que d'autres ont pu être, aussi écoutés, aussi utiles que lui, dans les temps où ils ont parlé. Mais encore une fois il serait impossible d'appliquer à toutes les religions la mesure de l'Islam.

Rien au contraire de plus clair, de moins incertain que la naissance d'une philosophie. On sait, pour la plupart des philosophes, quelle a été leur vie, et quelle a été leur doctrine. Ceux qu'on ignore ne peuvent compter parmi les plus importants et les plus instruits. Quand ces souvenirs sont abolis ou mutilés, ce sont de purs accidents, comme pour tant d'autres ; le hasard ou la négligence de la tradition en est la seule cause. Mais il n'y a rien dans les philosophies qui se dérobe essentiellement à notre connaissance. Elles sont individuelles ; on sait toujours à qui on les doit, et qui en est responsable. Elles sont relativement récentes, et avoisinent par conséquent l'époque où les peuples sont capables d'écrire l'histoire de leurs actions et celle de leurs pensées. Quand l'origine de la philosophie est obscure chez un peuple, c'est que ce peuple a laissé aussi tous ses autres développements dans l'ombre ; tel est le cas de l'Inde, où cette nuit qui couvre tout ne sera jamais dissipée, aussi épaisse

pour la poésie et la politique que pour la religion et la philosophie.

Bien plus, les œuvres des philosophes, quand on a pu les conserver, sont des monuments plus authentiques que tous les autres. On sait mieux la pensée de Platon ou d'Aristote qu'on ne sait les campagnes d'Alexandre ou celles d'Annibal. Ce n'est pas que les religions n'aient aussi leurs livres ; mais comme ce sont des peuples qui les ont écrits, ces livres, tout sacrés qu'ils doivent être, ne peuvent avoir ni l'ordre ni la clarté des œuvres individuelles. Parfois ce ne sont que des amas confus comme les hymnes des Védas, les Soûtras bouddhiques, ou même les ouvrages si disparates de la Bible. Parfois même il n'y a que des traditions et pas de livres, comme dans le Paganisme ancien. Ces dernières religions n'en sont pas moins vivantes dans l'âme des nations ; seulement, il est plus difficile de les comprendre, puisqu'on ne peut pas remonter à leur source, et interroger les documents primitifs d'où elles ont découlé.

Mais il faut que le philosophe se le dise : ce n'est certainement pas une œuvre antisociale qu'il essaye ; mais c'est une œuvre qui est en dehors du courant de la société où il se trouve et où Dieu l'a placé. Le peuple accepte, et il fait bien, la foi traditionnelle de ses pères, qu'il entoure d'un juste

respect, souvent superstitieux et peu éclairé, souvent même très-intolérant. Quant au philosophe, il ne s'enquiert pas de la tradition, ou du moins il ne s'y soumet qu'à bon escient. C'est à sa raison qu'il s'adresse; c'est la raison qui est son inflexible règle. Tandis que le vulgaire suit le torrent, qui d'ailleurs peut le conduire assez sûrement, le philosophe s'abstrait, autant qu'il le peut, de tout ce qui l'environne et de tout ce qui l'a précédé. Il s'interroge lui-même; il interroge la nature, dans laquelle il est plongé; et quand il a suffisamment médité, il se donne par ses propres forces, à ses risques et périls, l'explication de la grande énigme. Cette explication vaut alors mieux pour lui, et pour ceux à qui il la communique, que l'explication populaire. Il l'a puisée à la vraie source; il l'a entourée de la vraie lumière, celle de l'intelligence, sans laquelle la tradition même n'aurait aucun sens et ne subsisterait point.

Voilà l'œuvre du philosophe, simple, mais supérieure; légitime, mais pouvant être dangereuse pour lui; bienfaisante à la longue pour la société, qui parfois la punit, parce qu'elle croit avoir à s'en défendre; sacrée elle aussi, mais à un autre titre que l'œuvre religieuse; admirable et sans prix entre les mains d'un Socrate ou d'un Platon, d'un Aristote ou d'un Descartes, mais douteuse et sus-

pecte, quand elle devient l'instrument des passions, au lieu d'être un pur instrument de vérité ; en un mot, le sommet de la raison de l'homme, imparfaite encore, sans doute comme tout ce qui est humain, mais son honneur, son privilége et son salut.

Tels sont le rapport et la dissemblance générale de la religion et de la philosophie ; telle est la cause de leurs querelles, malgré l'identité de leur objet. Socialement, la religion doit occuper la première place. La philosophie qui prétendrait la supplanter sur le theâtre du monde serait toujours impuissante, quand même, pour prévaloir dans cette compétition impossible, elle userait de moyens violents, qui pourraient la déshonorer. La religion a toujours pour elle l'adhésion des masses populaires. Elle a de plus l'antériorité des temps, qui la rend profondément vénérable, comme tout ce qui a duré au sein de la mobilité incessante des choses humaines. La philosophie, au contraire, ne vient qu'en dernier lieu, comme la réflexion ; quelquefois, très-tard ; même dans certaines races, elle ne nait jamais. Plus jeune que la religion, d'où elle sort ordinairement, elle est beaucoup moins écoutée, parce qu'elle est bien moins accessible. Les nations se reconnaissent elles-mêmes dans les croyances qu'elles ont faites ; elles ne se retrouvent pas dans

des systèmes, qui ne sont que des élaborations solitaires, ne répondant souvent à rien de leur passé, rien de leurs traditions, rien de leurs préjugés, rien de leurs ignorances involontaires et fatales. Les religions satisfont toujours à une nécessité sociale et commune, placées d'ailleurs plus ou moins haut dans le jugement de la raison, qui plus tard les étudie et les classe; pour les peuples qui les ont créées et qui les gardent, elles sont la vérité même, telle qu'ils peuvent la concevoir au point de lumières où ils sont arrivés. La philosophie, précisément parce qu'elle est tout individuelle, peut enfanter des chefs-d'œuvre. Mais elle peut produire aussi des doctrines inacceptables, à la fois pour l'époque où elles surgissent, et pour la postérité. Le système de Spinosa a indigné le dix-septième siècle, et il n'est guère mieux reçu par le nôtre. L'auteur seul s'y est complu, suivi de quelques rares adeptes.

Voilà encore pourquoi la religion a partout un culte, et comment la philosophie n'en doit pas avoir. Il faut organiser régulièrement les manifestations extérieures de la croyance, quand ce sont des multitudes qui la partagent et qui se réunissent dans un acte public et solennel. Le philosophe au contraire n'a point à sortir de sa pensée individuelle; tout au plus forme-t-il une école, destinée à vivre souvent moins que lui, et qui

périt toujours au bout de quelque temps, tandis que les religions vivent des milliers d'années sans vieillir et sans déchoir. La pensée de Platon est immortelle; mais où est aujourd'hui l'Académie? La pensée d'Aristote ne l'est pas moins; mais où est le Lycée? Le Paganisme a duré vingt siècles, tout faux qu'il était; le Christianisme, qui a déjà subsisté presque autant, sans même compter le passé qu'il emprunte à la Bible, peut se flatter désormais de vivre aussi longtemps que le genre humain.

Après la portion de vérité que les religions renferment, c'est le culte qui les maintient, par le respect qu'il leur assure et par les services incomparables qu'elles rendent. Mais imagine-t-on un philosophe se faisant à lui seul un culte particulier et personnel, en vertu des principes de son système? Y aurait-il assez de risées pour cette entreprise extravagante? Et celui qui la tenterait ne semblerait-il pas renoncer, par cela même, à la raison, qui n'est pas le monopole de la philosophie, mais qui est son vrai titre? Pouvons-nous songer, sans sourire et sans dédain, aux naïvetés de nos théophilanthropes, ou à cette théurgie avortée qui a fait scandale dans notre temps? Sans culte, la philosophie doit se résigner à n'avoir aucune influence directe sur la foule. Elle se contente de quelques intelligences, qu'elle dirige dans les che-

mins sévères de la science et de la pure raison, et qu'elle recrute dans tous les rangs, sans initiation et sans sacerdoce, depuis les esclaves jusqu'aux empereurs, satisfaite de semer des germes que l'avenir récoltera.

Ajoutez que le culte est indispensable à la foule, tandis que le philosophe peut s'en passer, sans d'ailleurs le blâmer ni le fuir. Livrée à tous les travaux matériels qui font subsister la société, la foule n'a pas le temps de penser chaque jour au dieu de sa croyance. Ce qu'il lui faut chaque jour, c'est de gagner sa vie à la sueur de son front; noble condition à laquelle l'homme est soumis, dont il doit se glorifier et non se plaindre. Mais cette condition courbe ses regards vers la terre, bien plutôt qu'elle ne les élève vers le ciel. L'idée religieuse peut donc sans cesse s'effacer dans les âmes, non par impiété ni même par oubli, mais par une nécessité de tous les instants, toujours renaissante et toujours inexorable. Pour compenser ce mal et le vaincre, il faut qu'à certains jours, à certaines époques, le culte vienne avertir les hommes et les ramener des rudes occupations de la vie à des pensées plus hautes et non moins utiles. Il entretient une ardeur qui pourrait s'éteindre ou se ralentir; il ranime, par le contact, le feu qui couve dans tous les cœurs; il établit un lien de

plus entre les citoyens réunis; et en même temps qu'il les provoque à monter à Dieu, il resserre tous les nœuds de la communauté sociale.

Pour le philosophe, il n'a guère besoin qu'on le rappelle à des pensées qui jamais ne lui manquent. Mais pour cela il ne repousse pas des manifestations qu'il comprend et qu'il approuve; il les accepte dans la mesure où il peut le faire sans compromettre sa franchise ni montrer une hypocrisie indigne de lui. Les pompes extérieures d'un grand culte peuvent même l'émouvoir plus vivement que le reste des hommes. Dès lors, par sympathie pour ses semblables et aussi par estime pour d'admirables doctrines, pourquoi ne prendrait-il point part à la prière commune? Il y sentira toujours, dans quelque religion que le sort le jette, sous les formules les plus variées, une partie de ses propres aspirations. C'est une occasion de plus pour lui, et même une occasion plus touchante, de penser à Dieu. Mais il n'a point à réparer dans son cœur un oubli qu'il ne commet pas, une négligence qui ne peut être la sienne. Par la nature propre de ses labeurs et de ses méditations assidues, c'est comme un culte perpétuel qu'il porte en lui-même. L'expression du dehors n'y ajoute rien peut-être; mais comme elle ne peut rien non plus en retrancher, le philosophe, quand

il entre dans le temple, d'accord avec la foule, y retrouve le dieu qui ne le quitte pas et qui vit dans le fond de son intelligence.

Ainsi donc, la philosophie ne s'astreint pas rigoureusement au culte public, quelque respectable qu'il soit ; et elle doit s'abstenir d'un culte privé, qui ne serait qu'une puérilité, s'il n'était pas un sacrilége. Tout au contraire, le culte régulier est nécessaire et bienfaisant pour les peuples qu'il soutient, qu'il éclaire et qu'il fortifie.

Ce sont là des dissemblances entre la religion et la philosophie ; mais il est des points par lesquels elles se rapprochent. Issues l'une et l'autre de l'esprit humain, pour connaître et servir Dieu, ayant en dernière analyse le même objet, ne serait-il pas bien étonnant qu'elles n'eussent que des différences ? Voici un rapport sous lequel elles sont identiques.

C'est que l'une et l'autre également sont très-diverses, ici selon les peuples, et là selon les esprits. L'histoire nous atteste qu'un grand nombre de religions ont régné dans le passé, avec plus ou moins d'éclat, plus ou moins d'influence, grossières ou raffinées, morales ou corrompues, suivant les temps et les lieux, se modelant sur les nations qui les produisent, et portant l'ineffaçable cachet des mœurs, des traditions et des croyances vulgaires. Il n'en a pas été autrement des philosophies ;

les systèmes se sont multipliés, non moins nombreux et non moins opposés. En cherchant à les considérer dans leur ensemble, l'histoire, si justement aimée de notre âge, a pu les réduire, comme il serait facile aussi de réduire la quantité des religions, en les rangeant sous quelques classes générales. Mais, en réalité, les systèmes ont surgi tout autant de fois qu'il s'est trouvé des individus capables de les concevoir. Qu'on parcoure leur succession, et l'on verra qu'ils n'ont pas fait défaut à l'esprit humain, fécond pour ces enfantements isolés, tout aussi bien que pour les enfantements communs. Ce spectacle du passé se renouvelle sans relâche et pose devant nous, pour nous apprendre qu'à cet égard rien n'est changé, et que les religions sont toujours aussi différentes entre elles que le peuvent être les philosophies. La religion chrétienne, par les vérités sublimes qu'elle proclame, par les nations puissantes qui la professent, par la civilisation qui la répand, peut être destinée à l'empire du monde entier, et je lui souhaite cet utile et glorieux avenir; mais, à l'heure qu'il est, elle tient peut-être sur le globe moins de place que d'autres croyances, qui ne paraissent pas disposées à se retirer devant elle. Il y a tout au moins encore quatre ou cinq grandes religions sur la terre. Quant aux philosophies, nous n'avons qu'à regarder autour

de nous pour être convaincus qu'elles ne manquent pas plus qu'autrefois, si d'ailleurs elles ont moins de retentissement et peut-être moins d'action.

Notons bien cette ressemblance de la philosophie et de la religion. On l'a méconnue très-souvent; et, pour démontrer la prétendue impuissance des philosophes, on leur a mille fois reproché leurs dissensions et leurs controverses. Les religions n'en ont pas moins. Ce n'est pas là un triomphe pour la philosophie. Elle pourrait aisément retrouver dans autrui la faiblesse qu'on lui impute; mais elle n'en fait rien, et elle reconnaît pour tout le monde la profonde sagesse de ce mot : « *Tradidit mundum disputationibus eorum*. » On peut concevoir et même approuver l'intention qu'a eue la grande Église catholique de maintenir l'unité de la foi et de défendre l'orthodoxie, bien que les moyens employés par ses chefs n'aient pas toujours répondu à l'esprit de son fondateur. Ce pouvait être là une œuvre très-louable et une politique digne des traditions de l'empire romain. Mais je ne puis m'empêcher de voir que ces efforts, tout convenables qu'ils pouvaient être, ont été inutiles, ainsi que tant d'autres. Le Protestantisme a échappé avec ses sectes innombrables au giron commun; l'Église grecque n'a jamais voulu y rentrer; il n'est pas très-sûr que l'Église d'Orient y soit renfermée tout entière. Le

Christianisme a donc aujourd'hui encore plusieurs branches ; et, en regardant bien dans le sein même du Catholicisme, on pourrait y trouver plus d'une infraction à l'unité.

Ainsi, telle religion en particulier peut se vanter d'être plus unie que la philosophie ; mais la religion, prise dans sa généralité, ne peut élever un instant une telle prétention. Elle se diversifie comme la philosophie et par les mêmes motifs. L'esprit humain ne s'est pas plus contenté d'un seul dogme que d'un seul système. Il n'est pas présumable qu'il eût mieux valu qu'il en fût autrement. Acceptons donc la réalité telle qu'elle est ; et, puisque Dieu l'a permise, ne songeons pas à changer les lois de l'intelligence humaine. Que les religions se divisent, que les philosophies se divisent comme elles, puisque telle est leur loi. Plus uniformes, elles seraient sans doute moins fécondes.

De là, il ressort aussi une grande leçon : c'est que la philosophie, pas plus que la religion, ne peut présenter la vérité d'une manière absolue et définitive. Si un système ou un dogme la démontrait complétement, il n'y aurait eu qu'un système et un seul dogme, auxquels les individus et les nations se seraient soumis, par la force même de l'évidence et l'attrait souverain de la vérité. Mais, puisqu'il n'en est pas ainsi, il faut que la religion et la philoso-

phie aient, à l'égard l'une de l'autre, une tolérance réciproque. Attachées toutes les deux à la démonstration si laborieuse du vrai, qu'elles le cherchent chacune de leur côté; qu'elles se persuadent chacune à part l'avoir trouvé; mais qu'elles ne prétendent pas se l'imposer mutuellement. Les religions, acceptées par les peuples qu'elles gouvernent, n'ont à craindre quoi que ce soit de quelques philosophes, qui se séparent obscurément des croyances populaires. D'un autre côté, il semble que les philosophes n'ont point davantage à attaquer la religion ; et, ne fût-ce que par respect pour des concitoyens, ils n'ont le plus souvent qu'à se taire sur la foi nationale, sans l'insulter, sans la critiquer même, quand ils ne la suivent pas. La paix n'est donc pas impossible, et elle a souvent régné.

Chez bien des peuples, le conflit n'a jamais eu lieu. Dans l'Inde, ce pays de dévotion religieuse poussée jusqu'à la frénésie, la religion n'a jamais inquiété la philosophie, née dans son sein. Cependant, le dépôt de la foi était confié à une caste, dominatrice de toutes les autres, et placée à une distance qu'aucune société n'a marquée aussi énorme et aussi peu franchissable. Les brahmanes, néanmoins, s'ils ont soutenu entre eux de vives discussions, s'ils ont formé des écoles rivales et ennemies, n'ont jamais gêné les philosophes. Ils leur ont laissé pleine

carrière; et la philosophie en a usé sans scrupule. Kapila a pu nier l'efficacité du Véda pour sauver l'homme; il a pu nier l'existence même de Dieu. Kanada, non moins audacieux et non moins aveugle, a soutenu le système des atomes. Ni Kanada, ni Kapila, ni tant d'autres, ne furent jamais persécutés, bien que leurs opinions fussent en contradiction flagrante avec toutes les opinions reçues. Bien plus, le Bouddhisme, sorti peut-être du système athée de Kapila, et détruisant par ses principes, non-seulement l'édifice religieux, mais aussi l'édifice social, a été libre de propager ses doctrines nihilistes et d'enseigner l'égalité de tous les hommes devant le Nirvâna. Il a promené douze cents ans de suite ses prédications hérétiques dans la presqu'île indienne, sans que ses antagonistes recourussent à la violence contre lui. Quand il fut chassé de l'Inde, et qu'il émigra vers le nord et vers l'est, c'est par des causes qui nous sont peu connues, mais où certainement l'intolérance n'entra pour rien, puisqu'on l'avait souffert durant tant de siècles, puissant, honoré, actif, et entraînant à sa suite des provinces entières. A l'imitation des brahmanes, le Bouddhisme non plus n'a jamais été persécuteur. C'est peut-être par esprit de justice; mais ses dogmes mêmes lui faisaient une nécessité de la douceur qu'il a toujours montrée; quand on place son espoir dans

le néant, il n'est pas en effet de doctrine extrême et dissidente dont on ait le droit d'être choqué.

Le conflit éclata pour la première fois dans la Grèce, où il aurait dû naître moins que partout ailleurs, puisque la Grèce n'avait point de livres sacrés et que le sacerdoce n'y formait pas une corporation très-puissante. Le monde retentit toujours du bruit de la catastrophe, et l'on dirait que c'est hier que Socrate a bu la ciguë, tant la sympathie est encore vive, tant la douleur est encore poignante. Il n'est pas prouvé, à mon sens, que le maître de Platon fût aussi coupable qu'on l'a dit[1]; pour l'absoudre, même comme citoyen, il n'y a qu'à se rappeler la faible majorité qui le condamna, et dont il fut lui-même étonné. Quoi qu'il en puisse être, ce procès, qu'Athènes repentante a bientôt maudit, montre sous le vrai jour les rapports de la philosophie et de la religion. Tout est net dans la Grèce, et avec elle on n'hésite jamais, quoiqu'on puisse ignorer encore de ses mœurs bien des choses qu'on désirerait en savoir. Il est défendu au citoyen de penser, en religion, autrement que l'État; ou, du moins, s'il ne partage pas la foi nationale, il lui est interdit de la troubler par l'expression publique de ses dissentiments. C'est ce que signifie la condamnation pro-

[1] Voir l'argument de M. Victor Cousin, en tête de l'*Apologie* de Socrate.

noncée par l'Aréopage. Mais c'était une application excessive d'un principe vrai. Le génie grec, qui a su éviter l'excès en tout, ne commit pas longtemps celui-là. Le disciple de Socrate put répéter bientôt les doctrines de son maître sans aucun péril; et la philosophie absoute continua ses travaux, on sait avec quelle vérité et quel avantage pour l'esprit humain, sans avoir à répondre devant le magistrat, si ce n'est dans des cas tout exceptionnels, où l'on ne peut découvrir une véritable persécution.

On n'en voit guère davantage dans les dix premiers siècles du Christianisme. Alors il est désolé par les hérésies; mais les conciles les apaisent ou les étouffent pour conserver intacte l'unité de la foi, qui ne court plus de sérieux dangers depuis la grande assemblée de Nicée. La foi règne sans contestation, et avec d'immenses bienfaits, au milieu des désordres de l'invasion qu'elle tempère, et de la féodalité qu'elle essaye de règler. La lutte ne renaît qu'au temps d'Abélard, dans le douzième siècle. Mais ce n'est pas encore la philosophie pure; c'est une sorte de théologie bâtarde, qui veut rester orthodoxe tout en aspirant à être indépendante. Le temps de la libre pensée n'est pas venu. Ce sont les plus illustres théologiens de l'Église, ce sont des Saints qui seuls sont philosophes : les Albert, les saint Thomas et leurs disciples. Par la nécessité des

temps, la philosophie est la servante, *ancilla*, de la théologie. La Somme de saint Thomas n'est presque qu'un mélange du Christianisme orthodoxe et des formes péripatéticiennes. Ce rôle de la philosophie nous paraît bien humble aujourd'hui; nous le regarderions, depuis Descartes et le dix-septième siècle, comme une abdication. Notre fierté est légitime. Mais ce rôle, tout subordonné qu'il était, fut à ce moment très-utile, et même très-digne. La philosophie organisa, dans le treizième siècle, l'enseignement régulier du dogme avec tous ses détails, de même que dans l'origine, aux troisième, quatrième et cinquième siècles, c'était elle qui fournissait à la foi naissante les armes d'une polémique victorieuse. L'Église ne se montra pas très-reconnaissante du service qu'on lui rendait; et la philosophie elle-même n'eut pas la moindre confusion de sa docilité. Alors la philosophie ne songeait pas à revendiquer ses droits; car elle était satisfaite, comme le monde entier; la foi chrétienne inondait les esprits de sa lumière, embrasait les cœurs de ses feux, et il ne se trouva pas une intelligence assez audacieuse pour rompre ce concert unanime d'adoration et d'enthousiasme. Des hérésies douteuses et timides furent violemment proscrites; et ce n'était pas aux siècles, qui s'enflammaient de la sublime et stérile passion des Croisades,

de produire la philosophie; elle eût alors semblé un crime, et personne ne l'aurait acceptée. Les tentatives de Roger Bacon et ses malheurs le prouvent assez, plus de cent ans encore après ceux d'Abélard.

C'est vers la fin du quinzième siècle que commence à se montrer plus nettement l'esprit d'indépendance, qui, secondé par l'imprimerie et par l'étude de l'antiquité, éclate à la fois dans la Réforme et dans un essaim de systèmes individuels. Mais, par suite de ces désordres et de cette fièvre des intelligences, que de faux pas et que de victimes! C'est notre Descartes, au milieu du dix-septième siècle, qui inaugure de nouveau la vraie philosophie, celle qu'avait connue la Grèce dans ses meilleurs temps. Mais il a cette incomparable supériorité d'une méthode qui a pleine certitude d'elle-même, et qui a découvert enfin le seul et inébranlable fondement de la vérité. On admire beaucoup Descartes; on ne l'admirera jamais trop; dans l'histoire de la philosophie, il ne peut pas y avoir de figure plus grande, ni de maître plus autorisé. Ce qui doit peut-être nous frapper plus particulièrement en lui, c'est que, aussi indépendant qu'on puisse l'être, il ne se sépara point de la foi de son temps. Par un secret que le nôtre ne saurait plus avoir, il unit dans une sage mesure

la philosophie et la religion. Libre penseur, il ne cessa pas d'être croyant, comme ses disciples Fénelon, Bossuet et Leibniz. Plus tard, le divorce devait se faire avec une sorte de scandale. A cette époque, il n'éclata pas, parce qu'il n'eût été que nuisible. Mais Descartes, en dépit de son courage et de sa parfaite sincérité, dut par prudence se condamner à l'exil. Dans sa patrie, qui allait applaudir à la révocation de l'édit de Nantes, il n'eût pas été à l'abri ; la liberté de son esprit y aurait été entravée. C'est à la France, sans doute, que le monde doit Descartes ; mais, sans l'asile de la Hollande, il est douteux que Descartes eût été tout ce qu'il pouvait être.

Depuis le temps de Descartes, grâce au dix-huitième siècle, et surtout à la Révolution française, la situation de la philosophie est désormais indépendante et sûre. Nous jouissons à cette heure d'une absolue liberté, que rien ne menace, si ce n'est ses fautes et ses propres erreurs. Après un long circuit, nous voilà revenus en quelque sorte au point de départ. Chez nous, la philosophie a la puissance, la sécurité même dont elle a usé longtemps en Grèce et dans l'Inde, avec les lumières que trente siècles de plus lui ont acquises. Le conflit, longtemps soulevé, n'existe plus ; ou, du moins, il n'a plus rien de redoutable. Mais les devoirs réci-

proques subsistent toujours ; et, de part et d'autre, on ne pourrait y manquer qu'en se faisant à soi-même le plus grand dommage, ainsi qu'à la société.

Par leur nature propre, la religion et la philosophie ont une vie très-différente, quoique ayant un même objet. La religion ne peut vivre que d'autorité ; la philosophie ne vit que de liberté. Ce n'est pas despotisme ou ignorance de la part de l'une, pas plus que ce n'est révolte ou dépravation de la part de l'autre. Pour peu qu'on veuille y arrêter un instant son attention impartiale, on verra d'où vient cette différence, source de tant de récriminations également peu équitables des deux côtés.

Il n'est pas possible à un peuple de remettre tous les jours sa foi en question ; car ce serait remettre en question son existence, dont la foi, quelle qu'elle puisse être, est le plus essentiel élément. Sans croyance religieuse, qui la constitue et qui la dirige, une nation n'est pas ; elle flotte à tous les hasards. Le scepticisme, déjà si difficile et si dangereux pour les individus, est impraticable pour ces vastes agglomérations, qui n'ont jamais pu l'accepter, et qui, à leur grand honneur, ne l'accepteront jamais. Une fois que la croyance nationale est fixée, soit dans des traditions, soit dans des livres surtout, il est tout simple qu'elle ne varie plus. On

l'approfondit, on la développe socialement; on en modifie les formes avec le temps, qui altère tout, même les religions. Mais ces modifications sont superficielles et bien lentes. Quand on veut les brusquer, les déchirements sont affreux. La Réforme a coûté à l'Europe près d'un siècle et demi de guerres acharnées. La foi n'en subsiste pas moins; et, par exemple, le Christianisme, partagé en deux camps ennemis, loin de perdre de sa ferveur, en a peut-être alors gagné. Mais ces crises et ces secousses doivent être fort rares dans l'existence des nations; si elles se répétaient un peu souvent, ce n'est pas la religion seule qui y périrait; ce serait le peuple lui-même.

Il y a donc pour la religion un besoin constant de recourir à l'autorité. Quelque distincte qu'elle soit de l'État, elle agit toujours un peu comme lui. Ce sont également des masses qu'elle gouverne; il lui faut aussi une règle, et un ordre permanent et à peu près invariable. De là, une nécessaire tendance à l'immobilité. Le symbole déposé dans le livre saint, ou celui qu'on en a tiré, est immuable. Le culte qui en sort peut varier; le dogme ne le peut pas, à la fois parce qu'il est sacré et parce qu'il est de nécessité sociale. On prescrit au citoyen de s'y conformer, sous peine d'attenter à l'ordre et d'encourir les peines que provoque toujours une telle

infraction. Le citoyen peut n'être pas croyant; car l'autorité, malgré ses précautions les plus étroites, ne saurait atteindre jusqu'aux consciences; mais il faut qu'il soit respectueux tout au moins, s'il veut échapper à la répression. L'autorité règne en religion, même quand la religion, comme en Grèce, ne parle point au nom de Dieu; elle règne à plus forte raison quand le livre du dogme national est, selon les croyances reçues, la parole divine elle-même révélée à quelques hommes privilégiés, Voyants, Prophètes ou Apôtres.

La philosophie est dans une condition toute différente. Comme, en son domaine sans limite, la raison de l'homme ne s'adresse qu'à elle-même, elle est absolument dégagée de tout pouvoir extérieur et étranger[1]. N'obéir qu'à soi, c'est ce qu'on appelle la liberté; et voilà comment la liberté est l'essence même de la philosophie, ainsi qu'elle est l'essence de l'intelligence humaine. Ne se fiant qu'à sa raison, l'homme, tout en sentant sa faiblesse, ne peut pas reconnaître une autorité plus haute ni plus compétente. Même quand il veut abdiquer celle-là, pour en adopter une autre qu'il croit meilleure,

[1] « Il n'est point dans l'ordre que l'intelligence soit sujette ou esclave de quoi que ce soit ; c'est elle qui est faite pour commander à tout, lorsqu'elle est appuyée sur la vérité et entièrement libre, comme elle doit l'être de sa nature. » Platon, livre IX des *Lois*, traduction de M. Victor Cousin, p. 195.

c'est encore celle-là qui le guide ; elle ne l'abandonne même pas quand il y renonce ; car, quoi qu'on fasse, c'est toujours une obéissance raisonnable qu'on demande à l'homme : *Obsequium rationabile*. Faisant ainsi acte de souveraineté tout en se soumettant, la raison est pleinement et éminemment souveraine quand elle agit sous sa seule responsabilité, usant des forces dont elle est douée, n'empruntant rien à ce qui n'est pas elle, risquant des chutes, que la religion même n'évite pas, mais marchant dans les voies qui sont exclusivement les siennes.

La liberté est certainement un grand péril. Qui pourrait le nier? La philosophie le sait mieux que personne, précisément parce que tout son labeur se fonde sur l'étude de l'homme. Mais elle sait aussi que sans la liberté l'homme n'est plus ; il ne reste en lui que la brute ; et, puisque la bonté et la toute-puissance de Dieu nous ont accordé ce don merveilleux et presque surnaturel, la philosophie s'en sert, en s'efforçant de n'en point mésuser. Elle s'en sert avec tous les dangers que la liberté comporte ; mais elle se dit, comme le patriote de l'antiquité : « *Malo periculosam libertatem.* » Les dangers qu'elle redoute ne sont pas ceux dont la menace le dehors, les seuls que le monde songe à fuir. Les siens se réduisent à l'erreur, qui est l'é-

cueil intime de l'intelligence et sa perte. La philosophie fait tout ce qui dépend d'elle pour la conjurer, échouant souvent, réussissant quelquefois, dans les bornes de l'insuffisance humaine, les regards fixés sur ce type éternel de la vérité, qu'il nous est permis d'entrevoir, et qu'elle poursuit, sans y atteindre pleinement comme elle le veut.

La liberté, qu'on le sache bien, n'est pas plus nécessairement la licence que l'autorité n'est nécessairement la tyrannie. Seulement, l'ordre qu'obtient et impose l'autorité peut n'être que factice; celui qu'assure la liberté est le vrai, parce qu'il est seul spontané et volontaire. Le sage est encore supérieur au saint.

Le philosophe, ainsi compris, paraît donc bien faible. Il se met en dehors de la société, qui fréquemment le comprend mal; il se met en dehors de la religion, qui s'en défie et même le persécute. Mais voici où est sa force et sa grandeur, que rien ne dépasse: il fait son œuvre tout individuelle sous l'inspiration même de Dieu, comme la religion fait aussi la sienne, sans que rien en ce monde puisse l'en détourner. A ses accusateurs, et même à ses bourreaux, il peut toujours tenir le langage que tenait Socrate, il y a vingt-deux siècles : « Athé-« niens, je vous honore et je vous aime; mais j'o-« béirai plutôt au dieu qu'à vous; tant que je respi-

« rerai et que j'aurai un peu de force, je ne cesserai « de m'appliquer à la philosophie et de vous donner « des avertissements et des conseils. Faites ce que « demande Anytus ou ne le faites pas; absolvez-moi « ou ne m'absolvez pas; je ne ferai jamais autre « chose, quand je devrais mourir mille fois[1]. » Appuyé sur un tel secours, le philosophe se sent invincible; et comme pour lui la vie n'a de valeur qu'à cette condition, il se résigne à la perdre, quand l'intolérance l'emporte et que la société aveuglée demande une victime de plus.

C'est cependant à la raison et au libre exercice de la pensée que la société, quelquefois si ingrate et si injuste, est redevable de tous ses progrès. La religion l'éclaire et lui fournit des lumières spéciales que rien ne peut remplacer; mais la religion, fidèle au dogme, ne ferait peut-être point avancer la société d'un seul pas; et tous les pas que l'humanité fait si péniblement, c'est à la raison qu'elle les doit, c'est-à-dire à l'intelligence ne s'adressant qu'à son propre fonds, dans les lois, dans l'industrie, dans les arts, et même dans ces matières supérieures, dont la religion veut assez souvent, quoique bien en vain, se faire un domaine exclusif. Les sociétés obéissent toujours à ce double courant. Les meilleures sont

[1] Voir l'*Apologie* de Socrate, dans les œuvres de Platon, traduction de M. V. Cousin, t. I, p. 93 et 94.

celles qui savent y céder dans la juste mesure ; elles unissent alors la stabilité au mouvement, et l'ordre au progrès. La religion s'efforce de maintenir inviolé le trésor de la foi et y rattache, autant qu'elle le peut, tous les développements sociaux ; la raison, à côté d'elle, trace son chemin assez longtemps caché. Puis, il se trouve qu'un jour le sage Athénien enseigne le dieu unique et sa providence, tandis que le culte national ne connaît encore que Jupiter et Vénus. Le sage succombe ; mais sa pensée ne meurt pas avec lui ; recueillie et propagée dans l'école, elle conquiert les âmes les plus éclairées du Paganisme, jusqu'à ce que le Christianisme apparaisse et rallie le monde préparé de longue main à l'entendre et à l'aimer. S'il n'a pas été donné au Platonisme de savoir à quel avenir il contribuait, il suffit d'interroger les Pères de l'Église pour savoir combien il y a contribué.

La philosophie peut donc être méconnue par le temps où elle se produit ; mais ses efforts ne sont jamais stériles ; la vérité une fois découverte n'est jamais inféconde. C'est là ce qui fait que la philosophie ne se décourage point, même dans les plus mauvais jours, et qu'elle poursuit son œuvre, malgré les railleries d'Aristophane et les sentences de l'Aréopage, bien assurée que la postérité ne les ratifiera pas.

D'ailleurs, ce rôle, si grand et si périlleux, ne doit pas enorgueillir la philosophie. S'il sied bien à quelqu'un d'être modeste, c'est sans contredit au philosophe. Les religions doivent se croire infaillibles, et c'est à cette condition qu'elles portent tous leurs fruits. La philosophie sait trop ce que coûte la découverte de la vérité pour se flatter d'une telle illusion. Elle a bien, elle aussi, des principes qui ne trompent pas et qui sont éternels. Mais elle voit à chaque instant, par son propre exemple, combien la raison de l'homme est incomplète, si ce n'est impuissante. Qu'est-ce que le savoir humain, tout réel et précieux qu'il est, et quelques trésors qu'il amasse de siècle en siècle, en présence de cette vérité infinie qu'il n'épuisera jamais? Qu'est-ce que l'homme en face et sous la main de Dieu? Qu'est-ce que son intelligence devant cette intelligence qui a fait et qui gouverne les mondes? L'orgueil peut convenir à l'homme, si jamais il lui convient, quand il regarde ce qu'il a conquis par tant de labeurs accumulés. Mais de quelle humilité ne doit-il pas être écrasé, quand il regarde les abîmes insondables de tout ce qu'il ignore et doit ignorer invinciblement! Le philosophe peut signaler, quand le devoir l'exige, les faiblesses et les lacunes d'autrui; mais avec quelle réserve! il le sent quand il tourne les yeux sur lui-même et qu'il voit sa propre

mesure encore si petite, toute supérieure qu'elle est à toutes les autres. Ce que Socrate sait encore le mieux, c'est qu'il ne sait rien.

De là, entre la religion et la philosophie, une nouvelle différence, et, parfois aussi, de nouveaux dissentiments. La philosophie, qui a pu se définir très-bien elle-même en se donnant pour le simple désir de savoir, subit les nécessités de la science; elle ne procède que par analyse et observation. On ne peut connaître les faits qu'en les observant, et il faut les décomposer pour les comprendre. Dans leur totalité, les faits échappent aux prises de notre esprit trop débile; il doit les réduire à sa taille, afin de pouvoir les saisir plus sûrement. Il y a quatre ou cinq mille ans que l'intelligence humaine travaille et amasse les matériaux d'un monument qu'elle construit toujours, sans pouvoir l'achever, et qu'elle n'achèvera jamais, parce que l'édifice s'accroît dans la proportion même des travaux qui le fondent. La religion n'a aucun besoin, ni de l'observation, ni de l'analyse; elle les redoute même quelquefois, quand elle se trouve en contradiction avec la science et qu'elle se sent sur le point d'être convaincue d'erreur. La science, quand elle est irrespectueuse, signale hautement ces dissidences et s'en fait malignement une gloire peu sensée. La religion, de son côté, s'alarme de ces

découvertes, et elle les proscrit quand elle le peut. Égale faiblesse des deux parts. La science n'a qu'à se rappeler sa propre histoire pour être indulgente aux erreurs de la religion. La religion, pour être insensible, même à des critiques légitimes, pourrait se dire que son objet n'est pas d'étudier la nature, et que, venue au berceau des sociétés ou pour des nécessités particulières, elle n'est pas tenue de savoir ce qu'on n'a su que longtemps après elle, et souvent grâce à ses leçons, qui, pendant bien des siècles, ont paru suffisantes. Les analyses que se permet la religion ne peuvent toucher que le dogme; et c'est ce qu'on appelle la théologie, réservée, comme la philosophie, à un petit nombre, aux clercs, si ce n'est à l'école, très-souvent dangereuse, mais indispensable. En dehors du dogme, la religion n'a rien à étudier, et voilà comment elle ignore la nature, dont la patiente et délicate analyse ne la regarde pas. Elle condamne Galilée à rétracter ses démonstrations sur le mouvement de la terre, de même que, vingt siècles auparavant, elle condamnait Anaxagore pour avoir avancé quelques propositions d'astronomie.

C'est là sans doute un grave inconvénient; mais cet inconvénient est balancé par un avantage. La religion est, en général, d'une très-grande simplicité. Son langage est fort clair, précisément parce qu'il

s'adresse à la foule; plus compliqué, il ne serait pas entendu. Imaginez l'Évangile écrit dans le style de Platon; à l'instant même, il renonce à parler aux multitudes. En sanskrit, rien n'est plus trivial que les ouvrages canoniques du Bouddhisme. Il faut être vulgaire d'expression, si ce n'est de pensée, pour que le vulgaire vous écoute. Mais ici, moins que partout ailleurs, la forme n'emporte le fond. Il s'agit d'idées qui doivent sauver les hommes; les âmes palpitent et sont dans l'attente. Il suffit de les toucher; le moyen le plus direct est le meilleur. La rhétorique des mots serait bien misérable; l'éloquence irrésistible ne vient que des sentiments qu'on éprouve et qu'on transmet, des doctrines qu'on proclame. Là où dans un enthousiasme inculte l'apôtre convertit son auditoire subjugué, l'orateur n'aurait recueilli que des applaudissements et n'aurait peut-être pas même persuadé. La religion gagne en force et en influence tout ce qu'elle perd en raffinement et en habileté de langage; l'âme humaine est si grande elle-même, que ce serait la méconnaître que d'essayer de la séduire par ces piéges. Le langage de la religion est souvent majestueux; il n'est jamais étudié, même quand elle parle par la bouche des poëtes, David chez les Juifs, les Rishis dans les Védas, ou encore Mahomet chez les Arabes.

La philosophie, au contraire, peut employer toutes les ressources du style. Ces parures ne lui sont pas interdites; quelquefois même elles sont un devoir, quand elles sont nécessaires pour le triomphe plus sûr du vrai. Platon, Aristote, Bacon, Descartes ont été de très-grands écrivains. Qui a jamais songé à leur en faire un grief? Dans ces graves matières, la limite est celle même que le sujet indique et exige. Il peut y avoir abus, quand les esprits ne sont pas très-justes, et qu'on se préoccupe d'un succès littéraire plus que de la vérité. Mais le goût le plus sévère autorise ici quelques sobres ornements, dont le livre saint n'a jamais besoin. La philosophie les supporte, en y mettant beaucoup de réserve. C'est toujours à une élite qu'elle s'adresse et qu'elle doit plaire. Platon lui-même n'a jamais eu beaucoup de lecteurs; Descartes, quelque clair qu'il soit, ne peut guère en avoir davantage. La philosophie a beau faire; elle reste une aristocratie, non par sa propre nature, mais par la force des choses. Tout ce qu'on peut lui recommander, c'est de toujours suivre ces beaux exemples et de ne pas se perdre dans ces abstractions creuses et ces logomachies obscures et barbares, qui risquent de la livrer au ridicule, et qui lui ôtent tout accès auprès des masses, souvent même dans les écoles.

De cette différence radicale dans les procédés, et de ces deux principes si distincts d'autorité et de liberté, il résulte que la philosophie et la religion ne doivent jamais empiéter l'une sur l'autre. Ce n'est pas seulement parce qu'il y va de leur repos mutuel ; c'est en outre qu'il y va de la justice. La religion est naturellement portée à exiger l'obéissance ; et c'est l'essence de l'autorité de vouloir s'étendre à tout ; mais elle rencontre dans la conscience individuelle un obstacle insurmontable, et les supplices matériels, dont elle a usé bien à tort contre l'hérésie, échouent contre les âmes, s'ils torturent et anéantissent les corps. C'est une cruauté aussi inutile qu'odieuse, aujourd'hui impossible ; mais elle a sévi dans des temps qui ne sont pas encore très éloignés de nous. La religion, loin d'y rien gagner, y perdait infiniment ; elle remplaçait par la terreur la vénération et la tendresse qu'elle doit inspirer. Le martyre de Jean Huss et de Jérôme de Prague n'a pas peu contribué à la légitime révolte de la Réforme.

De son côté, la philosophie n'est guère plus sage, si elle est moins cruelle, en prétendant substituer ses doctrines et sa domination à celle de la religion. La liberté, sur laquelle elle se fonde, et qui est sa base indestructible, ne permet rien de pareil. De quel droit l'individu imposerait-il sa pensée à un

individu qui jouit de la liberté comme lui, si, d'ailleurs, il est inférieur sous d'autres rapports? Invoquera-t-on la supériorité des lumières? Cette supériorité peut être très-réelle; mais elle ne confère pas le pouvoir qu'on en veut faire sortir. Le philosophe doit avoir toujours la faculté d'exprimer ses opinions, quand il le fait dans les formes convenables; mais il ne peut jamais nourrir la prétention de les faire prévaloir autrement que par la persuasion. S'il a recours à la puissance publique ou à l'autorité, sous quelque déguisement que ce soit, il cesse d'être philosophe; c'est un tout autre rôle qu'il assume. La philosophie devient alors ou la religion ou l'État. Elle a tout à perdre à cette transformation, qui ne dure qu'un moment, comme tout ce qui est violent et contre nature. Elle risque de devenir persécutrice à son tour, et je demande quelle figure elle fait au milieu des bouleversements sociaux. L'histoire, malheureusement, pourrait nous répondre, sans remonter bien haut, et je ne vois pas qu'il y ait rien au monde de plus monstrueux que la philosophie réclamant l'appui du bras séculier. Ces appels ont peu réussi à la religion; mais ils ne lui sont pas essentiellement antipathiques; elle se nuit, mais elle ne se contredit pas, en se les permettant. Au contraire, la philosophie abdique quand elle usurpe; elle se ruine par

ce prétendu triomphe; car ce n'est point à elle d'appliquer jamais pratiquement la vérité; elle n'a qu'à la découvrir, ce qui est à la fois plus grand et plus sûrement utile.

On pourrait pousser encore plus loin cette comparaison de la religion et de la philosophie. Mais il faut se borner, et ce qui a été dit suffit pour qu'on voie leurs relations principales. Au fond, elles se ressemblent bien plus encore qu'elles ne diffèrent; elles sont nées, sous l'œil de Dieu, d'une mère commune, l'intelligence humaine; et c'est bien à elles qu'on peut appliquer ces vers du poëte :

> Facies non ... una
> Nec diversa tamen, qualem decet esse sororum.

On les a fort bien appelées « Deux sœurs immortelles, » et l'on peut croire que ceux qui censurent cette très-juste expression d'une pensée profonde, ne l'ont pas suffisamment pesée. Elle ne peut paraître fausse que quand on rêve pour la société des destinées impossibles, et qu'animé de passions dont le dix-neuvième siècle semblait devoir être guéri, on prétend toujours immoler la religion à la philosophie; contre-partie de cet autre fanatisme qui, dans l'intérêt de la société, veut immoler la philosophie à la religion. A quoi sert de parler au nom de la

raison, pour être si peu équitable? au nom de l'expérience et de l'histoire, pour méconnaître des faits d'une si frappante évidence?

Aux yeux de quelques-uns, j'aurai l'air de désavouer l'esprit de notre temps, en pensant comme je le fais sur les rapports fraternels de la philosophie et de la religion, de la raison et de la foi. Je regretterais cette méprise; mais il faut se passer d'avoir l'approbation de tout le monde. Je me contenterai de me trouver d'accord avec deux hommes du passé, qu'on peut suivre sans crainte de s'égarer sur leurs pas. A de très-grands intervalles de temps, dans des situations fort différentes, chez des peuples fort dissemblables, Socrate et Descartes sont des modèles que nous pouvons consulter. Il n'y a pas d'esprits plus indépendants, ni plus respectueux envers la religion de leur pays.

Socrate est accusé par Mélitus de ne pas croire aux dieux de la République, de mettre à leur place des démons, et de répandre des doctrines extravagantes parmi la jeunesse, qu'il corrompt. C'était une calomnie homicide; elle prévalut. Mais Socrate la réfute péremptoirement en démontrant que non-seulement elle est fausse, mais que de plus elle se détruit elle-même. Comment, en effet, peut-on croire aux démons sans croire aux dieux, dont ils étaient les enfants, selon le Paganisme? Mais la vie

tout entière de Socrate réfutait bien mieux encore ses accusateurs. A quel devoir religieux avait-il manqué? A quelle cérémonie sainte, ordonnée par les mœurs de sa patrie, n'avait-il point assisté? Quel sacrifice solennel avait-il négligé de faire? Il est si docile aux lois de la République qu'il ne veut même pas les violer pour sauver sa vie, comme Criton le lui propose dans sa prison, d'où il peut sortir. Quelle parole impie lui a-t-on jamais entendu prononcer? Quels discours a-t-il jamais tenus contre les croyances nationales? En essayant de les épurer, les a-t-il jamais insultées? Loin de là, il les a toujours si bien acceptées qu'il partage même les opinions populaires, et qu'il a une pleine confiance aux mythes d'où elles sont sorties. Fidèle à cette conduite patriotique, qu'il a tenue durant toute sa vie, sa dernière parole, quand le poison va l'étouffer, est pour rappeler à ses amis une offrande qu'il doit à Esculape. C'est une dette religieuse qu'il acquitte en expirant.

Il nous est sans doute très-malaisé de démêler toute la pensée de Socrate sur les erreurs et les impuretés du culte païen, au milieu duquel il vivait. Mais cette pensée, peut-être obscure pour lui-même, il est certain qu'il ne l'a jamais exprimée en termes blessants. Il a même défendu la majesté des dieux contre les basses images qu'en traçait la poésie; il

a rehaussé autant qu'il l'a pu l'idée que l'homme doit se faire de leur bonté, de leur pouvoir, de leur providence. Lorsque Platon porte des lois contre le sacrilége, tant au nom de son maître qu'au sien propre, il est d'une sévérité excessive; l'impiété révolte si vivement Socrate qu'il a contre elle des accents de colère que sa bienveillance inaltérable n'a point trouvés contre les autres crimes. C'est celui-là qui lui est le plus odieux, et il n'y a que Mélitus pour supposer qu'il ait pu le commettre. Tout ce que fait Socrate, c'est de maintenir son droit de philosophe, en le conciliant avec tous ses devoirs de citoyen. Ce qui lui coûte la vie, ce n'est pas une infraction à la loi politique et religieuse; c'est l'inimitié presque générale qu'ont excitée dans une société relâchée ses vertus et surtout ses trop justes critiques.

A deux mille ans de distance, l'exemple de Descartes est encore plus clair; moins éloigné de nous, il peut encore mieux nous instruire. Descartes a poussé plus avant que personne la libre recherche de la vérité, et il est interdit désormais à l'indépendance la plus ombrageuse et la plus entreprenante d'aller au delà. La raison se prenant pour la source et la mesure de toute connaissance, c'est le terme extrême de la philosophie, qui ne peut pas être plus avancée ni plus solide. C'est

son droit et sa force en même temps que son danger. Y a-t il dans tout Descartes un seul mot irréligieux? Y a-t-il même une seule tendance douteuse? J'ai dit plus haut qu'il était demeuré plein de foi, tout en étant le plus libre des penseurs. Mais en même temps, est-ce que ses convictions religieuses ont rien enlevé à la vigueur, à l'étendue, à la liberté absolue de ses pensées? N'a-t-il pas démontré l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme et tant d'autres principes, sans rien demander qu'à l'observation et à la psychologie? S'il n'a pas voulu soutenir ouvertement les théories de Galilée sur le mouvement de la terre, ce fut un acte de prudence personnelle; ce n'était point un scrupule d'orthodoxie; car il était persuadé que « c'était abuser de l'Écri-« ture sainte que d'en vouloir tirer la connaissance « des vérités qui n'appartiennent qu'aux sciences « humaines[1]. »

Doutera-t-on des lumières et de la sincérité de Descartes? Croit-on un tel homme capable de se mentir à lui-même ou de mentir aux autres? La philosophie n'est donc pas plus pour lui que pour Socrate incompatible avec la religion, dans laquelle ils vivent et qu'ils professent, avec un égal respect et un égal patriotisme.

[1] Descartes, édition de M. Victor Cousin, t. VIII, p. 52.

Veut-on la contre-épreuve de ceci? Qu'on s'adresse à un évêque, et particulièrement à Bossuet? A-t-il cru que la philosophie fût inconciliable avec la religion? Et dans cet admirable livre « *De la connaissance de Dieu et de soi-même*, » le plus beau peut-être de tous ceux qu'il a composés, peut-on sentir autre chose que la main du philosophe? Le chrétien, le catholique, le prêtre y paraît-il un instant? Or quel sujet plus grand, plus vaste, plus décisif que celui qu'il y traite? Connaître soi-même et Dieu, n'est-ce pas l'essentiel? Et quoique l'évêque de Meaux n'eût pas voulu s'en tenir là exclusivement, il attachait du moins une bien haute importance à ce résumé de la raison, où n'entre rien de l'orthodoxie ni du dogme. Ce n'est pas faire tort à Bossuet que de l'associer à Descartes et à Socrate; et il se trouve que j'ai pour le sentiment que je soutiens plus d'autorités que je n'en comptais d'abord. Il serait même bien facile, si on le voulait, d'en ajouter à celles-là une foule d'autres.

Mais j'ai hâte de quitter ces généralités, qui peuvent toujours paraître un peu trop vagues et par suite peu utiles. Il faut les appliquer au temps où nous sommes, avec la réserve convenable, et les vérifier par la pratique. La question est toujours la même; mais la solution est aujourd'hui plus aisée qu'elle ne l'a jamais été, grâce à la beauté de la

religion que la philosophie a devant elle, grâce aux progrès de la tolérance et à la douceur de nos mœurs. Notre époque connaît mieux qu'aucune autre ne l'a pu antérieurement, l'histoire du passé; nous avons sur nos prédécesseurs cet avantage de pouvoir profiter des leçons qu'ils ne comprenaient pas aussi bien que nous. Il semble donc que juger des rapports actuels de la religion et de la philosophie soit chose assez simple. Cependant c'est toujours une tâche délicate. Mais pourquoi ne pas l'aborder, s'il peut y avoir quelque bien à le faire avec modération et loyauté? A n'entendre que certaines récriminations, on pourrait croire que la concorde est impossible. Je ne le pense pas; et quand ma voix se perdrait, sans être écoutée de part ni d'autre, je ne puis avoir à me repentir de l'avoir élevée. Je laisserai d'ailleurs de côté tous les débats mesquins, et je ne veux m'arrêter qu'aux traits les plus saillants.

Ce qu'il faut montrer, c'est qu'aujourd'hui la philosophie a peut-être plus de devoirs envers la religion qu'elle n'en a jamais eu. On doit le soutenir non pas uniquement dans l'intérêt social, mais bien plus encore dans l'intérêt de la vérité et de la raison. Dans les deux camps, il y a des esprits excessifs qui ne veulent entendre à aucun accommodement. Ceux-ci proscrivent la raison;

et l'on ne voit plus dès lors comment même ils peuvent s'adresser aux hommes. Ceux-là, presque aussi aveugles, proscrivent la foi, sans reconnaître tout ce qu'elle a de vrai, indépendamment de tout ce qu'elle a de pratique et de nécessaire. C'est une faute égale. Mais ce qui peut la rendre moins nuisible, c'est qu'en réalité la société n'en est pas troublée. La religion et la philosophie vivent l'une et l'autre sous la main de l'État, chargé de maintenir l'ordre entre tous les cultes; et malgré quelques faiblesses et quelques partialités, l'État se montre assez équitable. La paix sociale subsiste, si la discorde est dans les écrits. C'est donc pour le moment un débat de pure théorie. Mais la discussion n'en a guère moins d'importance; car la théorie ne tarde pas à descendre dans les faits chez tous les peuples, et parmi eux il en est même de si impatients qu'ils s'élancent à la pratique sans une réflexion suffisante, sauf à payer tant de précipitation de leur repos et de leur honneur.

Je ne veux rappeler que des faits incontestables, qui puissent être, ce semble, acceptés par les deux partis, quelque passionnés qu'ils soient.

On interrogera vainement l'histoire entière de l'esprit humain; on n'y trouvera rien d'égal à l'édifice religieux qu'a élevé le Christianisme, et qui constitue encore son état présent, garantie

d'un avenir dont nul ne peut assigner la fin. Issu de la prédication, dans un coin obscur du monde asiatique, il conquiert l'empire romain en moins de trois siècles, et il s'assied sur le trône avec Constantin. Il s'étend sur l'Europe barbare et bouleversée ; il y règne sans partage ; et aujourd'hui, après dix-huit cents ans, les peuples qui le professent sont et resteront les plus savants, les plus laborieux, les plus moraux et les plus libres que l'histoire ait jamais vus. Selon toute apparence, ils soumettront à leur foi commune le monde entier, qu'ils étreignent de toutes parts, et qui ne peut pas plus résister à leur force qu'à leurs lumières.

Voilà, dans l'histoire du Christianisme, le premier fait qui me frappe ; et je me sens porté tout d'abord à tenir le plus grand compte d'une doctrine religieuse qui a produit de si nobles résultats. En admettant même que tous ces résultats excellents ne lui appartiennent pas, et qu'on doive les rapporter aux peuples mêmes qui les ont obtenus, ces peuples si supérieurs ne peuvent pas avoir adopté une religion qui ne répondrait point à leur intelligence, à leurs aptitudes et à leur raison, attestées par tant de progrès et tant de merveilles. Ils ne semblent pas prêts à déserter leur foi ; et parmi les intelligences qui ont pu prétendre à se faire écouter d'eux, il n'en est pas une seule dont les yeux aient été assez

perçants déjà pour discerner quelque dogme meilleur et plus humain, destiné à remplacer celui-là. Soit donc qu'on se rappelle l'histoire du Christianisme, soit qu'on regarde à son état actuel, soit qu'on pense à son avenir, il n'y a rien de plus sublime, de plus solide, ni de plus fécond dans toutes les religions, soit passées, soit présentes.

Je ne lui fais pas un mérite particulier de ses martyrs. Sans doute ils sont admirables, et l'Église n'a été que juste en les plaçant au nombre des Saints, afin d'apprendre à tous les hommes comment on meurt pour ses convictions. Mais toutes les religions ont eu leurs victimes. Si celles-là sont dignes pour nous de plus de sympathie et de louange, elles n'en sont pas les seules dignes. Il s'en est toujours rencontré d'aussi dévouées, pour soutenir des religions beaucoup moins bonnes. Mais à côté des martyrs et de leur courage, je vois l'œuvre intellectuelle des Apôtres, des Pères de l'Église, des Conciles et des Papes, avec leur succession, leur hiérarchie libérale et forte, leur gouvernement habile, leur prudence habituelle, leur esprit de persévérance, l'unité de leur tradition; et je me demande où trouver, dans l'univers et dans les religions, un système qui puisse être mis au rang de celui-là pour l'étendue, la profondeur et la vérité. Sur Dieu, sur l'âme, sur le monde, sur les sociétés,

sur les mœurs, quels problèmes nouveaux ! Quel éclaircissement des anciens problèmes élargis ! Que de solutions vraies et utiles, que de travaux infatigables et bienfaisants, sans parler de tant d'institutions de toute espèce, qui ont fait pénétrer dans la réalité les inspirations les plus élevées et les plus charitables de la théorie ! Quelle science, quelles études solitaires et publiques, dans les écoles ou dans les cellules ! Que de monuments laissés à la postérité pour lui transmettre l'héritage antique, ou pour commencer le nouvel amas de nos trésors ! Au milieu des labeurs de l'orthodoxie et de la foi, que de philosophie et que de libres investigations ! Parmi les Pères et les Docteurs, que de philosophes ! S'ils n'eussent point été nos maîtres, en serions-nous aujourd'hui à ce point de moralité et de lumières où nous sommes parvenus ? Le monde moderne, si fier, et à juste titre, de tout ce qu'il est, n'est-il pas sorti presque entièrement du Christianisme ? N'a-t-il pas été nourri, élevé, soutenu par lui ? Que deviendrait-il, tout fort qu'il se croit, si la foi chrétienne venait à lui manquer tout à coup ? Qui comblerait ce vide et cet anéantissement ?

Ce n'est pas que je me cache les ombres de ce tableau resplendissant ; je sais aussi bien que personne tout ce qu'on peut reprocher, si ce n'est

au Christianisme lui-même, du moins à plusieurs de ceux qui l'ont représenté. L'Église a commis des fautes; mais qui n'en commet point parmi les hommes ? Elle a dû gémir souvent elle-même des chefs indignes qui l'ont compromise ou flétrie. Elle a eu ses ambitions désordonnées, ses préjugés, ses faiblesses, ses corruptions, ses cruautés même ; elle a été oppressive, après avoir été longtemps la mère et le refuge des opprimés. La puissance l'a pervertie à certaines époques, sans que les revers l'aient toujours suffisamment instruite. Qui peut nier tout cela ? Mais je demande si tout cela, quelque réel et quelque déplorable que ce soit, peut un instant compenser et surtout abolir notre gratitude et notre admiration. Il faut juger le Christianisme, comme la raison veut qu'on juge toutes choses, en le prenant par ses bons côtés[1]. Il n'est pas plus responsable des crimes commis en son nom que la liberté n'est responsable de tous ceux qu'on a commis pour elle, en croyant la servir, tout en la faisant abhorrer de sociétés qui ne peuvent s'en passer.

Une critique plus fondée, ou du moins plus spécieuse, c'est que le Christianisme a reproduit dans ses formes, et dans une bonne partie de ses idées, le monde antique qu'il remplaçait. J'en conviens

[1] C'est le fondement de l'optimisme.

bien volontiers; mais c'est, à mon sens, un service de plus et le sujet d'un nouvel éloge. Si le Christianisme n'avait pas emprunté, avec le langage de la Grèce et de Rome, toutes leurs habitudes scientifiques, littéraires, administratives et politiques, il n'aurait pas été entendu, et il eût fait mille fois moins de bien. En arrivant dans le monde grec et romain, il y trouva une civilisation déjà fort avancée, et il eut le bon esprit de s'en servir. Il en conserva tout ce qu'il put dans le cataclysme de l'invasion. C'est à l'aide de ces débris recueillis par lui que, sous son égide, nous avons fait toute notre éducation, ou plutôt que nous avons renoué la chaîne des temps si tristement interrompue. Il n'y eut jamais chez les hommes un pareil naufrage; mais il n'y eut jamais non plus une telle rénovation. Ce n'est pas à nous, qui pouvions périr dans la tempête, de nous plaindre de la main qui nous a sauvés. Cette main n'a pas toujours été également douce et salutaire; mais ce sont là de ces services et de ces souvenirs que rien n'efface ni ne doit faire oublier. Le Christianisme est grec et romain; voilà sa puissance dans les voies mondaines. Resté oriental, il n'eût pas existé pour nous, et notre Occident ne l'aurait ni suivi, ni même connu. Mais malgré des emprunts manifestes et indispensables, il est encore assez original pour avoir renouvelé de fond en comble le

monde antique, qu'il continuait tout en le changeant. Ce ne doit pas être un titre de défaveur auprès des philosophes.

Ce n'en est pas un non plus que de plonger par le Judaïsme et par la Bible aux racines mêmes de l'humanité. Quelque opinion que l'on ait sur la composition des livres de l'Ancien Testament, personne ne peut nier qu'ils ne doivent figurer parmi les plus anciens monuments de l'histoire des hommes. En les comparant à tous ceux qui le leur disputent de vénérable vieillesse, il n'en est pas qui les vaillent, et de beaucoup, sous le rapport de la vraisemblance, de l'ordre, de la continuité et de la beauté. En ne les considérant que philosophiquement, combien ne sont-ils pas au-dessus des Kings de la Chine, des Védas de l'Inde, des Soûtras du Bouddhisme, ou du Coran de l'Islam? En est-il qui, sur l'origine des choses, donnent des solutions plus raisonnables, en même temps que plus majestueuses? On dirait que le peuple d'Israël a stipulé pour le genre humain, et par fois même pour la philosophie. A l'avantage d'être romain et grec, le Christianisme a donc réuni l'avantage d'être hébreu. Il a hérité ainsi de tout ce qu'il y eut de meilleur dans les races asiatiques et dans les races européennes. Est-ce là ce qui pourrait le diminuer? En se rattachant à tout

ce que l'esprit humain a conçu de plus grand et de plus vrai, s'est-il ôté des droits à son estime et à sa reconnaissance? Pris en lui-même, n'est-il pas au-dessus de tout ce qui le soutient et l'a précédé? Ne mérite-t-il pas de s'appuyer tout ensemble sur la religion mosaïque et sur l'Hellénisme? Ne les dépasse-t-il pas encore infiniment l'un et l'autre?

Je ne voudrais pas porter une main indiscrète sur les matières interdites aux profanes, et je ne toucherais pas aux mystères, si des exemples fameu n'y autorisaient. Des Pères de l'Église n'ont pas craint d'y plonger leurs regards et leur réflexion, tout incompréhensibles qu'on les déclarait. Saint Augustin n'a pas été le seul à faire un ouvrage *De Trinitate*. On peut ne pas se prononcer sur l'orthodoxie des explications proposées, puisque ce soin ne concerne que l'Église. Mais on ne peut refuser de reconnaître, dans ces explications et dans ces recherches, une profondeur de métaphysique que la philosophie n'a jamais dépassée, et qu'elle a égalée à peine dans ses représentants les plus illustres. Sur l'essence de Dieu, sur l'action de sa providence, mêlée au libre arbitre de ses créatures, sur l'état originel de l'homme, sur la création, sur l'éternité, etc., la philosophie fera toujours bien de consulter le Christianisme, comme

elle consulterait un des siens; elle y trouvera, non des solutions toutes faites, puisqu'elle n'en doit recevoir de personne, mais des lumières qu'elle chercherait vainement dans d'autres religions, et dans la plupart de ses propres systèmes.

En passant à la partie tout extérieure du Christianisme, on n'y découvre pas moins de puissance ni de nouveauté. Humainement parlant, le Christ de Nazareth et de Bethléem naît dans la condition la plus obscure et la plus pauvre. On le fait bien descendre de la famille de David; mais c'est dans une étable qu'on le place aux premiers jours de sa vie. Il est fils d'un simple artisan; il n'est point le fils d'un roi comme le Bouddha; il n'est même pas de la tribu dominatrice comme Mahomet. Il passe son existence, qu'il soutient du travail de ses mains, dans une condition misérable, souvent sans avoir de lieu où reposer sa tête, et il meurt par le plus ignominieux et le plus atroce des supplices, pour avoir prêché des doctrines jugées hérétiques et séditieuses. Pour les sociétés modernes, qui marchent toutes à la démocratie, d'un pas plus ou moins rapide, est-il un idéal plus acceptable et plus saisissant? La philosophie, qui ne sépare point l'égalité de la liberté, croit-elle qu'il puisse y avoir, pour soutenir les hommes dans leurs communes misères, un modèle plus encourageant et plus simple? Quelle religion

a jamais rien offert de plus pratique ni de plus haut à l'adoration du genre humain [1] ?

En présence d'une telle religion, ce n'est pas seulement du respect que doit éprouver le cœur du philosophe. Le respect pour le culte national est l'obligation étroite de tous les citoyens, qui doivent se conformer les uns envers les autres aux convenances, sans lesquelles la société ne serait pas assez calme. Il est un devoir général à l'égard de la religion, quelle qu'elle soit; même en la supposant aussi mauvaise qu'on le voudra, on n'a jamais le droit de faire rien qui puisse la blesser aux yeux du magistrat. Cependant le respect, tout obligatoire qu'il est socialement, peut n'être qu'extérieur et de pure forme; il peut s'allier avec le dédain intérieur et la répugnance secrète. C'est une sage contrainte à laquelle on se soumet, bien que la conscience proteste.

Mais lorsque dans une religion on a le bonheur de retrouver tant de vérités connues d'ailleurs, tant de conformités avec la raison la plus sévère et la plus délicate, on ne doit pas simplement un froid respect; on doit quelque chose de plus, et un sentiment plus doux, c'est-à-dire ce demi-acquiesce-

[1] Il faut lire dans Voltaire quelques pages admirables sur le Christ, *Dictionnaire philosophique*, article Religion, § II, p. 102 et suiv., Édition Beuchot.

ment, et cette autre forme du respect qui s'appelle l'admiration. Quand l'admiration est sincère et profonde, elle implique nécessairement le respect, qui ne l'implique pas toujours. C'est là ce qu'on doit au Christianisme, à défaut de la foi. Une philosophie qui le mépriserait, ne serait-elle pas bien près de se mépriser elle-même? Parmi les religions les plus grossières, il n'en est pas une qui impartialement étudiée ne présente au philosophe quelque chose d'estimable, suffisant pour racheter bien des erreurs et des superstitions. Dans la religion chrétienne, le bien ne l'emporte-t-il pas en une telle proportion que le mal disparaît presque complétement? Et faire prédominer le blâme, ne serait-ce pas le jugement de cœurs bien prévenus?

Dans la disposition actuelle des esprits, on ne peut pas être sûr que la religion accepte un tel hommage et qu'elle s'en contente. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'il lui est dû légitimement; quand on ne le lui rend pas, on n'est ni assez impartial ni assez clairvoyant. Pour condamner le Christianisme, il faut ne pas le comprendre.

On excuse les emportements des philosophes dans le siècle dernier. Il est trop difficile de se contenir quand on est révolté par les supplices des Labarre et des Calas. L'indignation de Voltaire n'est que trop justifiée, si d'ailleurs la guerre, telle qu'il

la faisait, n'est pas tout à fait digne de son génie. Alors il était interdit aux libres penseurs de faire entendre leurs griefs trop fondés, et l'humanité se soulevait en vain avec la raison. La loi ne souffrait pas qu'on parlât ouvertement; c'était à des subterfuges qu'il fallait recourir, pour produire les opinions les plus modérées et les plus utiles. Les écrivains couraient risque de leur repos, de leur liberté, de leur vie, s'ils poussaient un soupir, s'ils se permettaient une critique ou même un conseil. Une telle oppression amena une résistance tout aussi peu mesurée; il aurait fallu une sagesse surhumaine pour ne pas franchir toutes les bornes, et ne pas se défendre aussi violemment qu'on était attaqué. Le péril même donnait quelque noblesse à la lutte. Aussi quoique la philosophie de ce temps employât trop souvent des armes reprochables, on devait désirer sa victoire, parce qu'elle avait la bonne cause, et que les abus qu'elle combattait étaient devenus intolérables, comme tous ceux qui allaient provoquer la grande révolution sociale, dont cette polémique furieuse était l'avant-coureur.

Aujourd'hui que la philosophie peut tout dire, sans courir le moindre danger, ainsi que les autres sciences désormais émancipées, elle n'a qu'à user de son droit avec la modération qui doit être sa règle constante. Ses excès, quand elle en commet, peu-

vent sembler comme les restes et les dernières traces de son ancien esclavage. La colère ne sied pas à la liberté, ni à la justice dont elle se pique. Si la religion n'est pas toujours assez équitable envers la philosophie, c'est un motif de plus pour ne pas l'imiter. La philosophie a subi d'autres épreuves; et celle-là doit lui sembler bien légère, auprès des tragiques aventures dont l'histoire a gardé le souvenir. Dussent-elles se représenter, il faudrait savoir les braver encore. Mais de notre temps, ce n'est pas le martyre qu'on a beaucoup à redouter; on se donnerait peut-être bien de la peine sans être sûr de l'obtenir.

Il faut ajouter que le grand mouvement philosophique de notre siècle a été la restauration du spiritualisme, inaugurée par M. Royer-Collard et poursuivie pendant un demi-siècle par le plus illustre de ses disciples et de nos maîtres. D'autres tendances se sont manifestées, il est vrai, de manière à faire craindre quelquefois une résurrection du matérialisme vaincu. Mais il est bien tard pour que ces tentatives puissent prévaloir; le caractère général de notre siècle devant l'histoire est fixé par la doctrine qu'il a professée depuis plus de soixante ans, et qu'il professera sans doute jusqu'à sa fin. Notre siècle est soustrait à l'athéisme. Si cette funeste théorie espère le triomphe, elle doit

l'ajourner au siècle prochain, à qui l'on ne peut souhaiter cette déplorable conversion.

En renouvelant les doctrines spiritualistes, ce n'est pas un service calculé et réfléchi que la philosophie a rendu à la religion ; elle y a été amenée par la pente même des choses, et par une réaction spontanée qui s'est passée tout entière dans son sein. La religion en a certainement tiré un vrai profit, indirect mais considérable. Elle n'a peut-être pas bien apprécié elle-même tout le secours qu'elle recevait ; il n'en a pas été moins réel, et la postérité saura le reconnaître, si les contemporains ne semblent pas s'en apercevoir. C'était se rapprocher que de travailler, même séparément, à une cause semblable. Le Christianisme est avant tout et éminemment une doctrine spiritualiste. A son origine, il avait tendu la main au Platonisme, étudié et admiré par tous les Pères des premiers siècles. De nos jours, un phénomène analogue s'est répété, bien que sur une moindre échelle ; la philosophie redevenant spiritualiste, sous les auspices de Platon et de Descartes, a fait des pas vers la religion, sans rien perdre de son indépendance et de son absolue liberté. On s'est trouvé plus voisin qu'on ne croyait, et les anciennes défiances sont tombées, tout au moins d'un côté. Il se peut que la religion garde les siennes ; mais la philosophie spi-

ritualiste n'a plus ce préjugé ni cette injustice. A la clarté de sa propre histoire, elle se juge mieux elle-même et elle juge mieux les autres. A plus forte raison, peut-elle dire du Christianisme ce qu'un scolastique disait d'Aristote : « Je ne m'écarte « de lui qu'avec crainte et vénération. »

Voilà bien des motifs sérieux pour que la philosophie spiritualiste, en restant ce qu'elle est, ne se montre jamais hostile au Christianisme. D'abord ce sont des motifs généraux qui doivent la toucher partout ; ce sont ensuite des motifs particuliers à notre temps et à notre pays. Il en est un plus spécial que tous les autres, que je me permettrai de rappeler. Certainement on ne l'a pas oublié ; mais il est bon d'en renouveler le souvenir, quelque douloureux qu'il soit. Dans les convulsions auxquelles la France a été livrée durant la Révolution, il s'est produit des scandales religieux dont aucune nation, je crois, ne s'est jamais souillée ; les profanations ont été sans bornes ; les ministres du culte ont été les premières victimes de la rage populaire, et c'est par un égorgement de prêtres qu'ont commencé les massacres, dont l'horreur restera ineffaçable. Ce n'est pas la philosophie du dix-huitième siècle, ainsi que l'a souvent répété l'esprit de parti, qui doit être responsable de ces persécutions et de ces crimes. Pour moi, je réponds que le cœur de Voltaire se

serait révolté contre de telles abominations aussi énergiquement que contre toutes les iniquités de son temps. Je laisse aussi à d'autres le courage de supposer que d'Holbach et Diderot seraient demeurés insensibles, ou se seraient réjouis devant ces affreux spectacles. Mais on peut affirmer que, chez nous plus que chez aucune autre nation, la philosophie a des devoirs étroits ; on peut affirmer qu'elle doit entendre cette leçon, qui a été donnée à la fin du dernier siècle. La philosophie avait usé de son droit ; mais plus d'une fois elle l'avait outre-passé ; et voilà comment ses excès avaient été traduits par la foule. A la critique succédait l'échafaud ; la hache remplaçait les arguments et les sarcasmes.

Selon toute apparence, notre temps n'est pas destiné à subir de nouveau ces effroyables épreuves ; le retour de telles choses à cent ans de distance n'est pas à prévoir. Pourtant notre malheureux pays a vu tant de résurrections, que celle-là de plus peut ne pas sembler absolument impossible. Il ne faudrait pas que la philosophie dût un jour paraître y avoir contribué même de très-loin. Elle peut être persécutée, et c'est parfois sa gloire ; mais elle se doit à elle-même de ne jamais faire de victimes, en provoquant la vengeance des passions déchaînées. La vérité n'a rien à faire dans ces fureurs

aveugles, et le philosophe doit se garder d'en être le complice, à quelque degré que ce soit.

Ainsi à tant d'autres causes de modération, se joint celle-là, qui ne devrait pas être une des moins puissantes.

Le plus grand obstacle à ce que ces conseils soient généralement écoutés, c'est la prétention toujours entretenue de substituer un jour la philosophie à la religion. Quelques esprits plus ardents que sages continuent à caresser cette chimère; bien qu'elle ne soit pas très-nouvelle, elle semble, depuis le dernier siècle, n'avoir rien perdu de son attrait pour certaines imaginations. Ces réformateurs, amoureux de leur utopie, se figurent que rien n'est plus réalisable; et dans l'affaiblissement de la religion, qu'ils signalent de très-bonne foi, ils trouvent le signe incontestable de la rénovation qu'ils appellent. On peut croire à leurs bonnes intentions; on ne peut pas également louer leur prudence; et je voudrais, s'il est possible, dissiper une illusion aussi vaine et aussi fâcheuse.

Si d'abord on veut se rendre compte de la manière dont se forme le philosophe, on verra surgir tout à coup une difficulté insurmontable. Que l'on interroge encore nos maîtres de la Grèce et du dix-septième siècle, et qu'on leur demande à quel prix ils ont philosophé. Ce sont des études de toute

une vie, constamment soutenues, au milieu de toutes les traverses. Socrate se borne à s'observer lui-même et à écouter la voix intérieure qui parle en lui. Il s'entretient avec ses concitoyens, pour les exhorter à suivre son exemple; et il poursuit cette rude prédication pendant de longues années, jusqu'à ce qu'une sentence inique vienne lui ôter la parole en le condamnant à mort. Descartes, plus tranquille grâce à un exil volontaire, est encore plus assidu à ses travaux. Il fuit la société de ses semblables, pour se livrer avec plus de suite et de liberté à ses méditations et à ses recherches. Il scrute la nature et le monde dans toutes leurs parties, comme il a scruté l'âme et la pensée. Tous deux, quelque éloignés qu'ils soient par les époques où ils vivent et par les idées qui les animent, ont du moins ceci de commun, qu'ils n'ont pas cessé un seul jour de gravir laborieusement la voie qu'ils s'étaient tracée. C'est à la fois le devoir qu'ils se donnent, et la pente irrésistible de leur génie.

Ce sont de grands modèles; ce ne sont pas des exceptions. Tout philosophe en est là, quel que soit d'ailleurs le succès de ses efforts; et quand on voit ce que sont les questions qu'il s'agit de résoudre, on conçoit qu'il y faille une existence entière. C'est la plus belle et la plus haute occupation de l'intelligence; c'en est aussi la plus ardue;

et le philosophe n'a pas perdu son temps, qui peut en mourant se rendre ce témoignage d'avoir éclairci quelques-uns des points sur lesquels il a tant réfléchi.

Ajoutez que de nos jours une condition nouvelle est venue pour le libre penseur s'ajouter à toutes celles-là. Il n'est plus permis d'ignorer l'histoire de la science que l'on cultive. Le philosophe ne satisferait pas suffisamment à l'amour de la sagesse s'il ne savait pas, au moins dans une certaine mesure, ce qu'on a dit avant lui sur les sujets qui l'occupent. Dans les systèmes antérieurs, l'histoire a toujours tenu quelque place, souvent sans que ces systèmes en eussent conscience. On la retrouve plus ou moins marquée dans Socrate, dans Platon, dans Aristote, dans Descartes lui-même. Mais maintenant il est interdit aux plus originaux, comme aux moins indépendants, d'ignorer la tradition. On lui doit toujours beaucoup, quelque inventif que l'on soit. Croire ne dater que de soi-même, c'est pis qu'une vanité : c'est une erreur: Notre temps ne la tolère plus, et le philosophe doit être au moins quelque peu érudit.

Voilà donc les méditations et les labeurs dont tous les hommes devraient être capables, pour que, s'instruisant par leurs lumières individuelles, ils pussent se passer de celles de la religion; car c'est

là ce qui constitue essentiellement le philosophe. On ne l'est réellement que si l'on puise sa croyance en soi-même, et que si on la fonde sur sa propre raison convenablement interrogée. Sérieusement, peut-on demander rien de pareil à l'humanité? Et ne risque-t-on pas de paraître soi-même dupe d'une ironie, quand on se laisse aller à discuter de semblables propositions? Sans doute l'accès de la philosophie n'est fermé à personne; mais si tout le monde était tenu de devenir philosophe par tant d'études nécessaires, comment, en attendant, vivraient les sociétés? Qui pourvoirait à leurs besoins? Qui accomplirait ces gros et matériels ouvrages qui leur sont indispensables? Ainsi, la philosophie, destinée à éclairer les peuples, commencerait par les détruire.

Ce n'est donc pas là ce qu'on peut vouloir; et voici probablement la solution moyenne à laquelle on limite ces vastes espérances. Non, tous les hommes n'ont pas à devenir philosophes; il suffira que quelques-uns d'entre eux le soient, et ceux-là, réputés les plus sages, seront chargés d'instruire les autres. La philosophie substituera ses enseignements à ceux de la religion; et à la place du Catéchisme de Meaux, rédigé par Bossuet d'après la tradition orthodoxe, on donnera au peuple le Catéchisme universel de Saint-Lambert et de Volney.

Pratiquement, il ne peut pas y avoir d'autre manière d'arriver à réaliser le vœu qu'on affiche, et de régénérer par la philosophie les croyances de l'humanité.

Mais une première et irréfutable objection, c'est que ce n'est plus là de la philosophie ; c'est une entreprise politique. Il faut bien se dire alors qu'on abandonne le domaine de la science pour celui d'une application aussi nouvelle que périlleuse. Il ne s'est jamais rien vu de ce genre chez aucun peuple, dans aucun temps ; et l'on a déjà contre soi tous les hasards de l'innovation. Si la philosophie est bien ce que j'ai dit plus haut, je demande de quel droit, désertant la liberté, elle viendrait, au nom du pouvoir et de l'État, imposer ses doctrines. Quelque vraies qu'elles fussent, c'est à l'autorité qu'elles auraient recours pour prévaloir ; dès lors, c'est une simple concurrence qu'elles engagent contre les souvenirs et les débris du passé religieux, et contre les théories contraires. Du moment qu'il s'agit d'instruire une nation, il faut dans l'enseignement une uniformité et une régularité sans lesquelles il ne serait pas même possible. Il devra donc être exclusif, et ce sera une orthodoxie laïque substituée à une orthodoxie cléricale. On ne voit pas ce qu'on gagnerait au change. L'enseignement religieux, en faisant remonter la morale jusqu'à

Dieu, ne fait que la rapporter à sa véritable source et lui donner une sanction plus forte.

Il est probable que, dans cette tentative scabreuse, la prétendue philosophie qui s'en chargerait, se réduirait à l'enseignement de la morale tirée tout entière de l'homme, et supprimerait du même coup toute notion de Dieu et de la Providence. Mais cette philosophie, si sûre d'elle-même, ne se doute pas des répugnances et des révoltes qui l'attendraient de la part des peuples. L'athéisme peut jusqu'à un certain point séduire quelques penseurs isolés, chez qui cette mutilation de la conscience n'est pas impossible ; il indigne et il soulève les masses, parce qu'elles ont la conscience humaine dans toute sa plénitude et sa spontanéité. Ne souhaitons pas à ces philosophes de voir jamais se réaliser leurs vœux étranges ; car alors nous verrions aussi les tempêtes qu'exciteraient leurs expériences. La Convention elle-même, tout en célébrant la fête de la Raison, a dû proclamer l'existence de l'Être suprême et l'immortalité de l'âme. Alors, pourquoi répudier le culte national ? La philosophie se flattera-t-elle de donner à la multitude une idée de Dieu plus grande et plus vraie que ne le fait le Christianisme ?

Je voudrais écarter, et, s'il se pouvait, anéantir de lugubres souvenirs ; ce n'est pas moi qui les

ranime; on les évoque en voulant rendre à la philosophie un rôle si déplacé, et en rêvant pour elle des triomphes si humiliants. Naguère elle a pu se laisser égarer par quelques-uns de ses plus faibles disciples ; alors toute la nation semblait avoir repoussé la foi de ses pères, et des écrivains peu sensés pouvaient s'imaginer servir la raison et l'humanité en essayant de combler, tant bien que mal, cette désastreuse lacune. Mieux inspirés et plus modestes peut-être, ils eussent attendu un retour inévitable ; et en quelques années, ils auraient pu voir le peuple revenir à l'antique croyance, restaurée par un homme de génie, qui n'était alors que l'expression la plus haute et l'instrument de la pensée commune. S'il y avait à la fin du dernier siècle une excuse, au moins apparente, pour cette erreur, aujourd'hui il n'y en aurait plus. Les faits ont prononcé ; la tentative a échoué ; penser à la renouveler, c'est mettre en même temps contre soi la raison et l'histoire.

Il faut donc renoncer pour la philosophie à ces rêves ambitieux, subversifs de la société.

Platon a bien dit que les peuples ne seraient heureux que quand les philosophes les gouverneraient [1], sans se dissimuler d'ailleurs aucun des

[1] Platon, *La République*, liv. VI, p. 40 et suiv., et liv. VII, p. 76 et suiv., traduction de M. Victor Cousin.

embarras que la philosophie rencontrerait à se mêler des affaires publiques. Il avait raison ; car ses philosophes, tels qu'il les forme, sont les plus éclairés, les plus habiles et les meilleurs des hommes. Les nations auraient tout à gagner, si elles avaient de tels chefs, plus imaginaires que réels. Mais Platon, en croyant que la philosophie est supérieure à tout le reste, n'a jamais pensé qu'il pût la substituer à la religion de sa patrie. C'eût été pour lui un dessein sacrilége, et le concevoir ne lui aurait pas semblé d'un assez bon citoyen. Un philosophe stoïque s'est trouvé un jour sur le trône, doué des plus admirables vertus, simple comme le dernier de ses sujets, énergiquement appliqué aux grands devoirs dont il était chargé et dont il était digne ; c'est Marc-Aurèle, maître de l'empire romain, ou plutôt maître du monde, et disposant d'un pouvoir absolu. Est-ce que Marc-Aurèle a songé un seul instant à détruire la religion en faveur de la philosophie? Et cependant, quelle réforme n'appelait pas à cette époque le Paganisme expirant? Ses vices n'auraient-ils pas justifié cette tentative désespérée? N'aurait-elle pas semblé avoir bien des chances de réussir entre des mains si vigoureuses et si pures? Marc-Aurèle n'eut pas plus ce projet que Julien ne l'eut à son tour, quand il essaya si vainement de relever les autels païens. C'était l'antique religion,

ce n'était pas la philosophie, que Julien voulait faire prédominer. Probablement, ni Platon, ni Marc-Aurèle, ni Julien n'étaient assez dévoués à la philosophie pour lui assurer la gloire et le bienfait d'une telle transformation.

Les temps sont-ils changés ? et le nôtre est-il plus favorable à cet essai? Il ne semble pas. Malgré des prédictions sinistres, mais bien peu fondées, le Christianisme n'est pas près de sa ruine. Je doute qu'à aucune époque il ait pénétré plus profondément dans les cœurs. L'Europe n'a plus la dévotion qui faisait les Croisades, et la précipitait héroïquement et si aveuglément à la délivrance des Saints Lieux ; mais les mœurs se sont améliorées et s'améliorent chaque jour par l'influence chrétienne, que secondent de plus en plus les progrès mêmes de la raison publique. Le Christianisme serait affaibli et corrompu, comme l'était la religion païenne sous le Bas-Empire, que la philosophie ne le remplacerait pas ; dans l'état de vigueur et de prospérité où il est encore chez toutes les nations qui le professent, aller proposer de l'abolir, c'est une aberration que les peuples ne se donneront pas même la peine de repousser, parce qu'elle n'arrivera pas jusqu'à eux.

Toutefois, la philosophie ferait bien de prendre garde à de si lourds faux pas ; ils compromettent et diminuent sa considération et son influence. A la

fin du dix-huitième siècle, Kant n'a pas laissé que de la faire assez peu respecter. Il voulait combattre le scepticisme, et il l'a fortifié; il voulait relever la métaphysique du décri profond où, selon lui, elle était tombée; il l'y a enfoncée encore davantage par les formes rebutantes dont il l'a revêtue. Ses successeurs ont exagéré ses défauts; et tout en ayant une puissance d'esprit très-rare, ils ont abouti à des systèmes monstrueux par les conséquences, comme par le langage. Croit-on qu'ils aient rendu grand service à la philosophie? C'est déjà bien assez de ne pas savoir être intelligible, non pas seulement au vulgaire des esprits éclairés, mais aux adeptes les plus fervents; on ne prête par là qu'à la moquerie et au dédain. Mais aller jusqu'à prétendre détruire la religion nationale, c'est rendre la philosophie trop justement suspecte à tout ce qu'il y a de sensé et de patriotique dans la nation. Je sais bien que, de notre temps, à côté de l'école allemande il y en a d'autres, l'école écossaise et l'école spiritualiste en France. Mais l'école allemande a fait beaucoup de bruit et beaucoup de mal; et comme il semble qu'elle veuille revivre parmi nous, dans tout ce qu'elle a de plus faux, il est utile de la signaler une fois de plus, afin qu'on n'attribue pas à la philosophie elle-même les torts de quelques philosophes.

Sans doute, il est de l'essence de la philosophie de dire tout ce qu'elle pense, et celui-là n'est pas assez philosophe qui cache une partie de sa pensée. Mais il faut tâcher avant tout d'être dans le vrai, et il est peu probable qu'on ait trouvé la vérité, quand on heurte si fortement la plupart des grands systèmes antérieurs, les données les plus sûres du sens commun, et les instincts les plus manifestes de la foule. Cette simple réflexion devrait arrêter les novateurs. Mais qui peut éclairer l'esprit de système? Les revers les plus éclatants ne lui dessilleraient même pas les yeux. On a toujours mille excuses pour s'expliquer ses défaites; le seul moyen de se les épargner ou de les mettre à profit, ce serait de se complaire un peu moins à ses propres idées; ce serait de douter un peu plus de soi-même, en regardant aux leçons de l'histoire et à la situation des choses. Qui peut se rendre à des conseils si peu flatteurs?

A mon avis, la conduite de la philosophie spiritualiste est toute tracée; elle doit concourir avec la religion, qu'elle n'attaque pas, au bien social, qui est le but de toutes les deux. Entre elles, il y a tant de points communs, qu'en dépit des dissentiments la lutte semble à peine possible. Ceci est surtout vrai de notre philosophie; quant aux doctrines athées et matérialistes, je

ne vois pas bien en quoi elles ont à s'occuper du dogme, si ce n'est dans ce que le dogme peut avoir de philosophique. La distinction des vérités naturelles et des vérités surnaturelles est à l'usage de la théologie, à qui il convient de la laisser; la philosophie ne la connaît pas. Mais attaquer le dogme, pour le ruiner dans l'esprit de la foule et fonder en place son propre système, ce pourrait être la satisfaction passagère de quelques amours-propres; ce n'est ni l'intérêt de la société, ni celui de la justice, ni celui de la philosophie vraie. Il doit être permis à l'érudition et à l'histoire de scruter librement les origines du dogme chrétien, comme toutes les autres; et je ne crois pas que le Christianisme ait beaucoup à craindre des plus audacieuses exégèses. Mais ce n'est plus là le domaine de la philosophie; ce ne sont plus là les problèmes qu'elle agite et qui lui appartiennent. Elle a toujours bien assez à faire avec ceux qu'elle poursuit sans cesse, sans pouvoir toutefois les résoudre définitivement. Y appliquer perpétuellement de nouvelles recherches, c'est son lot, bien assez grand, bien assez difficile, bien assez long. En supposant même que d'autres n'aient pas autant de c'artés qu'elle sur ces graves sujets, c'est en accomplissant son œuvre spéciale qu'elle pourrait les aider à monter un peu plus haut. Au fond, comme la philosophie

entend ne pas sortir de sa sphère, elle ne peut pas davantage demander à la religion d'abandonner la sienne; mais elles peuvent marcher parallèlement, servant l'une et l'autre la société à leur manière, tout en ne se confondant jamais.

Aussi n'est-ce point un traité d'alliance que la philosophie propose à la religion. Le philosophe, par son caractère propre, par la nature de ses travaux, par la liberté dont il use seul dans toute sa plénitude, ne relève de personne ici-bas. Par le même motif, personne ne relève de lui; s'il a le bonheur de découvrir la vérité mieux qu'un autre, ce n'est pas à son système, c'est au joug de la vérité qu'il convie ses semblables par son exemple, bien plus encore que par ses leçons. Alliée à la religion, même par des nœuds assez larges, la philosophie se dénature, et il n'est jamais bon pour elle de donner au monde le triste spectacle que lui ont donné les derniers Alexandrins. Pourtant si la foi et la raison ne peuvent jamais s'identifier, leur action peut être simultanée, pour le bien de toutes deux, et surtout pour le plus grand bien des peuples. Pendant des siècles, la foi a prétendu dominer la raison; elle n'y est pas parvenue, et l'état présent des choses humaines, chez la plupart des peuples chrétiens, atteste assez que le temps de ces ambitions perturbatrices est passé. La raison ne peut

vouloir essayer à son tour d'étouffer la foi ; car ce ne serait ni plus juste, ni plus praticable.

En dehors du rôle que je viens de conseiller à la philosophie, je ne vois pour elle que mécomptes et dangers. Elle connaît dès longtemps ces abîmes, et voilà plus de deux mille ans que Platon les signalait. Les couleurs dont il se servait dès lors pour peindre les faux amants de la philosophie, sont si vives que je n'oserais les reproduire. Cependant que de gens, de nos jours, feraient bien de relire le sixième livre de *La République*[1] ! On ne peut pas espérer qu'ils soient convertis par ces admirables exhortations; mais du moins ils verraient que leur façon adultère de traiter la philosophie n'est pas une nouveauté, et que du temps de Socrate elle était déjà réprouvée par les plus sages. Aujourd'hui ces égarements n'obtiendront pas plus d'accueil de la raison publique; mais ils peuvent encore nuire à la société et à la philosophie. Malheureusement, la gloire d'Érostrate tente toujours certains esprits; car dans tous les temps il y a un temple d'Éphèse à brûler. Dans le nôtre, c'est la destruction du Christianisme qui provoque les audaces incendiaires.

Le défendre n'appartient pas plus au spiritua-

[1] Voir *La République* de Platon, liv. VI, p. 26 et 27, traduction de M. Victor Cousin.

lisme qu'il ne lui appartient de se joindre à ceux qui l'attaquent avec tant d'aveuglement et de passion. Le Christianisme est assez fort pour se passer d'un secours étranger. La philosophie spiritualiste, quand elle descend sur ce terrain limitrophe du sien, y doit être, comme partout ailleurs, le champion de la justice. Ne pas proclamer hautement toutes les conformités qu'elle a avec la doctrine chrétienne, ce serait manquer de courage et de sincérité. Son indépendance n'est nullement atteinte par là; car, tout en parlant avec moins d'autorité et d'utilité que le Christianisme, elle avait sur bien des points parlé longtemps avant lui, entrant dans des voies presque identiques quelques siècles avant qu'il ne se révélât au monde. Ce n'est donc pas aujourd'hui la philosophie qui est chrétienne; c'est bien plutôt, pourrait-on dire, le Christianisme qui est philosophique. De là sa force, ses bienfaits et sa durée.

Mais je m'empresse de clore ces trop longues considérations, et non d'abandonner ces questions brûlantes. Si j'ai réussi selon mon désir, voici en résumé les quelques points que je voulais mettre en lumière :

1° La philosophie et la religion ont un objet identique; elles ne diffèrent que par les procédés qu'elles suivent, l'une cultivée par des esprits né-

cessairement isolés, l'autre acceptée et soutenue par des peuples entiers. La philosophie est comme une religion individuelle; la religion est la philosophie des nations.

2° La religion est le règne de l'autorité; la philosophie est le champ sans limites de la liberté, l'autorité et la liberté n'étant pas moins indispensables l'une que l'autre au bien de la société. De là, l'immobilité dogmatique de l'une, et la mobilité perpétuellement progressive de l'autre.

3° La philosophie et la religion sont sœurs; et c'est un projet dangereux de prétendre substituer l'une à l'autre. La raison et la foi doivent coexister sans conflit, si ceux qui les représentent savent être suffisamment justes et tolérants.

4° Enfin la philosophie spiritualiste, en face du Christianisme, doit avoir pour lui plus que le respect qu'on doit, dans tout pays et en tout temps, à toute religion. Elle doit ressentir pour la doctrine chrétienne la plus profonde et la plus sincère admiration. Elle n'a point à défendre le Christianisme; mais ce serait se renier elle-même que de se joindre à ses ennemis.

Me voilà parvenu au terme de la course que je comptais fournir. L'aurai-je parcourue au gré de ceux qui me liront? Je n'ose m'en flatter; il me suffira de mériter peut-être quelques suffrages,

avec la conscience de n'avoir cherché que la vérité, toujours si difficile à trouver, plus difficile encore à faire accueillir. Je me suis efforcé de tenir la route moyenne, que j'ai crue la seule vraie; j'ai, autant que je l'ai pu, évité les deux écueils. Je ne suis ni un apologiste, ni un détracteur. Les passions des deux partis m'ont paru également à fuir; si j'ai incliné d'un côté, c'est que j'y ai vu plus de réelle philosophie que du côté opposé. L'athéisme révolte ma raison, sous quelque forme qu'il se cache et se déguise. Je le crois un mal presque aussi redoutable que l'intolérance. Je ne serais donc pas trop étonné d'avoir les deux partis contre ma théorie. Mais j'aurai accompli un devoir, et l'on n'est jamais tenu à davantage. J'ai parlé du Christianisme et du Mahométisme comme je crois que la justice veut qu'on en parle.

25 janvier 1865.

MAHOMET

AVERTISSEMENT

Le fond de cette étude, plus philosophique qu'historique, sur Mahomet se compose des articles que j'ai insérés dans le *Journal des Savants* en 1863 et 1864, pour rendre compte des ouvrages de MM. A. Sprenger, William Muir et Caussin de Perceval. J'ai revu et développé ces articles sur bien des points, et j'y ai ajouté le sommaire de l'histoire du Prophète d'après le *Sirat-er-Raçoul*, les Extraits du Coran, et la Préface. Mon but a été de présenter le Mahométisme sous un jour vrai, en montrant quelle est sa place dans l'histoire des religions, et quelle est encore de nos jours son importance politique.

Pendant l'impression de cet ouvrage, M. le Dr A. Sprenger a terminé le sien, par un troisième et dernier volume, qui va jusqu'à la mort du Prophète. Si j'avais pu recevoir ce volume à temps, j'en aurais tiré beaucoup d'indications nouvelles en ce qui concerne les sources de l'histoire de Mahomet.

SOMMAIRE

DE

L'HISTOIRE DE MAHOMET

D'APRÈS

LE SIRAT-ER-RAÇOUL

OU VIE DU PROPHÈTE

PAR IBN-ISHAC ET IBN-HISHAM

DANS LE SECOND SIÈCLE DE L'HÉGIRE

GÉNÉALOGIE DE MAHOMET

Les auteurs arabes font descendre Mahomet d'Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar. Entre Mahomet et Ismaël, ils comptent trente générations, dont vingt et une de Mahomet à Adnan, et neuf d'Adnan à Ismaël. Selon leurs calculs, Ismaël fonda la Caaba, l'édifice Carré, de la Mecque, 2793 ans avant l'Hégire, ou 2171 avant Jésus-Christ.

Les cinq derniers ancêtres de Mahomet sont : Abd-Allah, son père ; Abd-el-Mouttalib, son grand-père ; Hachim, père d'Abd-el-Mouttalib ; Abd-Ménaf, père de

Hachim, et Cossayy, père d'Abd-Ménaf. Cossayy mourut vers l'année 480 de notre ère, 90 ans environ avant la naissance du prophète.

AN 570 APRÈS J. C. NAISSANCE DE MAHOMET.

Mahomet naît à la Mecque, le 12 du mois de Rabia-l-awal, dans l'année de l'Éléphant, c'est-à-dire le lundi 27 août 570.

Son père, Abd-Allah, était mort deux mois auparavant. Sa mère Amina, d'une noble famille coraychite et descendant aussi de Cossayy, ne peut le nourrir. L'enfant est confié à une nourrice, Halima, de la tribu des Bénou-Saad, fils de Becr. Cette femme l'emmène et le nourrit dans le désert.

AN 572.

Halima, la nourrice, rapporte l'enfant à sa mère, à cause de quelques accidents de santé qu'il avait éprouvés, quoiqu'il fût d'ailleurs très-fort. Amina reste seule chargée de son éducation.

AN 576.

Mort d'Amina, à Abva, à son retour de Médine, où elle avait mené son fils pour le présenter à ses oncles. Mahomet est recueilli par Abd-el-Mouttalib, son grand-père.

AN 578.

Mort d'Abd-el-Mouttalib, dans la huitième année

après celle de l'Éléphant. Mahomet est recueilli par son oncle Abou-Talib.

AN 583.

Mahomet, âgé de treize ans, accompagne son oncle Abou-Talib en Syrie, où l'appelaient des intérêts de commerce. Prédiction du moine de Bosra.

AN 584.

Dans une des batailles de la guerre de Fidjâr, à l'affaire de Nakla, entre les Coraychites et les Havâzin, Mahomet, âgé de 14 ans, est à côté de ses oncles, et il leur ramasse les flèches tombées dans le combat.

Ibn-Ishâc prétend que l'Envoyé de Dieu avait vingt ans quand éclata la guerre de Fidjâr; mais l'autre version paraît avoir pour elle le témoignage même de Mahomet.

AN 586 A 594.

Mahomet reste auprès de son oncle Abou-Talib, et garde les troupeaux; sa réputation naissante; il est surnommé El-Amîn, « l'homme sûr et fidèle. »

AN 594.

Envoyé en Syrie par Khadîdja pour vendre les marchandises d'une caravane, Mahomet s'acquitte avec succès de cette mission de confiance.

AN 595.

Khadîdja, charmée de la vertu et de la beauté de

son jeune cousin, lui propose de l'épouser, bien qu'elle ait quinze ans de plus que lui. Elle est la plus distinguée des femmes coraychites; elle fait de très-grandes affaires de commerce, et ses mœurs sont aussi pures que celles de Mahomet. Elle descendait d'Abd-Ménaf, quatrième ancêtre du prophète; elle était fille de Khouveiled, autre descendant de Cossayy. Mahomet est membre de l'association des Foudhoûl pour le maintien de la paix publique.

AN 595 ET ANNÉES SUIVANTES.

Heureuse union de Khadîdja et de Mahomet; ils ont sept enfants, dont trois fils, morts avant la vocation du prophète, et quatre filles, qui furent toutes musulmanes.

AN 605.

Mahomet pose la Pierre noire de la Caaba, qu'on reconstruit, et il apaise les discussions des Coraychites.

AN 606 ET ANNÉES SUIVANTES.

Naissance de Fatime, la dernière fille du prophète. Mahomet se charge de l'éducation d'Ali, un des fils de son oncle Abou-Talib, et il adopte Zeïd, fils de Hâritha, jeune esclave qui lui est donné par Khadîdja.

AN 610.

Vocation de Mahomet; ses premières visions en rêve. L'ange Gabriel, au dire des historiens musul-

mans, lui apparaît pour la première fois en songe, pendant une de ses retraites pieuses sur le mont Hira, où il était allé faire pénitence avec sa famille. Mahomet raconte cette apparition à Khadîdja, qui n'en est pas moins troublée que lui. Elle se rassure en consultant Varaka.

Commencement de la révélation du Coran, d'après les historiens arabes, un vendredi, 17 du mois de Ramadhân.

Conversion de Khadîdja à l'Islamisme. Cessation passagère des révélations de l'ange Gabriel.

Ali, âgé de dix ans, est le premier musulman; Zeïd, fils de Hâritha, se convertit le second. Abou-Becr se convertit ensuite avec plusieurs de ses amis, au nombre de huit.

Prédications secrètes de Mahomet.

AN 613.

Prédication publique de l'Islamisme. Railleries et insultes dont l'Envoyé de Dieu est l'objet de la part des Idolâtres. Les Coraychites portent leurs plaintes à Abou-Talib contre son neveu qui veut détruire le culte national. Abou-Talib, sans se convertir, prend la défense de Mahomet.

AN 614.

Lutte des Coraychites contre Mahomet et ses adhérents ; leurs menaces et leurs offres pour empêcher le développement de la secte nouvelle ; les conversions ne

s'en multiplient pas moins chaque jour. Persécution contre les musulmans.

AN 615 ET ANNÉES SUIVANTES.

Première émigration des musulmans persécutés en Abyssinie ; ils sont au nombre de quatre-vingt-trois hommes et femmes, sans compter les enfants. Les Coraychites les poursuivent jusqu'en Abyssinie. Belle conduite du Nedjâchi.

Conversion d'Omar, fils d'Alkhattâb, après l'émigration d'Abyssinie. Conjuration des Coraychites contre les descendants d'Hachim et d'Almouttalib, pour ne contracter aucun mariage avec eux et ne faire même aucun commerce. Insultes nouvelles à Mahomet et à ses adhérents ; Abou-Becr pense un instant à s'exiler ; longanimité et courage de l'Envoyé de Dieu ; progrès des conversions.

AN 619.

Mort de Khadîdja et d'Abou-Talib ; douleur profonde de Mahomet. Privé de l'appui de son oncle, il espère trouver quelque secours parmi les habitants de Taïf, non loin de la Mecque ; il se rend dans cette ville, mais il est bientôt contraint de la quitter. Il rentre à la Mecque.

AN 620.

Mahomet épouse Saouda et se fiance à Ayésha, fille d'Abou-Becr ; il continue ses prédications, mais moins

ouvertement. Ses premiers rapports avec les habitants de Yathrib, depuis Médine, venus en pèlerinage à la Mecque. Enthousiasme des six Khazradjs qu'il a convertis; à leur retour à Yathrib, ils parlent à leurs concitoyens de l'Envoyé de Dieu; débuts de l'Islamisme à Yathrib.

AN 621.

Nouvelle rencontre de Mahomet et de douze habitants de Yathrib, à l'époque du pèlerinage.

Premier serment sur la colline d'Acaba, prêté par les douze musulmans de Yathrib à Mahomet. Moussab, fils d'Omeir, est envoyé avec eux à Yathrib pour leur lire le Coran et les instruire dans la nouvelle religion.

Abou-Oumama institue le premier la prière du vendredi à Yathrib; progrès constants de l'Islam dans cette ville.

AN 622.

A la fin de mars de cette année, Moussab revient en pèlerinage à la Mecque, avec de nombreux habitants de Yathrib disposés à reconnaître l'Envoyé de Dieu.

Second serment sur la colline d'Acaba, prêté par soixante-quinze personnes des deux principales tribus de Yathrib, Aus et Khazradjs, vers la fin de mars, trois jours après la fête du pèlerinage. Le second serment est appelé le grand serment, ou le *Serment des hommes ;* on y jure de défendre le prophète par la force des armes, tandis que dans le premier, appelé le

Serment des femmes, on ne s'était engagé qu'à pratiquer le nouveau culte.

Mahomet choisit parmi les gens de Yathrib douze délégués chargés de propager l'Islam, Nakîb, neuf des Khazradjs, et trois des Aus. Mahomet assimile lui-même ses délégués aux apôtres du Christ. Les musulmans de la Mecque émigrent à Yathrib, entre autres Omar. Ali et Abou-Becr restent seuls avec Mahomet.

Fureur des Coraychites ; ils décident en conseil d'assassiner Mahomet.

AN 622, HÉGIRE.

Mahomet, en danger de vie, quitte la ville de la Mecque et s'enfuit à Yathrib, qui prit dès lors le nom de Médine ; il est accompagné dans sa fuite (Hidjra, Hégire) par Abou-Becr. Ils restent trois jours cachés dans une caverne du mont Thaur, non loin de la Mecque ; ils y échappent à ceux qui les poursuivent.

Arrivée de Mahomet à Coba, sur le territoire de Yathrib, le lundi, douzième jour du mois de Rabia-l-awal, 28 juin 622 ; il y reste trois jours. Il entre à Yathrib, le vendredi matin 16 de Rabia-l-awal, 2 juillet 622.

C'est l'ère de l'Hégire. Mais on la fit commencer avec l'année même où le prophète s'était enfui, lorsque, dix-sept ans plus tard, cette ère fut définitivement instituée par le calife Omar.

Construction de la première mosquée à Médine ; Mahomet y travaille de ses mains.

AN 623, DEUXIÈME ANNÉE DE L'HÉGIRE.

Premier sermon de Mahomet dans la mosquée; fraternité des Ansâr (auxiliaires) et des Mohâdjir (émigrés) ; alliance avec les Juifs ; institution de l'appel à la prière par le moueddhin (ou muezzin); de la Kibla, ou direction vers la Mecque pour prier ; du jeûne pendant le mois de Ramadhân, etc. Premières hostilités de Mahomet contre les Mekkois.

Il épouse Ayésha, à laquelle il s'était fiancé trois ans plus tôt.

AN 624.

Combat de Bedr dans le mois de janvier ; les musulmans, au nombre de trois cent quatorze, y sont vainqueurs des Coraychites.

Mahomet épouse Hafsa, fille d'Omar, et Zeïnab, fille de Khozayma, dont le mari avait été tué à la journée de Bedr.

Succès partiels des musulmans.

AN 625.

Combat de Ohod en janvier ; Mahomet est blessé ; les musulmans sont défaits par la faute des archers, qui désobéissent aux ordres de Mahomet. Férocité de Hind et des femmes coraychites.

Expéditions diverses ; inimitié des Juifs.

AN 626.

Coalition de diverses tribus avec les Mekkois contre

les musulmans. Mahomet fait entourer Médine d'un fossé.

AN 627.

Siége de Médine par les coalisés; défection des juifs Corayzha, qui se joignent à eux; levée du siége, au commencement de février.

Mahomet châtie les juifs Corayzha, après qu'ils ont été condamnés par Sad.

Mahomet épouse Zeïnab, fille de Djahsh, femme de Zeïd, fils de Hâritha, son fils adoptif; il épouse un peu plus tard Djouveiriya, la juive.

Expéditions diverses de Mahomet et de ses lieutenants.

AN 628.

Mahomet forme le projet d'aller en pèlerinage à la Caaba; il ne s'avance que jusqu'à Hodeibiya, et il se retire par suite d'un traité de paix avec les Coraychites, conclu pour dix ans.

Ambassades envoyées par Mahomet au roi de Perse, au roi d'Abyssinie, au gouverneur d'Égypte.

Expédition contre les juifs de Khaybar; Mahomet empoisonné par une femme de cette tribu; il en réchappe à grand'peine.

Mahomet épouse Safiya.

Ambassade à l'empereur Héraclius et aux émirs arabes de Syrie. Retour des émigrés d'Abyssinie à Médine.

AN 629.

Mahomet accomplit le pèlerinage de la Mecque, selon les conventions de l'année précédente avec les Coraychites; il ne reste que trois jours à la Mecque.

Il épouse Maymouna.

Conversions importantes parmi les Coraychites, à la suite du pèlerinage de l'Envoyé de Dieu : Othman, fils de Talha ; Amr, fils d'El-as; et Khâlid, fils de Vâlid.

Bataille de Mouta contre les lieutenants de l'empereur Héraclius ; les musulmans y sont vaincus.

AN 630.

Les Coraychites ayant violé le traité de paix conclu à Hodeybiya, en attaquant quelques tribus musulmanes, Mahomet s'avance contre la Mecque à la tête de dix mille hommes. Il y entre le 11 janvier. Clémence de Mahomet; destruction des idoles de la Caaba; les habitants de la Mecque prêtent serment à l'Envoyé de Dieu.

Khâlid, par l'ordre de Mahomet, va détruire l'idole Ouzza à Nakla.

Expédition contre les Havâzin ; victoire de Mahomet à Honayn ; siége de la ville forte de Taïf, où s'étaient retirés les vaincus. Mahomet fait grâce aux prisonniers, au nombre de six mille. Il défend de jamais tuer les femmes.

Retour de Mahomet à Médine, dans les derniers jours de mars.

Naissance d'Ibrahim, fils de Mahomet et de Maria, la Copte, son esclave.

Députations de diverses tribus, qui se soumettent; soumission d'une grande partie des princes de l'Arabie, Mahra, Omân, etc.

AN 631, L'ANNÉE DES DÉPUTATIONS.

Missions diverses données par Mahomet à ses lieutenants; progrès décisifs de l'Islamisme; pèlerinage d'Abou-Becr à la Mecque.

AN 632.

Pèlerinage d'adieu; Mahomet se rend à la Mecque suivi de près cent mille pèlerins; arrivée à la Mecque le 3 mars; dernier sermon de Mahomet; sacrifices solennels.

Mahomet retourne à Médine; commencement de sa maladie.

Il envoie ses lieutenants dans toutes les parties de l'Arabie.

Apparition de trois faux prophètes.

Préparatifs pour une nouvelle expédition en Syrie. Mahomet avait déjà pris part en personne à vingt-sept campagnes. Il avait ordonné trente-huit expéditions ou missions; l'expédition d'Ousama en Palestine fut la dernière.

La maladie de Mahomet s'aggrave pendant les mois d'avril et de mai.

Mort de Mahomet, entre les bras d'Ayésha, le 8 juin 632.

Abou-Becr choisi pour son successeur.

Mahomet est enterré au lieu même où il était mort; il n'avait pas tout à fait soixante-deux ans[1].

[1] Pour compléter cette biographie abrégée de Mahomet, il faut voir ce qu'il dit de lui-même dans le Coran. On y trouvera d'assez nombreux passages de ce genre. Je les ai rassemblés pour la plupart dans les Extraits que je donne plus loin. Mais Mahomet parle surtout des difficultés de sa mission, de son but, de ses communications avec l'ange Gabriel, etc.; il parle très-peu, en général, des autres incidents de sa vie, et il ne les rappelle guère que par des allusions qui ne sont pas toujours très-précises, et qui peuvent servir plutôt à exercer la sagacité des commentateurs qu'à fixer les doutes de l'histoire.

MAHOMET

SON CARACTÈRE ET SA RELIGION

CHAPITRE PREMIER

AUTHENTICITÉ DE L'HISTOIRE DE MAHOMET

Renouvellement de l'histoire de Mahomet. — Jean Gagnier; travaux contemporains : MM. Gustave Weil, Caussin de Perceval, William Muir, A. Sprenger; caractère particulier de leurs travaux. — Certitude historique des origines du mahométisme; sources musulmanes : *le Coran*, édition d'Abou-Becr et édition définitive d'Othmân; rédaction de Zeïd, fils de Thâbit; collections de la Sonna et des Shyites, d'après les Hâdiths ou récits des compagnons du prophète et de leurs successeurs; biographes mahométans des trois premiers siècles de l'Hégire : Ibn-Ishâc, Ibn-Hishâm, Wâckidi et son secrétaire, Tabari. — Haute valeur de ces biographies ; analyse du *Sirat-er-raçoul* ou Vie du prophète, par Ibn-Ishâc et Ibn-Hishâm.

Avant de raconter quelques-uns des faits principaux de la vie de Mahomet, et de juger son caractère et sa religion, je veux exposer sur quelles bases solides toute cette histoire repose. S'il pouvait subsister le moindre doute concernant l'authenticité des documents d'où elle est tirée, ce ne serait guère la peine

de l'étudier, et, pour ma part, je me serais abstenu d'y porter les yeux. Mais aujourd'hui que tout est clair, ou peu s'en faut, dans la biographie du prophète, elle peut être l'objet d'un utile examen. Je parlerai donc en premier lieu de quelques ouvrages publiés en Europe depuis vingt-cinq ou trente ans, et ensuite des sources musulmanes auxquelles ils ont été puisés par de doctes auteurs, familiers avec la langue arabe. Ce sera le sûr moyen de démontrer l'irrécusable authenticité de l'histoire de Mahomet.

On peut dire que de nos jours cette histoire, mal connue jusqu'à présent, a été complétement renouvelée ; elle a été la matière des plus vastes et des plus heureux travaux ; et nous pouvons nous flatter de la connaître maintenant presque aussi bien qu'on peut le désirer. Le progrès général des sciences historiques, dont notre siècle est justement si fier, nous a rendus très-difficiles ; mais il faudrait l'être outre mesure pour ne pas se montrer satisfait de livres aussi savants et aussi bien composés que ceux de MM. G. Weil, Caussin de Perceval, William Muir et A. Sprenger. Tous ces érudits ont remonté directement aux documents originaux ; ils possèdent tous une science profonde, une méthode irréprochable et une critique éclairée. Parmi les grands personnages de l'humanité, il y en a peu qui, de notre temps, aient eu la fortune d'être aussi bien étudiés que le fondateur de l'Islamisme ; et si sa physionomie a été étrangement défigurée par l'ignorance, les passions et les préjugés des

siècles précédents, le nôtre du moins pourra commencer à la voir dans toute sa vérité, qui ne diminuera rien à sa grandeur et à sa gloire légitime.

C'est la France qui a eu le mérite, voilà plus de cent trente ans, de commencer cette réhabilitation; ou du moins c'est un Français, naturalisé plus tard en Angleterre, Jean Gagnier, qui songea le premier à demander une Vie de Mahomet au témoignage des monuments authentiques[1]. Depuis lors, cet essai a été bien dépassé; mais même aujourd'hui il n'est pas sans valeur. M. G. Weil, un des successeurs les plus instruits de Gagnier, n'a pas manqué de lui rendre cette justice, en reprenant la même voie que lui[2].

[1] L'existence de cet orientaliste assez célèbre a été fort aventureuse. Élève au collége de Navarre vers 1690, il avait montré une grande aptitude pour l'étude de l'arabe et de l'hébreu. Il était devenu chanoine de Sainte-Geneviève, quand tout à coup il quitta les ordres, se maria, et alla chercher un asile en Angleterre, où il embrassa la religion réformée. Fougueux protestant, il attaqua avec une sorte de fureur l'Église catholique; et, en même temps, professeur d'arabe à l'université d'Oxford, il publia de nombreux ouvrages de polémique et d'érudition orientale. Le principal fut une édition avec traduction latine d'Aboulféda. C'est de cet auteur qu'il a tiré en grande partie son ouvrage sur Mahomet, intitulé : *La vie de Mahomet, traduite et compilée de l'Alcoran, des traditions authentiques de la Sonna et des meilleurs auteurs arabes*, Amsterdam, 1732, 2 vol. in-12. Jean Gagnier mourut vers 1770. Douze ans après la mort de Gagnier (1782), paraissait la traduction du Coran par Savary, avec une vie de Mahomet, tirée des principaux auteurs orientaux. C'était en tout un travail fort estimable, qui permettait déjà de bien juger Mahomet. Savary mourut jeune, à l'âge de trente-huit ans. Sa traduction a été publiée de nouveau en 1822, par les soins du savant M. Garcin de Tassy, avec l'*Exposition de la foi musulmane*.

[2] M. G. Weil, *Mohammed der Prophet*, etc., préface, p. VII-VIII. Il est probable que Voltaire a pris de l'ouvrage de J. Gagnier tout ce qu'il a

M. G. Weil publiait son livre en 1843, et il en empruntait tous les matériaux soit au Coran, soit à des manuscrits, jusque-là trop peu consultés, d'historiens arabes[1]. L'auteur y avait consacré de longues années et de patientes recherches; mais les sources auxquelles il pouvait s'adresser, quoique fort bonnes, n'étaient ni assez nombreuses ni surtout assez anciennes. L'ouvrage, très-bien composé, n'en méritait pas moins d'estime, et il était déjà digne du temps où il paraissait. Mais il fut bientôt effacé par celui de M. Caussin de Perceval, qui parut quatre ans après, et qui marqua une ère nouvelle dans ces études[2]. Je viens trop tard pour faire l'éloge d'un travail que tout le monde a loué. L'abondance et la nouveauté des détails, l'exactitude, la précision sur une foule de faits peu ou mal compris, la lumière portée sur les temps

si bien dit de Mahomet dans l'*Essai sur les mœurs*, chapitres VI et VII; c'est comme une compensation de sa tragédie si fausse et si déclamatoire. A l'époque où il la composa, il jugeait fort mal le prophète arabe, comme on peut le voir dans une de ses lettres à Frédéric, 1740. Plus tard, quand il eut étudié les choses de plus près, il apprécia Mahomet tout autrement; et il s'attira même de vives critiques pour l'avoir trop admiré; voir la *Lettre civile et honnête*, 1760, édition Beuchot, tome XL, p. 170.

[1] L'ouvrage de M. Gustave Weil est intitulé : *Mahomet le prophète, sa vie et sa doctrine*, tiré de sources manuscrites et du Coran, Stuttgart, 1843, in-8. XXXVIII-460, en allemand. Il se compose de neuf chapitres, et il est terminé par de longs extraits d'auteurs arabes, et spécialement d'Ibrahim Halébi, qui vivait au seizième siècle.

[2] A. P. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, avant l'Islamisme, pendant l'époque de Mahomet, et jusqu'à la réduction de toutes les tribus sous la loi musulmane, Paris, 3 vol. in-8, 1847-1848. L'auteur a dressé de très-curieux tableaux généalogiques sur les premières dynasties arabes.

qui ont précédé l'Islamisme en Arabie, la clarté du récit, le choix judicieux des autorités, tout se réunissait pour donner aux découvertes de M. Caussin de Perceval une importance qui ne fera que s'accroître. Seulement il se bornait peut-être un peu trop prudemment au rôle d'érudit, laissant à d'autres la tâche de faire sortir de ses investigations des conséquences et des jugements qui sont plus spécialement le devoir de l'historien. Dans sa réserve, il se contentait de raconter les événements, sans prétendre en déduire lui-même aucune conclusion. Mais, si M. G. Weil avait donné quelques pages à la période antérieure à l'Islam, M. Caussin de Perceval y donnait un volume presque entier, et c'est là une des parties les plus neuves et les plus fécondes de son ouvrage. Désormais aucun historien du prophète arabe ne pourra manquer de prendre le même soin, et il est évident que Mahomet serait mal apprécié si on l'isolait et du milieu dans lequel il a paru, et des temps qui ont précédé sa prédication et préparé son triomphe.

Quant aux deux ouvrages tout récents de MM. W. Muir et A. Sprenger, ils ont l'un et l'autre l'avantage d'avoir été composés au sein de pays musulmans, en vue et presque sous les yeux des fidèles, quoiqu'ils aient été publiés en Europe. M. W. Muir avait d'abord fait paraître le sien, sous une forme un peu différente, dans la *Revue de Calcutta*[1]. Il est inspiré par l'esprit

[1] M. W. Muir rappelle dans sa préface qu'il a entrepris ses recherches à l'instigation du Rév. C. G. Pfander, D. D., qui s'est signalé

de prosélytisme ; l'auteur a voulu aider les efforts de la propagande chrétienne en écrivant une vie du prophéte, qui, s'en tenant aux documents qu'acceptent ses sectateurs eux-mêmes, pût être lue, si ce n'est tout à fait approuvée par eux. Son intention avait été d'abord d'écrire en hindoustani, afin d'être plus généralement compris des mahométans hindous ; mais il aura trouvé sans doute que l'anglais est assez répandu parmi les docteurs musulmans, pour qu'on puisse tout aussi bien leur parler en cette langue sur un sujet si délicat. Quoique M. W. Muir, employé du service civil au Bengale, ne soit pas lui-même un missionnaire, son œuvre s'est peut-être un peu ressentie de ses préoccupations religieuses ; elle n'est pas d'un caractère exclusivement scientifique, comme celle du docteur A. Sprenger, qui de son côté pèche aussi peut-être par un peu trop de bienveillance pour le mahométisme, si ce n'est pour Mahomet lui-même.

Nous sommes d'ailleurs très loin de vouloir en faire un objet de critique au docteur A. Sprenger, et nous admirons trop vivement son savoir et son dévouement pour blâmer même l'excès du sentiment qui a provoqué des labeurs aussi constants, aussi efficaces et aussi distingués que les siens. M. Sprenger pense que l'on applique depuis longtemps trop d'attention à l'antiquité classique, et qu'on n'en a pas suffisamment pour

comme apologiste dans les dernières controverses avec les docteurs mahométans.

l'Orient. On peut être d'accord avec lui sur ce dernier point, sans partager son avis sur l'autre. Mais quoi qu'il en soit de l'exagération ou de la justesse de cette opinion, M. le docteur A. Sprenger en a fait le but de sa vie. Dès sa première jeunesse[1], il a pris la résolution de se livrer pour toujours aux études orientales; il a cru de son devoir de visiter le pays de ses prédilections et d'y séjourner longuement, à la fois pour contribuer à y introduire la civilisation européenne dans ce qu'elle a de meilleur, et pour en rapporter à l'Europe une connaissance plus complète de l'Orient et de sa littérature. Il faut bien entendre qu'il ne s'agit ici que de l'Orient musulman, lequel n'est après tout qu'une faible partie du véritable Orient. Mais peu importe; le mahométisme est bien assez vaste déjà pour que l'existence la plus laborieuse et la plus énergique puisse y trouver un fructueux emploi. M. le docteur A. Sprenger est donc resté pendant les douze plus belles années de sa vie dans les contrées musulmanes de l'Inde supérieure; et pour bien connaître ce qu'il était venu chercher de si loin, il s'est placé dans les conditions les plus favorables que pût souhaiter un Européen, pour introduire la science occidentale dans l'esprit des Asiatiques. Il a dirigé lui-même des écoles mahométanes qu'il avait fondées; il en a soutenu d'autres qu'on avait fondées sous son patronage et d'après son exemple. Puis, pour se mettre avec les in-

[1] A. Sprenger, *Vie et doctrine de Mahomet*, t. I, préface, pages v et suiv.

digènes dans un rapport encore plus immédiat et plus actuel, il a créé des journaux à leur usage ; il a été le premier en 1845 à publier à Dehli une feuille illustrée dans le genre du *Penny Magazine*[1]. Cette tentative, qui avait parfaitement réussi, a été fort imitée ; et quand le docteur A. Sprenger a quitté l'Inde, onze ans après, on comptait déjà plus d'une douzaine de feuilles semblables à la sienne, et qui réussissaient tout aussi bien.

En même temps, le docteur A. Sprenger faisait exécuter sous sa surveillance de nombreuses traductions d'ouvrages anglais en hindoustani ; et ayant affaire à des esprits fort dociles et fort intelligents, il avait le plaisir de voir ses élèves indigènes bientôt en état de se passer de tout secours européen, et de continuer seuls les travaux entrepris d'abord avec la coopération de leur maître[2].

An milieu de ces soins donnés à l'Asie, M. A. Sprenger n'oubliait pas l'Europe ; car c'eût été manquer la moitié de son projet ; et à son retour, il nous rappor-

[1] Le titre de ce journal écrit en hindoustani était *Kirân alsâdayn*, c'est-à-dire la conjonction des deux planètes du bonheur, Jupiter et Vénus. Sous ce titre, qui peut nous paraître prétentieux, mais qui est tout à fait selon les habitudes du pays, Jupiter et Vénus représentent l'Occident et l'Orient ; il répondait ainsi très-exactement aux intentions courageuses et bienveillantes qui avaient amené le docteur A. Sprenger en Asie.

[2] M. A. Sprenger, *Das Leben und die Lehre des Mohammad*, préface, page VII, en note, donne les titres de plusieurs ouvrages arabes qu'il a fait publier ou traduire. Sir Henri Elliot a reconnu que la première idée de la belle collection des Historiens de l'Inde était due M. le docteur A. Sprenger.

tait une énorme collection de manuscrits et de livres orientaux, que la Bibliothèque de Berlin s'empressait d'acquérir, et dont le catalogue imprimé en anglais forme à lui seul tout un volume[1]. Mais ce n'était pas assez encore pour M. A. Sprenger ; et des immenses matériaux qu'il avait amassés, il a voulu tirer un ouvrage qui lui fût propre et qui résumât tous ses travaux. Le choix pour lui ne pouvait être douteux. Comme il avait pu découvrir sur les origines du mahométisme les documents les plus précieux et les plus certains, ce fut là le sujet qu'il préféra à tous les autres. Aussi dès 1851 il faisait paraître à Allahabad la première partie d'une Vie de Mahomet en anglais ; et après douze autres années d'investigations persévérantes et plus complètes, c'est encore une Vie de Mahomet qu'il offre actuellement au public allemand, ou plutôt au public européen.

Nous voudrions bien que cet ouvrage fût achevé comme l'est celui de M. W. Muir, avec lequel nous eussions aimé à le comparer ; mais malheureusement les deux volumes qu'a publiés M. A. Sprenger ne vont encore que jusqu'à la fuite à Médine, ou à l'Hégire. Nous regrettons aussi qu'une autre circonstance nous prive, du moins momentanément, d'informations du plus haut intérêt ; je veux parler de la critique des documents que M. A. Sprenger a consultés, et de ceux

[1] *Bibliotheca orientalis Sprengeriana;* le catalogue a paru à Giessen en 1857. Le roi Guillaume IV, dans sa munificence, a fait don de cette collection à la Bibliothèque royale de Berlin.

qu'il a eu la gloire de se procurer le premier. Mais ces matériaux sont si riches, que M. A. Sprenger se propose d'en faire un ouvrage à part, qui ne paraîtra qu'après la biographie du prophète. Il compte y retracer le tableau de l'histoire littéraire de l'Islam dans les deux premiers siècles de l'Hégire. D'une telle main et avec une telle expérience des choses musulmanes, ce sera certainement un livre magistral; mais il nous faut l'attendre sans doute plusieurs années encore; et provisoirement, nous devons nous contenter des citations que l'auteur a nécessairement introduites dans l'ouvrage qui est en cours de publication.

Pour donner une idée des découvertes de M. A. Sprenger, il suffit d'en citer une seule. Il a retrouvé dans les bibliothèques musulmanes un dictionnaire biographique des compagnons du prophète, où sont mentionnés jusqu'à huit mille des contemporains de Mahomet. Ce dictionnaire, appelé *Içâba*, n'a été rédigé que vers la fin du quinzième siècle, il est vrai; mais l'auteur, qui se nommait Ibn-Hidjr, a pu s'appuyer sur une foule de biographes antérieurs d'une autorité incontestable; et parmi les huit mille personnes dont il parle avec de longs détails, il n'y en a pas dix qui soient apocryphes. Ce dictionnaire ne forme pas moins de quatre forts volumes in-folio. Le docteur Sprenger en avait commencé la publication à Calcutta, et déjà le premier volume presque entier avait paru, quand un ordre de la Cour des directeurs

est venu suspendre l'impression[1]. M. W. Muir déplore avec raison cette fâcheuse décision, dont on ne nous dit pas les motifs. M. A. Sprenger s'est résigné, sans se plaindre, à ne pas continuer cette belle entreprise, que, sans doute, personne ne sera tenté de reprendre après lui. Mais, tout inachevée qu'elle est, elle suffit à nous montrer tout le zèle de M. le docteur Sprenger, et les succès qu'il a obtenus, en dépit des obstacles qu'il a rencontrés.

En parlant ici de Mahomet, surtout d'après les quatre ouvrages que je viens d'indiquer, il n'y a guère que deux points auxquels je voudrais m'arrêter: d'abord la nature et l'authenticité des sources ; et, en second lieu, le caractère du prophète, tel qu'il doit apparaître à une critique impartiale.

A quelque point de vue qu'on se place pour juger Mahomet, tout le monde doit accorder que c'est une des plus grandes figures de l'humanité. Il a fondé, quels que soient d'ailleurs les moyens employés par lui, une religion qui compte aujourd'hui plus de cent millions d'adhérents, qui est répandue sur trois

[1] M. A. Sprenger, *Das Leben*, etc., préface, page XII, et tome I, pages 9 et suiv. Dans la biographie de Mahomet, l'auteur parle avec une telle modestie de ses découvertes, et avec tant de concision, qu'on a quelque peine à en comprendre toute l'importance. M. W. Muir a pu être moins réservé, et il n'a pas épargné à son heureux concurrent les éloges les plus sincères et les plus mérités, tout en combattant quelquefois ses opinions; voir le tome I de l'ouvrage de M. W. Muir, page CIV de l'introduction. C'est à M. W. Muir que j'emprunte le fait relatif à la Cour des directeurs, et non à M. A. Sprenger, qui l'a passé sous silence.

continents, et qui, malgré de sinistres prédictions, n'est pas sur le point de périr, après douze cents ans d'existence. Cette religion, qui est fort loin sans doute de favoriser la civilisation autant que le christianisme, n'y est pas cependant aussi opposée qu'on l'a cru. Nous sommes en rapports perpétuels et nécessaires avec les peuples musulmans; nous les soutenons dans leurs défaillances; ils acceptent les conseils et même la domination bienfaisante des chrétiens; et, somme toute, aujourd'hui que les fureurs religieuses se sont un peu calmées, on n'a pas trop à se plaindre de ces relations réciproques, et on les étend chaque jour, par cela seul qu'elles continuent. Cette religion paraît en outre convenir admirablement aux populations qui la professent et qui n'en peuvent subir aucune autre. On voit bon nombre de chrétiens se faire mahométans, par des motifs qui ne sont peut-être pas toujours très-honorables; on n'a presque jamais vu de mahométans se convertir à la foi chrétienne, et M. A. Sprenger a pu dire avec toute justice que « les musulmans se distinguaient entre toutes les autres communautés religieuses par la fermeté et la précision de leurs croyances, et que parmi eux l'incrédulité était aussi rare qu'était fréquente la sincérité profonde de la foi, attestée par le dévouement et par le sacrifice[1]. » Le fanatisme en est une preuve redoutable, mais péremptoire.

[1] M. A. Sprenger, *Das Leben und die Lehre des Mohammad*, t. I, préface, page I Ce témoignage est très-important de la part d'un

C'est là déjà matière à une juste curiosité; mais ce qui l'augmente encore, c'est que la religion musulmane, la dernière en date des grandes religions, est un fait purement historique. On peut constater de la manière la plus certaine comment elle est née, et comment elle s'est formée peu à peu d'abord dans le cœur même de Mahomet, et ensuite par l'enthousiasme de ses premiers disciples. C'est en quelque sorte l'éclosion d'une religion prise sur le fait. Cette remarque, qui a été faite déjà bien souvent[1], est profondément vraie, et l'on ne saurait, à certains égards, y attacher trop d'importance, puisque c'est là un événement unique dans les annales humaines. Le berceau de toutes les autres religions est couvert de ténèbres, que les efforts les plus sincères et les plus sagaces de l'érudition n'ont pu dissiper, et qui resteront à jamais impénétrables. Pour le mahométisme, au contraire, rien n'est caché; il s'est produit et s'est développé au grand jour; et, sauf les incertitudes inévitables des traditions, dans des pays si éloignés de nous et pour des mœurs si différentes des nôtres, on sait à bien peu près tout ce qu'il est possible de savoir; le mahométisme n'a ni mystère, ni surnaturel. Il ne veut même se couvrir d'aucun voile, et ce n'est pas sa faute s'il reste encore des obscurités;

homme aussi consciencieux, et qui a vécu si longtemps avec des musulmans dans les circonstances que nous savons.

[1] M. Ernest Renan, *Études d'histoire religieuse*, 5e édition, pages 220 et 230.

car il a été sur son origine aussi franc qu'il l'a pu.

Mais il faudrait prendre garde à ne pas tirer de ce fait isolé et infiniment curieux des conséquences trop générales et qui pourraient bien être fausses. Parce que le mahométisme est né d'une certaine façon, il n'est pas à dire que toutes les religions, sans en excepter aucune, sont nées de la même manière. Cette hypothèse est spécieuse sans aucun doute, mais elle n'est pas absolument vraie. Il y a des religions qui n'ont point eu de fondateurs individuels. Le brahmanisme, par exemple, a été l'œuvre d'une race entière; c'est une succession de poëtes qui l'ont formée, dans une longue suite de générations et par une inspiration commune, qui a duré plusieurs siècles sans interruption. Le brahmanisme n'a été ni moins durable, ni moins fort; c'est une des religions les plus vieilles et les plus vénérables de l'humanité; c'est aussi par centaines de millions que se comptent ses fidèles, et cependant le brahmanisme ne rapporte sa naissance, aussi obscure que toutes les autres, le mahométisme excepté, ni à un sage, ni à un héros. Il nous apparaît comme le produit collectif de la conscience de toute une nation. A côté du brahmanisme, on pourrait citer encore d'autres exemples tels que l'hellénisme, qui ne seraient guère moins rebelles à la théorie qu'on veut établir.

Il est donc plus sûr et plus conforme aux lois de la critique historique d'étudier chacun de ces grands phénomènes en eux-mêmes. Le temps des généralisa-

tions n'est pas venu, et il faudra bien des travaux encore de philologie et d'histoire, avant qu'on puisse se prononcer, avec quelque prudence, sur l'ensemble de ces événements extraordinaires qui décident, à certaines époques, des destinées religieuses du genre humain. C'est dans ces limites restreintes que je voudrais considérer quelques instants le mahométisme; je me borne à ce que je puis en apprendre sûrement, et je me tiens pour satisfait si je puis voir assez clairement comment Mahomet est devenu un prophète, puisque c'est là le nom qu'on lui donne.

Le monument le plus grave à la fois et le plus authentique de la religion musulmane, c'est le Coran; il est l'œuvre personnelle de Mahomet, et jamais le moindre doute n'a pu s'élever à cet égard[1]. Les diverses parties du Coran sont dans un désordre qui frappe à première vue tous ceux qui le lisent; et dans chacune de ces parties séparées, les Sourates ou chapitres, les pensées ne sont guère moins confuses ni moins irrégulières. C'est une sorte de chaos dans lequel on sent une fermentation puissante, et d'où il se dégage, après réflexion, quelques-unes des grandes idées dont l'auteur était animé. L'enthousiasme même qui le dévore ne perd presque rien de sa flamme au travers des traductions. Une lecture du Coran suivie et continue est à peu près impossible[2], et cependant

[1] Voir plus loin les Extraits du Coran, sur les principaux sujets qu'il traite.

[2] M. A. Sprenger, *Das Leben und die Lehre des Mohammad*, t. I,

2.

l'impression qu'il laisse est profonde, quoique très-troublée. Des lecteurs chrétiens n'ont pas beaucoup à y apprendre, je l'avoue ; mais s'ils sont impartiaux, ils doivent convenir que d'autres esprits que les nôtres peuvent y trouver un solide et fécond aliment. On a soutenu, d'ailleurs avec pleine raison[1], que ce désordre même du Coran est la preuve la plus irréfragable de son authenticité. Ce sont bien là les récitations de Mahomet, car le mot de *Coran* ne veut dire que *récitation;* ce sont bien là les explosions d'un génie fougueux, peu maître de lui-même, quoique capable de calcul. Le Coran, tel qu'il a été formé, dès le premier temps de l'Islam, après la mort du fondateur, ne porte pas même la trace d'un arrangement chronologique. Il est clair que, quelle que soit la main qui a réuni ces morceaux, elle les a laissés tels qu'ils étaient, pêle-mêle, et sans même essayer, ce qui eût été une supercherie aussi utile qu'innocente, d'y in-

préface, page XVIII, rapport un mot de M. Bunsen, qui lui a avoué qu'il avait essayé plusieurs fois de lire le Coran d'un bout à l'autre, et qu'il n'avait jamais pu y parvenir. Il n'y avait qu'un arabisant, disait M. Bunsen, qui pût accomplir une tâche aussi rude. M. A. Sprenger a dû intercaler les deux tiers au moins du Coran traduit dans sa biographie du prophète ; il croit l'avoir rendu par là beaucoup plus intelligible, en lui donnant un certain ordre selon les événements qui composent la vie de Mahomet et auquel le Coran fait successivement allusion. Dans les Extraits que je donne plus loin, j'ai suivi l'ordre des sujets et non celui des événements, qui ne sont d'ordinaire indiqués que d'une manière très-douteuse dans le Coran.

[1] M. Ernest Renan, *Études d'histoire religieuse*, page 229 ; et M. W. Muir, *Life of Mahomet*, t. I, préface, page XXVII.

troduire une certaine coordination, tout en conservant scrupuleusement le texte.

Ce cachet évident d'originalité toute personnelle est d'ailleurs une très-heureuse circonstance ; car les historiens arabes, précis sur tant d'autres points, n'ont pas pu l'être autant sur la manière dont les récitations de Mahomet ont été tout d'abord recueillies et conservées. Il paraît bien que le prophète ne les écrivait pas lui-même, soit que réellement il ne sût pas écrire, soit qu'il voulût leur conférer plus de solennité en laissant à d'autres ce soin matériel [1]. Elles furent certainement écrites de son vivant et sous ses yeux, comme semblent le prouver une foule de passages du Coran lui-même, et parfois gardées simplement dans la mémoire de quelques fervents disciples. Mais quand il mourut, elles ne formaient point encore un recueil qui eût rien de définitif ni d'officiel. Un an s'était à peine écoulé depuis la mort du prophète, que la nécessité d'un tel recueil se fit sentir. Dans la bataille d'Acrabâ, appelée aussi de Yémâma, où fut

[1] Il est constaté que l'écriture était en usage, soit à la Mecque, soit à Médine, assez longtemps avant Mahomet ; il ne l'est pas moins que, dans les dernières années de sa vie, il avait autour de lui de nombreux secrétaires pour les besoins de sa diplomatie et de sa politique. Voir M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, tome I, pages 291 et suiv. Il n'est donc pas impossible que les Récitations de Mahomet aient été transcrites aussitôt après qu'elles avaient été prononcées ; mais il n'est pas moins certain que les Arabes, comme bien d'autres peuples, faisaient un très-large emploi de la mémoire, et qu'ils conservaient ainsi d'âge en âge une foule de souvenirs que les peuples civilisés ne conservent que par l'écriture.

vaincu le plus redoutable des trois rivaux qui s'étaient élevés contre lui, près de six cents des compagnons de Mahomet (Ashâb) avaient été tués; du nombre, se trouvaient plusieurs de ceux qu'on nommait les Lecteurs et les Porteurs du Coran, qu'ils savaient par cœur, soit pour l'avoir entendu de la bouche du prophète, soit pour l'avoir expressément appris. Omar craignit avec raison que le Coran ne fût bientôt détruit, si l'on ne se hâtait de le fixer à jamais; et il détermina le calife Abou-Becr, le successeur de Mahomet, à en faire faire une édition authentique. Ce soin sacré fut confié à Zeïd, fils de Thâbit, qui hésita d'abord à s'en charger, et qui s'en acquitta avec l'aide des lecteurs (Courrâ) et des compagnons survivants. Zeïd, doué d'une grande intelligence, avait été choisi par le prophète pour tenir, en langue hébraïque, sa correspondance avec les juifs. L'ordre où il laissa les Sourates du Coran est celui même où depuis lors elles sont restées. L'exemplaire compilé par lui passa des mains d'Abou-Becr à celles d'Omar, qui le remit à la garde de sa fille Hafsa, une des veuves de Mahomet.

Cependant cette première édition ne put empêcher quelques variantes de transcription et de prononciation de s'introduire dans les copies qui en furent faites; et vingt ans plus tard environ, l'an 33 de l'hégire, le calife Othmân dut en demander à Zeïd une édition nouvelle, qui cette fois fut rédigée dans le dialecte le plus pur de la Mecque. Trois des Coraychites les plus instruits avaient été adjoints à

Zeïd[1]. Des copies de cette édition désormais immuable furent envoyées aux villes principales de l'empire ; et tous les anciens exemplaires durent être brûlés par ordre du calife, tandis que l'exemplaire original retournait à la garde d'Hafsa.

« La récension d'Othmân, dit M. Willam Muir, est arrivée de main en main jusqu'à nous sans altération ; on l'a si scrupuleusement conservée qu'il n'y a pas de variantes importantes, et l'on pourrait même dire aucune variante, dans les copies innombrables du Coran, qui circulent dans les vastes domaines de l'Islam. Des factions acharnées, sorties du meurtre même d'Othmân, moins d'un quart de siècle après la mort de Mahomet, n'ont cessé depuis lors de bouleverser l'empire musulman. Toutefois il n'y a jamais eu qu'un seul Coran pour toutes ces factions implacables ; et cet usage unanime de la même écriture acceptée par elles toutes jusqu'à nos jours est une des preuves irrécusables de la sincérité du texte que nous possédons et qui remonte jusqu'à l'infortuné calife[2]. »

[1] Zeïd, fils de Thâbit, était de Médine, dont le dialecte n'était pas tout à fait aussi pur que celui de la Mecque, et c'était dans ce dernier dialecte que le prophète s'était exprimé.

[2] M. G. Weil, *Mohammed der Prophet*, etc., page 352, n'est pas tout à fait aussi affirmatif ; il fait quelques réserves ; mais il ne croit pas que le Coran ait pu subir des changements considérables, parce qu'à l'époque où il a été recueilli beaucoup de musulmans en avaient encore le souvenir très-présent. M. A. Sprenger n'a pas directement traité cette question dans les deux volumes qu'il a donnés ; mais la complète authenticité du Coran ne semble pas le moins du monde douteuse pour lui, *Das Leben und die Lehre des Mohammad*, t. II, pages 451 et suivantes.

C'est l'avis de tous les juges compétents ; et M. de Hammer a eu le droit de dire : « Nous pouvons croire que le Coran est la parole de Mahomet, tout aussi sûrement que les mahométans le croient la parole de Dieu. » M. William Muir a pu ajouter presque aussi justement : « Le Coran est la base principale de la biographie de Mahomet »; et l'on peut s'en convaincre par l'usage étendu et intéressant qu'en a fait M. le docteur A. Sprenger, pour celle qu'il a entreprise. Il faut d'ailleurs dans cette restitution délicate apporter autant de circonspection que de sagacité et de science.

Après le Coran vient la tradition, qui remonte naturellement jusqu'aux premiers compagnons de Mahomet ; mais ici le terrain est beaucoup moins sûr, et l'on ne saurait mettre trop de prudence à s'y avancer. La tradition est partout incertaine, quoiqu'elle puisse d'ailleurs avoir plus ou moins de probabilité ; elle est particulièrement suspecte chez un peuple peu lettré, et d'une imagination ardente, comme les Arabes de ces temps. Aussi M. W. Muir s'est-il mis en garde autant qu'il l'a pu contre les surprises, et il a essayé de tracer par l'examen le plus minutieux les règles qu'il faut suivre pour employer ces matériaux dangereux quoique indispensables [1]. Les com-

[1] M. W. Muir, *The Life of Mahomet*, t. I, introduction, pages XXVIII à LXXXVII. L'auteur a marqué avec soin l'influence que la succession des diverses dynasties rivales a pu exercer sur les traditions ; les Ommiades, les Abassides, etc., n'ont point eu le même point de vue

pagnons du prophète avaient beaucoup à raconter sur l'apôtre qui les avait convertis à sa foi, qui les avait menés longtemps au combat, et qu'ils avaient connu dans les moindres détails de sa vie. La génération qui les avait immédiatement suivis, les successeurs (*Tâbiûn*) comme on les appelait, pouvait aussi avoir recueilli par eux une foule de renseignements d'une grande importance. Les Ashâb et les Tâbiûn ont dû remplir tout le premier siècle de l'Hégire ; mais en cent ans et dans les circonstances où se trouvait alors l'Islam, la tradition fait bien du chemin.

L'extension même du mahométisme, conquérant l'Arabie entière et les pays voisins, donna tout à coup à la tradition un caractère pratique qu'on n'avait pas d'abord soupçonné. Le Coran, qui devait être à lui seul et exclusivement la loi religieuse, la loi civile et la loi politique de l'Islam, ne pouvait plus satisfaire aux besoins nouveaux, quelque désir qu'on eût de ne point s'en écarter. Ces bornes étaient trop étroites, et, sous peine d'y étouffer, il fallut bien les élargir. On recueillit donc avidement, et comme un supplément au Coran, toutes les paroles, toutes les décisions, tous les actes de Mahomet (*Hâdiths*), pour les appliquer, comme autant de décisions sans appel, à tous les cas douteux qui se présentaient. « La tradition reçut ainsi

pour comprendre et continuer Mahomet. En appréciant une tradition, il faut considérer surtout deux choses, la période de la vie du prophète à laquelle elle se rapporte, et le sujet qu'elle traite. Mais c'est dans l'ouvrage même de M. W. Muir qu'il faut suivre toute cette analyse, aussi rigoureuse qu'utile.

force de loi, et elle partagea en quelque sorte l'autorité de l'inspiration[1]. » On se mit à rechercher tous les souvenirs de ce genre avec une incroyable ardeur; et dès la fin du premier siècle, cette occupation était devenue pour une foule de gens comme une profession sainte, celle de collecteurs. Les plus instruits et les plus actifs parmi les fidèles allaient de ville en ville, de tribu en tribu, faire cette moisson méritoire, auprès des compagnons, des successeurs et de leurs descendants. Puis ils mettaient en écrit tous les récits plus ou moins exacts qu'ils avaient provoqués de ces témoins véridiques.

Comme le remarque M. W. Muir, c'était là un travail qui touchait de trop près à l'intérêt public, pour qu'on pût l'abandonner absolument au zèle des individus; et dès la fin du premier siècle de l'Hégire, Omar II, qui mourut en 720, donna des ordres précis pour que cette œuvre, à la fois religieuse et politique, fût exécutée avec toute la régularité nécessaire. La compilation ne fut achevée, par suite des troubles de cette orageuse époque, que sous la dynastie des Abassides, et une bonne partie fut en état de paraître sous le règne du fameux Al-Mamoun (786-833). Il y eut alors six collections principales[2], qui ont servi et qui

[1] M. William Muir, *The Life of Mahomet*, t. I, introduction, page xxxi.

[2] M. le docteur Sprenger, dans sa Vie de Mahomet, en anglais, p. 68, a donné les noms des auteurs des six collections, avec la date de leur mort. En dehors de ces six collections officielles, il y en a une autre qui est un peu plus ancienne et dont l'auteur, selon M. W. Muir, Imâm Mâlik

servent encore de texte aux écoles théologiques de l'Islam pour justifier les différences qui les divisent. Ce sont les collections des Sunnites. Quant à celles des Shyites, au nombre de quatre, elles ne furent terminées qu'un peu plus tard, et elles n'ont jamais joui que d'une autorité inférieure. Ces monuments, qui doivent prendre place à la suite du Coran, sont étudiés encore de nos jours dans toutes les parties du monde mahométan, et ils y sont extrêmement populaires. Ils captivent et ils amusent les lecteurs plus que les biographies du prophète, qui ont été postérieurement composées.

Un mérite plus réel qu'elles doivent posséder à nos yeux, c'est qu'elles portent la marque irrécusable de la plus sincère honnêteté. Chaque tradition, isolée et formant par elle-même un tout distinct, est rattachée par une liste de témoins non interrompue à quelqu'un des compagnons de Mahomet. Si parfois les dépositions se contredisent, elles n'en sont pas moins rapportées côte à côte avec la plus parfaite bonne foi. Il y en a même quelques-unes qui sont peu favorables au

al Müatta, vivait de 95 à 179 de l'Hégire (717-801 de notre ère). Cette collection, bien qu'elle n'entre pas dans le canon orthodoxe, n'en jouit pas moins d'une grande estime; et bien des commentateurs la regardent comme ayant fourni aux autres une bonne partie de leurs matériaux. Elle a été publiée à Dehli en 1849. Ces collections sont toutes, à ce qu'il paraît, le résumé d'une enquête beaucoup plus vaste. Les traditions relatives au prophète s'élevaient au nombre de cinq à six cent mille; mais elles étaient si extravagantes, qu'il fallut les éliminer pour la plupart, et l'exégèse musulmane n'en a gardé que quatre ou cinq mille; ce qui est encore bien considérable.

prophète, et dont, à ce titre, la véracité ne peut être suspecte. C'est au lecteur mahométan de faire son choix au milieu de tous ces témoignages, et même de ces écueils; c'est à nous aussi de faire le nôtre dans la Sunna, et de n'admettre que ce qui porte l'empreinte de la vraisemblance, et que ce qui s'accorde avec le Coran, la mesure permanente et indubitable de tout le reste.

Le Coran et la tradition, conservée comme je viens de le dire, sont les véritables éléments de la biographie de Mahomet[1]. Il paraît que dès la fin du premier siècle, quelques dévots songèrent à l'écrire. On nomme Ourva, qui mourut en 94, et son disciple Az-Zouhri, qui mourut en 124, à l'âge de soixante-douze ans, sous la dynastie des Ommiades. Il ne reste rien de leurs ouvrages; mais Zouhri est souvent cité par les auteurs subséquents, ainsi que plusieurs autres biographes : Musa, fils d'Okba, et Abou-Màshar, du début du second siècle; Abou-Ishâc, à la fin de ce même siècle, et enfin Madaini, au commencement du troisième. Mais à défaut de ces auteurs, qui n'ont pas été épargnés par le temps, il y en a plusieurs autres dont les ouvrages sont parvenus jusqu'à nous.

Le plus ancien est Mohammad-ibn-Ishâc, qui mourut en l'an 151 de l'hégire (773 de notre ère). Il écrivait par conséquent sous les Abassides; c'est pour Al-Mansoûr, le second prince de cette dynastie, qu'il

[1] M. W. Muir, *Life of Mahomet*, t. I, introduction, p. LXXXIX, a marqué les différences de la tradition et de la biographie.

composa son ouvrage. Il a été conservé dans celui d'Ibn-Hishâm ; mais en outre son autorité est fréquemment invoquée par ses successeurs, et il passe pour un des auteurs les plus sûrs que l'on puisse toujours consulter[1].

Le second biographe du prophète est Abd-el-malik-Ibn-Hishâm, qui mourut l'an 213 de l'hégire (835 de notre ère). On a son ouvrage tout entier, qui est intitulé simplement : *Biographie du prophète* (Sirat-er-raçoul[2]), et dont je donnerai plus loin l'analyse. Mais ce n'est pas le seul qu'il eût composé, et il avait fait les plus savantes recherches sur la généalogie des rois Himyarites, antérieurs de plusieurs siècles à l'Islam, et de très-utiles commentaires sur les passages obscurs des anciens poëtes. Il a pris pour base de son

[1] M. William Muir, *Life of Mahomet*, t. I, introduction, p. xci et suivantes, défend Ibn-Ishâc contre les critiques assez graves de M. A. Sprenger, qui n'est pas moins sévère à l'égard d'Ibn-Hishâm. J'avoue qu'en présence du livre d'Ibn-Hishâm je ne comprends pas les critiques de M. A. Sprenger. Sans doute, le biographe musulman n'est pas irréprochable; mais les qualités de son livre sont en résumé si réelles et si grandes, qu'il n'y a guère de place que pour l'éloge et l'admiration. Il n'y a pas un document arabe supérieur au *Sirat-er-raçoul*; voir M. Th. Nöldeke, *Geschichte des Korâns*, Gœttingue, 1860, in-8, préface, p. xiv.

[2] Il paraît que les copies du *Sirat-er-raçoul* sont assez rares dans l'Inde; mais M. William Muir en a vu deux exemplaires, l'un à Dehli, et l'autre dans la bibliothèque de la Société asiatique, à Calcutta. M. A. Sprenger en a rapporté un exemplaire à Berlin. Il en a été fait un abrégé à Damas, vers le commencement du quatorzième siècle, l'an 707 de l'Hégire, et le succès de cet abrégé n'a peut-être pas peu contribué à faire disparaître l'original. Les musulmans, d'ailleurs, préfèrent en général les biographies modernes, qui sont pleines de détails mythologiques, et ils trouvent les anciennes trop sévères.

travail sur Mahomet celui d'Ibn-Ishâc, qu'il reproduit presque en entier, et le sien même est devenu l'objet de commentaires célèbres. Il ne paraît pas d'ailleurs qu'Ibn-Ishâm mérite une confiance absolue, et il s'est attaché, à ce qu'il semble, à supprimer tous les détails qui pouvaient être peu favorables au prophète, comme d'ailleurs il a soin de le dire lui-même. Ce qui doit surtout le recommander aux yeux des Européens, c'est que son livre est presque aussi régulier que les nôtres, et qu'il procède avec une méthode que ne désavoueraient pas nos meilleurs biographes. Ibn-Hishâm était né au vieux Caire, et il y mourut; mais sa famille était de Bassora.

Son contemporain Vâckidi, quoique né à Médine[1], écrivit et vécut à la cour des Abassides, auprès desquels il fut dans une faveur constante, surtout durant le règne d'Al-Mâmoun. C'était un personnage assez considérable, puisqu'il était câdi du quartier oriental de Bagdad. Il avait amassé une bibliothèque qui, renfermée dans six cents caisses, formait, à sa mort, la charge de cent vingt chameaux. Il avait écrit un très-grand nombre de livres; mais le seul qui soit venu jusqu'à nous, sous sa forme originale, est l'*Histoire des guerres du prophète* (*Al Maghâzi*), comme

[1] Vâckidi est mort en l'an 207 de l'Hégire, sans doute à Bagdad, c'est-à-dire six années avant Ibn-Hishâm; il aurait dû par conséquent être placé avant lui; mais je l'ai laissé après, comme le fait M. William Muir, parce que le secrétaire de Vâckidi n'est mort qu'en 230 de l'Hégire, et que c'est surtout à cause de son secrétaire que Vâckidi est connu.

celui d'Ibn-Ishâc. Une copie en a été récemment découverte en Syrie, et elle a été imprimée dans la *Bibliotheca Indica* de Calcutta[1]. Mais ce qui a rendu Vâckidi particulièrement célèbre, c'est son secrétaire, Ibn-Saad, connu plus ordinairement sous le nom de *Kâtib al Vâckidi* ou secrétaire de Vâckidi. Ce secrétaire, homme aussi intelligent que fidèle, avait hérité des papiers de son patron, et il en tira un excellent ouvrage en quinze volumes, sur la biographie et les compagnons du prophète, sur leurs descendants et sur l'histoire des califes, jusqu'à son propre temps. Il y ajouta aussi beaucoup de documents nouveaux qu'il avait réunis personnellement à Bedr. Le premier volume, qui contient la biographie de Mahomet, avec des détails sur tous ceux des compagnons qui étaient présents à la bataille de Bedr, a été retrouvé par M. le docteur A. Sprenger, à Cawnpore. C'est une découverte inestimable qui suffirait seule à illustrer le nom de celui qui l'a faite. M. William Muir s'accorde avec M. le docteur Sprenger pour attacher la plus haute importance à l'ouvrage du *Kâtib al Vâckidi*, bien qu'il n'y trouve guère moins de crédulité que dans les autres historiens arabes. Cette biographie du prophète est composée presque entièrement de traditions détachées, qui ont été arrangées en chapitres, selon le sujet et selon une sévère chronologie. La chaîne des témoignages est donnée pour

[1] Ce n'est qu'une partie de l'ouvrage de Vâckidi, publiée à Calcutta, 1855-1856, par M. Alfred de Kremer.

chaque tradition séparée; et quand ils sont contradictoires, l'auteur se prononce parfois sur leur valeur relative.

Le quatrième des anciens biographes du prophète est Tabari (Aboû-Djafar-ibn-Djarir-al-Tabari). Né en 224 de l'hégire, à Amoul, dans le Tabarestan, et mort à Bagdad, en 310 (846-932), il avait été un des imans les plus éclairés et les plus respectés de son temps. Tabari, qu'on a surnommé quelquefois le Tite-Live des Arabes, avait composé des annales universelles, où se trouvent à leur ordre la vie de Mahómet et le récit des conquêtes de l'Islam. Ce qu'on en connaissait sur ce dernier point et ce qu'on en avait publié jusqu'à ces derniers temps, ne commençait qu'à la mort du prophète[1]. Le reste de ce qui touche Mahomet était regardé comme perdu, quand le docteur A. Sprenger, envoyé à Lucknow pour y inspecter les bibliothèques indigènes, découvrit, parmi de vieux manuscrits abandonnés, toute la partie de l'ouvrage de Tabari, qui s'étend de la naissance du

[1] L'ouvrage entier de Tabari, composé de vingt parties, à ce que l'on croit, est intitulé : *Annales des rois et des envoyés de Dieu*. Les 3e, 4e et 5e parties sont consacrées presque entièrement à Mahomet. M. J. G. L. Kosegarten n'a donné l'extrait de la 5e partie que pour les guerres qui suivirent la mort du prophète (Gryphiswaldiæ, in-4, arabe et latin, 1831-1853). M. Louis Dubeux a traduit le début de l'ouvrage de Tabari, d'après la version persane, pour le Comité oriental de Londres (Paris, 1836, in-4, 280 pages). Ce fragment va de la création du monde à l'histoire de Job et de Joseph. Il comprend aussi les vingt-huit fameuses questions posées par les Juifs à Mahomet sur la Genèse et sur Adam. Il n'y a donc jusqu'à présent qu'une faible portion des *Annales* de Tabari qui nous soit connue.

prophète au siége de Médine, cinq ans avant sa mort. C'est le quatrième volume[1] de Tabari, extrait en majeure partie des ouvrages d'Ibn-Ishâc et de Vâckidi. Mais, outre l'autorité nouvelle qu'il confère à ces biographes en les répétant, Tabari donne aussi des informations qu'on chercherait vainement ailleurs. Cependant il ne faut les employer qu'avec précaution, parce que Tabari est un partisan prononcé d'Ali, et qu'il n'est pas toujours impartial envers les Ommyades et pour tout ce qui les concerne.

Ainsi le Coran, les six collections sunnites et les quatre biographies que je viens de nommer, telles sont les sources principales de l'histoire du mahométisme à ses débuts. Il y en a aussi quelques autres moins importantes, que je passe sous silence pour ne pas allonger ces détails outre mesure[2]. MM. W. Muir, A. Sprenger et Nöldeke, déclarent que toutes les autorités qui dépassent la dynastie des Abassides n'ont presque aucun poids à côté de celles-là ; et une saine critique doit nécessairement approuver cette opinion[3].

[1] Il manque encore la partie du récit qui doit s'étendre du siége de Médine à la mort de Mahomet. Il est probable que ces morceaux existent toujours, et que quelque rival heureux de M. A. Sprenger parviendra à les retrouver dans l'Inde.

[2] Voir M. Nöldeke, *Histoire du Coran*, préface, pages XVII et suivantes.

[3] Il est clair que ceci ne peut pas s'appliquer aux ouvrages postérieurs, quand ils citent des auteurs anciens. Ainsi le *Dictionnaire biographique des Compagnons*, par Ibn Hidjr, n'en est pas moins précieux, quoiqu'il ait été fait huit cent cinquante ans après l'Hégire, quand il donne des extraits des premiers biographes, Ibn Ocba, Abou Ma shar, etc.

Après les Abassides (750-1258), il n'y a plus rien à recueillir des traditions primitives, et tout ce qu'on peut faire, c'est d'en inventer de nouvelles, qui sont trop souvent aussi extravagantes qu'elles sont fausses. Mais, grâce aux autorités des premiers temps, on peut atteindre, avec une sûreté satisfaisante, à la vérité historique. Si l'on ne sait pas encore de Mahomet tout ce que notre curiosité voudrait en apprendre, tout ce que l'on en sait est assez authentique pour qu'on puisse s'y fier presque sans aucune chance d'erreur.

Je veux analyser, du moins en partie, une de ces biographies musulmanes, afin qu'on sache précisément ce qu'elles valent. Je choisis naturellement celle d'Ibn-Hishâm. Elle est la plus célèbre et la plus complète de toutes; elle est la plus ancienne aussi de celles qui sont parvenues jusqu'à nous. De plus, elle a gardé la presque totalité du texte d'Ibn-Ishâc; et par là, en une seule œuvre, elle nous en présente deux, précieuses par leur date et par leur exactitude. M. Gustave Weil, qui a déjà si bien mérité de l'histoire du mahométisme, vient d'en publier une traduction en allemand [1], et c'est d'après cette traduction que je

[1] L'ouvrage de M. G. Weil, en allemand, forme deux volumes in-12, de 390 et 364 pages, Stuttgart, 1864, *Das Leben Mohammed's nach Mohammed-Ibn-Ishâc*, *bearbeitet von Abd-el-Malik-Ibn-Hishâm*. Le premier comprend de la naissance de Mahomet à la bataille contre les Bénou-Souleima; le second, depuis l'expédition de Sawik jusqu'à la mort de Mahomet. L'ouvrage est dédié à M. le professeur J. Stæhelin, qui en a fait généreusement les frais. M. Wustenfeld avait donné antérieurement le texte arabe du *Sirat-er-raçoul*.

vais résumer la composition du *Sirat-er-raçoul*, ou Vie du Prophète.

Ibn-Hishâm, qui se donne à lui-même le titre de grammairien, déclare d'abord comment il compte traiter l'ouvrage de son prédécesseur. Il le connaît par le récit de Ziyad-Ibn-Abd-Allah Albakkaïdj, qui l'avait entendu directement d'Ibn-Ishâc lui-même. Avec l'aide de ce livre, il se propose de raconter la généalogie et la vie entière du prophète en remontant à Ismaël, fils d'Abraham. Mais il ne s'arrêtera, parmi les descendants d'Ismaël, qu'à ceux dont est sorti Mahomet, et il se bornera ensuite à ce qui regarde uniquement la vie de l'Envoyé de Dieu. « Aussi, dit-il, je laisserai de côté dans le livre d'Ibn-Ishâc, toute digression qui ne se rapporte pas à Mahomet, tout récit dont on ne peut retrouver l'origine dans le Coran, et qui n'a aucune relation à l'Écriture, soit pour la prouver, soit pour l'éclaircir. J'éliminerai en outre les vers cités par Ibn-Ishâc, toutes les fois que ces vers ne sont pas reconnus par les autres écrivains versés dans la littérature poétique. Enfin, je repousserai toutes les choses qui peuvent être odieuses à raconter, ou nuire à la réputation de quelqu'un, ou même dont la certitude n'a pas été confirmée par Albakkaïdj ; mais je conserverai absolument tout le reste, en le contrôlant par l'ensemble de la tradition et par la connaissance que je pourrai avoir personnellement de certains faits. »

Fidèle à ces règles de critique, Ibn-Hishâm déroule

la descendance d'Ismaël, d'après Ibn-Ishâc, appuyé de Ziyad-Ibn-Abd-Allah Albakkaïdj. Il interrompt la liste des douze fils d'Ismaël, pour rectifier le nom de l'un d'eux que, selon lui, Ibn-Ishâc ne donne pas très-correctement. Chaque fois qu'il fait une rectification ou une addition, il se contente de cette formule : « Ibn-Hishâm dit » ; et il reprend ensuite, selon son habitude : « Ibn-Ishâc dit ». Les deux livres se développent donc côte à côte, en s'enchevêtrant l'un dans l'autre, et cet entrelacement ne cesse qu'avec la fin de tous deux. La généalogie, dans tous ses détails et comprenant deux parties, ne remplit pas moins de cent pages avant d'arriver à la naissance du prophète, fils d'Amina. Ibn-Ishâc et Ibn-Hishâm s'arrêtent assez longuement à l'éducation de Mahomet et à son mariage avec Khadîdja, et la troisième partie de l'ouvrage va jusqu'à ses premières visions prophétiques. La quatrième s'étend de la conversation que Mahomet eut en rêve avec l'ange Gabriel, jusqu'à la première émigration en Abyssinie. Cette partie comprend la conversion de Khadîdja, celle d'Ali, le premier croyant parmi les hommes, celle de Zeïd, fils de Hâritha, le second croyant, celle d'Abou-Becr et de ses amis. La conversion du fameux Omar, rapportée dans la cinquième partie, ne vint qu'un peu plus tard. Le Sirat-er-raçoul en donne deux versions, l'une d'après les gens de Médine, et l'autre d'après les gens de la Mecque. La sixième partie commence par le voyage nocturne de Mahomet à Jérusalem, la mort de Khadîdja, la con-

version des six Khazradjs de Yathrib, les deux réunions sur la Colline, les serments reçus par Mahomet, la fuite à Médine, où l'avaient précédé ses plus fermes adhérents, etc., etc.

Tous ces témoignages sur les commencements de l'Islam sont d'autant plus sûrs qu'Ibn-Ishâc, mort au milieu du second siècle de l'Hégire, n'a le plus souvent entre lui et le prophète que deux ou trois témoins, qu'il désigne toujours nominativement. C'est ainsi qu'en racontant la vocation de Mahomet il s'appuie sur ce que lui a dit Az-Zouhri, lequel tenait le fait d'Ourva, fils d'Azzarbeïr, lequel le tenait d'Ayésha, la femme que Mahomet a le plus aimée après Khadîdja, et qui, toute jeune encore, reçut son dernier soupir. Quand Ibn-Ishâc parle de l'Hégire ou de la fuite à Médine, c'est encore d'après les mêmes autorités. Ayésha, la mère des croyants, avait raconté le départ de son mari avec Abou-Becr à Ourva, fils d'Azzoubeïr, lequel l'avait redit à un autre homme digne de foi, lequel l'avait redit à Ibn-Ishâc lui-même. De cette manière, la tradition remonte toujours jusqu'au prophète en personne, et comme le trajet est assez court, il y a peu de risque qu'elle s'égare. Pour les derniers moments de Mahomet, c'est encore Ayésha qui dépose; elle a rapporté tous les détails à Oubeid-Allah, lequel les a transmis à Zouhri, qui à son tour les a transmis à Iakoub, fils d'Otbé; et c'est de Iakoub que les tient Ibn-Ishâc, dont le récit est confirmé par Ibn-Hishâm.

Les deux auteurs poursuivent ainsi leur carrière en

ne négligeant aucun épisode de la vie du prophète, indiquant avec la plus pieuse exactitude la source d'où ils l'empruntent, et le reproduisant avec toutes les variantes, quand il y en a dans les Hâdiths. C'est comme un réseau à mailles serrées, et il est bien difficile que la vérité leur échappe. Tout dévots qu'ils sont, ils ne sont pas très-crédules, et le Sirat-er-raçoul, en restant très-près de la légende, n'a presque pas de faits invraisemblables ou impossibles. Ibn-Ishâc et Ibn-Hishâm sont enthousiastes; mais ils ne sont pas aveugles, et l'histoire la plus raisonnable peut se contenter en général de leurs récits, où tout est d'ailleurs parfaitement classé, régulier, simple et clair.

Ce qui y ajoute encore un très-grand prix, c'est que la narration est à chaque instant relevée par des citations poétiques qui jettent le plus grand jour sur les événements et sur les mœurs des Arabes à cette époque. Ibn-Ishâm, très-scrupuleux en sa qualité de grammairien, n'a cru pouvoir admettre les citations qu'après un examen critique; on peut s'en fier à lui. C'est tout à la fois et l'histoire du prophète et l'histoire de la poésie arabe de son temps.

Je ne pousserai pas plus loin l'analyse du Sirat-er-raçoul. On peut voir maintenant ce qu'il est, et les deux écrivains-frères, à qui on le doit, prendront rang désormais parmi les autorités les plus hautes de l'histoire de Mahomet.

CHAPITRE II

L'ARABIE AVANT LE MAHOMÉTISME

Sincérité très-louable des traditions musulmanes; leur exactitude générale; elles n'ont rien caché de ce qui a précédé et préparé Mahomet. — État des tribus arabes avant le mahométisme; elles prétendaient toutes remonter à Abraham; vie nomade et guerres perpétuelles; commerce par caravanes; stations importantes dans quelques villes; la Mecque et Yathrib, plus tard Médine; quelques grands marchés; foires annuelles; culture de la poésie; les Moallacât; les quatre mois de trêve. Religion de ces tribus, idolâtrie et fétichisme; vaines tentatives du mosaïsme et du christianisme; rapports de l'Yémen avec la cour de Constantinople et l'Abyssinie; défaite du Nedjâchi devant la Mecque; sainteté et antiquité de la Caaba. Règne de Cossayy; son pouvoir; il bâtit la Mecque; ses successeurs, ancêtres de Mahomet. — Mouvement religieux des esprits; précurseurs de Mahomet; Hanyfes attachés à la foi d'Abraham : Varaka, Othmân, fils d'Alhouveyreth, Oubeïdallah, et surtout Zeïd, fils d'Amr; poésies d'Ommayya très-populaires et à demi mahométanes.

J'avoue que je suis très-frappé de cette sollicitude et de cette sincérité de l'Islamisme. On ne peut pas se livrer à des efforts plus sérieux ni plus constants pour arriver à la vérité et pour la transmettre aux autres. Sans doute, à côté de ces documents authentiques, il s'est formé une légende qui est devenue avec le pro-

grès des temps bien déraisonnable, surtout entre les mains des Persans et des Turcs ; mais l'histoire a son ample part dans les traditions que les premiers califes se sont attachés à recueillir ; et ces traditions offrent toute l'exactitude qu'on peut exiger de cette époque et de ces pays. Chez une nation où il n'y avait ni administration, ni presque de gouvernement organisé, on ne pouvait procéder autrement qu'on ne l'a fait ; à défaut d'archives et de papiers d'État, que ces peuples n'ont jamais employés et n'emploient pas encore, on a interrogé des témoins dignes de foi, et l'on a consigné scrupuleusement leurs dépositions, qui ont bientôt acquis un caractère officiel et orthodoxe. Une enquête de ce genre, si elle avait eu lieu dans une civilisation telle que la nôtre, aurait été accomplie probablement avec plus de précision et de régularité ; mais il est douteux qu'elle l'eût été avec autant de candeur ; et nos historiographes, quand nous en avons eu, n'ont pas brillé par une véracité irréprochable. Au contraire, on peut se fier aux musulmans des premiers siècles de l'Hégire ; et si parfois ils ont été égarés par leur enthousiasme, jamais du moins ils n'ont calculé le mensonge. Ce n'est pas une des moindres singularités de l'Islam d'avoir porté une si vive lumière sur ses origines ; et c'est un avantage qui restera son privilége, parmi les peuples qui tiennent une place sur la scène de l'histoire[1]. Somme toute, il n'y a pas de na-

[1] Voltaire fait une remarque analogue en commençant l'histoire de Mahomet dans l'*Essai sur les mœurs*, chap. VI.

tion au monde qui ait moins perdu de cette partie de son passé qu'elle voulait conserver; et la nôtre par exemple, malgré de très-légitimes prétentions, connaît beaucoup moins bien Charlemagne que les musulmans ne connaissent Mahomet, venu près de deux siècles avant lui.

Cependant tout grand qu'est Mahomet, il n'a point échappé à la loi commune. Seul parmi les chefs des hommes, il a fondé tout à la fois une religion, un peuple et un empire. Mais il a trouvé des matériaux tout préparés pour son œuvre : deux grandes croyances antérieures, auxquelles il a fait les plus larges emprunts, des populations idolâtres cherchant un dogme nouveau qui leur fût approprié, et des tronçons épars d'une nation qui ne demandait pas mieux que de se réunir sous un chef vénéré et puissant, pour terminer une anarchie séculaire et dévastatrice. Ce n'est rien ôter au génie de Mahomet que de montrer comment son succès a été possible. Bien d'autres ont échoué là où il a réussi; et sa part individuelle reste immense, quelle que soit celle des circonstances où il a paru et sans lesquelles il serait inexplicable.

Il est d'ailleurs inutile de remonter très-haut dans l'histoire du peuple arabe, ou pour mieux dire de ces tribus innombrables, aussi obscures que divisées, qui parcouraient et peuplaient la presqu'île arabique, depuis l'Yémen, l'Hadramaut et le Mahra, au sud, jusqu'au golfe Persique et à la Syrie, au nord ; et depuis l'Oman et le Bahrayn, à l'est, jusqu'au Hidjâz, à

l'ouest, en passant par le Nedjd, ou pays haut, qui occupe tout le centre[1]. Ces tribus se vantaient en général de descendre d'Abraham ; et leur langue, par ses rapports avec l'hébreu, attestait que le peuple arabe et le peuple juif avaient un même berceau. C'était donc du nord que la population était arrivée dans la presqu'île ; mais il paraît bien qu'avant cette invasion le midi de l'Arabie avait ses habitants indigènes, qui se distinguèrent longtemps de leurs voisins et des conquérants[2].

Toutes ces peuplades étaient perpétuellement en guerre les unes avec les autres. Dans une contrée brûlante et déserte, la vie était excessivement pénible ; et l'on s'arrachait mutuellement par le pillage le peu de richesse que procurait un travail accablant et précaire. L'élève des troupeaux était la ressource ordinaire de ces races nomades. Les plus industrieuses et les plus assises s'adonnaient au commerce, et de grandes caravanes partaient chaque année du sud, pour aller au nord en Syrie et en Mésopotamie échanger et rapporter des marchandises précieuses et rares. Mais il fallait toujours avoir les armes à la main pour

[1] M. Caussin de Perceval a consacré ses deux premiers volumes presque tout entiers à l'histoire très-confuse de ces tribus depuis les temps les plus reculés jusqu'à Mahomet. C'est une suite non interrompue de combats, de pillages, de vengeances, d'établissements et de ruines de principautés. C'est un tableau fort curieux, qui fait bien comprendre la vie de ces nomades à demi sauvages. Voir aussi le Ier volume de M. W. Muir, p. CVI à CCLXXI.

[2] Il est à remarquer que le nom d'Arabes, *Ariba*, est celui des plus anciens habitants de la contrée.

défendre ces sociétés ambulantes de marchands, qui étaient en même temps des guerriers. Ces caravanes étaient forcées de ne point traverser le centre, qui restait à peu près inaccessible ; elles s'éloignaient peu des bords de la mer, en contournant la presqu'île, soit par l'est, soit surtout par l'ouest. Les principales suivaient le Hidjâz sur les côtes de la mer Rouge, et elles y avaient quelques stations importantes, où elles pouvaient trouver de l'eau et renouveler leurs provisions[1].

Ces stations devinrent naturellement des villes où les populations se fixèrent un peu davantage ; mais ces villes furent toujours très-peu nombreuses, et c'est à peine si l'on en compte cinq ou six vraiment illustres dans le cours des temps : Mareb ou Saba, dans l'Yémen ; Guerra, sur le golfe Persique et sur la route de l'est ; Pétra, au nord-ouest, avec son port d'Akaba sur la mer Rouge, puissante et très-riche entre les mains des Nabatéens, au début de l'ère chrétienne, grâce à la protection de Rome ; Hîra, fondée deux siècles plus tard sur les bords de l'Euphrate, non loin de la moderne Koufa, et qui fut le siége d'un empire arabe assez étendu jusqu'à la con-

[1] Hidjâz en arabe signifie *barrière*, et l'on désigne par là les chaînes de montagnes qui s'étendent de la Palestine à l'extrémité sud de la presqu'île et à l'Yémen. Elles courent parallèlement à la mer Rouge. Le Hidjâz est ainsi une longue bande de près de cinq cents lieues et d'une largeur variable. Il est probable que les caravanes y étaient plus protégées contre les vents d'est qu'elles n'auraient pu l'être sur les hauts plateaux du Nedjd.

quête sous Mahomet; et par-dessus toutes les autres, la Mecque et Yathrib, depuis Médine, auxquelles étaient promises de si grandes destinées, et qui se trouvaient placées dans une heureuse situation, à mi-chemin à peu près de l'Yémen et de la Syrie[1]. A part ces villes, qui ne purent jamais être très-peuplées ni très-tranquilles, le reste de la contrée était sans cesse livré au désordre, par suite des déplacements nécessaires de toutes ces tribus, de leurs dissensions et de leurs luttes implacables.

Cependant au milieu même de ces troubles permanents, il y avait entre elles quelques liens qui pouvaient amener un meilleur avenir. Ainsi elles avaient établi des marchés annuels où l'on se rendait de toutes les parties de l'Arabie, celui d'Ocâzh entre autres, oasis entre Taïf et Nakla, non loin de la Mecque. Ce marché se tenait le premier jour du septième mois de l'année. A ces réunions, les tribus ennemies vidaient souvent leurs différends par arbitres; elles échangeaient leurs prisonniers de guerre; elles réglaient une foule d'affaires communes, pour lesquelles on n'avait pas d'autres occasions aussi commodes. Surtout, on y faisait assaut de poésie; car ces peuplades, toutes barbares qu'elles étaient, aimaient les vers presque aussi ardemment que les combats. Dans les intervalles de loisir que laissaient toujours les trans-

[1] La Mecque et Médine font partie du Hidjâz. La Mecque est plus spécialement, avec Djeddah, dans le Tihâma, ou contrée chaude et maritime.

actions, chaque tribu produisait son poëte le plus habile; le concours était jugé par l'assistance entière, et le vainqueur, outre la gloire qu'il acquérait pour lui et pour les siens, voyait souvent sa pièce de vers, sa cacîda, transcrite en lettres d'or, attachée aux murs sacrés de la Caaba de la Mecque. Ces poëmes, sanctionnés par le libre assentiment des auditeurs, devenaient célèbres sous le nom de Poëmes dorés ou Poëmes suspendus (Moudhahabât ou Moàllacât)[1].

Mais la poésie malheureusement peut s'accorder très-bien avec des mœurs grossières et féroces; elle ne les adoucit qu'à la longue; quelquefois même elle ne peut rien sur elles, et la délicatesse de l'esprit qu'elle suppose n'exclut pas les habitudes les plus sanguinaires et les plus odieuses. Il y en a mille exemples à côté de celui que nous présentent les Arabes de ces époques reculées.

Du reste, comme pour se rendre à ces marchés annuels et en revenir avec une suffisante sécurité il fallait un certain temps, et qu'ils étaient toujours précédés ou suivis de quelque pèlerinage à des lieux saints, la nécessité avait imposé une trêve à la fureur

[1] M. Caussin de Perceval a donné la traduction de plusieurs de ces Moàllacât, dans son second volume : celle d'Imroulcays, fils de Hodjr, p. 326; celle de Tarafa, p. 352; celle de Hârith, fils de Hilltzé, p. 366; celle d'Amr, fils de Colthoum, p. 384; celle d'Antara, p. 521; celle de Zohayr, fils d'Abou-Solma, p. 530, etc. Tous ces poëtes sont un peu antérieurs à Mahomet ou ses contemporains. Ils ne chantent guère que l'amour ou les batailles, leurs plaisirs ou leurs exploits.

des combats; il y avait quatre mois dans l'année où il était interdit de se servir des armes et d'inquiéter les caravanes et les voyageurs. On ne peut pas croire que tout indispensable qu'était cet usage, il n'ait jamais été violé; mais combattre durant les mois réservés était toujours un sacrilége, que l'on regardait généralement avec horreur, et qui provoquait les plus terribles expiations [1].

Quant à la religion de ces peuplades, elle était aussi ardente que toutes leurs autres passions; mais elle était, comme il est facile de le supposer, bien peu éclairée. Jadis elle avait été celle même d'Abraham, c'est-à-dire l'adoration d'un Dieu unique, aux volontés duquel l'homme devait être profondément soumis; mais ensuite ces pures notions que l'Islam devait réveiller s'étaient éteintes, ou du moins très-affaiblies, et une aveugle idolâtrie les avait remplacées presque toutes. Cette idolâtrie était descendue même au plus absurde fétichisme; et, outre les divinités particulières de chaque tribu, représentées le plus souvent par des statues, les adorations s'adres-

[1] Ainsi peu d'années après la naissance de Mahomet, les Coraychites et les Benou-Hawâzin en vinrent aux mains pendant le mois lunaire de Dhoulcada, où se tenait la foire d'Ocâzh. Le souvenir de cette lutte impie a été consacré sous le nom de guerres de Fidjâr, ou guerres sacriléges. Elle avait commencé par des défis individuels et des rixes durant le marché. Aussi, pour prévenir le retour de ces scènes déplorables, on convint que chacun serait tenu de déposer ses armes avant de prendre part à la foire, et elles étaient confiées pour ce temps à quelque personnage considérable; voir M. Caussin de Perceval, t. I, p. 296 et suiv.

saient aux objets les plus vulgaires de la nature; et, par exemple, à des pierres. Cependant les antiques relations entre les Juifs et les Arabes avaient toujours continué, et le judaïsme avait fait bon nombre de prosélytes; il avait poussé ses colonies laborieuses et avides dans les parties septentrionales de la presqu'île, et elles étaient parvenues jusqu'à Médine et à la Mecque, sans se mêler à la population indigène. Dans le troisième siècle de notre ère, un des plus illustres tobbas ou rois de l'Yémen avait converti ses sujets à la foi juive.

A côté du judaïsme, le christianisme avait fait plus de conquêtes, sans étendre non plus son action très-loin. Il avait pénétré en Arabie par le nord et aussi par le sud. Dès le second siècle, saint Barthélemy et saint Panténus, parti d'Alexandrie, avaient, disait-on, prêché le christianisme dans l'Yémen. Ce qui est plus certain, c'est qu'en 343 l'empereur Constance II y envoyait une ambassade pour s'assurer de l'alliance des princes himyarites contre la Perse. Dans cette ambassade se trouvaient un évêque et des moines qui obtinrent, malgré l'opposition des Juifs, la permission de bâtir trois églises, l'une à Zhafâr, capitale du tobba, l'autre à Aden, entrepôt, dès cette époque, du commerce des Indes, et une dernière dans une ville sur le golfe Persique. Cette mission avait eu surtout pour résultat d'établir des relations suivies entre Constantinople et les chrétiens de l'Yémen. Aussi lorsque la ville chrétienne de Nadjrân fut saccagée et détruite,

en 523, par le féroce Dhou-Novâs, fervent adepte du judaïsme[1], les victimes adressèrent leurs plaintes à l'empereur Justin Ier. Sur sa prière, le nédjâchi ou roi d'Abyssinie, nommé Caleb, se chargea de punir les forfaits de Dhou-Novâs. L'Yémen fut conquis par les Abyssins, et converti au christianisme vers l'an 530. Saint Grégentius, qu'y avait envoyé le patriarche d'Alexandrie, donna à cette contrée un code, emprunté en grande partie aux lois romaines[2]. Mais l'empire himyarite, un instant détruit, se releva contre l'étranger par l'appui de la Perse ; et, sous les vice-rois qu'elle maintint dans l'Yémen, les religions païenne, juive et chrétienne purent jouir d'une tolérance égale, jusqu'à ce qu'elles vinssent toutes les trois disparaître dans l'Islamisme[3], un siècle environ après la conquête abyssinienne.

Ainsi, ni le judaïsme ni le christianisme n'avaient pu faire des progrès bien étendus ni bien durables dans la presqu'île. Tantôt accueillis, tantôt repoussés,

[1] M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. I, p. 121 et suiv.

[2] Lambecius, dans ses *Commentaires* sur la Bibliothèque impériale de Vienne, t. V, p. 131, nous apprend que l'original de ce code, écrit en grec, se trouvait dans la riche collection dont il faisait le catalogue. Voir M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. I, p. 143. C'était un immense bienfait que ce code apporté aux Arabes de l'Yémen, par un évêque chrétien; mais le peuple auquel il s'adressait n'était pas mûr pour en profiter.

[3] M. Caussin de Perceval, *ibid*, p. 159. Il faut lire tout ce qui concerne les rois de l'Yémen, descendants d'Ismaël, et le christianisme à Nadjrân, dans le *Sirat-er-raçoul*, d'Ibn-Ishâc et Ibn-Hishâm, traduction de M. G. Weil, t. I, p. 8 et 14.

ils n'avaient pas jeté de racines profondes et solides. De longs siècles d'efforts inutiles attestaient non pas précisément leur impuissance, mais l'incapacité des races qu'ils essayaient de convertir à des dogmes et à des mœurs qui n'étaient pas faits pour elles. Au fond, l'idolâtrie était resté la religion dominante ; et, par la diversité capricieuse à laquelle elle se prêtait, elle convenait beaucoup mieux à l'indépendance turbulente et à la division infinie des tribus, qui la pratiquaient avec le plus violent fanatisme. Aussi quand un des vice-rois abyssins de l'Yémen, Abraha-el-Achram, fit construire, en concurrence contre la Mecque, une magnifique église à Sana, et prétendit y attirer les hommages des Arabes, aux dépens de la Caaba, le soulèvement fut général. En vain Abraha-el-Achram conduisit une armée sous les murs de la Mecque, l'année même de la naissance de Mahomet, l'année de l'Éléphant (570 après J.-C) [1]. Sa défaite ne fit que donner à l'idolâtrie plus de force et de cohésion.

Parmi tous les lieux saints qu'avaient consacrés les respects superstitieux des peuples et les intérêts du commerce, la Mecque tenait la première place; et comme les caravanes les plus importantes devaient nécessairement y passer et s'y arrêter, elle avait

[1] Voir *Sirat-er-raçoul*, traduction allemande de M. G. Weil, t. I, p. 34 et 102. L'*année de l'Éléphant*, c'est ainsi qu'on appelle l'année où naquit le prophète, à cause de l'éléphant sur lequel était monté Abraha, et qui sans doute étonna beaucoup les habitants de la Mecque, et les terrifia.

acquis un renom qui s'était propagé dans l'Arabie entière [1]. On en faisait remonter l'origine vénérable jusqu'à Abraham lui-même; et la fameuse source de Zemzem était celle que l'ange Gabriel avait fait jaillir du sol, lorsque le jeune Ismaël, perdu dans le désert, allait y périr de soif avec sa pauvre mère. Comblée par les Djorhomites, elle fut creusée de nouveau par Abd-el-Mouttalib, grand-père de Mahomet. La Caaba avait été construite par Abraham, de ses propres mains, quand il était venu revoir son fils exilé; et la Pierre noire, incrustée dans un des angles du temple, pour marquer le point où doivent commencer les tournées des pèlerins (Tavâf), avait été apportée des cieux par l'ange Gabriel. D'abord elle était d'une blancheur éblouissante; mais l'attouchement des pécheurs l'avait bientôt noircie. Non loin de cette pierre miraculeuse, on montrait, et l'on montre encore aujourd'hui, un fragment de roche sur lequel montait Abraham (*Macâm Ibrahim*), avec son fils Ismaël, pour travailler plus à l'aise. Abraham avait donné à la Caaba, le Carré, d'assez petites dimensions : neuf coudées de haut, sur trente-deux de long et vingt-deux de large. Elle n'avait pas de porte qui la fermât,

[1] Diodore de Sicile est le premier historien de l'antiquité, un demi-siècle avant l'ère chrétienne, qui parle des temples vénérés par les Arabes, et d'un, entre autres, qui passait pour le plus saint de tous dans l'Arabie entière, l. III, ch. XLIV, p. 157, lig. 53, édition Firmin Didot. Mais les renseignements donnés par Diodore de Sicile ne sont pas assez clairs pour qu'on puisse affirmer qu'ils se rapportent au temple de la Caaba. Il parle aussi d'un autre temple moins célèbre, même livre, ch. XLIII, § 4.

et elle était au niveau du sol, au lieu d'être élevée au-dessus, comme elle l'est actuellement [1]. Détruite par l'irruption d'un torrent, vers le milieu du second siècle de notre ère, elle avait été reconstruite par la tribu des Djorhom, qui dominaient alors la Mecque. Cinquante ans plus tard environ, elle avait été pieusement visitée par un tobba de l'Yémen, Abou-Carib, vers 206 de l'ère chrétienne, qui lui avait fait une couverture d'étoffes précieuses, et y avait posé une porte avec une serrure, pour mettre en sûreté les dons précieux qu'accumulait sans cesse la générosité des pèlerins.

La garde d'un temple si vénéré était une des fonctions les plus recherchées, et les tribus s'en disputaient l'honneur. Aux Djorhomites avaient succédé les Chozâa, auxquels on devait d'avoir retrouvé la Pierre noire, soustraite par leurs adversaires et cachée quelque temps. Puis, après deux siècles et demi de possession, les Khozâa avaient été supplantés par les Coraychites, tribu qui s'était enrichie successivement par le commerce, et qui eut le bonheur d'avoir un

[1] M. W. Muir a donné plusieurs plans pour représenter la ville de la Mecque et ses environs (t. I, p. 5), la Caaba, avec toutes les constructions qui l'entourent, et la Pierre noire (t. II, p. 18), de grandeur naturelle. Cette pierre, dont les bords sont assez lisses et couverts d'une inscription, paraît être un assemblage de plusieurs autres ; elle est actuellement placée à l'angle oriental de la Caaba et à cinq pieds au-dessus du sol. M. William Muir n'a pas pu prendre lui-même les dessins qu'il donne; ils sont empruntés aux voyages de Burckhardt, d'Ali Bey et de Burton, et l'on peut se fier à leur exactitude. On peut d'ailleurs les comparer à ceux de Niebuhr et de d'Ohsson.

chef des plus entreprenants et des plus habiles dans la personne de Cossayy, fils de Kilab, le quatrième aïeul de Mahomet. La fortune extraordinaire de Cossayy prépara certainement les voies à celle du prophète; et même, indépendamment de cette circonstance, la carrière de Cossayy mérite la plus grande attention, et elle est faite pour exciter beaucoup d'intérêt [1].

Issu d'une tribu obscure des Odzrah en Arabie-Pétrée, il entra en rapport avec les Khozâa, et obtint bientôt la confiance de Holayl, leur chef, qui lui donna la main de sa fille. Mais les tribus des Kinâna, ennemis des Khozâa, gagnant tous les jours de l'ascendant, il se fit leur confédéré [2]; et, avec leur aide, après une lutte sanglante, il devint maître reconnu des clefs de la Caaba et de la ville de la Mecque, qui lui obéit plus de quarante ans. Quand on parle de la Mecque à cette époque, le milieu du cinquième siècle de notre ère, il faut bien savoir qu'il n'y avait point encore en ce lieu de ville proprement dite : « La vénération des Arabes pour la Caaba et pour le sol même qui l'environnait

[1] On ne sait pas au juste la date de la naissance ni de la mort de Cossayy; il mourut vers 480, dans une extrême vieillesse, et il conquit le pouvoir vers 440; voir le *Sirat-er-raçoul* de M. G. Weil, t. I, p. 57, et M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. I, p. 235 à 251.

[2] On se confédérait avec un homme d'une tribu différente, quand on ne trouvait pas dans la sienne tous les avantages qu'on désirait. On acquérait ainsi tous les droits et on contractait tous les devoirs de la tribu dans laquelle on entrait; voir M. A. Sprenger, *Life of Mohammad*, p. 17.

était si grande, dit M. Caussin de Percèval[1], qu'ils n'avaient pas osé jusqu'alors prendre de demeures fixes ni construire de maisons dans le voisinage de ce sanctuaire. On passait la journée à la Mecque, c'est-à-dire dans la circonscription du terrain particulièrement sacré ; mais le soir on s'éloignait par respect. » Cette enceinte si respectée, le Haram, comprenait toute la vallée de la Mecque, dont la circonférence est d'une quinzaine de lieues. Chaque tribu avait dans le Haram, qui était devenu un véritable asile, ses idoles particulières ; et les Kinâna avaient pu placer la leur, Hobal, non loin de la Caaba, au-dessus d'un puits, où elle recevait presque autant d'hommages que la Pierre noire elle-même. Aussi Hobal fut-il placé plus tard par Cossayy dans l'intérieur et dans le trésor de la Caaba. Al-Lât et Al-Ouzza, si souvent mentionnées dans le Coran, étaient les idoles des Thagyf de Taïf; d'autres étaient placées sur les collines sacrées de Safa et de Marvah, comprises dans la ville, et où jadis Agar avait cherché vainement de l'eau pour étancher la soif de son fils mourant. C'était donc, comme le dit très-bien M. A. Sprenger, une religion fédérative [2]; et nous verrons qu'au temps de Mahomet les idoles accumulées autour de la Caaba montaient à près de quatre cents.

Cossayy, investi de la charge du Haram, après de

[1] *Sirat-er-raçoul*, de M. G. Weil, t. I, p. 61, et M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. I, p. 236.

[2] M. A. Sprenger, *Life of Mohammad*, p. 6, Allahabad, 1851, in-8°.

longs combats, voulut en assurer tous les priviléges à lui et à ses successeurs, en s'y fixant par une résidence perpétuelle. Il résolut donc de bâtir une ville dans le Haram ; et comme les Coraychites, craignant de se souiller d'un sacrilége, hésitaient à abattre les arbres dont la vallée était couverte, il y porta le premier la hache pour donner l'exemple, et la ville fut bientôt bâtie. Il est probable que la Caaba fut aussi reconstruite ; du moins il paraît certain qu'elle fut alors pour la première fois couverte d'une toiture en bois. Des quartiers divers furent assignés aux nombreuses familles des Coraychites. Cossayy se fit élever tout près de la Caaba un palais, où une salle avait été réservée pour les réunions du conseil de la tribu (Dâr-el-Nadwah) ; mais au lieu de faire un domaine public de cet Hôtel du conseil, il en resta prudemment le propriétaire, afin de pouvoir en disposer à son gré pour les convocations. Tout Coraychite ou confédéré âgé de quarante ans avait droit d'entrée au conseil. On n'y décidait rien à la majorité des suffrages, car on n'y votait pas. C'était au plus sage ou au plus éloquent de faire prévaloir son avis et d'y amener ses antagonistes par la persuasion, seul moyen, sans parler de la force, que ces barbares eussent imaginé pour résoudre les questions d'intérêt commun.

A ces attributions de gardien de la Caaba et de président du conseil de la confédération, Cossayy en joignit d'autres non moins importantes. C'était lui

qui dans le Dâr-el-Nadwah remettait officiellement le drapeau confédéré (le Liva) au chef coraychite chargé de l'expédition qui avait été décidée ; c'était lui qui répartissait les fonds de secours (Rifâda) que les Coraychites d'après son avis consentaient chaque année en faveur des pèlerins pauvres ; c'était lui qui devait distribuer l'eau entre les habitants de la ville et en pourvoir les innombrables visiteurs qui accomplissaient le pèlerinage (Sicâya) ; qui devait diriger leurs tournées et les cérémonies solennelles à Mina (Ayâm-Mina), etc. [1]. Maître ainsi du pouvoir civil et religieux, Cossayy jouissait en outre d'un droit qui s'étendait bien au delà de la Mecque, et qui lui conférait une sorte de suprématie sur la meilleure partie de l'Arabie : c'était le droit de désigner les mois sacrés ; car le calendrier des Arabes, ayant été d'abord exclusivement lunaire, avait présenté bientôt de grandes différences avec les saisons régulières de l'année [2]. Le soin

[1] Sur ces institutions de Cossayy, voir le *Sirat-er-raçoul*, de M. G. Weil, t. I, p. 63, et M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. I, p. 235-251; M. A. Sprenger, *Life of Mohammad*, p. 17 et suivantes; M. W. Muir, I, CCIII; M. G. Weil, p. 4. Il paraît d'après le *Sirat-er-raçoul* que Cossayy était poëte. Ibn-Ishâc cite plusieurs de ses vers, entre autres les suivants : « Je suis le fils des forts, des puissants Bénou Houeidj; mon séjour est à la Mecque. J'y suis devenu grand, et dans la vallée, Maad le sait ; et je trouve mon bonheur sur la colline Marva. Je n'aurais jamais été victorieux si les enfants de Keidser et de Nébit ne s'étaient point couverts de gloire. Rizah fut mon confédéré; avec lui, je suis le maître et ne redoute aucune insulte, aussi longtemps que je vivrai. » Ibn-Ishâc cite encore plusieurs discours de Cossayy, empreints de la même fierté.

[2] Voir le *Mémoire* sur le calendrier arabe avant l'Islamisme, par M. Mahmoud Effendi, astronome égyptien.

de rétablir la concordance était un point essentiel, et il pouvait, dans certains cas, décider des affaires les plus graves de la nation. En effet, il ne devait pas être indifférent que la trêve annuelle commençât à telle époque plutôt qu'à telle autre, ni que le pèlerinage eût lieu après ou avant les récoltes. Le moment, bien ou mal choisi, pouvait tout sauver ou tout compromettre. Cossayy disposait donc de la paix et de la guerre dans la mesure de ce droit.

Sa longue administration, ou plutôt son règne, ne paraît pas avoir été jamais troublé ; il dirigea sans rival la confédération pendant près d'un demi-siècle, et, parvenu à une grande vieillesse, il transmit par une abdication régulière le pouvoir à son fils aîné, Abdeddar. Mais à la mort de ce dernier, les Coraychites se partagèrent en plusieurs factions, et se divisèrent les dignités que Cossayy avait jadis réunies sur sa tête. Hâchim, arrière-grand-père de Mahomet, exerça quelque temps les fonctions du Rifâda et du Sicâya, avec une générosité restée proverbiale [1]. Ce fut lui aussi qui institua définitivement la double caravane annuelle, l'une d'hiver en Yémen, l'autre d'été en

[1] Le nom même d'Hâchim lui fut donné comme témoignage de sa munificence. Il signifie donneur de pain, donneur de miettes; et il rappelle la générosité et la richesse de celui qui, pendant une famine, avait nourri presque tous les habitants de la Mecque. Antérieurement le nom d'Hâchim était Amr. Pour que l'on pût aisément puiser de l'eau à Zemzem, il avait fait faire des réservoirs en cuir, qui passèrent à cette époque pour des merveilles de l'art. Mais Abd-el-Mouttalib les remplaça par des auges et des réservoirs en pierre.

Syrie. Abd-el-Mouttalib, grand-père du prophète, ne fut guère moins magnifique, et il sut si bien restaurer et aménager la source de Zemzem qu'elle ne servit plus qu'à la boisson des Coraychites, et que les autres puits de la cité purent être exclusivement consacrés à des usages domestiques. Abdallah, fils d'Abd-el-Mouttalib et père de Mahomet, mourut trop jeune pour jouir d'aucune des dignités qui depuis quatre générations étaient héréditaires dans sa famille; et voilà comment Mahomet, issu d'ancêtres illustres et puissants, n'eut qu'un patrimoine très-étroit, et fut élevé successivement chez son grand-père et chez ses oncles, qui étaient au nombre de dix ou douze.

Ces détails, tout succincts qu'ils sont, montrent quels éléments trouva Mahomet quand il entreprit d'organiser le peuple arabe et de l'unir en un corps de nation. En voici d'autres qui attestent que sa réforme religieuse avait été précédée par quelques tentatives moins heureuses que la sienne, mais assez semblables, et indiquant le besoin généralement senti d'une rénovation morale.

Depuis Abraham, il s'était toujours trouvé parmi les peuplades arabes quelques adorateurs du Dieu unique, et le Coran en cite plusieurs comme les devanciers et les exemples du Prophète. C'est Houd, chez les Adites; c'est Saleh, chez les Thamoudites; c'est Choaïb, chez les Madianites, qui, sans parler des patriarches bibliques, ont prêché la vraie foi et n'ont pas été écoutés de ceux auxquels ils adressaient leurs

sages conseils [1]. Ces grandes notions, oubliées par les peuples, s'étaient conservées pour quelques adeptes; et au temps même de Mahomet, ces gens éclairés mais peu nombreux s'appelaient des Hanyfes [2]. Ils étaient restés fidèles à la foi d'Abraham, et ils prétendaient même avoir conservé les volumes (Çohof) et les rôles qu'il avait reçus des mains de Dieu. Le Coran cite très-souvent ces rôles et ces volumes d'Abraham, qui existaient encore du temps du calife Hâroûn al Raschid, et qui furent alors traduits du chaldéen en arabe, par un auteur qu'a retrouvé M. A. Sprenger [3]. Il y a même des commentateurs qui ont cru reconnaître dans le texte du Coran des traductions partielles des çohof, et l'on ne peut nier que la sourate LIII, par

[1] Il y a une sourate, la onzième, qui porte le nom de *Houd*, et qui est en grande partie consacrée à son histoire et à celle des autres envoyés de Dieu, méconnus et persécutés comme lui. Dans la sourate XIe, verset 52, Houd paraît venir assez peu de temps après Noé, et il serait ainsi antérieur à Abraham lui-même; mais il n'y a pas à tenir compte de la chronologie du Coran. Dans la sourate VII, verset 63, Houd vient encore après Noé. Pour Saleh, voir la sourate VII, verset 71, et la sourate XI, verset 64; pour Choaïb, sourate VII, verset 83, et sourate XI, verset 85. A ces trois envoyés de Dieu que Mahomet semble vénérer profondément, succède Moïse, plus grand qu'aucun d'eux, et dont le Coran parle avec autant de respect que la Bible elle-même. Voir plus loin les Extraits du Coran, chapitre des Prophètes.

[2] M. A. Sprenger, *Das Leben und die Lehre des Mohammad*, t. I, p. 45 et suiv., s'est occupé des hanyfes plus que personne avant lui. Il ne faut pas confondre les hanyfes avec les hanyfites, secte venue beaucoup plus tard.

[3] M. A. Sprenger, *Das Leben und die Lehre des Mohammad*, t, I. p. 46. Cet auteur se nommait Ahmad, fils d'Abdallah, fils de Salâm. M. A. Sprenger a découvert lui-même un fragment de ces prétendus rôles d'Abraham, et ce fragment figure sous le n° 446 de la *Bibliotheca orientalis Sprengeriana;* voir M. A. Sprenger, *ibid*, p. 51.

exemple (versets 37 à 55), ne semble bien en faire une sorte d'analyse. C'est au fond la doctrine que prêcha plus tard le prophète ; et ce rapprochement est digne de l'attention la plus curieuse [1].

Comme le mot d'hanyfe se reproduit au moins jusqu'à douze fois dans le Coran, et que Mahomet lui-même se décerne ce titre, non sans quelque orgueil, M. Sprenger s'est efforcé savamment d'en pénétrer le véritable sens; et ses recherches ont abouti à confondre à peu près complétement l'idée d'hanyfe avec celle de musulman. L'hanyfe est l'homme pieux qui ne croit qu'au Dieu unique, et qui est soumis avec la plus parfaite abnégation à sa volonté suprême. L'Islam n'est pas autre chose ; c'est une absolue soumission à la volonté divine. Abraham, quand il se dispose à immoler son fils, Isaac quand il se soumet sans murmure au sacrifice, sont l'un et l'autre des hanyfes, des musulmans ; ils sont des disciples de l'Islam (Coran, sourate XXXVII, verset 103). Aussi M. A. Sprenger a-t-il pu dire que l'Islam avait été prêché avant Mahomet en Arabie [2], et Mahomet a-t-il pu déclarer

[1] M. A. Sprenger, *ibid*, p. 60, a traduit cette partie de la sourate LIII; il a traduit aussi la sourate LXXXVII (versets 1 à 5 et 14 à 19) où les commentateurs croient retrouver des fragments des çohof. Toutes ces recherches sur les hanyfes sont absolument neuves, et M. A. Sprenger a le mérite d'en avoir senti le premier toute l'importance. Il a pu dire avec quelque raison que jusqu'à lui l'existence des hanyfes avait été complétement ignorée. *Ibid*, p. 45. Mais M. Caussin de Perceval, t. I, p. 323, avait déjà touché ce sujet avant M. A. Sprenger.

[2] M. A. Sprenger, *Das Leben*, etc. t. I, p. 71 et 74. Il remarque

en propres termes qu'il y avait eu bien des musulmans avant lui [1]. Ce qui est certain, c'est que de son temps il y avait à la Mecque des hanyfes qui pressentaient comme lui la nécessité d'une religion nouvelle, qui la cherchaient avec grande ardeur, et qui, ne la trouvant pas au gré de leurs désirs impatients, inclinaient par une pente assez naturelle soit à la religion juive, soit à la religion chrétienne; car l'une et l'autre se rattachaient à l'antique foi d'Abraham.

Ibn-Ishâc [2] rapporte une anecdote qui fait bien voir où en étaient les aspirations des hanyfes et leur répugnance pour l'idolâtrie de leurs grossiers compagnons. « Les Coraychites, dit-il, s'étaient un jour réunis autour d'une de leurs idoles [3]. C'était une de celles qu'ils honoraient par le sacrifice des victimes; c'était près d'elle qu'ils s'assemblaient pour

que parmi les contemporains de Mahomet on pourrait en nommer au moins une douzaine qui avaient renoncé à l'idolâtrie, et qui comptaient parmi les hanyfes. M. A. Sprenger donne sur les principaux d'entre eux quelques notices pleines d'intérêt.

[1] Coran, sourate XXVIII, verset 53. On pourrait trouver dans le Coran beaucoup d'autres passages analogues, où Mahomet se présente pour un continuateur bien plutôt que pour un novateur. Il vient restaurer la foi de Noé, d'Abraham, de Moïse, de Jésus même; il ne vient ni les contredire, ni les remplacer; il leur succède. Voir plus loin les Extraits du Coran, chapitre des Prophètes.

[2] Voir le *Sirat-er-raçoul* de M. G. Weil, t. I, p. 107 et suiv.

[3] M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*,, t. I, p. 321, suppose que cette idole est Al-Ouzza; M. A. Sprenger croit que c'est plutôt l'idole Bowâna, qui joue encore un rôle dans la vie de Zeïd, fils d'Amr. Ce détail n'a pas d'importance. L'anecdote n'est pas rapportée par M. Caussin de Perceval tout à fait dans les mêmes termes; j'ai suivi la version de M. A. Sprenger.

célébrer leurs cérémonies religieuses, et qu'ils avaient l'habitude de converser entre eux. Cette réunion avait lieu tous les ans à jour fixe, et c'était une grande fête. Cependant une fois quatre personnes se tinrent à l'écart, et sous le sceau du secret elles se communiquèrent les pensées intimes qui les agitaient. Ces hommes étaient Varaka, fils de Naufal, fils d'Asad, neveu de la première femme du prophète (Khadîdja); Othmân, fils d'Alhouveyreth, son cousin; Oubeïdallah, cousin germain de Mahomet; et enfin Zeïd, fils d'Amr. Ils se dirent donc entre eux: « Nos « concitoyens sont dans l'erreur, et ils pervertissent « la vraie religion de leur père Abraham. Pouvons-« nous comme eux tourner autour d'une pierre qui « n'entend ni ne voit rien, et qui ne peut faire ni « aucun bien, ni aucun mal? Cherchons une foi meil-« leure que celle-là. » Ils abandonnèrent donc leur patrie et ils voyagèrent dans les pays étrangers pour y trouver la religion des hanyfes, la religion véritable d'Abraham[1]. »

Ces quatre personnages, d'un esprit si indépendant et si élevé, ont été en rapports suivis avec Mahomet,

[1] Il paraît bien que cette anecdote a été recueillie d'abord par Ibn-Ishâc, et qu'elle a été répétée d'après lui. Les doctrines de ces hanyfes sont tout à fait analogues à celles du Coran, et les expressions mêmes qu'on leur prête dans leurs critiques contre l'idolâtrie se retrouvent souvent dans la bouche de Mahomet. On pourrait citer une foule de sourates où l'impuissance des idoles est signalée dans les mêmes termes.

et l'on ne peut douter qu'ils n'aient exercé une réelle influence sur lui. Ce qu'il y a de très-remarquable, c'est que la plupart d'entre eux se firent chrétiens, après quelques hésitations. Varaka fut le premier à se convertir, et il se rendit même assez fameux par la connaissance étendue qu'il acquit des saintes Écritures. Oubeïdallah conserva plus longtemps des doutes; et quand il entendit Mahomet prêcher sa doctrine nouvelle, il se rangea parmi ses disciples; il fut un de ceux qui, menacés d'une persécution plus rigoureuse, se réfugièrent en Abyssinie[1]. Mais là il abandonna l'Islam pour embrasser le christianisme, dans le sein duquel il mourut. Mahomet crut devoir épouser sa veuve Oumm Habyba, fille du puissant Aboû Sofyân. Othmân, fils d'Alhouveyreth, fut conduit par ses voyages à la cour des empereurs de Constantinople; on l'y traita avec une grande distinction, et il ne tarda pas à s'y faire chrétien, mêlant d'ailleurs à ses

[1] M. A. Sprenger a consacré un curieux appendice de son deuxième volume, pages 41 et suiv., à la fuite des premiers disciples en Abyssinie. Il y eut deux émigrations : la première composée de douze hommes et de quatre femmes; la seconde, de quatre-vingt-trois hommes et de dix-huit femmes, sur lesquelles onze étaient Coraychites. Les auteurs, du reste, varient sur ces nombres sans que les différences soient très-considérables. Il paraît bien qu'Oubeïdallah faisait partie de la seconde émigration. Dans la liste des émigrés, dressée par M. A. Sprenger, t. II, p. 162 et 163, Oubeïdallah est le sixième, et il est compris parmi les confédérés des Ommyades, et son nom y est suivi de celui de sa femme. Cette liste est intéressante en ce qu'elle montre qu'à cette époque déjà Mahomet avait conquis une foule de disciples fervents dans les familles les plus illustres et les plus puissantes. Aussi le souvenir de la fuite en Abyssinie tient-il une grande place parmi les traditions les plus chères à la piété musulmane.

croyances religieuses des projets politiques et une ardente ambition[1].

Zeïd, fils d'Amr, est un personnage qui est plus intéressant encore qu'aucun de ceux qui précèdent, et dont le prophète a pu emprunter davantage. Il resta toute sa vie un pur hanyfe, et tout en ressentant la plus profonde vénération pour le judaïsme et pour le christianisme, il ne se donna ni à l'un ni à l'autre. Il s'était fait comme une religion personnelle, et il n'offrait ses adorations qu'au Dieu d'Abraham. Il blâmait énergiquement les erreurs de l'idolâtrie contemporaine, ne sacrifiant jamais aux idoles, et il cherchait à corriger la barbarie des mœurs au milieu desquelles il vivait; il s'élevait surtout avec force contre l'affreuse coutume, fort répandue de son temps, d'enterrer les filles toutes vivantes, coutume que Mahomet seul put déraciner. Souvent on le voyait, le dos appuyé sur la Caaba, adresser ses conseils et ses reproches à ses compatriotes; et il disait à haute voix: « Oui, j'en jure par celui qui tient mon existence entre ses mains, je suis le seul parmi vous tous qui suit la religion d'Abraham. » Puis il ajoutait: « O Allah, si je savais quelle est la forme d'adoration qui te plaît le mieux, je la pratiquerais; mais je ne la connais pas[2]. » Entraîné par

[1] M. A. Sprenger, *Das Leben*, etc., t. I, p. 89.

[2] Cette tradition venait d'une fille d'Abou-Becr, Asma, laquelle l'avait transmise à son fils Ourva, lequel l'avait transmise à son fils Hishâm, de qui la tenait Ibn-Ishâc; voir le *Sirat-er-raçoul* de M. G. Weil, t. I, p. 108.

son enthousiasme, Zeïd, fils d'Amr, avait entrepris des voyages, comme ses trois amis ; et il revenait de Syrie à la Mecque pour y entendre le prophète annoncer la pure religion d'Abraham et des patriarches, quand il fut tué, dit-on, sur la frontière du Hidjaz par une troupe de Bédouins[1]. Selon d'autres témoignages, il rentra dans sa patrie, y vécut encore de longues années, et se retira sur la fin de sa vie dans un des ermitages du mont Hirâ, près de la Mecque.

Ce qui distingue surtout Zeïd, fils d'Amr, c'est qu'il était poëte à la façon dont le fut plus tard Mahomet. Il reste de lui des vers, conservés par Ibn-Ishâc et Ibn-Hishâm, qui ne dépareraient pas le Coran, si ce n'est pour l'expression, du moins pour la pensée. Zeïd y célèbre dans les termes les plus précis le Dieu unique, le miséricordieux, qui pardonne les péchés, qui soutient les bons et châtie les méchants. Il attaque le culte des idoles auxquelles il a renoncé ; il ne croit plus ni à Lât, ni à Ouzza, ni à ses deux filles ; ces stupides divinités n'ont eu ses hommages qu'au temps où il n'avait pas encore de raison. Ces superstitions honteuses ont disparu de son esprit, comme dispa-

[1] M Caussin de Perceval. t. I, p. 326, se flatte avec toute justice d'avoir le premier signalé l'importance de Zeïd, fils d'Amr : « Personnage intéressant, dit-il, qui fut en quelque sorte le précurseur de Mahomet, et dont l'existence, digne d'attention à ce titre, était restée jusqu'ici presque ignorée des savants européens. » M. A. Sprenger, t. I, p, 82, a complété ces renseignements en traduisant des poésies de Zeïd, d'après le *Sirat-er-raçoul* ; voir M. G. Weil, t. I, p. 109 et suiv.

raissent les rêves de la nuit ou les illusions des ténèbres. Mais l'homme qui a fait une faute peut se relever un jour, comme l'arbuste flétri peut reverdir quand la pluie vient à le ranimer. Zeïd ne veut plus connaître désormais que le Dieu créateur de la terre et des cieux, son seul refuge et son seul appui, le Dieu dont il veut être à jamais le serviteur et le fidèle esclave, prêt à faire tout ce qu'il lui ordonnera ; car c'est la piété et non la puissance qui assure à l'homme, pauvre et faible créature qu'il est, la vie et la félicité éternelles[1].

Zeïd, fils d'Amr, passe pour avoir été le maître de ses trois amis, Othmân, Oubeydallah et Varaka. Le fameux Omar était son neveu ; et il est probable qu'il ne fut pas sans action sur lui, bien que la sauvage énergie d'Omar ne se soit adoucie que devant la parole du prophète. Du reste, si l'on s'en rapporte à la tradition, Mahomet lui-même s'est toujours montré plein de respect et presque de reconnaissance pour Zeïd, fils d'Amr. Un jour, pressé par Omar de prier pour l'âme de Zeïd, le prophète répondit : « Je prierai pour lui ;

[1] Je ne peux ici qu'analyser très-brièvement les poésies de Zeïd, fils d'Amr; mais ce résumé, tout abrégé qu'il est nécessairement, en fait bien voir le caractère. On peut les lire tout au long dans l'ouvrage allemand de M. A. Sprenger, t. I, p. 83 et suiv., et comparer sa traduction à celle de M. G. Weil. Le génie de Zeïd a beaucoup moins d'énergie et d'éclat que celui de Mahomet; mais au fond ce sont absolument les mêmes idées : c'est le culte de Dieu unique, tel qu'il s'est révélé aux prophètes antérieurs. Seulement Zeïd, fils d'Amr, ne se croit pas l'Envoyé de ce Dieu, et il ne parle qu'en son propre nom.

mais au jour de la résurrection, Zeïd formera à lui seul toute une église[1]. » Une autre fois le prophète dit qu'il avait vu Varaka sur le bord d'un des fleuves du Paradis, où il jouissait d'un bonheur inaltérable, parce qu'il avait coutume de dire durant sa vie : « Ma religion est la religion de Zeïd ; et mon Dieu est le Dieu de Zeïd[2]. » Ainsi Mahomet sentait bien toute la valeur des doctrines religieuses que Zeïd professait, et M. A. Sprenger n'a peut-être rien exagéré en disant que tout ce que nous savons de Zeïd, fils d'Amr, se retrouve dans le Coran[3].

Parmi les hanyfes contemporains de Mahomet, on cite encore Ommayya, fils de Aby-s-Çalt, né à Tâïf, à deux journées de marche au sud de la Mecque. Ommayya était le plus distingué des poëtes de son temps, et il semble que ce talent était héréditaire dans sa famille ; car son père s'était illustré aussi en ce genre. Il reste quelques vers d'Ommayya cités par divers au-

[1] M. A. Sprenger, *Das Leben*, etc., t. I, p. 83. M. A. Sprenger n'indique pas de qui vient cette précieuse tradition. Elle a été conservée par Ibn-Ishâc dans le *Sirat-er-raçoul;* voir la traduction de M. G. Weil, t. I, p. 109.

[2] Ce second Hâdith est tiré de l'Içâba, ce dictionnaire biographique des compagnons du Prophète, que M. A. Sprenger a si heureusement découvert; voir plus haut, p. 24.

[3] Ce serait certainement une étude fort difficile, et il serait assez périlleux de faire ces distinctions dans le Coran. M. A. Sprenger eût été plus propre que personne à cette recherche délicate. Il a partagé le prix proposé par l'Académie des inscriptions et belles-lettres sur la composition du Coran; mais je ne sais si dans son mémoire il a traité ce point spécial des rapports de Zeïd, fils d'Amr, avec Mahomet.

teurs[1]; mais ils ne suffisent pas pour bien faire apprécier ni ses doctrines ni son génie. Persuadé, comme tout le monde l'était en Arabie à cette époque, qu'il paraîtrait bientôt un prophète, il se crut quelque temps destiné à ce rôle glorieux, et lorsque Mahomet

[1] M. A. Sprenger, *Das Leben und die Lehre des Mohammad*, t. I, p. 110 à 119, a consacré un appendice à Ommayya, fils d'Abyl-s-Çalt, et il a donné d'après les auteurs arabes à peu près tout ce qui reste de lui. Le fragment le plus long et le plus remarquable peut-être est une élégie où Ommayya rappelle à un de ses fils les soins qu'il a pris de lui durant son enfance, et semble lui reprocher son ingratitude .Le sentiment de cette pièce est vraie, et l'expression en est très-touchante. Il est probable que dans l'original le style doit être digne de la réputation du poëte. La tradition a conservé aussi quelques détails assez curieux sur la mort d'Ommayya et sur les dernières paroles qu'il avait prononcées. Voir l'appendice qui vient d'être cité. On trouve encore dans le *Sirat-er-raçoul*, traduction de M. G. Weil, t. I, p. 3, un très-bel hymne à Dieu, que Ibn-Ishâc attribue à Zeïd, fils d'Amr, et que Ibn-Hishâm attribue à Ommayya, au moins en grande partie. Si c'est Ibn-Hishâm qui a raison, les doctrines d'Ommayya auraient été tout à fait semblables à celles de Zeïd. Voici cet hymne :

« Je ne cesse tant que je vis d'adresser à Dieu louange, honneur et parole reconnaissante, à Dieu le Roi des rois, qui n'a au-dessus de lui ni maître ni dieu qui en approche. O homme! pense à la mort; tu ne peux rien cacher à Dieu; garde-toi de mettre à côté d'Allah d'autre dieu que lui; le chemin de la vérité est maintenant bien clair. Sois doublement béni; ils placent leur espoir dans les Djinns, et toi, Allah, notre maître, tu es mon espoir. Je mets mon bonheur en toi, Allah, comme mon Seigneur; car je ne vois pas de dieu en dehors de toi, un autre dieu à qui je puisse croire. C'est toi qui par bonté et par miséricorde envoyais un messager à Moïse pour qu'avec Aaron ils appelassent ensemble à Dieu le Pharaon infidèle. Qu'ils lui demandent s'il aurait pu étendre la terre et la faire tenir telle qu'elle est sans appui, et si c'est lui qui a élevé le ciel sans colonnes; il serait alors un bien bon architecte; si c'est lui qui a rendu brillante la moitié des cieux, pour que la lumière servît de guide durant la nuit. Qu'il dise donc à qui on doit le soleil le matin, pour que la terre à qui il appartient soit éclairée. Qu'il dise qui fait pousser la semence dans le sol, qui fait

annonça publiquement sa mission, Ommayya ne manqua pas de le combattre, bien moins encore comme un imposteur que comme un rival. Il dirigea contre lui quelques satires très-mordantes qui le blessèrent vivement. Par représailles, le prophète proscrivit les poésies d'Ommayya ; mais elles étaient si populaires et si répandues, que malgré cette proscription solennelle, la tradition les conserva longtemps encore après la mort de Mahomet. D'ailleurs Mahomet lui-même, malgré sa juste colère, était sous le charme ; on l'entendit plus d'une fois réciter des vers d'Ommayya avec admiration ; et il disait souvent : « Le langage d'Ommayya est admirable ; mais c'est son cœur qui est mauvais. C'est un croyant dans ses poésies ; c'est un infidèle dans le fond de son âme. » Ce ne fut d'ailleurs qu'après le combat de Bedr que Ommayya se brouilla définitivement avec le prophète ; car il avait fait une élégie en l'honneur des guerriers morts dans cette fameuse journée [1].

pousser les plantes en tous sens et leur fait porter de nouveau la semence à leur sommet. Il y a là des signes pour ceux qui pensent Dans ta bonté, tu as sauvé Jonas après qu'il eut passé des nuits dans le ventre d'un poisson. Si je loue ton nom, Seigneur, je te demande aussi de me pardonner mes péchés. Maître des esclaves, accorde-moi ta grâce et tes dons. Bénis ma maison et mes enfants. »

[1] D'après quelques commentateurs arabes, il y aurait dans le Coran tout un long passage qui s'appliquerait à Ommayya, bien qu'il n'y soit pas nommé; c'est dans la sourate VII, versets 174 à 186. Il est possible que cette hypothèse se fonde sur quelque tradition certaine; mais l'allusion est bien obscure, et il est à craindre qu'ici, comme il est arrivé souvent ailleurs, les commentateurs n'aient substitué leur propre pensée à celle de l'auteur original. Voici le verset 174 :

Tel était le milieu moral, civil, politique et religieux dans lequel allait paraître Mahomet ; tels étaient ses précurseurs et ses contemporains, ses rivaux et ses futurs disciples; en un mot, les éléments qu'il avait à coordonner et dont il devait se servir, pour les inspirations de son génie ou pour les desseins de son ambition. Ces éléments étaient nombreux et les germes tout prêts à éclore. Il ne fallait qu'une main puissante pour les féconder. Les Hanyfes pouvaient se croire les fils et les successeurs d'Abraham ; mais leurs doctrines étaient encore moins juives que chrétiennes. Ils subissaient, sans le savoir, l'influence de ce grand mouvement, qui ne pouvait se passer si près d'eux sans les toucher. C'était aux patriarches de la Bible que les Hanyfes rapportaient leur foi; et en cela ils ne se trompaient pas; mais sans la rénovation des croyances judaïques par le christianisme, la foi d'Abraham méconnue et oubliée depuis tant de siècles n'aurait pu renaître. Les Hanyfes sont des demi-chrétiens, comme Mahomet le sera lui-même en recueillant et en agrandissant leur héritage, aussi sincère et aussi

« Récite-leur (aux Juifs) l'histoire de celui auquel nous avons fait voir un signe, et qui s'en détourna pour suivre Satan, et qui fut ainsi parmi les égarés. » Verset 175 : « Or si nous l'avions voulu, nous l'aurions élevé par ce miracle; mais il demeura attaché à la terre, et suivit ses passions. Il ressembla au chien qui aboie quand tu lui donnes la chasse, et qui aboie encore quand tu t'éloignes de lui, etc. » Il n'est pas impossible, sans doute, que ces critiques acerbes s'adressent à Ommayya; mais ce n'est pas démontré. Du reste je dois dire que M. A. Sprenger, si bon juge en ces matières, accepte sans hésiter la tradition des commentateurs.

ignorant que ses précurseurs. Le Coran peut l'attester dans une foule de passages, où il exprime pour le Christ, fils de Marie, le plus profond respect et la plus vive admiration[1].

[1] Voir plus loin les Extraits du Coran, chapitre des Prophètes.

CHAPITRE III

CARACTÈRE DE MAHOMET

Quelques détails de la vie de Mahomet; il n'a jamais connu son père Abd-Allah; orphelin de sa mère à six ans; recueilli par son grand-père et son oncle; sa jeunesse chaste; ses méditations pendant qu'il garde les troupeaux; associé à la ligue des Foudhoûl; *El-amîn;* son mariage avec Khadîdja; son portrait à vingt-cinq ans; son bonheur domestique; pose de la Pierre noire; considération dont Mahomet est dès lors entouré. — Sa vocation et ses premières visions; son trouble extrême; il est rassuré par Khadîdja et Varaka; visions nouvelles; l'ange Gabriel en rêve; le *Fitreh;* réalité de l'inspiration de Mahomet; premières conversions; prédications secrètes; fuite des premiers musulmans en Abyssinie; luttes de Mahomet contre les Coraychites durant dix ans; conversion des gens de Yathrib; serments d'Acaba. — Hégire ou fuite de Mahomet à Médine; il a alors cinquante-deux ans. — Organisation de la religion nouvelle à Médine; bataille de Bedr; victoire des musulmans sur les Coryachites idolâtres; ardeur sanguinaire de Mahomet, excusée par les mœurs de son temps; les femmes de la Mecque à la bataille d'Ohod; clémence naturelle de Mahomet; traits nombreux de magnanimité et de miséricorde; sa rentrée à la Mecque en 630; sa douceur égale à son habileté; autorité morale qu'il exerce sur les siens; son allocution aux Ansâr de Médine; destruction des idoles à la Caaba; pèlerinage d'adieu; son dernier sermon aux musulmans sur le mont Arafat; sa maladie; sa mort, entre les bras d'Ayésha.

Je ne prétends pas faire ici une biographie de Mahomet, même fort abrégée; ce serait un soin assez inu-

tile, après celui que j'ai pris au début de cet ouvrage. D'ailleurs la vie du prophète est trop connue pour qu'il y ait à en rappeler de nouveau les détails ; et, si l'on désire les retrouver tout au long, c'est à ses récents historiens qu'il faudrait recourir. Mais je veux m'arrêter au caractère de ce grand homme, et l'étudier suffisamment pour bien comprendre, par ce qu'il a été réellement, l'influence extraordinaire qu'il a exercée sur ses contemporains et sur la postérité. Je voudrais prouver, et je crois n'y avoir pas trop de peine, que Mahomet a été le plus intelligent, le plus religieux, le plus clément des Arabes de son temps, et qu'il n'a dû son empire qu'à sa supériorité ; je voudrais prouver que la religion nouvelle, prêchée par lui, a été un immense bienfait pour les races qui l'ont adoptée, et que cette religion, tout inférieure qu'elle est au christianisme, mérite beaucoup plus d'estime qu'on ne lui en accorde généralement.

Seulement il ne faut jamais isoler Mahomet du milieu dans lequel il a paru ; et l'on doit se souvenir toujours qu'il s'agit de l'Arabie au septième siècle de notre ère, et non plus de ce monde gréco-romain, qui est sans doute un incomparable modèle, mais qui ne peut pas être cependant le type exclusif de l'humanité. Rien n'égale le monde chrétien ; mais on peut encore être très-grand, tout en restant fort au-dessous de lui, par une imitation louable quoique incomplète.

L'enfance de Mahomet paraît avoir été très-malheu-

reuse ; il ne connut jamais son père Abdallah, mort deux mois environ avant sa naissance. Sa mère Amina ne put l'allaiter elle-même que quelques jours, et elle dut le confier à une nourrice, Halimah, des Bénou-Saad, qui consentit à s'en charger, non sans difficulté, parce qu'il était orphelin, et qui l'emmena dans le désert, assez loin de la Mecque. Mais à peine était-il sevré, vers l'âge de deux ans, que cette femme inquiète de certains accidents dans la santé de l'enfant[1], d'ailleurs très-fort, dut le rapporter à sa mère. Amina reprit son fils avec la plus vive tendresse, et elle le soigna à l'aide d'une esclave noire Oumm-Ayman, pour qui Mahomet conserva toujours un vif attachement. Il avait six ans environ quand il perdit sa mère, morte au retour d'un voyage à Yathrib, où elle était allée présenter son fils à une partie de sa famille. L'enfant fut recueilli par son grand-père Abd-el-Mouttalib, qui lui montrait une affection toute particulière, et qui se plaisait souvent à lui prédire de hautes destinées. Mais cette protection même devait bientôt, comme les

[1] D'un accident assez mal constaté qui était arrivé à l'enfant, on a conclu que Mahomet avait eu dès lors une attaque d'épilepsie, prélude de deux ou trois autres qu'il paraît avoir éprouvées beaucoup plus tard dans son âge mûr. Là-dessus la légende mahométane a bâti la fable des deux anges qui auraient ouvert le ventre de l'enfant, et auraient purifié son cœur en lui enlevant la tache noire, signe du péché originel. Pour justifier cette invention absurde, les commentateurs musulmans allèguent la sourate XCIV, verset 1, qui commence ainsi : « N'avons-nous pas ouvert ton cœur, et ôté le fardeau de tes épaules? » Ceci montre une fois de plus comment se forment les légendes populaires. Voir le récit d'Halimah, la nourrice, dans le *Sirat-er-raçoul*, traduction de M. G. Weil, t. I, p. 77.

autres, manquer à l'orphelin; Abd-el-Mouttalib mourait trois ans plus tard[1]; et Mahomet âgé de huit ans était remis à la garde de ses oncles, et spécialement à celle d'Abou-Tâlib, qui jouissait d'une grande considération, comme chef du Rifâda ou administration des secours à donner aux pèlerins.

Ainsi la vie de Mahomet commença par de rudes épreuves, qu'augmentait encore la pauvreté. A la mort de sa mère, il ne reçut pour tout héritage que sa fidèle esclave, un troupeau de moutons et cinq chameaux; et tout en appartenant à une famille illustre et puissante, il passa sa jeunesse, après son enfance, dans un état voisin de la misère. De là, sans doute, ces habitudes de simplicité et de tempérance désintéressée, qu'il observa toujours rigoureusement et qui lui concilièrent le respect de tous. On sait peu de traits de cette époque de sa vie. Il accompagnait ses oncles dans leurs voyages et dans leurs expéditions guerrières[2]. Il y prenait part sans grande activité, avec beaucoup plus de docilité que d'ardeur, sachant se

[1] Abd-el-Mouttalib avait six filles, qui toutes firent une pièce de vers sur la mort de leur père. Le *Sirat-er-raçoul* cite ces diverses lamentations; traduction de M. G. Weil, t. I, p. 81 et suiv.

[2] Il paraît que dans une de ces expéditions faites à l'occasion des guerres de Fidjâr ou guerres sacriléges, le jeune Mahomet ramassait les flèches de ses oncles, pendant le combat de Nakla, et les leur remettait. Ceci se comprend s'il n'avait alors que quatorze ans, comme le croit M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. I. p. 307; mais ce serait la preuve d'un courage bien peu ardent s'il avait en effet vingt ans, comme le soutient M W. Muir, d'après les auteurs arabes les plus autorisés, *The Life of Mahomet*, t. II, p. 6, et le *Sirat-er-raçoul*, traduction de M. G. Weil, t. I, p. 89. Aussi M. Muir

faire aimer de tout le monde et inspirant le plus vif intérêt aux hommes distingués avec qui il se trouvait en rapport[1]. A vingt ans, il gardait encore les troupeaux, fonction presque humiliante pour les hommes, et qu'on laissait habituellement aux jeunes filles des tribus. Mahomet se plaisait à rappeler plus tard que Moïse et David, tous deux prophètes, avaient été des bergers comme lui ; et il est probable que ces occupations nonchalantes convenaient à l'esprit méditatif et rêveur du jeune homme. Elles ne faisaient d'ailleurs qu'ajouter à la solidité de son caractère, qui était d'une maturité précoce, et qui donnait déjà tant de confiance à tous ses compagnons qu'ils lui décernaient le surnom d'*El-Amîn*, « l'homme sûr, l'homme fidèle. » Loin des trop faciles plaisirs de la ville, ses mœurs restèrent irréprochables, et sa jeunesse se passa dans une chasteté qui paraît avoir été absolue, bien qu'elle ne fût pas sans combats[2].

croit-il pouvoir dire que « le courage physique et l'audace martiale sont des vertus qui ne distinguèrent jamais le prophète, à aucune des périodes de sa vie ».

[1] Témoin la prédiction du moine de Bosra, sans parler de celle de son grand-père Abd-el-Mouttalib; voir M. Caussin de Perceval, *Essai*, etc., t. I, p. 320.

[2] On peut lire dans M. W. Muir, *The Life of Mahomet*, t. II, p. 14, le récit de deux courses nocturnes que fit le jeune homme pour aller à la Mecque satisfaire les passions de son âge. Arrêté les deux fois par quelque cause imprévue, il sut se dompter et ne succomba plus à la tentation. Cette tradition, qu'on fait remonter à Mahomet lui-même, est rapportée par Tabari, et elle n'a rien que de très-vraisemblable. C'est une grande domination de soi-même; mais elle se conçoit dans une nature délicate et réfléchie comme celle de Mahomet. Il faut ajouter que physiologiquement cette chasteté des premiers temps

La preuve de l'estime qu'on lui accordait, c'est que pauvre, solitaire et jeune comme il l'était, on ne l'en convoquait pas moins aux actes les plus importants de sa tribu. Afin de prévenir les désordres qui avaient amené les guerres longues et sanglantes de Fidjâr, quelques-unes des principales familles coraychites s'étaient unies et engagées par serment à protéger les faibles et à leur faire rendre justice. C'était une ligue des honnêtes gens contre les perturbateurs de la paix publique, et elle avait d'autant plus d'utilité qu'elle suppléait à l'absence de tribunaux réguliers, qui fussent assez forts pour faire respecter leurs décisions. Mahomet fut appelé à faire partie de cette société, qui subsista longtemps même après sa mort, et il se fit toujours gloire d'y avoir concouru. Il s'en vantait dans les dernières années de sa vie, et il se croyait même alors étroitement lié par le serment des Foudhoûl[1], qu'il avait prêté bien des années auparavant, en compagnie des enfants de Hâchim, des enfants de Zohra et des enfants de Taym. Il disait à Ayésha, la plus chère de ses femmes, « qu'il était prêt à répondre immédiatement à l'appel que lui ferait l'homme le plus obscur au nom de ce serment, et qu'il ne vou-

s'accorde bien avec les besoins persistants de l'âge avancé et même de la vieillesse.

[1] La Fédération des Foudhoûl ou *Hilf-el-Foudhoûl* avait été ainsi appelée en souvenir d'une ancienne association formée, sous les Djorhom, par quatre personnages de ce nom, et qui avait eu le même objet. La seconde association paraît avoir eu plus de durée et plus d'efficacité que la première. Voir le *Sirat-er-raçoul*, traduction de M. G. Weil, t. I, p. 65.

drait pas pour les plus beaux chameaux de l'Arabie manquer à la foi qu'il avait jurée, il n'y avait pas moins de trente ans[1]. » Mahomet n'était pas encore marié, quand il entra dans cette ligue honorable, où il n'apportait évidemment que le concours de ses qualités éminentes[2].

Ce sont également ces qualités qui décidèrent de son mariage avec Khadîdja, sa cousine, riche veuve qui avait repoussé les plus grands partis, et qui, beaucoup plus âgée que Mahomet, de quinze ans au moins, jeta les yeux sur son jeune parent[3]. Il avait conquis sa confiance par la probité intelligente qu'il avait déployée dans la conduite d'une de ses caravanes. Il n'est pas impossible non plus que la personne même de Ma-

[1] Par ce serment, les associés juraient devant une divinité vengeresse qu'ils prendraient la défense des opprimés, et qu'ils poursuivraient la punition des coupables, tant qu'il y aurait une goutte d'eau dans l'Océan. Les historiens arabes citent plusieurs faits qui attestent que ce n'était pas un serment vain; et quand un acte criminel avait été commis, il suffisait de la menace de l'association pour que le grief fût redressé autant qu'il pouvait l'être.

[2] M. Caussin de Perceval, *Essai*, etc., I, 334, lui donne vingt-cinq ans à cette époque; il n'est pas encore marié, mais c'est peu de temps avant son mariage. M. W. Muir, au contraire, croit pouvoir affirmer, d'après le secrétaire de Wâckidi (*Kâtib el Wâckidi*) que Mahomet n'avait alors que vingt ans; *The Life of Mahomet*, t. II, p. 10. Cette différence de cinq ans ne laisse pas que d'avoir quelque importance pour démontrer la maturité précoce de Mahomet.

[3] Khadîdja était une Coraychite comme Mahomet, et elle descendait au même degré que lui du fameux Cossayy. Elle avait été mariée deux fois et elle avait eu deux fils et une fille. On ne sait pas au juste quelle différence d'âge il y avait entre elle et son troisième mari; mais elle avait au moins quarante ans, quand il en avait vingt-cinq.

homet ait séduit Khadîdja. La tradition ne nous dit pas précisément ce qu'il était à vingt-cinq ans, au moment de son premier mariage; mais, d'après ce qu'elle nous apprend de son extérieur dans un âge plus avancé, on peut conjecturer ce qu'il devait être dans la fleur de sa jeunesse.

D'une taille un peu au-dessus de la moyenne, il était fortement constitué; sa poitrine et ses épaules étaient larges; ses mains et ses pieds remarquablement solides, comme toute sa charpente osseuse; les jointures très-fines; les membres charnus sans être lourds; son cou était long, blanc et très-élégant; sa tête était fort grosse; le front était développé et toujours serein; le nez était fort et légèrement aquilin, avec le bout un peu relevé; la bouche était large, avec des dents très-blanches, saines et éloignées; ses sourcils minces étaient séparés par une veine qui se gonflait dans les moments d'émotion; ses yeux noirs et brillants étaient ombragés par de longs cils; sa chevelure, épaisse et noire comme jais, tombait en boucles derrière ses oreilles et jusque sur ses épaules; sa barbe et ses moustaches étaient abondantes. Comme il arrive assez souvent chez les hommes très-vigoureux, il se tenait mal et il était voûté; sa démarche, quoique rapide et légère, avait, à l'apparence, quelque chose de pesant, et l'on eût dit qu'il descendait toujours une pente[1]. D'ailleurs toute sa contenance,

[1] Le *Sirat-er-raçoul*, traduction de M. G. Weil, t. I, p. 198, donne quelques détails sur la personne de Mahomet.

pleine de force, respirait la douceur et la bienveillance, bien qu'il regardât rarement en face les gens à qui il parlait. Sa physionomie générale était très-reposée et très-tranquille; son teint, ni pâle ni coloré ; sa peau, très-unie, quoique hâlée. En un mot, l'ensemble de sa personne, sans être précisément beau, avait beaucoup de charme, et l'on se sentait attiré vers lui[1].

Le moral ne démentait pas l'apparence physique; c'étaient les mêmes qualités de puissance et de calme, de bonté et de droiture, de désintéressement et de gravité douce. Il parlait peu et il écoutait plus volontiers ses interlocuteurs. Cependant si l'occasion y prêtait, il ne se refusait point à l'enjouement ni à la plaisanterie. Même quand il fut arrivé au faîte du pouvoir, il ne se permettait pas de brusquer l'entretien avec qui que ce fût, ni de montrer aucun empressement à le finir. Comme le disent ses historiens, il ne retirait jamais le premier sa main de la main qu'un ami lui avait tendue. Ce n'est pas que sa nature ne fût très-passionnée; mais il avait une grande domination sur

[1] Il paraît que Mahomet avait dans le dos une loupe assez développée, qui était entourée et recouverte de poils. C'est un accident assez fréquent, et qui n'a rien que de très-naturel; mais les dévots musulmans y ont attaché une importance tout à fait extraordinaire. Pour eux, c'était là le signe manifeste de la prophétie et de la mission que Dieu avait confiée à son envoyé. Lorsque Mahomet, encore enfant, accompagna son oncle à Bosra, un moine de cette ville, nommé Bahîra, prétendit reconnaître entre ses deux épaules le signe et le *sceau* de la prophétie ; voir le *Sirat-er-raçoul*, traduction de M. G. Weil, t. I, p. 87, et M. Caussin de Perceval, *Essai*, etc., t. I, p. 320

lui-même, et il ne souffrait pas que ses sentiments intérieurs s'exprimassent avec une spontanéité irréfléchie, que plus tard sa raison aurait pu blâmer. Grâce à cet empire qu'il exerçait sur toutes ses actions, il fut, durant sa vie tout entière, de la plus rare sobriété. Quoique très-simple dans ses vêtements, il soignait extrêmement sa personne ; il était d'une propreté recherchée, et la moindre odeur mauvaise lui était insupportable. Habitué à se servir seul, jusqu'aux derniers moments de son existence, même pour les besoins les plus vulgaires, les aliments, les habits, la chaussure, il avait conservé dans tous ces détails mesquins autant de délicatesse que d'indépendance. Comme il n'avait à réclamer l'aide de personne, il était toujours prêt à obliger autrui avec une facilité surprenante, et une générosité qui ne s'est pas un seul jour démentie. Un de ses serviteurs, qui était resté dix-huit ans avec lui, affirmait qu'il n'avait jamais été grondé par son maître, et qu'il en avait reçu des services au moins aussi souvent qu'il lui avait donné les siens [1]. Il était d'une force de corps extraordinaire ; et, sans rechercher précisément la fatigue et les périls, il ne les craignait ni ne les fuyait sous aucune forme.

Tel était l'homme qu'épousait Khadidja ; et l'on comprend que, même beaucoup plus âgée que lui, elle faisait un choix très-raisonnable. Ce qui le prouve, c'est que l'union ne fut pas un instant troublée, et

[1] M. Gustave Weil, *Mohammed der Prophet*, p. 343.

que Mahomet, qui devait plus tard provoquer tant de jalousies légitimes de la part de ses nombreuses femmes, n'en donna pas le moindre motif pendant plus de vingt ans à celle qu'il avait épousée en premières noces, et qui, par la différence de leur âge, aurait pu être aisément sa mère. Il eut de Khadîdja sept enfants : trois fils qui moururent tous en bas âge, et quatre filles, dont la dernière et la plus célèbre fut Fâtima, la femme d'Ali. Devenu riche par son mariage, le jeune Mahomet ne changea rien à ses manières frugales, et il ne profita de sa nouvelle aisance que pour faire du bien autour de lui. Son oncle Abou-Tâlib, qui avait soigné son enfance, était tombé dans la gêne. Mahomet, plein de reconnaissance, se chargea pour l'aider de l'éducation de son dernier fils Ali, à qui il donna plus tard Fâtima. Ce fut aussi vers le même temps qu'il adopta pour fils un jeune esclave chrétien, Zeïd, fils de Hâritha, dans lequel il avait remarqué d'heureuses dispositions. Ces deux enfants aimaient passionnément leur bienfaiteur [1], et, le consolant des fils qu'il avait perdus, ils ne cessèrent de lui prodiguer les témoignages du plus absolu dévouement.

Dans ce long intervalle de bonheur et de paix do-

[1] On connaît le fanatique attachement du jeune Ali pour son oncle; quant à Zeïd, fils de Hâritha, enlevé de très-bonne heure du sein de sa famille par quelques guerriers d'une tribu ennemie, il fut retrouvé plus tard par son père, qui l'aimait tendrement, et qui n'avait cessé de le chercher. Mahomet le laissa libre de choisir et de retourner avec son père, s'il le préférait. Zeïd n'hésita point, et il voulut rester avec le bienfaiteur qui l'avait affranchi et traité si généreusement. Mahomet l'adopta alors pour fils.

mestique, on ne cite guère qu'une seule circonstance où Mahomet joue quelque rôle, et où il se trouve signalé à l'attention de ses compatriotes. Il avait trente-cinq ans environ, et, depuis dix ans, il était marié à Khadîdja, lorsque les Coraychites résolurent de rebâtir la Caaba, qui avait besoin des plus urgentes réparations et qui menaçait ruine. Elle n'avait guère que la hauteur d'un homme, et l'on voulait tout à la fois l'exhausser et la recouvrir. Ce fut une affaire très-délicate de régler l'ordre des travaux, parce que chacune des familles les plus puissantes voulaient pieusement y prendre sa part. On avait apaisé, non sans peine, tous les différends ; mais ils se réveillèrent avec la plus extrême violence, quand les constructions furent assez avancées et qu'il s'agit d'y donner une place à la fameuse Pierre noire. C'était à qui revendiquerait ce droit, qui ne pouvait être divisé ; et, comme les amours-propres ne voulaient pas céder, les travaux avaient été interrompus ; de toutes parts, on avait couru aux armes. Toutefois, avant d'en venir aux mains, on tint une dernière conférence ; et, sur la proposition du doyen d'âge, on s'accorda pour s'en rapporter à l'arbitrage de la première personne qui entrerait dans la salle où la délibération se passait. Le hasard voulut que cette personne fût Mahomet. Dès qu'on le vit entrer par la porte des Béni-Sheyba, chacun s'écria : « El Amîn, el Amîn, l'homme sûr, l'homme fidèle ! » et l'on attendit son jugement. Mahomet ne trompa point l'attente dont il était l'objet, et il trancha la

querelle avec une présence d'esprit et une impartialité étonnantes. Il étendit son manteau à terre, mit la Pierre noire dessus, et pria quatre des principaux chefs des factions ennemies de prendre les coins du manteau pour élever simultanément la pierre[1] à la hauteur qu'elle devait occuper, quatre ou cinq pieds au-dessus du sol. Il la prit alors lui-même, et il la posa de ses propres mains. L'assistance fut pleinement satisfaite, grâce à cette ingénieuse conciliation; et la paix, menacée depuis quelques jours, fut à l'instant rétablie. Ce service rendu au public, et ce succès, si facilement obtenu, ne laissèrent pas que d'accroître encore l'estime dont jouissait Mahomet.

Cependant il approchait de la crise qui devait décider du reste de sa vie, et en faire un fondateur de religion; il avait à cette époque près de quarante-deux ans. Jusqu'alors il avait accepté le culte national; et sans se signaler par une piété particulière envers les idoles, il n'avait jamais témoigné la moindre répugnance à les adorer, comme chacun le faisait autour de lui. Il est à présumer cependant que des doutes sérieux s'étaient élevés dès longtemps dans son esprit, soit qu'ils lui vinssent spontanément, soit qu'ils lui fussent inspirés par les Hanyfes qu'il connaissait, par Varaca, le cousin de Khadîdja, sa femme, soit même

[1] La Pierre noire, d'après le témoignage des voyageurs qui l'ont vue, n'a pas plus de six pouces de haut sur huit pouces de long; c'est très-probablement un simple morceau de basalte, ou peut-être un aérolithe. Voir M. W. Muir, *The Life of Mahomet*, t. II, p. 35, citant Ali-Bey, Burckhardt et Burton.

aussi par Zeïd, fils de Hâritha, qui n'avait pas cessé d'être chrétien en devenant le fils adoptif de Mahomet. Il se plaisait à se promener seul dans les environs de la Mecque, livré aux pensées qui peut-être l'occupaient déjà lorsque jadis il gardait les troupeaux, et il se disait certainement que l'idolâtrie n'était pas la religion d'Abraham, et qu'on pouvait y substituer un culte plus raisonnable et plus pur. Chaque année, il se retirait, comme les personnages les plus dévots de la Mecque, sur le mont Hira, pendant les mois sacrés de la trêve ; et là, dans une grotte étroite, qui avait servi à bien d'autres ermites avant lui, il s'abandonnait à ses réflexions, peut-être même à ses extases, dans le silence le plus absolu et dans la tranquillité la plus profonde, sous un climat brûlant, au milieu d'une nature aride et desséchée par un soleil inaltérable. Il ne sortait de la solitude que pour aller de temps à autre chercher dans sa maison les aliments indispensables, et il se hâtait de revenir à ses chères méditations.

On doit concevoir quelles excitations ce régime de vie devait causer à une organisation telle que la sienne, et les dispositions d'esprit où il devait être quand il rentrait près de sa femme et de sa famille. Il paraît bien qu'il eut dès lors ces inspirations ardentes d'où plus tard il tira le Coran. Ce n'étaient pas celles d'un poëte, car il se défendit toujours de l'être à l'exemple de plusieurs de ses contemporains ; mais c'étaient les effusions d'une âme embrasée des senti-

ments qui l'agitaient et bouleversée par ses tempêtes intérieures. D'ailleurs les objets de ces méditations étaient les plus grands que l'esprit de l'homme puisse se proposer : Dieu, l'immortalité de l'âme, les châtiments et les récompenses de la vie éternelle.

Il semble bien constaté que c'est précisément dans un rêve que Mahomet crut avoir la première révélation de sa mission future[1]. L'ange Gabriel lui apparut durant son sommeil, tenant et lui donnant un livre qu'il lui enjoignait de lire. Mahomet résista trois fois à cet ordre, et ce ne fut que pour éviter les violences de l'ange qu'il consentit enfin à lire ce qui lui était présenté. A son réveil, il sentit qu'un livre avait été écrit dans son cœur ; c'est l'expression dont il se servait lui-même, si l'on en croit la tradition, pour rappeler cette apparition merveilleuse. Il en fut profondément troublé ; et après avoir raconté à Khadîdja le rêve qu'il venait d'avoir, il retourna sur le mont Hira, livré au désespoir et à l'égarement. Il se croyait possédé des esprits malins, et il allait peut-être s'ôter la

[1] Sur ce point si important, les historiens arabes sont généralement d'accord ; c'est en rêve que d'abord Mahomet crut avoir vu l'ange Gabriel, lui apportant un rouleau couvert d'écriture et lui ordonnant de le lire. On peut consulter à ce sujet le *Sirat-er-raçoul*, traduction de M. G. Weil, t. I, p. 113, et l'appendice du quatrième chapitre dans l'ouvrage de M. A. Sprenger, *Das Leben*, etc., t. I, p. 330 et suivantes. Le témoignage vient surtout d'Ayésha, qui devait avoir entendu répéter mille fois cette curieuse circonstance. Mahomet lui-même paraît l'avoir racontée aussi de cette façon. Ibn-Ishâc tenait le récit d'Azzouhri, lequel le tenait d'Ourva, et Ourva le tenait d'Ayésha elle-même, si l'on en croit Ibn-Ishâc cité par Tabari. Voir M. A. Sprenger, *ibid.*, p. 337.

vie en se précipitant du haut d'un rocher, pour se délivrer du mal affreux qu'il redoutait, quand une voix descendue du ciel et qu'il prit pour celle de l'ange lui dit : « O Mahomet, tu es l'Envoyé de Dieu, et je suis l'ange Gabriel. » Puis, levant les yeux, il vit l'ange sous une forme humaine, et il put le suivre quelque temps du regard jusqu'à ce qu'il le perdît de vue à l'horizon. Cependant Khadîdja, effrayée de sa longue absence, après l'agitation où elle l'avait laissé, avait envoyé des gens à sa recherche. On le découvrit bientôt ; et, rentré près de sa femme, il lui fit part de sa vision nouvelle, avec une émotion qu'il ne pouvait calmer. Khadîdja le rassura de son mieux ; et comme elle ne pouvait mettre en doute la parfaite sincérité de son mari, qu'elle connaissait depuis de si longues années : « Dieu est mon appui, dit-elle ; il ne permettra point que tu aies le malheur d'être un poëte auquel personne ne doit avoir confiance, ni un possédé des Djinns. Tu dis toujours la vérité ; tu ne manques jamais à ta parole ; nos parents le savent aussi bien que moi. Celui qui tient la vie de Khadîdja entre ses mains m'est témoin que tu seras le prophète de cette nation. Rassure-toi, et bannis le trouble de tes esprits[1]. »

Cependant Khadîdja, tout en soutenant son mari, n'était pas aussi rassurée qu'elle voulait bien le pa-

[1] Pour ne pas être étonné de ce langage monothéiste de Khadîdja, il faut se rappeler au milieu de quelles doctrines religieuses elle vivait. C'était la doctrine des Hanyfes, qu'elle connaissait par son cousin Varaka et par bien d'autres.

raître ; et à peine avait-elle reçu cette effrayante confidence, qu'elle se rendit auprès de son cousin Varaka pour lui en faire part et consulter sa sagesse et ses lumières. Varaka, déjà fort âgé, s'était converti au christianisme ; il avait lu la Bible, et il voyait assidûment des juifs et des chrétiens. Il ne parut pas fort étonné du récit que sa cousine lui faisait. Cependant il lui répondit : « Si ce que tu viens de me dire est vrai, ton mari est visité par le grand Nâmoûs [1], qui jadis a visité Moïse ; il sera le prophète de ce peuple. Annonce-le-lui, et qu'il se tranquillise. » A quelque temps de là, Varaka, rencontrant près de la Caaba Mahomet, qui était revenu de sa retraite de Hira, se fit de nouveau raconter la vision par lui ; Varaka lui répéta ce qu'il avait dit à sa femme, mais il ajouta : « On te traitera d'imposteur ; on te persécutera ; on te chassera ; on te combattra violemment. Que ne puis-je vivre jusqu'à cette heure pour t'assister dans cette lutte ! » En se séparant de Mahomet, il l'embrassa sur le front ; et ce fut pour l'âme du nouveau prophète un grand apaisement et une douce consolation [2].

[1] On croit que *Nâmoûs* n'est pas autre chose que la corruption arabe du mot grec *Nomos*, la Loi ; voir M. W. Muir, t. II, p. 84.

[2] Il faut bien se rappeler que tous ces détails viennent, selon la tradition, de Mahomet lui-même. Ceci ne veut pas dire, sans doute, qu'ils soient tous de la plus parfaite exactitude ; mais ils portent du moins un cachet d'évidente sincérité ; et l'on peut croire que c'est bien ainsi que Mahomet expliquait sa mission à lui-même et aux autres. Voir le *Sirat-er-raçoul*, traduction de M. G. Weil, t. I, p. 114, et M. Sprenger, *Das Leben*, etc., t. I, p. 335, 336 et 337. Il faut lire aussi les Extraits du Coran, que je donne plus loin, chapitre de Mahomet.

Le sentiment qu'exprimait Varaka devait être vingt ans plus tard celui de l'Arabie tout entière ; mais alors ce n'était pas même bien fermement celui de Mahomet, et il avait encore de rudes combats à livrer contre lui-même, et contre tout ce qui l'entourait, avant que sa mission ne fût enfin avérée à ses propres yeux, et surtout auprès des peuples idolâtres auxquels il allait s'adresser.

Ainsi un rêve et une hallucination, voilà l'occasion, je ne dis pas la cause, de la religion nouvelle. C'est dans l'âme de Mahomet que cette religion avait ses racines et ses fondements ; c'est dans les dispositions du peuple arabe qu'elle trouva son triomphe ; mais Mahomet ne se crut l'Envoyé de Dieu que quand un songe l'en eut averti, et que la parole d'un ange, vu et entendu par lui, fut venue lui imposer et lui confirmer sa redoutable mission. Toute sa vie, Mahomet eut une confiance absolue dans les rêves ; et lorsque, quinze ans après, maître de Médine et déjà presque vainqueur de tous ses ennemis, il voulut faire en 627 le pèlerinage de la Mecque qu'il avait dû interrompre depuis sa fuite à Yathrib, c'est encore un songe qui lui avait inspiré ce projet[1]. Il ne put pas le réaliser comme il le voulait ; mais le rêve qu'il avait eu n'en était pas

[1] Voir M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, etc., t. III, p. 175, et M. G. Weil, *Mohammed der Prophet*, p. 173. C'est le fameux voyage à Hodaybiya. Mahomet préféra traiter avec les Coraychites plutôt que d'employer la violence; mais les musulmans et Omar surtout lui reprochèrent de n'avoir pas obéi complétement à l'avis de son rêve.

moins un ordre pour lui ; et s'il n'y avait pas obéi, il se serait regardé comme coupable de résistance à une inspiration divine. Telle était sa superstition à cet égard qu'il disait souvent que « le rêve était la révélation du prophète[1]. »

Quant à l'hallucination, on peut d'autant moins la révoquer en doute qu'elle ne se renouvela pas de longtemps, et que Mahomet en fut lui-même épouvanté. Encore hésitant sur sa mission, il désirait, pour y croire, une nouvelle apparition de l'ange; mais elle se fit attendre pendant plus de deux ans, selon quelques témoignages, pendant six mois selon d'autres. C'est ce que les auteurs musulmans ont appelé l'Intervalle ou le *Fitreh ;* et pendant tout ce temps, l'esprit de Mahomet paraît avoir été livré aux perplexités les plus douloureuses et aux craintes les plus vives. Ce n'était pas moins que la folie qu'il redoutait; et sous l'obsession constante des idées qui l'assiégeaient, il lui semblait qu'il allait perdre la raison. Autour de lui, si ce n'est parmi ses proches, on avait en général cette opinion ; et l'on prenait les désordres de son intelligence en pitié quand on ne les prenait pas en colère.

On a voulu expliquer ce singulier état de Mahomet par des causes purement physiologiques et morbides. On a parlé d'attaques d'épilepsie, auxquelles il aurait été sujet dès son enfance ; et M. A. Sprenger, qui est médecin en même temps que philologue, a consacré

[1] M. G. Weil, p. 44, en note, citant Ibn-Ishâc.

un chapitre presque entier à l'hystérisme de Mahomet[1]. J'avoue que des considérations de ce genre me touchent ici fort peu, et que l'hystérisme ou l'épilepsie de Mahomet ne me semble rendre compte de rien. Évidemment il y avait autre chose en lui ; car tous les hystériques ne sont pas des prophètes, et c'est précisément cette autre chose, c'est-à-dire son état moral, qu'il importe de connaître. A mon sens, on comprend bien mieux Mahomet en se reportant aux idées dont il était possédé, à l'effet prodigieux qu'elles produisaient en lui, à l'ascétisme auquel il se condamnait pendant des mois entiers, en un mot à l'ensemble des circonstances dont j'ai parlé un peu plus haut. Dans cette ardente et longue exaltation, il s'est pénétré de la grandeur des croyances qu'il apportait au monde : il s'est pris sincèrement pour l'Envoyé de Dieu, en comparant la pureté de sa foi à la grossièreté de l'idolâtrie qu'il voulait détruire. Comme il le répète vingt fois dans le Coran, il n'a été ni un imposteur ni un égaré. Transporté d'enthousiasme, il a pris pour la voix même de Dieu la voix qu'il entendait en lui, et il s'est cru prophète comme l'avaient été jadis tous ces

[1] C'est le troisième chapitre du premier volume, *Das Leben und die Lehre des Mohammad*, p. 267 et suiv. M. le docteur A. Sprenger y a traité scientifiquement de l'hystérisme; mais il a considéré cette maladie d'une manière un peu trop générale, sans appliquer directement toutes ces théories à Mahomet. C'est justement dans les annexes à ce chapitre, p. 269, qu'il a réuni tous les textes originaux qui se rapportent à ces défaillances et à ces syncopes du prophète. On ne voit pas en les consultant que ce fût une maladie vraiment caractérisée, et ce ont des accidents plutôt qu'une affection chronique.

personnages que la Bible lui offrait pour précurseurs et pour modèles ; eux aussi avaient communiqué avec Dieu [1].

Je ne voudrais pas établir une comparaison forcée [2] entre Socrate et Mahomet, et il y a entre eux toute la différence du monde grec au monde arabe. Mais Socrate aussi avait des espèces d'hallucinations; Socrate se croyait aussi, à ce qu'il semble, une mission divine. Ce n'était pas un ange qui la lui avait imposée, mais c'était l'oracle de Delphes; et plutôt que de renoncer à cette mission, Socrate eût préféré sans hésitation sacrifier sa vie. Devant ses juges, il ne voulut pas la conserver à ce prix. Il y a loin, je l'avoue, de la sérénité du sage grec et de sa gracieuse ironie, aux fougueuses inspirations et aux élans désordonnés du prophète arabe; il y a loin des dialogues de Platon au Coran ; mais, au fond, il subsiste, de Socrate à Mahomet, ce point de ressemblance; et, s'il n'est pas possible de nier la sincérité du premier, il n'est guère possible de nier la sincérité du second.

[1] Voir plus loin les Extraits du Coran, chapitres de Mahomet et des Prophètes.

[2] On peut voir dans M. W. Muir, *The Life of Mahomet*, t. II, p. 90 et suiv., un long parallèle entre Mahomet et Jésus-Christ, fait au point de vue de la foi la plus sincère. Quant à M. A. Sprenger, qui croit que Mahomet était hystérique, c'est de Svédenborg qu'il le rapproche ; voir *Das Leben und die Lehre des Mohammad*, t. I, p. 275 et suiv. : mais la comparaison n'est pas juste. Svédenborg n'est qu'un illuminé, qui n'a rien fondé et qui n'a laissé que le souvenir obscur et presque ignoré des bizarreries de son imagination. Il n'y a rien là qui ressemble à une religion.

Dans l'état actuel du monde religieux où nous sommes, nous comprenons peu ces anxiétés et ces bouleversements des âmes en quête de nouvelles croyances. Parce que nous ne sentons plus ces tempêtes, nous nous les représentons mal dans les autres temps, où nous ne vivons que par l'histoire. Mais quand elles s'élèvent dans ces grands cœurs et dans ces puissants génies, l'aspect éclatant de la vérité qu'ils aperçoivent les éblouit et les transporte hors de toutes les voies ordinaires de l'humanité. Ce contact de l'infini qu'ils ont un instant entrevu les transfigure ; ils ne se croient plus et on ne les croit plus des hommes comme les autres. De fait, il n'y a point là d'erreur, ni surtout d'imposture ; ces chefs des humains diffèrent du vulgaire, ainsi que dans une armée le général diffère des soldats qui le suivent et lui obéissent. Quand on admet l'action de la Providence sur les affaires humaines, on ne peut se refuser à la retrouver aussi dans ces intelligences dominatrices, qui apparaissent de loin à loin, pour éclairer et conduire le reste des hommes.

Une des préoccupations les plus évidentes de Mahomet dans le Coran, c'est de mettre sa véracité à l'abri de tout soupçon ; El-Amîn serait honteux et désolé qu'on le prît pour un menteur : « J'en jure par l'étoile quand elle se couche, s'écrie-t-il dans la sourate LIII[e] ; votre compatriote n'est point égaré ; il n'a point été séduit ; il ne parle pas sous l'empire de ses passions aveugles. Le Coran est une révélation qui lui a été

faite ; c'est le Terrible, c'est le Vigoureux (l'ange Gabriel), qui l'a instruit. Il planait, se maintenant en équilibre, dans la sphère la plus haute ; puis il s'abaissa et resta suspendu dans les airs. Il était à la distance de deux arcs ou plus près encore ; et il révéla au serviteur de Dieu ce qu'il avait à lui révéler. Le cœur de Mahomet ne ment pas ; il l'a vu. Élèverez-vous des doutes sur ce qu'il a vu ? Il a vu la plus grande merveille de son Seigneur[1]. » Le Coran est plein d'accents de cette énergie et surtout de cette sincérité. Il ne faut pas plus douter de Mahomet, quand il affirme avoir vu l'ange Gabriel, que nous ne douterions de Socrate affirmant avoir entendu une voix qui lui défendait de franchir le seuil de la maison où il allait entrer. Nous pouvons bien ne pas croire à la réalité du phénomène en lui-même ; mais on peut très-bien admettre la réalité de la vision, pour ces âmes non point égarées mais frappées.

Rien d'ailleurs n'était plus simple que la foi nouvelle : Croire à un Dieu unique, créateur du ciel et de la terre, plein de miséricorde et de bonté, auteur de toutes les merveilles que la nature offre à nos yeux ;

[1] Coran, sourate LIIIe, versets Ier et suiv. Ailleurs, sourate LXXXIe, versets 17 et suiv. « J'en jure par la nuit quand elle survient, par l'aurore quand elle s'épanouit : le Coran est la parole de l'envoyé illustre (l'ange Gabriel), puissant auprès du maître du trône, ferme, obéi et fidèle ; votre compatriote n'est pas un possédé ; il l'a vu distinctement au sommet du ciel... Le Coran est un avertissement pour l'univers ; » traduction de M. Kasimirski. Voir plus loin les Extraits du Coran, chapitre de Mahomet et des Prophètes.

croire à une autre vie où les bons seront récompensés et les méchants seront punis ; prier Dieu matin et soir après s'être purifié par des ablutions ; pratiquer toutes les vertus et surtout l'aumône; enfin reconnaître Mahomet pour l'Envoyé de Dieu et lui obéir à ce titre, tel était le dogme qui allait régénérer l'Arabie et renverser l'idolâtrie à laquelle elle était livrée.

M. A. Sprenger et M. W. Muir [1] ont remarqué avec raison qu'une des plus fortes preuves de la sincérité de Mahomet, c'est que les premières conversions ont toutes été faites parmi ceux avec qui il vivait, Khadîdja, Ali [2], Zeïd, fils de Hâritha, Varaka, Abou-becr, son ami le plus intime et le plus cher et qui devait être son successeur. La conversion d'Abou-becr fut de la plus haute importance et en décida bien d'autres autour de lui. Un peu plus jeune que Mahomet, et d'une branche différente des Coraychites, il était fort riche par suite d'heureuses entreprises dans le commerce. Aussi doux et aussi calme que son ami, il s'était rendu populaire par son affabilité et sa bienfaisance. D'un corps petit et assez frêle et d'une beauté remarquable, qui l'avait fait surnommer Atik, il était capable des

[1] M. A Sprenger, *The Life of Mohammad*, p. 171 ; et M. W. Muir, *The Life of Mahomet*, t. II, p. 97. C'est M. W. Muir et M. A. Sprenger qu'il faut surtout consulter pour ces premiers développements de l'Islâm; ils ont l'un et l'autre recherché curieusement les noms des disciples que Mahomet put gagner au début de sa mission. Il est fort curieux de suivre ces progrès pas à pas.

[2] Ali n'avait pas alors plus de dix ans, et il eût été facile de le tromper. Quant à Zeïd, il en avait plus de trente. Voir le *Sirat-er-raçoul*, traduction de M. G. Weil, t. I, p. 119.

résolutions les plus fermes; et la conversion d'un tel personnage aimé et considéré de tout le monde pesait du plus grand poids. Il proclamait hautement sa conviction, et bon nombre de ses amis suivirent son exemple, entre autres Othmân, fils d'Affan, marchand comme Abou-becr, et qui devait être le quatrième calife.

En trois ans de prédication secrète, mais constante, la secte nouvelle, qui était encore cachée, comptait à peu près une cinquantaine d'adhérents, tous gagnés un à un et de proche en proche, quelques-uns d'une haute position sociale, et d'autres moins considérables parmi les femmes et les esclaves. Elle se nommait elle-même l'*Islam* ou l'absolue soumission à la volonté de Dieu; les croyants s'appelaient les *musulmans* ou les gens soumis à cette volonté sainte et toute-puissante; ils qualifiaient leurs adversaires du nom de *kâfirs*, ou gens qui rejettent le message divin, et de *musrhikin*, ou gens qui donnent des compagnons à la Divinité au lieu de croire au Dieu unique [1].

Cependant, les persécutions s'éveillèrent à mesure que l'Islam étendit ses conquêtes et devint public; et elles prirent une assez vive intensité, lorsque Mahomet alla s'établir dans la maison d'Arcam [2], presque en face

[1] M. W. Muir, *The Life of Mahomet*, t. II, p. 147. Ces désignations en sens contraires sont dans la nature même des choses; car c'est une nécessité de se distinguer; et le même fait se reproduit à l'origine de toutes les religions.

[2] La maison d'Arcam tient une grande place dans les traditions musulmanes; c'est presque comme celle d'Anathapindika dans les tra-

de la Caaba, sur le penchant de la colline Safâ, c'est-à-dire dans un des lieux les plus fréquentés de la ville, où tous les pèlerins devaient nécessairement passer pour l'accomplissement des cérémonies solennelles. Moins de deux ans après, la persécution était assez violente pour que les plus fidèles musulmans dussent émigrer deux fois en Abyssinie et y chercher un refuge; c'était vers l'an 615. C'est qu'en effet les Coraychites, gardiens de la Caaba et du culte national, ne pouvaient supporter plus longtemps les réprobations publiques dont ce culte était l'objet, et les dangers qui le menaçaient, si la secte de Mahomet pouvait l'insulter et le ruiner impunément. Les plus influents d'entre eux allèrent donc trouver Abou-Tâlib, pour le sommer d'imposer silence à son neveu et de faire cesser les audacieuses attaques qu'il se permettait contre les idoles les plus révérées. Par point d'honneur, Abou-Tâlib, qui ne partageait pas les idées novatrices de Mahomet, résolut de le défendre parce qu'il était de sa famille; et tous les descendants de Hachim et d'Abd-el-Mouttalib s'y engagèrent avec lui, excepté Abou-Lahab. C'était chez les Arabes un devoir strict de protéger ceux auxquels on était allié; et c'est là ce qui fit que les Coraychites n'osèrent de longtemps user de violence sur la personne du prophète. S'ils

ditions bouddhiques. Arcam avait été un des premiers convertis, et il fallait qu'il eût quelque mérite tout particulier pour que le prophète consentît à loger chez lui; M. W. Muir, *The Life of Mahomet*, t. II, p. 110 et 117; M. A. Sprenger, *Das Leben und die Lehre des Mohammad*, t. II, p. 81.

l'avaient tué dès cette époque, ce n'était pas moins qu'une guerre civile qu'ils auraient provoquée[1].

Pour bien connaître la position de Mahomet parmi ses compatriotes, il est curieux d'entendre les reproches que lui adressaient ses adversaires: « Le fils de ton frère, disaient-ils à Abou-Tâlib, déverse le blâme sur notre religion. Il nous accuse de folie; il accuse nos ancêtres d'erreur et d'impiété. Empêche-le de nous outrager; ou, du moins, reste neutre entre nous et lui; nous aurons bientôt châtié son audace. » Et comme les Coraychites ne pouvaient pas réussir à force ouverte, ils résolurent de décrier Mahomet auprès du peuple et des pèlerins, et de le réduire à l'impuissance par la calomnie. Mais cela même n'était pas facile: « Dirons-nous de lui que c'est un devin? — Non; il n'en a ni le ton emphatique ni le langage rimé. — Dirons-nous que c'est un fou? — Il n'en a pas l'apparence. — Que c'est un poëte inspiré du démon? — Il ne s'exprime pas en vers. — L'appellerons-nous un magicien? — Mais il ne fait point de choses surnaturelles; il ne pratique aucune opération

[1] C'est surtout dans la biographie anglaise de Mahomet, par M. A. Sprenger, qu'il faut étudier ces mœurs des Arabes (p. 20 et suiv.). M. A. Sprenger est revenu aussi sur ce sujet dans son ouvrage allemand (t. II, p. 70 et suiv.). Dans une pièce de vers, qui est dans le *Sirat-er-raçoul*, traduction de M. G. Weil, t. I, p. 126, 127, 129, et que cite en partie M. Caussin de Perceval (t. I, p. 367), Abou-Tâlib prend vivement la défense de son neveu, et il dit aux Coraychites: « Vous mentez, j'en jure par le saint temple, si vous dites que nous laisserons verser le sang de Mahomet sans avoir combattu avec l'arc et la lance. »

de magie. Son art ne consiste que dans sa parole habile et insinuante[1]. » Il est très-vrai que Mahomet dut ses succès bien plus à la persuasion qu'à la violence. Il ne recourut jamais aux armes que quand il y fut contraint par ses ennemis, et qu'il ne put pas employer de moyens plus doux.

Les éloges de ses partisans ne sont pas moins démonstratifs que les outrages de ses adversaires; et, lorsque le Nédjâchi ou roi d'Abyssinie demande aux exilés quelques détails sur la religion nouvelle[2], Djâfar, cousin-germain de Mahomet et fils d'Abou-Tâlib, lui répond avec une noble ingénuité : « Nous étions plongés dans les ténèbres de l'ignorance ; nous adorions des idoles. Livrés à toutes nos passions, nous ne connaissions de loi que celle du plus fort, quand Dieu a suscité parmi nous un homme de notre race, illustre par sa naissance, depuis longtemps estimé pour ses vertus. Cet apôtre nous a appelés à professer l'unité de Dieu, à rejeter les superstitions de nos pères,

[1] Voir plus loin les Extraits du Coran, chapitre de Mahomet ; M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, etc., t. I, p. 366, M. A. Sprenger, *Das Leben und die Lehre des Mohammad*, t. II, p. 76.

[2] Ce personnage du Nédjâchi ou roi d'Abyssinie tient la conduite la plus généreuse. Non-seulement il accueille les exilés musulmans, et il les reçoit avec bonté ; mais, de plus, il refuse leur extradition, que les Coraychites, poursuivant leur vengeance, sont venus lui demander. Les courtisans du Nedjâchi sont d'avis qu'on acquiesce à cette demande ; il leur résiste ; il ne craint même pas de braver une émeute populaire. Il s'expose courageusement de sa personne pour protéger celle de ses hôtes, et il est tout près de quitter le christianisme pour l'Islam. Voir M. Caussin de Perceval, t. I, p. 390 et suiv.

à mépriser les divinités de pierre et de bois. Il nous a ordonné de fuir le vice, d'être sincères dans nos discours, fidèles à nos engagements, affectueux et bienfaisants envers nos parents et nos voisins. Il nous a défendu d'attaquer l'honneur des femmes, de dépouiller les orphelins. Il nous a recommandé la prière, l'aumône et le jeûne. Nous avons cru à sa mission ; nous avons accepté les dogmes et la morale qu'il nous apportait de la part de Dieu[1]. » Le Nédjâchi était profondément ému en entendant ces belles doctrines de la bouche des disciples. Mais quelle ne devait pas être l'émotion de ceux qui les entendaient de la bouche même de Mahomet ! C'est une page du Coran qui convertit Omar, dont le fanatisme pour l'idolâtrie n'était pas moins violent qu'il ne le fut ensuite pour l'Islam[2] ; c'étaient les prédications éloquentes du prophète qui touchaient les cœurs et lui gagnaient chaque jour des appuis, dans les rangs même de ses plus cruels ennemis.

Quant à lui, il supportait les reproches, les insultes et les anathèmes avec une inaltérable douceur ; c'était par la patience et la longanimité qu'il comptait changer la lutte en victoire. Il a dit bien des fois dans le Coran

[1] Voir M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, etc., t. I, p. 390 et suiv.; M. A. Sprenger, *Das Leben und die Lehre*, etc., t. II, p. 149 et suiv.

[2] La conversion d'Omar, fils d'Alkhattab, est une de celles qui furent les plus caractéristiques; voir le *Sirat-er-raçoul*, traduction de M. G. Weil, t. I, p. 167. MM. Caussin de Perceval et A. Sprenger l'ont racontée tout au long, *Essai sur l'histoire des Arabes*, etc., t. I, p. 3[illegible]6, et *Das Leben und die Lehre*, etc., t. II, p. 83.

qu'il n'était chargé que de la prédication[1]. Il résistait, en même temps, avec non moins de grandeur d'âme, aux offres par lesquelles on essayait de le séduire; il demeurait également insensible aux menaces et aux promesses, continuant l'apostolat qu'il s'était donné avec une indomptable persévérance, mais non sans beaucoup souffrir.

Il y avait dix ans environ qu'il soutenait ces pénibles combats, et il était arrivé à l'âge de cinquante ans, quand il fit les deux pertes qui pouvaient lui être les plus sensibles et les plus fatales: celle de Khadîdja, qui, la première, avait cru en lui et l'avait toujours fortifié dans ses défaillances, et celle de son oncle Abou-Tâlib, qui avait jadis soigné son enfance, avait fait sa fortune, et qui, sans adhérer à la religion de son neveu, n'avait cessé de le défendre contre les Coraychites idolâtres, et de lui assurer la protection toute-puissante du chef de la maison d'Hachim. Privé de ce secours, et désormais peu en sûreté à la Mecque, Mahomet essaya de propager sa doctrine dans les villes du voisinage; mais une tentative qu'il fit à Taïf échoua complétement, et le prophète pensa y laisser la vie sous les sévices d'auditeurs malveillants[2]. Toutefois il ne se découragea point; mais, rentré à la Mecque, grâce à la protection de Moutim, fils d'Adi, il dut

[1] Voir plus loin les Extraits du Coran, chapitre de Mahomet.

[2] Voir le *Sirat-er-raçoul*, traduction de M. G. Weil, t. II, p. 208, et M. A. Sprenger, *Das Leben und die Lehre*, etc., t. II, page 516; M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, etc., t. I, page 406.

mettre dans ses prédications un peu plus de réserve et de prudence. Il s'adressa de préférence aux étrangers qui venaient dans la ville, et il se ménagea des intelligences avec les marchands de Yathrib, rivaux de ceux de la Mecque. Les conversions étaient plus faciles parmi eux, parce qu'elles exposaient les néophytes à moins de dangers ; et bientôt Yathrib eut aussi ses musulmans, peu nombreux, mais très-fidèles. Ils ne furent d'abord que six.

Ce fut cette accession des étrangers, fort habilement calculée, qui sauva l'Islam. A la Mecque, en face des Coraychites intéressés à maintenir l'idolâtrie, il aurait pu périr. A Yathrib, où il y avait beaucoup de juifs, il put se développer dans l'ombre, et le prosélytisme s'y répandit rapidement. Dans une première entrevue secrète que Mahomet eut sur la colline d'Acaba avec douze hommes de Yathrib, de la tribu des Aus et de celle des Khazradjs, il leur fit prêter à l'Islam un serment qui est célèbre dans le monde musulman et qui mérite un durable souvenir dans l'histoire. N'adorer qu'un seul Dieu, ne point voler, ne point tuer ses enfants, ne commettre ni adultère ni fornication, s'abstenir de propos calomnieux, et être dociles à tout ce que le prophète leur commanderait de juste, voilà à quoi s'engageaient les nouveaux musulmans[1]. Dans

[1] *Sirat-er-raçoul*, traduction de M. G. Weil, t. I, p. 215, M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, etc., t. II, p. 2 et 7; M. A. Sprenger, *Das Leben und die Lehre*, etc., t. II, p. 523. Ces deux serments d'Acaba montrent très-clairement l'action de Mahomet sur les gens auxquels il s'adresse. Il veut leur faire abjurer l'idolâtrie,

une seconde ou une troisième conférence, plus nombreuse que celle-ci, et qui se tint encore sur l'Acaba l'année suivante, en 622, le même serment fut renouvelé par soixante-treize hommes et deux femmes; mais, comme la personne du prophète était de plus en plus menacée à la Mecque, on jura de le défendre par les armes, s'il le fallait; et Abbas, oncle de Mahomet, qui avait remplacé pour lui Abou-Tâlib, sans être non plus musulman, confia son neveu au courage et à la fidélité des hommes de Yathrib. Il fut donc convenu que, si le prophète ne se trouvait plus en sûreté dans sa patrie, ses nouveaux disciples lui offraient, au milieu d'eux, un inviolable asile.

Pour plus de précaution, Mahomet nomme douze Nâkibs, ou délégués[1]: trois parmi les Aus et neuf parmi les Khazradjs, pour préparer toutes les tribus de Yathrib et y répandre la religion nouvelle, en fai-

les gagner à une foi meilleure et corriger des mœurs barbares. A distance, on peut se rire peut-être de ces engagements naïfs; mais, en se reportant à l'époque de Mahomet et aux coutumes atroces ou stupides parmi lesquelles il vit, c'est une entreprise admirable qu'il tente. Ces préceptes, d'ailleurs, sont ceux du Décalogue.

[1] Il paraît bien que Mahomet prétendit imiter Jésus-Christ en se donnant douze apôtres. C'est l'opinion de M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, etc., t. III, p. 8, et de M. A. Sprenger, *Das Leben und die Lehre*, etc., t. II, p. 532. Ni l'un ni l'autre ne citent l'autorité sur laquelle s'appuie cette tradition. Dans le Coran, sourate v, verset 15, il est dit: « Nous suscitâmes, du milieu des enfants d'Israël, douze chefs, et Dieu dit: Je serai avec vous. » Les commentateurs ont voulu voir dans ce passage une allusion à l'institution des douze Nâkibs.

sant connaître les engagements solennels pris sur la colline d'Acaba. En outre, il envoie à Yathrib des missionnaires[1] ; et, quand tout est disposé, il y fait émigrer, par petites troupes, tous les musulmans de la Mecque, afin de les soustraire au danger, qui devenait de jour en jour plus imminent. Il reste seul dans la ville, comme pour couvrir la retraite, avec Abou-Becr et Ali, et il ne se retire le dernier que quand sa vie est menacée directement par les Coraychites et qu'il doit se soustraire à l'exécution de leurs complots homicides. Mahomet quitte alors la Mecque pour s'enfuir à Yathrib, qui prendra désormais le nom de Ville du prophète (*Medinet-en-nabi*). C'est l'Hégire, comme l'on sait, ou l'ère musulmane, vers le milieu de l'année 622[2].

Mahomet est alors âgé de cinquante deux ans, et il lui reste à peine dix années pour accomplir toutes les grandes choses qui ont immortalisé son nom. Cette première partie de sa carrière est certainement la plus difficile et la plus féconde, car c'est elle qui a préparé les germes de tout ce qui a suivi. C'est aussi la plus pure ; et tous les récents historiens de Maho-

[1] Entre autres, Mossâb, fils d'Omayr, qui paraît avoir joué alors un rôle très-utile et très-courageux. Voir M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, etc., t. III, p. 3 et suiv.

[2] Il y a, entre les auteurs, de graves discussions sur l'époque précise de l'Hégire, et sur le jour où Mahomet arriva à Médine après de longs détours. D'après le *Sirat-er-raçoul*, traduction de M. G. Weil, t. I, p. 248, il y arriva un lundi, le 12 du mois de Rabia-l-avval. On sent qu'il n'y a point à entrer ici dans ces recherches.

met se sont accordés à reconnaître qu'elle est sans tache. M. W. Muir se complaît à l'avouer hautement; mais cette indulgence est bien vite compensée par une excessive rigueur. M. W. Muir voudrait, pour l'honneur de Mahomet, qu'il eût terminé sa vie avec la fuite à Médine[1]. Il ne voit, plus tard, dans toutes ses actions, qu'ambition, rapine, cruauté, débauche, et comme l'inspiration de Satan. Il me semble que cette sévérité est une injustice presque complète; et, pour moi, je ne trouve pas que Mahomet soit changé quand il joint au prophète le politique et le fondateur d'État. Il n'y a de modifié en lui que la situation. L'homme est demeuré le même; et, sans nier les actes qu'on doit désormais lui reprocher, on peut dire qu'il a cédé aux nécessités de la politique bien plus encore qu'à ses passions; qu'il a été aussi clément qu'il lui était permis de l'être; et que, malgré les circonstances toutes nouvelles où il était placé, il a conservé la meilleure partie des vertus que nous avons jusqu'ici admirées en lui, et qui étaient trop réelles pour qu'il pût si facilement s'en dépouiller. Mais ce n'est plus uniquement le prophète que nous avons à considérer, c'est l'homme de guerre au milieu d'un peuple féroce, quoique intelligent, dont il ne partage pas les fureurs, mais dont il doit plus d'une fois assouvir les vengeances, tout en les déplorant.

Les premières mesures que prit Mahomet, après

[1] M. W. Muir, *The Life of Mahomet*, t. II, p. 95.

son arrivée à Médine, furent pleines de sagesse et d'habileté. Il s'occupa d'abord d'organiser le culte, qui, jusqu'alors, avait été nécessairement fort irrégulier, et qui ne consistait guère que dans ses prédications, ses conseils et ses prières personnelles, auxquelles il associait les fidèles, selon les occasions et les besoins du moment. Il bâtit une mosquée sur le terrain vague où s'était arrêtée sa chamelle, la fameuse Kosva, en entrant dans la ville, devant l'habitation des Benou-Malik, fils d'Annaddjar, et il tint à payer ce terrain, quoiqu'on voulût lui en faire présent[1]. Il fixa les heures de la prière, répétée cinq fois par jour ; le vendredi fut adopté pour le jour saint de la semaine ; la Mecque fut indiquée au lieu de Jérusalem, comme le point vers lequel les fidèles devaient se tourner en priant (*Kibla*)[2] ; et le service quotidien fut annoncé par la voix d'un crieur public (*Édhân*, *Moueddhin*). Le mois de rhamadân fut consacré au jeûne, et la dîme (*Zécât*) fut instituée, afin que tout

[1] Cette mosquée était excessivement simple, telle que Mahomet la fit construire, et elle répondait parfaitement à l'humble fortune de l'islamisme. Elle avait cent coudées de long sur chaque côté de son carré. Les murs n'étaient de pierre que jusqu'à la hauteur de cinq coudées : le reste était en brique. Les colonnes étaient des troncs de palmiers, et le toit était formé de feuilles et de branchages. Plus tard, cette mosquée, qui avait vu naître et grandir l'Islam, fut très-embellie. Comme elle renferme le tombeau du prophète, elle est presque aussi sainte que celle de la Mecque, et elle offre de plus une foule de pieux souvenirs.

[2] Mahomet se tournait d'abord vers Jérusalem; puis il changea cette direction quand il commença à se brouiller avec les juifs. Voir le *Sirat-er-raçoul*, traduction de M. G. Weil, t. I, p. 315.

bon musulman contribuât aux dépenses du gouvernement qui venait de se fonder[1].

Un soin non moins urgent et d'une nature plus délicate, ce fut de concilier les rivalités des musulmans entre eux. Ils formaient deux partis bien distincts et fort jaloux l'un de l'autre. C'étaient, d'une part, les musulmans venus de la Mecque, soit qu'ils eussent précédé, soit qu'ils eussent suivi la fuite du prophète à Médine ; ceux-là s'appelaient les émigrés (*Mohâdjir*, *Mouhadjerîn*). D'autre part, c'étaient les musulmans de Médine, les Aus et les Khazradjs, qui avaient prêté le serment d'Acaba, et qui avaient préparé un asile à Mahomet ; ils se nommaient les auxiliaires (*Ansâr*). Comme l'enthousiasme excité par le prophète, parmi ses adhérents, était extrême, l'empressement à le seconder et à le servir pouvait donner lieu aux dissensions les plus redoutables. Mahomet les prévint en établissant une association de fraternité entre les principaux Ansâr et les principaux Mohadjîr[2]. Il y en eut un grand nombre qui se choisirent chacun un frère adoptif; et ce titre n'était pas vain, car il assurait l'héritage entier du frère qu'on s'était donné, à l'exclusion de la famille. Cette association ne devait pas, par sa nature, durer longtemps; mais, dans les premiers jours, elle fut très-utile pour prévenir bien des

[1] Ce sont là les principales institutions de l'Islam. Quant à la circoncision, elle était dès longtemps pratiquée parmi les Arabes ; et on ne peut la regarder comme musulmane. Voir M. W. Muir, *The Life of Mahomet*, t. II, p. 46.

[2] Voir le *Sirat-er-raçoul*, traduction de M. G. Weil, t. I, p. 253.

contentions entre tous ces guerriers violents et fanatiques. Mahomet lui-même prit Ali pour son frère, parmi les Mohadjîr ; mais, afin de ne pas blesser les Ansâr, il accepta parmi eux le simple titre de nâkib ou délégué, en remplacement d'un des douze premiers nâkibs qui était mort.

A côté des musulmans, il y avait une autre corporation qui tenait une grande place à Médine, et avec laquelle il fallait aussi compter : c'étaient les juifs. Mahomet se montra fort bienveillant à leur égard ; et il conclut avec eux un traité qui leur conférait presque les mêmes droits qu'aux musulmans. Mais cet accord ne pouvait être que passager ; et les juifs, qui attendaient toujours leur messie universel et qui l'attendent encore, ne pouvaient pas être des alliés très-fidèles. L'inimitié implacable ne tarda pas à éclater. Mais, au début, il importait de la conjurer, et Mahomet y réussit [1].

Tous ces commencements étaient d'une profonde politique ; mais en ce qui concernait l'intérieur de sa propre famille, Mahomet fut moins prudent, et il commit alors une faute qui eut les conséquences les plus graves, non pas seulement pour lui, mais pour

[1] *Sirat-er-raçoul*, traduction de M. G. Weil, t. I, p. 250, 266 et suiv. La plupart des actes de cruauté qu'on peut citer dans la vie de Mahomet ont été dirigés contre des juifs. L'alliance avait, sans doute, été sincère quand elle avait été conclue, et Mahomet y avait le plus grand intérêt ; mais il était impossible qu'elle durât, et les ressemblances même de l'Islam et du judaïsme étaient un motif de plus pour qu'ils se séparassent violemment.

les destinées de l'islamisme. Après la mort de Khadîdja, il avait épousé Sauda, veuve d'un des émigrés de l'Abyssinie; et, pendant quatre ans environ, Sauda avait été, comme Khadîdja, sa femme unique. Mais, vers la fin de la première année de l'Hégire, Mahomet prit une seconde femme dans la personne d'Ayésha[1], la fille d'Abou-Becr, qui n'avait que dix ans, et pour laquelle il ressentit toujours une affection et une confiance inaltérables. Il était alors âgé de cinquante-trois ans passés. A ces deux premières femmes, il en joignit successivement plusieurs autres, qu'il épousa pour la plupart beaucoup plus par calcul que par amour[2]. Mais ce changement de mœurs est trop important pour qu'on puisse n'en dire que quelques mots, et j'y reviendrai plus tard, quand j'essayerai d'apprécier l'œuvre entière de Mahomet.

Un autre trait fort caractéristique à la fois de l'homme et de son temps, c'est le choix que Mahomet dut faire de trois poëtes de Médine, chargés officiellement de le défendre contre les satires des poëtes mecquois. Ce n'était pas probablement que l'amour-propre du prophète fût plus excitable qu'il ne convenait; mais, chez une nation spirituelle et vive, ces attaques avaient un retentissement analogue à celui que les

[1] Ayésha avait été fiancée à Mahomet presque aussitôt après la mort de Khadîdja, et ce fut à cette occasion que son père prit le nom d'Abou-Becr, le père de la vierge.

[2] Quand Mahomet mourut, il laissa neuf veuves, dont aucune ne se remaria, et il épousa en tout douze ou treize femmes, dans les années qui s'écoulèrent entre la mort de Khadîdja et la sienne.

journaux peuvent avoir de nos jours, et elles étaient fort dangereuses. Elles paraissent du moins avoir irrité beaucoup Mahomet; et ce fut sous le coup de la colère qu'elles lui causèrent souvent, qu'il se laissa emporter à des actes cruels dont sa mémoire est entachée [1].

Cependant le conflit ne pouvait tarder à s'engager entre les Coraychites idolâtres, à la Mecque, et les musulmans de Médine, dont le nombre s'accroissait chaque jour. La première rencontre un peu sérieuse eut lieu à Bedr, oasis située entre les deux villes. La bataille de Bedr est restée fameuse dans les annales de l'Islam, parce qu'elle fut la première victoire (624). Mais les forces engagées des deux côtés n'étaient presque rien. Les musulmans, sous les ordres de Mahomet, n'étaient que trois cent quatorze, dont quatre-vingt-trois Mohadjir et le reste d'Ansâr. Ils n'avaient en tout que soixante-dix chameaux et trois chevaux [2]. Les Coraychites étaient au nombre d'un mil-

[1] Mahomet n'est pas le seul grand homme qui ait eu cette susceptibilité, ou plutôt cette faiblesse. On connaît celle d'Alexandre; et, de nos jours, nous avons vu celle de Napoléon Ier. Il semble que plus on s'élève, plus ces blessures sont vivement senties. Lorsque Mahomet était obscur et annonçait sa mission à quelques adeptes en secret, il supportait tous les outrages dont on le poursuivait avec une admirable patience. Une fois tout-puissant, il eut quelquefois des ressentiments terribles. Une loi des Douze Tables, au rapport de Cicéron dans la *République*, portait la peine de mort contre l'auteur de vers diffamatoires où était atteint l'honneur d'un citoyen; voir la *Cité de Dieu*, de saint Augustin, livre II, ch. IX, p. 85, traduction Saisset.

[2] Les traditions musulmanes ont conservé les noms de ces trois chevaux, tant on attachait d'importance aux moindres détails de ces

lier ; et le dixième tout au plus était à cheval. Quelle que fût la disproportion des deux troupes, le fanatisme des musulmans l'emporta, et ils se signalèrent par des actes d'héroïsme prodigieux. Quant à Mahomet, il ne prit aucune part personnelle au combat, et il se tint presque tout le temps en prière, dans une cabane que ses soldats avaient voulu absolument lui construire, pour le mettre à l'abri du danger des flèches. Ce n'est pas que le courage lui manquât[1] ; et, l'année suivante, il déploya la plus rare intrépidité à la bataille d'Ohod, où il reçut plusieurs blessures et où il fut défait[2]. Mais les musulmans attachaient tant d'intérêt à la conservation du prophète, qu'ils ne lui permirent pas d'exposer sa personne. C'est une preuve frappante de l'empire extraordinaire que Mahomet exerçait sur les siens ; et, pour que, dans cette circonstance décisive, il se soit abstenu de donner l'exem-

premiers temps de l'islamisme. Voir le *Sirat-er-raçoul*, de M. G. Weil, t. I, p. 355. Ibn-Ishâc donne à plus forte raison les noms de tous les musulmans qui combattirent à Bedr (*ibid.*, p. 362 et suiv.), et de ceux qui y succombèrent (*ibid.*, p. 369).

[1] Il paraît que Mahomet eut un instant de défaillance dans la cabane même où il s'était retiré avec Abou-Becr. Voir le *Sirat-er-raçoul*, traduction de M. G. Weil, t. I, p. 327 et 331, et M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, etc., t. III, p. 70. Il est probable que ce fut un accès du mal nerveux auquel Mahomet était sujet quelquefois, car on ne peut croire que ce fut un sentiment de peur.

[2] La bataille de Bedr est du mois de janvier 624 ; celle d'Ohod eut lieu au commencement de 625. Les Coraychites, au nombre de trois mille, étaient, comme à Bedr, quatre fois aussi forts que les musulmans. La bataille d'Ohod fut perdue par suite de la désobéissance d'un corps d'archers, qui abandonnèrent le poste que Mahomet leur avait assigné.

ple à ses soldats, il fallait qu'il fût déjà bien sûr de leur dévouement et de leur inébranlable résolution.

Après la victoire, Mahomet se montra singulièrement animé contre ses adversaires. Lorsqu'on lui apporta la tête d'Aboudjahl, un des principaux Coraychites, il se prosterna à terre et rendit grâces à Dieu de l'avoir délivré d'un si cruel ennemi. Les cadavres des vaincus avaient été jetés dans un puits; il s'en approcha; et, appelant par leurs noms presque tous ceux qui y avaient été précipités: « Indignes compatriotes d'un prophète! s'écria-t-il; vous m'avez traité d'imposteur; vous m'avez chassé de ma patrie. Dieu a-t-il accompli les menaces qu'il vous avait faites par ma bouche? Pour moi, j'ai vu se réaliser les promesses que j'avais reçues de lui. » Puis, quelques-uns de ses compagnons s'étonnant qu'il s'adressât ainsi à des morts: « Sachez, leur dit-il, qu'ils m'entendent aussi bien que vous, s'ils ne peuvent me répondre. »

Sa vengeance ne se borna pas à ces démonstrations; et, parmi les plus illustres prisonniers, il fit mettre à mort deux de ses ennemis personnels, qui, jadis, l'avaient le plus persécuté à la Mecque: Nadhr, que, sur son ordre, Ali décapita d'un coup de sabre, et Ocba, qui fut tué par Acim, fils de Thâbit[1]. Au prix de ces

[1] Voir le *Sirat-er-raçoul*, traduction de M. G. Weil, t. I, p. 339 et 342; M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, etc., t. III, p. 70; et M. W. Muir, *The Life of Mahomet*, t. III, p. 115 et suiv. M. W. Muir blâme sévèrement Mahomet, tout en reconnaissant qu'il sauva le reste des prisonniers.

deux exécutions, qui pouvaient être moins intéressées, Mahomet put sauver les autres prisonniers qu'Omar voulait tous immoler, tandis qu'Abou-Becr inclinait à la clémence. Mais l'exemple du prophète entraîna d'autres meurtres, qui furent approuvés, si ce n'est commandés par lui : l'un, sur une femme poëte nommée Assma, qui, dans Médine même, et après la victoire de Bedr, poursuivait encore le vainqueur de ses satires; l'autre, sur un vieux Juif nommé Abou-Afak, qui avait fait aussi des vers injurieux contre Mahomet[1].

Si nous nous plaçons au point de vue de nos mœurs, des actes aussi cruels et aussi peu généreux nous semblent inexcusables; mais, pour être juste, il faut se reporter au temps et aux races au milieu desquels vivait Mahomet. Après la bataille d'Ohod, les femmes coraychites, qui avaient figuré dans le combat, se livrèrent, sur les cadavres des musulmans tombés dans cette funeste journée, à d'affreuses atrocités ; elles se faisaient des colliers et des bracelets de pieds avec des nez et des oreilles coupées ; et une des plus illustres d'entre elles, Hind, fille d'Otba et femme d'Abou-Sofyân, le chef des Coraychites, ouvrit de ses mains le ventre d'Hamza, oncle de Mahomet, en arracha le cœur

[1] M. W. Muir, *The Life of Mahomet*, t. III, p. 131; et M. Weil, *Mohammed der Prophet*, p. 117. On peut encore citer, dans la vie de Mahomet, un ou deux autres traits de vengeance cruelle; et, quelques années plus tard, quand il rentra à la Mecque, il fit exécuter une femme, danseuse de profession, qui avait récité contre lui des vers faits par son maître.

et le déchira de ses dents[1]. Quand les femmes en sont à ce point de barbarie, que doivent faire les guerriers! Il faut reconnaître, à la louange de Mahomet, qu'il tempéra ces fureurs autant qu'il le put. En voyant le corps défiguré d'Hamza, il avait fait vœu de le venger et de mutiler trente Coraychites de la même manière; mais il rétracta bientôt cette menace échappée à sa douleur et à son indignation, et il défendit aux croyants de jamais mutiler les cadavres de leurs ennemis. Il leur défendit aussi de jamais tuer les femmes, les enfants et les serviteurs.

Tous ses historiens s'accordent à constater qu'il était naturellement plein de douceur; MM. Weil, Caussin de Perceval, Sprenger et Muir, sont unanimes sur ce point, sans dissimuler d'ailleurs aucune de ses fautes. En effet, on pourrait alléguer en sa faveur une foule d'actes de clémence qui attestent bien quel était le penchant véritable de son âme. Après la bataille de Bedr, il demanda, pour toute rançon, aux prisonniers qui savaient lire et écrire, de donner des leçons chacun à dix jeunes gens de Médine; et ce fut à cette école que s'instruisit le jeune Zeïd, fils de Thâbit, qui fut plus tard en état d'être le premier éditeur du Corân[2]. Les musulmans victorieux venaient de rentrer à

[1] Voir le *Sirat-er-raçoul*, traduction de M. G. Weil, t. II, p. 229 et 230; M. Gustave Weil, *Mohammed der Prophet*, p. 129; M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. III, p. 107; et M. W. Muir, *The Life of Mahomet*, t. III, p. 176.

[2] M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, etc., t. III, p. 74. M. W. Muir remarque avec raison (t. III, p. 123) que

Médine, quand on découvrit dans la ville un émissaire des Coraychites, qui s'était chargé d'assassiner le prophète. Mahomet le fit venir en sa présence, lui reprocha son abominable dessein, et lui fit grâce de la vie pour prix d'un aveu. Omayr, fils de Vahb, touché de cette générosité qu'il n'espérait pas, se convertit sur-le-champ à l'islamisme[1]. Le même sentiment porta Mahomet à épargner la femme juive qui, durant l'expédition de Khaybar (628), avait tenté de l'empoisonner dans un rôti de mouton[2]. Dans ces deux cas, le châtiment des coupables était permis; mais il était plus magnanime de ne pas l'infliger. C'est encore ainsi que Mahomet fit grâce à Hâtib, fils d'Abou-Baltaâ, qui avait révélé aux Mecquois le secret d'une expédition méditée contre eux. C'était cependant un crime de haute trahison. Mais Hâtib avait laissé à la Mecque sa femme et ses enfants pour suivre le prophète, et il voulait leur faire des protecteurs en rendant service à ceux qui les gardaient en otage[3]. Cette raison alléguée par Hâtib et le repentir qu'il témoigna touchèrent Mahomet.

Il se laissa fléchir également pour un autre traître

cette anecdote prouve combien la Mecque était plus éclairée que Médine. Cependant il y avait à Médine beaucoup de Juifs, qui étaient, en général, plus instruits que les Arabes.

[1] M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, etc., t. II, p. 95.

[2] M. Gustave Weil, *Mohammed der Prophet*, p. 187, et M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. III, p. 200.

[3] M. Gustave Weil, *Mohammed der Prophet*, p. 210; M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. III, p. 222.

encore plus coupable ; c'était un de ses anciens secrétaires, Abdallah-ibn-Sa'd [1], qui avait abusé de la confiance qu'on avait en lui pour falsifier les récitations du prophète et en altérer le sens. Ce sacrilége avait été découvert, et Abdallah s'était enfui à la Mecque, où il avait abjuré pour retourner à son ancienne idolâtrie. Quand les musulmans rentrèrent à la Mecque, Abdallah se mit sous la protection d'Othmân, fils d'Affân, son frère de lait, et il vint demander sa grâce. Mahomet ne céda qu'avec peine aux instances réitérées d'Othmân ; mais enfin il pardonna et tendit la main au misérable, que les musulmans indignés auraient massacré si le prophète eût manifesté le moindre signe. Mais Mahomet aurait cru commettre une perfidie en exprimant sa volonté d'une manière détournée ; et bien qu'au fond il désirât peut-être la mort de l'apostat, il n'aurait prononcé la sentence qu'ouvertement, s'il avait cru nécessaire de sévir.

Pour d'autres fautes qui lui étaient plus sensibles qu'aucune de celles-là, et qui le blessaient encore plus profondément, il fit preuve de la même indulgence. Dans l'aventure célèbre où l'honneur de la belle Ayésha fut soupçonné, un poëte nommé Hassân, fils de Thâbit, se signala par l'amertume et la persistance de ses calomnies. Rudement châtié par celui qu'il ac-

[1] Il se nommait aussi Ibn-abi-Sârah, et il est probable que cette double désignation venait de son apostasie ou de sa conversion. Voir M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. III, p. 236, et M. W. Muir, *The Life of Mahomet*, t. IV, p. 131.

cusait de relations criminelles avec l'épouse du prophète, il vint implorer sa grâce auprès de Mahomet. Le scandale avait été si grave, que le prophète avait dû en faire l'objet d'une de ses révélations [1] et condescendre jusqu'à justifier publiquement sa femme bien-aimée. L'irritation du mari offensé était naturelle. Mahomet la fit taire; et Hassân, réconcilié avec celle qu'il avait calomniée, reçut non-seulement la vie, mais des présents pour réparer les affronts qu'il avait soufferts dans sa personne.

Peu de temps après le combat de Bedr, Mahomet avait voulu faire venir ses filles auprès de lui, de la Mecque à Médine. Une d'elles, Zaïnab, avait été fort maltraitée par Habbâr, chargé des préparatifs de l'évasion. Il l'avait poussée méchamment avec le talon de sa lance, et Zaïnab, alors enceinte, était tombée du haut de son chameau; il s'en était suivi un avortement et une longue maladie, à laquelle la victime de cette brutalité venait de succomber, quand Mahomet soumit la Mecque. Habbâr s'était soustrait à toutes les recherches; mais, après deux mois, il osa se présenter au prophète, pour témoigner de son sincère repentir et se ranger à l'Islam. Mahomet, qui pleurait encore sa fille, excusa ce meurtre en faveur de la conversion [2].

[1] Voir le passage fameux du Coran où il est fait allusion à toute cette aventure, qu'Ayésha raconta elle-même plus tard, sourate xxiv. versets 11 et suiv. Voir M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. III, p. 170.

[2] M. Gustave Weil, *Mohammed der Prophet*, p. 222, et M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. III, p. 237.

Ainsi, dans ces deux occasions, il avait su imposer silence aux trop justes griefs de l'époux et du père. Je pourrais accumuler encore beaucoup d'autres exemples de cette grandeur d'âme qui pardonne les plus mortelles injures ; mais pour juger pleinement Mahomet, il faut voir quelle fut sa conduite quand il rentra victorieux à la Mecque, après dix ans de persécutions et d'outrages et presque autant d'années d'exil [1].

C'était en 630. Il était maître alors de la meilleure partie de l'Arabie ; un grand nombre de tribus lui étaient soumises ; il avait envoyé ses ambassades au roi d'Abyssinie, au gouverneur de l'Égypte, au gouverneur de la Syrie, à l'empereur Héraclius lui-même ; et déjà il se sentait de force à se mesurer avec l'empire romain, et à lui arracher bien des lambeaux. Les Mecquois, ayant rompu une trêve conclue peu de temps auparavant à Hodeibiya, Mahomet marcha contre eux à la tête d'une armée de dix mille hommes. La ville, consternée, ne pensa pas même à se défendre, tant les précautions de Mahomet avaient été bien prises. Les musulmans, jadis persécutés et proscrits, ne respiraient que la vengeance, et l'on peut se figurer de quelle fureur devaient être saisis tous ces

[1] Il était rentré une première fois déjà à la Mecque, mais seulement à l'état de pèlerin, en 629 ; il n'y était resté que trois jours pour accomplir ses dévotions, et il avait dû en repartir le quatrième, avec tous ses compagnons, qui avaient déposé leurs armes avant d'entrer dans le Haram. Voir le *Sirat-er-raçoul,* traduction de M. G. Weil, t. II, p. 179.

guerriers à demi barbares, et habitués à verser le sang pour les moindres querelles. Apaiser ces rancunes farouches et empêcher des massacres dès longtemps médités, c'était chose presque impossible; et il fallait toute l'autorité du prophète et toute son adresse pour réussir à atténuer le mal, si ce n'est à le prévenir entièrement.

D'abord il destitua un de ses généraux, qui avait exprimé des projets de vengeance impitoyable, et il prescrivit aux autres d'éviter tout combat dans l'intérieur de la Mecque; elle était regardée comme un asile sacré, que personne, si ce n'est le prophète, et encore pour un temps très-limité, ne pouvait avoir le droit de violer [1]. Il défendit à qui que ce fût de verser le sang, et il se réserva le soin de prononcer les condamnations capitales qu'il ne pouvait refuser à de légitimes ressentiments. Il y eut dix-sept personnes qu'on dévoua au sabre des soldats, mais qui presque toutes purent échapper, redevables de leur salut à l'intervention patente ou secrète de Mahomet [2]. Pour garantir la masse de la population, il la convoqua tout entière sur la colline Safa, et il lui fit prêter serment d'obéissance. Il était lui-même sur un siége élevé; Omar, assis au-dessous de lui, donnait la main

[1] Voir le Coran, sourate III, verset 51.

[2] Le *Sirat-er-raçoul*, traduction de M. G. Weil, t. II, p. 193, raconte tout au long les préparatifs de Mahomet pour cette expédition décisive: Voir aussi M. W. Muir, *The Life of Mahomet*, t. IV, p. 130, qui croit pouvoir affirmer qu'il n'y eut que quatre personnes mises à mort.

en signe de protection [1] à tous ceux qui venaient jurer, et, grâce à cette démonstration solennelle, la sécurité fut bientôt rétablie. Tous les Mecquois, hommes et femmes, étant devenus musulmans, étaient à l'abri des violences dont ils avaient été menacés ; et, afin que tous les cœurs fussent rassurés, Mahomet paya lui-même le prix du sang pour un meurtre qui avait été commis malgré ses ordres [2].

Je doute qu'il ait jamais été donné à personne, dans l'ivresse du triomphe et dans l'apaisement d'une guerre civile, de mieux faire que Mahomet. Pour arriver à dompter les passions féroces dont il était entouré, il avait eu d'abord à réprimer les siennes. Il n'était pas un musulman qui eût à se souvenir d'autant d'insultes que lui ; et, du moment que Mahomet avait oublié les siennes, il n'était pas un de ses compagnons qui pût être plus vindicatif que lui.

Il poussa même la clémence plus loin, et il eut pour les vaincus, selon leur position, des mots gracieux et consolants, qui adoucissaient l'humiliation de la défaite. Abou-Becr lui amena son vieux père, aveugle et âgé de quatre-vingt-sept ans, qui jusqu'alors était demeuré idolâtre : « Pourquoi faire sortir ce vénérable cheik de sa demeure? dit Mahomet ; je serais allé l'y visiter ; » et, posant affectueusement les mains

[1] M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, tome III, p. 233 et suiv.

[2] *Sirat-er-raçoul*, traduction de M. G. Weil, t. II, p. 205 ; M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. III, p. 234.

sur la poitrine du vieillard, il reçut sa profession de foi. Quand le fils d'Aboudjhal, Icrima, parut devant lui, conduit par sa femme, qui avait obtenu sa grâce, Mahomet recommanda à son entourage de s'abstenir de toute parole amère : « Voici, dit-il, Icrima qui vient embrasser l'islamisme. Que nul d'entre vous ne tienne jamais devant lui aucun propos injurieux à la mémoire de son père. Insulter les morts, c'est blesser les vivants. » Puis, se levant, il alla à la rencontre d'Icrima et le reçut affectueusement. Un autre Coraychite illustre, Safwân, ayant demandé deux mois pour se convertir à l'Islam, Mahomet lui en accorda le double, afin de lui rendre la soumission moins pénible.

Il est bien rare de trouver tant de modération dans la victoire après de si longues luttes, et ce respect des vaincus n'est pas habituel aux victorieux, même au sein de la civilisation la plus avancée. Ces vertus ne se démentirent guère chez Mahomet; et, s'il parut quelquefois y manquer, on peut croire sans trop d'indulgence qu'il cédait aux nécessités de la situation plutôt qu'à de vulgaires et mauvais sentiments.

La clémence était le ressort principal de sa politique, et il y eut recours, chaque fois qu'il le put, pour achever la soumission des tribus qu'il avait dû combattre. Il exigeait la même mansuétude de ses lieutenants, et il blâma énergiquement les cruautés inutiles que quelques-uns d'entre eux avaient commises [1]. La

[1] C'est ainsi que Mahomet réprouva l'exécution que Khâlid, fils de Walîd, avait faite sur la tribu des Djadhîma-Ibn-Amir, massacrée

guerre fut toujours faite avec cet enthousiasme et cette frénésie qui rendirent bientôt le monde arabe si redoutable à tous ses voisins; mais elle fut du moins adoucie dans ses rigueurs, et l'extermination des vaincus cessa d'être de droit commun [1]. C'était un grand progrès, et l'on ne peut nier que Mahomet n'y ait contribué de toutes ses forces, sans pouvoir d'ailleurs y réussir toujours.

Il voulut même, entreprise encore moins aisée, apprendre à ses soldats le désintéressement, dont il leur donnait personnellement un si admirable et si constant exemple. Le but essentiel des premières expéditions était religieux; mais les avantages matériels de la victoire se firent bientôt sentir, et le pillage lucratif des idolâtres aida beaucoup au désir pieux de les convertir. Le butin excitait au moins autant

presque tout entière. Voir M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. III, p. 243. Comme exemple de la politique de Mahomet, on peut citer la manière dont il traita la grande tribu de Havâzin, qui lui avait énergiquement résisté, et qui un instant avait balancé la fortune; voir M. Gustave Weil, *Mahomet der Prophet*, page 237; M. William Muir, *The Life of Mahomet*, t. IV, p. 148.

[1] Ce ne fut guère qu'à l'égard des Juifs que Mahomet se départit de sa clémence habituelle. Il leur fit grâce quelquefois, comme aux Caynocà par exemple; mais dans d'autres circonstances il se montra implacable. La tribu des Corayzha, qui avait fait défection pendant le siége de Médine, fut châtiée d'une manière affreuse. Sept cents prisonniers conduits à Médine y furent égorgés. Mahomet ne donna point personnellement cet ordre barbare. La question avait été soumise par les Corayzha eux-mêmes à Sâd, fils de Moâdh, chef de la tribu d'Aus. Il décida contre eux, et l'horrible sentence fut exécutée sans que le prophète intervînt; voir le *Sirat-er-raçoul*, traduction de M. G. Weil, t. II, p. 107; M. Gustave Weil, p. 169, et M. Caussin de Perceval, t. III, p. 144.

d'ardeur que le prosélytisme. Il y avait là un très-grand danger pour la croyance nouvelle, et Mahomet courait risque, en voulant faire des musulmans, de ne faire qu'une nation de pillards. Il comprit le péril, et il s'attacha à le conjurer, d'abord en se montrant lui-même au-dessus de ces basses convoitises, et aussi en les refrénant par ses conseils docilement écoutés.

Voici une occasion dans laquelle il donna à ses partisans une leçon mémorable. Les Havâzin, grande peuplade limitrophe de la Mecque, venaient d'être vaincus, après une très-rude campagne entremêlée de revers. Mahomet était parvenu à soustraire les captifs, qui n'étaient pas moins de six mille, à la fureur des soldats ; l'humanité était satisfaite ; mais le partage du butin avait suscité bien des mécontentements, quoiqu'on eût suivi la loi faite dans le Coran après la bataille de Bedr [1]. Les Ansâr se plaignaient hautement que les Mecquois récemment convertis eussent été favorisés à leurs dépens. Les Mecquois n'étaient pas

[1] Il y a dans le Coran une sourate presque entière, la VIII[e], consacrée à ce sujet spécial, et elle est intitulée *le Butin* (*El-Anfâl*). Mahomet avait pensé d'abord à attribuer tout le butin à Dieu et à lui, et à le répartir selon les vues de sa politique ; après le combat de Bedr, il l'avait distribué par portions égales entre tous ses soldats ; mais ensuite il ne préleva que le cinquième pour Dieu, son prophète et sa famille, les orphelins et les pauvres. Cette préoccupation de Mahomet, si notoirement désintéressé pour lui-même, montre bien de quelle importance était la répartition du butin. A l'enthousiasme religieux se joignait un amour effréné du lucre, aiguisé par la misère habituelle de ces malheureuses peuplades.

moins irrités, trouvant leurs parts insuffisantes; et la révolte était allée si loin que le prophète avait été menacé dans sa personne, et que son manteau lui avait été arraché par les séditieux amassés autour de lui. Il apaisa les uns par quelques promesses; mais quant aux Ansâr, il tint à s'expliquer plus particulièrement avec eux. Il les fit donc convoquer par Saïd-Ibn-Obàda, qui avait osé se porter l'organe de leurs plaintes; et, quand ils furent tous réunis :

« Hommes de Médine, leur dit-il, je connais vos discours et vous êtes mécontents des dons que j'ai faits aux Coraychites; vous prétendez que je vous ai oubliés. Mais répondez-moi : ne suis-je pas venu à vous pendant que vous étiez plongés dans l'erreur? Dieu ne vous a-t-il pas remis dans le droit chemin? N'étiez-vous pas alors dans le besoin? Ne vous a-t-il pas enrichis? N'étiez-vous pas livrés à la discorde entre vous? N'a-t-il pas rempli vos cœurs d'amour et d'union? » Mahomet s'arrêta pour attendre une réponse, et les Ansâr lui dirent : « Oui, c'est là la vérité : c'est à Dieu et à son prophète que nous devons la concorde et la fortune dont nous jouissons. » « C'est bien, reprit Mahomet; mais vous auriez pu me répondre aussi, avec une sincérité que j'aurais dû moi-même reconnaître : « Tu « es venu à Médine proscrit comme un imposteur, et « nous avons porté témoignage de ta véracité; tu es « venu comme un fugitif dépouillé de tout, et nous « t'avons accueilli; comme un banni, et nous t'avons

« donné un asile ; comme un pauvre, et nous l'avons « soulagé. » Mais vous ne pensez pas à me répondre ainsi ; et cependant vous ne pouvez supporter tranquillement que je donne à ces hommes des récompenses mondaines, par lesquelles je dois gagner leurs cœurs, au lieu que les vôtres sont fermes dans la foi ! N'êtes-vous donc pas contents, tandis que d'autres ramènent chez eux des moutons et des chameaux, de ramener parmi vous le prophète du Seigneur? Oui, par celui qui tient entre ses mains l'âme de Mahomet, je resterai toujours au milieu de vous. Le monde entier suivrait une route, et les hommes de Médine en suivraient une autre, c'est la route des hommes de Médine que je choisirais. Que Dieu les comble de ses bienfaits, eux et leurs fils, et les enfants de leurs enfants [1]. » A ces accents du prophète, tous les yeux furent mouillés de larmes, comme les siens; et les Ansâr s'écrièrent d'une voix unanime : « Prophète de Dieu, nous sommes contents de notre lot [2]. »

C'est par ces hautes et sincères émotions que Mahomet dominait surtout les âmes, et qu'il les menait à Dieu en les arrachant à toutes les viles passions. Son entrée à la Mecque avait eu un caractère exclusivement religieux ; et quoique la ville eût été prise sans condi-

[1] Voir M. Gustave Weil, *Mohammed der Prophet*, p. 241 ; M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. III, p. 263; M. W. Muir, *The Life of Mahomet*, t. IV, p. 153.

[2] Selon les commentateurs, la sourate IX, versets 60-62, fait allusion à cet événement. Mais l'allusion est précise dans la sourate LIX, verset 9.

tions [1], personne n'avait songé que le pillage pût être le prix de la victoire. Le premier soin du prophète avait été de se rendre à la Caaba, qui était toujours aussi respectée des musulmans que des idolâtres ; il en avait fait sept fois le tour, monté sur sa chamelle, et il avait touché la Pierre noire de son bâton recourbé (*Mihdjan*). Puis entrant dans le sanctuaire, dont il s'était fait remettre la clef, il y avait successivement détruit de ses propres mains tous les signes et les symboles de l'idolâtrie, une colombe de bois suspendue au plafond, des figures peintes sur les murailles et entre autres celle d'Abraham. Sortant ensuite de la Caaba, il avait recommencé à en faire le tour, levant son bâton devant chacune des trois cent soixante idoles des tribus, qui, scellées avec du plomb, en couronnaient le faîte. Il les avait condamnées en disant : « La vérité est venue ; que le mensonge disparaisse [2]. » Et à peine avait-il proféré ces mots, que l'idole était renversée et mise en pièces par ceux qui le suivaient. En même temps, il avait fait ordonner, par les crieurs publics, à tous les habitants

[1] Afin d'épargner le sang et d'empêcher les conséquences d'un assaut, Mahomet avait ménagé un arrangement secret avec Abou-Sofyân, le chef des Coraychites, qui était venu s'entendre avec lui quelques jours auparavant. C'était Abbâs, l'oncle de Mahomet, qui s'était fait l'intermédiaire de la négociation. Elle fait le plus grand honneur aux deux partis; et Abou-Sofyân ne fut pas un traître. Voir les détails donnés par M. William Muir, *The life of Mahomet*, t. IV, p. 117, et surtout la note de la page 120.

[2] Voir le Coran, sourate XVII, verset 83, et le *Sirat-er-raçoul*, traduction de M. G. Weil, t. II, p. 106 et 276.

de la ville, qu'ils eussent à détruire toutes les idoles qu'ils avaient dans leurs maisons; et en quelques heures l'idolâtrie avait disparu de la Mecque, dont l'initiative devait être bientôt suivie par toutes les tribus arabes [1].

Les Ansâr avaient pu voir de leurs propres yeux ce grand spectacle; ils avaient assisté à cette prodigieuse révolution; et s'ils avaient pu croire à l'Envoyé de Dieu quand ils prêtaient jadis en secret le serment d'Acaba, leur foi devait être maintenant moins douteuse et plus efficace que jamais. Les grandes promesses que Mahomet leur avait faites étaient accomplies au delà même de toute espérance; sa parole ne les avait jamais trompés; sa sagesse et sa générosité n'avaient jamais été en défaut. Ils pouvaient donc bien s'en fier à lui, quand il demandait à ses plus anciens et plus fidèles compagnons de ne pas s'attacher aux biens périssables de ce monde, et de songer plutôt aux récompenses éternelles. Mais combien il est peu d'hommes à qui il a été donné d'exercer sur leurs semblables cet absolu et bienfaisant empire!

Quant à Mahomet, nous lui retrouvons ici au milieu de son triomphe, et à la fin de sa carrière, toutes les qualités qu'avait montrées sa jeunesse. C'est toujours le même homme, quoi qu'on en ait dit, uniquement dévoué à la grande idée qu'il a poursuivie durant

[1] Il avait fait aussi rétablir les bornes-limites de l'enceinte sacrée, le Haram, pour faire bien comprendre qu'en détruisant l'idolâtrie il ne voulait rien ôter à la sainteté séculaire de la Mecque.

toute sa vie, et la servant par tous les moyens dont il dispose, avec la plus entière sincérité et avec un succès miraculeux. La situation seule est changée : ce sont des tribus, ce sont des villes populeuses, ce sont des nations qu'il convertit, au lieu de Khadîdja, du jeune Ali, de Zeïd et du vieux Varaka. Le prophète ne s'est pas un instant démenti ; mais le Dieu qu'il annonçait à sa famille, au lieu de n'être reconnu qu'à son humble foyer, l'est désormais dans l'Arabie, qui l'adore, et qui va tenter de l'imposer au reste du monde.

Pour achever cette esquisse du caractère de Mahomet, il faut encore le considérer dans les derniers temps de son existence et aux approches de la mort. A ces extrémités, tous les voiles tombent, et l'imposture se trahit en cet instant suprême, si c'est elle, en effet, qui jusqu'alors a trompé la crédulité du vulgaire. Mais Mahomet, loin de diminuer, grandit encore quand il va quitter cette vie et comparaître devant Dieu, dont il s'est fait l'apôtre.

Dans les deux années qui avaient suivi la destruction des idoles et la proclamation du nouveau culte, Mahomet avait conquis, ou par lui-même ou par ses lieutenants, presque toute la presqu'île. Le Mahra, l'Oman, le Nadj, l'Hadramaut, l'Yémen avaient embrassé l'islamisme par violence ou par conviction. Les chrétiens mêmes de Nadjrân avaient abjuré[1]. Il ne res-

[1] Il fallait que les temps fussent venus, et que la révolution religieuse fût bien mûre pour que les conquêtes de l'islamisme fussent si

tait plus qu'à donner à toutes ces tribus un centre d'action religieuse et nationale. La Mecque était indiquée pour leur capitale, par la vénération sans bornes dont elle était entourée, et par les traditions pieusès qui remontaient jusqu'à Abraham lui-même. Mahomet ne pouvait penser à la dépouiller de ce privilége; mais pour qu'elle pût dignement recevoir l'Islam, il ne fallait pas seulement qu'elle fût purifiée de l'idolâtrie, il fallait encore que le pèlerinage annuel dont elle était le théâtre depuis vingt siècles changeât de caractère et de signification. Pas un seul idolâtre, venu de quelque partie que ce fût de l'Arabie, ne devait désormais pouvoir s'y présenter. Mahomet résolut de se rendre de sa personne à la cité sainte. Mais il avait à préparer cette transformation définitive, et ce n'était pas d'un seul coup qu'il pouvait l'accomplir.

Il ne voulut pas faire lui-même le pèlerinage, tant qu'il risquait de rencontrer des idolâtres autour de la Caaba, ou dans l'enceinte du territoire sacré. Il envoya donc Abou-Becr à sa place (631), à la tête de trois cents pèlerins de Médine, avec le titre de chef du pèlerinage (*Émir el-Hadj*), et Ali fut chargé de lire solennellement au peuple le passage de la neuvième sourate[1],

faciles et si rapides. Presque nulle part la destruction des idoles ne trouva de résistance; l'ancien culte ne suffisait plus aux besoins de ces peuples, et l'on eût dit que de toutes parts la voix du prophète était attendue. Les influences juives et chrétiennes, dès longtemps éprouvées, n'ont pas été sans doute étrangères à ce résultat.

[1] Cette sourate, composée de 130 versets, et qui n'est peut-être que la continuation de la VIIIe, est une des plus importantes de tout

qui accordait aux païens quatre mois pour se soumettre, et qui déclarait que, passé ce temps, le prophète était libre (*Baràat*) de tout engagement envers eux ; il leur était interdit de jamais prendre part au pèlerinage, de même qu'ils étaient éternellement exclus du paradis. L'idolâtrie étant ainsi proscrite de l'Arabie, et l'Islam devant devenir la loi de l'univers, Mahomet put se rendre à la Mecque. Moins de deux mois avant sa mort, dans le mois de Dsou-l-Kaada, il y fit le pèlerinage d'adieu[1], si célèbre et si vénéré dans les annales musulmanes[2]. Les cérémonies qu'accomplit alors le prophète sont restées le type inviolable de celles que doivent accomplir tous les pèlerins. Il y apporta d'ailleurs lui-même une rigueur à laquelle ses femmes durent se soumettre ainsi qu'Ali[3].

le Coran. La déclaration de guerre à l'idolâtrie y est faite dans les termes les plus terribles. Il y a dans cette sourate beaucoup de désordre comme dans toutes les autres; mais le ton général a quelque chose de vraiment effrayant, surtout quand on songe aux conséquences qu'en a tirées le fanatisme mahométan. Au verset 5, il est dit : « Les mois sacrés expirés, tuez les idolâtres partout où vous les trouverez. On ne doit les laisser en paix que quand ils se sont convertis. » Voir le *Sirat-er-raçoul*, traduction de M. G. Weil, t. II, p. 277.

[1] Depuis sa fuite de la Mecque, Mahomet avait visité deux fois les lieux saints; mais c'était le petit pèlerinage (Omra, El-Haddj-el-Asghar), qui peut se faire à toutes les époques de l'année; le grand pèlerinage se fait au dixième jour du douzième mois, et Mahomet n'avait pas pu le faire depuis dix ans.

[2] La sourate xxiie du Coran est consacrée tout entière au pèlerinage de la Mecque, et c'est son titre. Voir aussi le *Sirat-er-raçoul*, traduction de M. G. Weil, t. II, p. 314 et suiv.

[3] Ses femmes n'ayant pas apporté de victimes ne purent participer au grand pèlerinage, et elles durent rester à l'état d'*ihlâl:* ce qui ne

Il n'est pas nécessaire de décrire ici le détail de ces cérémonies, malgré la juste importance qu'y attachent les musulmans ; mais je remarque la prière par laquelle Mahomet et tous ceux qui le suivaient, au nombre de quatre-vingt-dix mille ou cent mille, se constituèrent à l'état de pénitents (*ihrâm*[1]) avant d'entrer à la Mecque : « Me voici devant toi, ô mon Dieu ; à toi appartiennent la louange, la grâce et la puissance. Tu n'as pas d'associé[2]. » Entré à la Mecque, il fit les sept tournées obligatoires autour de la Caaba, après avoir baisé la Pierre noire ; il récita une prière sur le Macâm-Ibrahîm, et parcourut sept fois l'espace compris entre la colline de Safa et celle de Marva (*Saï*). Ce fut l'emploi du premier jour. Les six jours suivants, il sacrifia, suivant les rites, les victimes qu'il avait amenées avec lui et qui le mettaient en état d'ihrâm. Puis sans quitter sa chamelle, sur laquelle il était monté, il adressa, du haut d'une plate-forme de l'Arafât, un long discours au peuple assemblé pour l'entendre. Il s'arrêtait après chaque phrase, et ses paroles étaient répétées à la foule par un de ses compagnons, Rabîa, à la voix retentissante. La tradition a conservé

leur permettait que la simple visite, *Omra*. Ali, qui revenait d'une expédition, fut favorisé par le prophète, qui consentit à partager ses victimes avec lui.

[1] Ces distinctions d'*ihrâm* et d'*ihlâl* sont encore scrupuleusement observées de nos jours; mais les simples visiteurs sont toujours beaucoup plus nombreux que les pèlerins proprement dits. Voir M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. III, p. 299 et suiv.

[2] Je reproduis la traduction de M. Caussin de Perceval, t. III, p. 299; celle de M. W. Muir en diffère un peu, t. IV, p. 236.

une partie de ce discours[1], dont j'extrais les passages suivants, en laissant de côté ceux qui se rapportent à des intérêts moins directement religieux, comme le règlement des dettes, la réforme du calendrier, les devoirs réciproques des époux, etc.

« O peuples, écoutez mes paroles ; car je ne sais si, une autre année, je pourrai me retrouver encore avec vous dans ce lieu. Soyez humains et justes entre vous. Que la vie et la propriété de chacun soient inviolables et sacrées pour les autres ; que celui qui a reçu un dépôt le rende fidèlement à qui le lui a remis. Vous paraîtrez devant votre Seigneur, et il vous demandera compte de vos actions. Traitez bien les femmes ; elles sont vos aides, et elles ne peuvent rien par elles seules ; vous les avez prises comme un bien que Dieu vous a confié, et vous avez pris possession d'elles par des paroles divines. O peuples, écoutez mes paroles et fixez-les dans vos esprits. Je vous ai tout révélé ; je vous laisse une loi qui vous préservera à jamais de l'erreur, si vous y restez fermement attachés, une loi claire et positive, le livre de Dieu et l'exemple de son

[1] Ce discours a été conservé dans l'ouvrage d'Ibn-Ishâc et d'Ibn-Ishâm, qui prétendent le donner tel qu'il a été prononcé. Voir le *Sirat-er-raçoul*, traduction de M. G. Weil, t. II, p. 316 et suivantes, et M. William Muir, *The Life of Mahomet*, t. IV, p. 237. Il est répété aussi par le secrétaire de Wâckidi, avec quelques variantes sans importance. La reproduction que je transcris est en grande partie celle de M. Caussin de Perceval, t. III, p. 301. La tradition n'est pas d'accord sur le lieu précis où se tenait Mahomet pour parler au peuple ; les uns le placent dans la vallée de Mina, les autres sur le mont Arafât ; ce dernier avis est celui d'Ibn-Ishâm.

prophète. O peuples, écoutez mes paroles et fixez-les dans vos esprits. Sachez que tout musulman est le frère de l'autre, que tous les musulmans sont frères entre eux, que vous êtes tous égaux entre vous, et que vous n'êtes qu'une famille de frères. Gardez-vous de l'injustice; personne ne la doit commettre au détriment de son frère; elle entraînerait votre perte éternelle...[1] »

Puis Rabîa, s'adressant à la foule par l'ordre du prophète : « O peuples, répondez, l'Envoyé de Dieu vous interroge : Savez-vous dans quel mois vous êtes? dans quel lieu? dans quel jour? »

La foule ayant répondu : « Nous sommes dans le mois sacré; nous sommes dans l'enceinte sacrée; c'est aujourd'hui la fête du saint pèlerinage, » Mahomet ajouta : « Dis-leur, Rabîa, que Dieu leur ordonne, jusqu'au jour où il les rappellera à lui, de tenir le sang et le bien de leurs frères pour aussi sacrés que ce mois, ce territoire et ce jour. » A la fin de son discours, Mahomet, faisant un retour sur lui-même, s'écria : « O Dieu, ai-je rempli mon message et terminé ma mission[2]? » La foule qui l'entourait répondit,

[1] J'ai mêlé ici la traduction de M. G. Weil, celle de M. Caussin de Perceval et celle de M. W. Muir. Les différences sont d'ailleurs à peu près insignifiantes. La pensée et le caractère du sermon ne sont pas changés. Voir aussi la première traduction de M. Gustave Weil, *Mohammed der prophet*, p. 311 et suiv.

[2] Je ne sais pourquoi M. William Muir suspecte la vérité de cette grande scène. Il est bien difficile, sans doute, de démontrer que ce n'est pas la tradition superstitieuse qui l'a inventée; mais il n'est pas plus aisé de démontrer que ce n'est là qu'une fiction. Logiquement,

comme si elle parlait au nom de Dieu lui-même : « Oui, tu l'as accomplie; » et Mahomet s'écria de nouveau : « O Dieu, daigne recevoir ce témoignage. » Alors il congédia l'assemblée, et Abou-Becr versait des larmes en pensant que, si la mission du prophète était terminée, sa mort devait être prochaine.

En se retirant, Mahomet, fatigué, entra dans la maison d'un marchand de nabîdz, c'est-à-dire d'eau de dattes préparée pour les pèlerins[1]; et, comme pour montrer qu'il n'avait rien perdu de sa simplicité, il voulut boire dans le gobelet commun. Son cousin, fils d'Abbâs, lui représenta qu'il valait mieux se rendre à la maison de son père, où l'on aurait à lui offrir une eau et un vase plus purs; mais Mahomet insista, et il but dans le gobelet où se désaltérait la foule.

Tel fut Mahomet dans cette solennité, la dernière où il ait figuré, et une des plus extraordinaires dont puisse se glorifier l'histoire des hommes. Je le trouve encore

on doit croire que Mahomet a fait une allocution de ce genre, dont les termes exacts importent fort peu. Son voyage à la Mecque ne pouvait pas avoir un autre objet que de fixer les cérémonies du pèlerinage en les adaptant au nouveau culte, et il était impossible que le prophète ne parlât pas de sa mission. Voir M. William Muir, t. IV, p. 242. Ibn-Ishâc cite au moins trois témoins de cette dernière prédication de Mahomet sur l'Arafât; voir le *Sirat-er-raçoul*, traduction de M. G. Weil, t. II, p. 307.

[1] Il n'y a pas aujourd'hui de dévot pèlerin qui n'imite le prophète dans cette action insignifiante, et qui ne boive aussi du nabîdz. Le pèlerinage serait moins complet et moins efficace si l'on négligeait cette sainte précaution. Voir M. William Muir, *The Life of Mahomet*, t. IV, p. 243.

plus grand, s'il est possible, dans son agonie contre une mort prématurée et presque violente.

Depuis qu'il avait été empoisonné à Khaybar[1], sa santé, jusque-là si robuste, ne s'était jamais complétement remise, et le dérangement devint visible à tous les yeux quelques jours après sa rentrée à Médine. Il y préparait une nouvelle expédition en Syrie, pour venger contre les Romains la défaite de Moûta, quand il ressentit les premières atteintes du mal auquel il devait succomber. Une nuit qu'il était dans la maison d'Ayésha, il se releva dévoré par la fièvre; et, suivi d'un serviteur[2], il alla dans le principal cimetière de Médine (Békia-el-Gharkad). Là, il resta longtemps dans une méditation profonde, et il se mit ensuite à prier à haute voix pour les musulmans inhumés en ce lieu : « Habitants de ces tombeaux, dit-il, soyez bénis; vous et moi nous avons obtenu l'accomplissement des promesses que le Seigneur nous avait faites. Vous êtes sauvés, et votre partage vaut mieux que le partage de ceux qui vous ont survécu. Si vous saviez ce que la bonté de Dieu vous épargne! Les épreuves vont se succéder comme se succèdent les parties d'une sombre

[1] C'était, à ce qu'il paraît, la conviction personnelle de Mahomet: elle pouvait être assez fondée; mais il suffit de se rappeler les fatigues qu'il avait supportées dans les dernières années, pour comprendre que ses forces pouvaient être épuisées, sans oublier les effets probables de son harem. Voir plus haut, p. 124.

[2] Le *Sirat-er-raçoul* a conservé le témoignage et le nom de ce serviteur, affranchi de Mahomet; il se nommait Abou-Moveihaba. Voir la traduction de M. G. Weil, t. II, p. 341.

nuit toujours de plus en plus sombres. Seigneur, accorde ton pardon à ceux qui sont enterrés ici. » Puis, s'adressant à son serviteur, il lui dit : « O Abou-Moveihaba, le choix m'a été laissé entre la possession des trésors de la terre avec la vie ici-bas, et le paradis avec la vue du Seigneur; et j'ai préféré le paradis. » Il revint ensuite à sa maison, fort souffrant et se plaignant vivement de douleurs de tête.

Les jours suivants, le mal ne cessant pas, il fit assembler ses femmes chez Maymouna, où il se trouvait alors, et il leur demanda leur agrément pour demeurer désormais chez une d'entre elles. Il choisit Ayésha, dont les soins lui étaient les plus doux, et il se fit conduire chez elle par deux hommes de sa famille. Il pouvait cependant encore se rendre à la mosquée pour diriger les prières publiques, et il fit un jour un assez long discours au peuple pour justifier le choix d'Ouçâma, commandant, quoique fort jeune, l'expédition de Syrie[1]. Il eut aussi quelques paroles pleines de tendresse pour Abou-Becr, son futur successeur; il pria pour les morts de Ohod; et, se rappelant l'asile que Médine lui avait assuré onze ans auparavant, il ajouta :

« O vous qui êtes venus ici de la Mecque et des autres parties de l'Arabie, écoutez-moi. Votre nombre s'accroît tous les jours, et vous remplissez de plus en

[1] Ouçâma était fils de Zeïd, l'affranchi de Mahomet et le compagnon de presque toute sa vie. Zeïd était mort à la bataille de Moûta rois ans auparavant.

plus la ville. Mais le nombre des hommes de Médine ne peut jamais s'accroître, et ils resteront éternellement ce qu'ils étaient quand ils m'ont accueilli et qu'ils m'ont donné un refuge. Ils me sont particulièrement chers ; car ils ont été ma famille, et ils m'ont rendu une patrie. Honorez qui les honore, et défendez-les toujours contre leurs ennemis [1]. » C'était une digne récompense pour les fidèles Ansâr.

Puis, s'adressant à l'assistance entière : « Musulmans, dit-il, si j'ai frappé quelqu'un d'entre vous, me voici ; qu'il me frappe à son tour. Si je l'ai blessé dans son honneur, qu'il me rende à cette heure injure pour injure. Si j'ai enlevé à quelqu'un ce qui lui appartenait, qu'il reprenne son bien sur tout ce que je possède; et qu'il ne craigne pas d'irriter ainsi ma haine, car la haine n'a jamais été dans mon cœur [2]. » Chacun gardant le silence, Mahomet répéta ce qu'il venait de dire ; et comme un homme de la foule lui réclama une légère somme d'argent jadis prêtée, Mahomet la lui fit restituer aussitôt, en ajoutant : « Il vaut mieux avoir à rougir dans ce monde-ci que dans l'autre. »

Il parut encore une ou deux fois dans la mosquée

[1] Voir M. Gustave Weil, *Mohammed der prophet*, p. 326 et suiv.; M. William Muir, *The Life of Mahomet*, t. IV, p. 262 et suiv.; et M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. III, p. 318 et suiv.

[2] Dans des vers qui ont été conservés, Varaka disait de Mahomet : « Plein d'indulgence et de pardon, il ne rend jamais le mal qu'on lui fait; il réprime sa colère et son ressentiment, quand on l'insulte. » Voir Maçoudi, livre I, p. 143 de la traduction.

pour assister aux prières, qui étaient conduites d'après ses ordres par Abou-Becr, et il se montra heureux de la dévotion des musulmans rassemblés pour les entendre[1]. Mais ses forces s'épuisaient de plus en plus; il avait de fréquentes défaillances; et, quand il revenait à lui, on l'entendait répéter: « Mon Dieu, fortifie-moi contre le trouble de l'âme à l'approche de la mort. » Dans un instant de délire, il avait voulu écrire un nouveau livre qui devait préserver les musulmans de toute erreur, comme si le Coran n'avait pas été écrit. Enfin, après une dernière visite à la mosquée, le matin, il eut un évanouissement plus long que les autres. En recouvrant ses sens, il vit Ayésha, qui lui frottait les mains en récitant des prières, comme il avait l'habitude de le faire lui-même en soignant les malades à l'extrémité. « Cesse tes soins, lui dit-il, et retire tes mains; tu ne peux plus rien pour moi; » puis, la tête appuyée sur les genoux de la jeune femme, il expira en prononçant ces mots entrecoupés: « Que le Seigneur me pardonne; qu'il me rejoigne à mes compagnons d'en haut... Éternité dans le paradis...

[1] C'était une manière de désigner Abou-Becr pour son successeur; et ce ne fut pas sans peine que Mahomet maintint ce choix. Ayésha voulait que ce fût Omar qui remplaçât le prophète à la mosquée; Omar put en effet remplir une fois cet office; mais Mahomet l'entendit de ses appartements, et il fit cesser les prières jusqu'à l'arrivée d'Abou-Becr. Une autre fois, il avait indiqué aussi clairement sa volonté, en venant s'asseoir de sa personne auprès de la chaire où Abou-Becr prêchait ce jour-là, à sa place, et d'après son invitation expresse. Voir le *Sirat-er-raçoul*, traduction de M. G. Weil, t. II, p. 342 et M. W. Muir, t. IV, p. 265.

Pardon... Oui... avec le compagnon d'en haut. » Il désignait ainsi l'ange Gabriel. Mahomet était alors âgé de soixante-deux ans, et il mourait le lundi 8 juin 632.

Il pouvait se dire, en quittant la vie, que son œuvre était faite, et que ses deux grands successeurs, Abou-Becr et Omar, n'avaient qu'à continuer la religion et l'empire fondés par leur maître et leur ami.

CHAPITRE IV

SINCÉRITÉ DE MAHOMET

Jugement des contemporains, amis et ennemis, sur Mahomet; Abou-Sofyân; les députés à Yezdidjerd, roi de Perse; jugement de Mahomet lui-même sur le Coran, et ses récitations; état étrange de Mahomet pendant l'inspiration; les sourates terrifiques; Mahomet s'est toujours défendu de faire des miracles, sans nier ceux des autres prophètes; éclipse de soleil, le jour de la mort de son fils; fables extravagantes inventées par la superstition. — Mahomet a eu surtout une autorité morale, et il ne s'est pas distingué par son courage; ses talents de général; il n'a pas eu de maître religieux; il n'était pas aussi ignorant qu'on l'a dit; sa passion tardive pour les femmes; sa fidélité à Khadîdja pendant vingt-cinq ans; ses treize épouses; ses neuf veuves, Mères des fidèles.

J'ai dit que je croyais à la parfaite sincérité de Mahomet, et je ne vois rien, dans toute cette carrière que je viens de parcourir, qui puisse faire un instant soupçonner la bonne foi du prophète[1]. Comment serait-il possible qu'il ne se fût pas trahi un seul jour, si en effet il s'était menti à lui-même et aux autres en se

[1] C'est aussi l'avis très-prononcé de M. Théodore Nöldeke, l'historien du Coran; voir son ouvrage *Geschichte des Qorâns*, p. 2 et suivantes.

donnant pour l'Envoyé de Dieu? J'ai cherché à expliquer cette mission, qu'il ne tenait que de sa conscience et de l'idée qu'il se faisait du culte que l'homme doit à son créateur. Notez bien que c'est à quarante-cinq ans qu'il commença ses prédications. Jusque-là, il ne s'était distingué de ses compatriotes que par les vertus les plus réelles ; et il est trop évident qu'en se faisant l'envoyé de Dieu, il ne voulait pas dire autre chose, si ce n'est que Dieu lui inspirait le dogme qu'il venait prêcher et révéler au monde. Peut-être même que dans sa modestie Mahomet n'allait pas tout à fait aussi loin; il croyait simplement qu'il venait rétablir l'ancien culte qu'Abraham avait professé, et qu'il ne faisait que continuer les enseignements de Moïse, de David, de Jésus même et de tant d'autres prophètes suscités avant lui.

On peut voir clairement le sens réel qu'il faut attribuer à cette mission de Mahomet, en interrogeant, comme je l'ai déjà fait plus haut, les témoignages de ses ennemis et ceux de ses partisans. Voici à cet égard deux faits qui me semblent très-décisifs.

L'empereur Héraclius revenait de sa glorieuse expédition de Perse (628), et il se trouvait en Syrie quand il fut rejoint par l'envoyé de Mahomet, qui lui apportait la lettre où le prophète arabe le conviait à embrasser l'islamisme. Plus surpris qu'irrité, et ne voulant pas sans doute se créer des embarras inutiles, l'empereur de Byzance s'était montré bienveillant et avait fait une réponse gracieuse quoique insignifiante.

Mais pour savoir un peu plus précisément ce que pouvait être cette étrange communication et l'état de l'Arabie, limitrophe de son empire, il fit venir auprès de lui quelques marchands arabes qui avaient conduit une caravane jusqu'à Gaza. Parmi eux se trouvait Abou-Sofyân, qui était encore à ce moment un des adversaires les plus acharnés de Mahomet, et qui ne devait se convertir que trois ans plus tard à l'islamisme. Héraclius lui fit poser quelques questions par son interprète, et voici le dialogue que la tradition a conservé : « A quelle famille appartient Mahomet ? — — A une famille distinguée, répondit Abou-Sofyân. — Y a-t-il jamais eu personne parmi vous qui ait tenu le langage qu'il tient ? — Jamais. — Avant qu'il se donnât pour un prophète, passait-il pour un menteur ? — Non. — Y a-t-il eu avant lui quelqu'un de sa famille qui fût roi ? — Non. — A quelle classe appartiennent ses sectateurs, à la haute classe ou au vulgaire ? — Au vulgaire. — Leur nombre diminue-t-il ou s'accroît-il ? — Il s'accroît sans cesse. — Ses adhérents le renient-ils quelquefois ? — Pas un ne l'a renié. — Est-il fidèle à sa parole quand il l'a donnée ? — Nous sommes actuellement en paix avec lui ; mais nous ne savons pas comment il observera les traités. — Avez-vous déjà fait la guerre avec lui ? — Oui. — Qui a été vainqueur ? — Tantôt lui, tantôt nous. — Quelles sont les doctrines qu'il recommande ? — Il nous ordonne d'abjurer les croyances de nos pères, de n'adorer qu'un seul Dieu, de faire l'aumône, d'observer fidèlement

notre parole, et de nous abstenir de plaisirs coupables[1]. »

A côté de cet aveu d'un ennemi, il faut placer l'enthousiasme non moins démonstratif des partisans de Mahomet.

Le prophète était mort depuis quatre ans, et Omar, successeur d'Abou-Becr, était en guerre avec le roi de Perse. Quatorze musulmans se donnèrent la tâche d'aller convertir Yezdidjerd, et d'empêcher par là le conflit qui se préparait[2]. Ce prince, qui n'avait pas encore éprouvé la force des armes musulmanes, reçut ces députés improvisés avec beaucoup de hauteur, et il leur fit sentir l'infériorité de l'Arabie, osant entrer en lutte contre l'empire des Perses : « Ce que tu as dit de notre pauvreté, de nos divisions, de notre barbarie, répondirent les députés, était juste naguère. Nous étions si misérables que l'on voyait parmi nous des gens apaiser leur faim en dévorant des insectes et des serpents; d'autres faisaient mourir leurs filles, pour n'avoir pas à partager leurs aliments avec elles. Plongés dans les ténèbres de la superstition et de l'idolâtrie, sans lois et sans frein, toujours ennemis

[1] Voir M. Gustave Weil, *Mohammed der prophet*, p. 201. Il pense que, si cette tradition n'est pas vraie, elle est du moins bien inventée. Il n'y a pas de motif pour la suspecter. Toute cette morale est bien celle du Coran, empruntée d'ailleurs au mosaïsme et au christianisme.

[2] On sait que cette guerre, commencée en 636, se termina bientôt par la mort de Yezdidjerd, dont les armées avaient été vaincues dans trois ou quatre grandes batailles, et par la ruine de l'empire persan. Les musulmans y firent un immense butin.

les uns des autres, nous n'étions occupés qu'à nous piller et à nous détruire mutuellement. Voilà bien ce que nous avons été. Mais nous sommes maintenant un peuple nouveau. Dieu a suscité au milieu de nous un homme, le plus distingué des Arabes par la noblesse de sa naissance, par ses vertus, par son génie, et il l'a choisi pour être son envoyé et son prophète. Par l'organe de cet homme, Dieu nous a dit : « Je suis le Dieu unique, éternel, créateur de l'univers. Ma bonté vous envoie un guide pour vous diriger. La voie qu'il vous montre vous sauvera des peines que je réserve dans une autre vie à l'impie et au criminel, et elle vous conduira près de moi dans le séjour de la félicité. » La persuasion s'est insinuée peu à peu dans nos cœurs ; nous avons cru à la mission du prophète ; nous avons reconnu que ses paroles étaient les paroles de Dieu, ses ordres, les ordres de Dieu, et que la religion qu'il nous annonçait est la seule vraie religion. Il a éclairé nos esprits, il a éteint nos haines, il nous a réunis en une société de frères sous des lois dictées par la sagesse divine. Puis, il nous a ordonné d'achever son œuvre en étendant partout l'empire de l'islamisme, en traitant fraternellement les nations qui voudront se convertir, en imposant le tribut à celles qui voudront conserver leur religion, en exterminant celles qui ne voudront ni embrasser l'islamisme, ni payer le tribut[1]. »

[1] J'emprunte cette longue citation à l'ouvrage de M. Caussin de Perceval (t. III, p. 478), qui a poussé ses recherches jusqu'à la réu-

Voilà comment les contemporains de Mahomet comprenaient qu'il était l'Envoyé de Dieu, et voilà aussi comment l'équitable postérité doit l'entendre. Dans un monde où rien ne peut se faire qu'avec la volonté divine, les individus et les peuples ne se trompent guère à ces merveilleux phénomènes qui changent l'âme des hommes ; seulement ceux-ci doivent justifier ces grandes révolutions morales par leurs œuvres; et les autres, par leur foi.

Un point plus douteux et non moins intéressant pour décider cette question de sincérité, c'est de savoir ce que Mahomet lui-même pensait du Coran et de ses récitations. Après lui, la légende n'a pas hésité à supposer que les feuilles du Coran écrites dans le ciel étaient apportées toutes faites à l'apôtre. Je crois que c'est aujourd'hui un article de foi irréfutable parmi les dévots musulmans. Mais je ne vois pas que Mahomet ait autorisé jamais cette légende, d'ailleurs fort naturelle à la dévotion et à l'ignorance. Si l'on interroge à cet égard le Coran, on trouvera, j'en conviens, que son langage n'a rien de précis, et les métaphores dont il se sert peuvent s'interpréter dans un sens ambigu. Ainsi plusieurs fois, Mahomet, qui parle comme tous les prophètes au nom de Dieu ou au sien indifféremment, fait dire à Dieu : « Nous avons

nion de toutes les tribus arabes sous la loi musulmane (640); les autres historiens de Mahomet se sont arrêtés à sa mort. Ce langage des députés musulmans est à peu près celui de Djafar au Nédjâchi d'Abyssinie; voir plus haut, page 108.

fait descendre le Coran du ciel en langue arabe » (sourate XII, verset 2). Ailleurs, il répète à peu près cette expression et il dit : « Le Coran est descendu réellement du ciel » (sourate XVII, verset 106). Mais dans bien d'autres passages, il semble faire assez peu de cas de cette origine céleste du Coran, et il laisse cette fable aux infidèles. Dans la sourate IVe, verset 152, il maudit ceux qui ne croient point à Dieu et à ses apôtres, et il s'écrie : « Les hommes des écritures (c'est-à-dire les juifs, et plus tard les chrétiens) « te demanderont de faire descendre un livre du ciel; ils avaient demandé à Moïse quelque chose de plus, et ils lui disaient : « Fais-nous voir Dieu face à face. » Mais une tempête terrible fondit sur eux, en punition de leur méchanceté. » La sourate VIe, verset 7, fait aussi bon marché de ces exigences des infidèles, auxquelles Dieu et son prophète n'ont pas à céder : « Quand même nous ferions descendre du ciel le livre écrit tout entier sur un rouleau, quand même les infidèles le toucheraient de leurs mains, ils diraient encore : « C'est de la magie pure. »

Quelques versets de la sourate XXVIe peuvent résoudre ces contradictions apparentes et indiquer la vraie pensée de Mahomet, cachée sous des métaphores équivoques : « Ton Seigneur est puissant et miséricordieux, et le Coran est une révélation du maître de l'univers. L'esprit fidèle (l'ange Gabriel) l'a apporté d'en haut, et il l'a déposé sur ton cœur, ô Mahomet,

pour que tu fusses un apôtre[1]. » Le Coran ne serait donc qu'une révélation, et en d'autres termes une inspiration de Dieu; il n'est pas présenté sous un autre jour dans une foule de passages, et tout en restant l'œuvre indirecte de Dieu, qui permet à son prophète de l'annoncer aux hommes, il n'en est pas moins l'œuvre personnelle de l'apôtre, qui le récite quand l'esprit d'en haut vient l'éclairer.

Ce qui peut confirmer cette interprétation favorable à la véracité de Mahomet, c'est qu'à ses yeux le Pentateuque de Moïse et l'Évangile de Jésus[2] sont descendus du ciel tout aussi bien que le Coran. C'est là une assertion à laquelle il revient souvent, et qui n'a rien d'embarrassant pour lui. Il n'en serait pas de même

[1] Voir la sourate xxvi, versets 191, 192, 193 et 194. On pourrait citer plusieurs autres passages tout à fait analogues.

[2] Voir le Coran, sourate iii, verset 2 : « Il a fait descendre d'en haut le Pentateuque et l'Évangile, pour servir de direction aux hommes. Il a fait descendre la Distinction » (Al-Forkan, c'est un des noms du Coran, et la sourate xxv porte ce titre). Dans la sourate iii, verset 58, il est encore dit que le Pentateuque et l'Évangile ont été envoyés d'en haut. Ce qu'il y a d'assez singulier, c'est que Mahomet parle de l'Évangile en paraissant le croire l'œuvre de Jésus, comme il parle du Pentateuque, œuvre de Moïse. Ceci me semble fortifier encore l'opinion que j'émets ici; car Mahomet ne pouvait ignorer que les chrétiens eux-mêmes ne font pas de l'Évangile l'œuvre personnelle du Christ; ils n'en font qu'un livre sacré inspiré par Jésus à ses apôtres, comme le Coran était inspiré à Mahomet. Il y a dans le Coran, sourate xxi, verset 105, un passage textuel de la Bible : « Nous avons écrit dans les psaumes que les justes auront l'héritage de la terre. » Psaume xxxvii, verset 29. Il est bien possible que Mahomet eût retenu ce court verset après l'avoir entendu citer de vive voix par quelque Juif. C'est le seul passage de ce genre dans tout le Coran; voir plus loin les Extraits du Coran, chapitre des Prophètes, et voir aussi M. Nöldeke, *Histoire du Coran*, p. 6

si le Pentateuque et l'Évangile chrétien eussent été dictés réellement par Dieu, et s'il fallait admettre que c'est au sens matériel qu'ils sont l'un et l'autre venus du ciel. Comme la parole de Dieu ainsi comprise devrait être à jamais immuable, il ne serait pas possible de supposer plusieurs rédactions successives qui pourraient se contredire, ou qui devraient tout au moins se compléter. Au contraire, avec l'intermédiaire des prophètes, qui ne sont qu'inspirés, la parole de Dieu peut varier selon les individus, selon les peuples et selon les temps. C'est là, on peut dire, le système de Mahomet sur les prophètes, dont il parle sans cesse avec sympathie et admiration, ses prédécesseurs, méconnus et persécutés ainsi que lui.

Il n'y a donc pas beaucoup à s'arrêter aux expressions et aux images dont Mahomet se sert en parlant du Coran; il n'en est pas une seule qui ne puisse être expliquée symboliquement; et c'est, à mon avis, les forcer étrangement que de les prendre dans une signification matérielle. « Le Coran est descendu du ciel sur le cœur de Mahomet, » ne veut pas dire autre chose, si ce n'est que le prophète était pénétré de l'esprit divin quand il composait et récitait les sourates.

Tous les témoignages s'accordent, en remontant à ceux d'Ayésha, sa femme, et de Zeïd, fils de Thâbit, le premier éditeur du Coran[1], pour constater que,

[1] Voir M. Gustave Weil, *Mohammed der Prophet*, p. 44, note 48; M. William Muir, *The Life of Mahomet*, t. II, p. 87; et surtout M. A. Sprenger, qui, en sa qualité de médecin, s'est étendu plus que per-

dans les moments où Mahomet était inspiré, il tombait en un état extraordinaire et très-effrayant. La sueur coulait alors de son front, même pendant les saisons les moins chaudes de l'année; ses yeux devenaient rouges de sang; il poussait des gémissements, et la crise se terminait le plus souvent par une syncope, qui durait plus ou moins de temps; il n'aimait pas qu'on le vît en ce désordre, et ses amis les plus familiers n'osaient en ce moment lever les regards vers lui. Sans reconnaître dans ces émotions singulières des attaques d'épilepsie, comme on l'a bien des fois prétendu, on peut croire que les récitations du Coran, étaient toujours accompagnées pour Mahomet d'un trouble profond. Persuadé de sa mission divine, comme il l'était, il avait pu arriver assez vite à penser que Dieu même parlait par sa bouche. La grandeur et l'importance des idées qui l'agitaient répondaient à la sainteté de cet office; et même lorsque, plus tard, les sourates s'abaissèrent quelquefois à n'être que des apologies personnelles dans des querelles misérables de ménage, l'habitude était prise; et Mahomet pouvait ne pas déchoir à ses propres yeux, même quand il cherchait dans le Coran à calmer les jalousies de ses femmes et à faire taire les mauvais propos dont il était l'objet.

Il paraît bien certain, d'après la tradition, que l'in-

sonne sur ces accidents, en apparence morbides, de la constitution de Mahomet. Voir *Das Leben und die Lehre des Mohammad*, t. I, p. 207 et suiv.

spiration était irrégulière et instantanée chez le prophète, et qu'il ne pouvait pas prévoir le moment où il en serait saisi. Parfois il en fut pris pendant qu'il était monté à chameau; parfois au milieu de la foule, aussi bien que dans l'intérieur solitaire de sa maison. Il sentait lui-même que ces secousses réitérées le fatiguaient beaucoup; et dans une occasion, que la tradition a recueillie, il exprima ce qu'il en pensait sous une forme qui n'a rien que de très-naturel. Abou-Becr et Omar étaient assis un jour dans la mosquée, à Médine, quand Mahomet y entra par une des portes qui donnaient dans les maisons de ses femmes. Il avait la main sur sa barbe, qu'il soulevait en la caressant. A cette époque elle grisonnait déjà sensiblement. Abou-Becr, faisant cette remarque, lui dit: « O toi, pour qui je serais prêt à sacrifier mon père et ma mère, que ta barbe et tes cheveux blanchissent! — Tu dis vrai, répondit Mahomet à son ami tout ému; mais c'est Houd et ses sœurs qui m'ont fait blanchir si vite.— Et quelles sont ses sœurs, demanda Abou-Becr? — C'est l'Inévitable et la Frappante, » répliqua le prophète [1]. Il indiquait ainsi trois sourates, celles qui sont classées la XIe, la LVIe et la CI^e^ dans le Coran. On les appelle les sourates terrifiques, en compagnie de cinq autres, qui ont reçu le même nom [2].

[1] Voir M. W. Muir, *The Life of Mahomet*, t. II, p. 88.

[2] Les cinq autres sourates, outre la XIe, la LVI et la CI^e^, sont la XXIe, la LXIXe, la LXXVIIe, la LXXVIIIe et la LXXXIe; elles sont intitulées: les Prophètes, le Jour inévitable, les Envoyés, la Grande nouvelle et le Soleil

Il est probable que la composition de celles-là avait été plus pénible, et que Mahomet avait souffert davantage en les produisant.

Je ne voudrais pas étendre par trop cette tradition, et il n'est guère probable que l'inspiration ait toujours été aussi douloureuse; mais le désordre même du Coran donne, il faut en convenir, une grande vraisemblance à ces détails, qu'a pieusement conservés la dévotion musulmane. Je ne parle même pas du désordre général du livre, qui est de toute évidence; mais le trouble est encore plus apparent, s'il est possible, dans le contenu même de chaque sourate. Il n'y en a pas une où le sujet se suive d'une manière un peu continue et un peu régulière; les matières les plus disparates y sont traitées pêle-mêle, et à côté des rares articles de loi civile qui disposent sur les héritages, sur les femmes et sur les orphelins, par exemple, viennent se placer des imprécations sans fin contre les juifs, les hypocrites, les infidèles, des louanges à Moïse, à Jésus, fils de Marie, et la justification du prophète, etc.[1]. Toutes les sourates offrent la même bigarrure, qui montre bien la disposition d'âme de Mahomet. Les éditeurs n'ont pu rien y modifier, et s'ils avaient essayé d'y mettre un peu plus

ployé; voir M. W. Muir, *The Life of Mahomet*, t. II, p. 88. Ces sourates ne semblent pas avoir rien de particulier; mais pour bien juger de ce qui les avait rendues si pénibles, il faudrait connaître une foule de circonstances que la tradition n'a pu conserver.

[1] On peut citer entre autres la IVe sourate, où l'on trouvera la singulière confusion que nous signalons.

d'ordre, c'est le Coran tout entier qui eût été à refaire. Il fallait laisser les sourates telles qu'elles étaient, sous peine de les détruire, et d'ailleurs cette confusion même est sans doute trop conforme au génie arabe et au génie oriental pour que personne pensât même à la corriger.

Ce qui doit porter encore à croire que Mahomet n'a rien voulu voir de surnaturel dans ses inspirations, c'est que dans le cours entier du Coran, et l'on peut dire presque à chaque page, il se défend de faire des miracles. Les idolâtres, les infidèles, les sceptiques, les hypocrites lui demandaient sans cesse de justifier sa mission par ce témoignage irréfutable ; sans cesse il s'y refuse, et il repousse avec colère et indignation ces piéges, où il pouvait facilement tomber. Dans la sourate III[e], où il parle en excellents termes d'Anne, mère de Marie, et de la vierge Marie, mère de Jésus[1], il montre combien le don des miracles lui serait inutile pour persuader les hommes, puisque des prophètes doués par le ciel de cette puissance n'en ont pas moins péri sous la main des incrédules et des méchants : « A ceux qui disent : Dieu nous a déclaré que nous ne serons tenus de croire à un prophète que lorsque ce prophète présentera une offrande que le feu du ciel consumera aussitôt, réponds : Il vous est venu avant moi des prophètes qui ont fait des miracles, et même celui dont vous parlez. Pourquoi donc les

[1] Coran, sourate III[e], versets 179 et suiv. ; traduction de M. Kasimirski.

avez-vous tués? Dites-le si vous êtes véridiques. S'ils te traitent d'imposteur, ô Mohammed, les apôtres envoyés avant toi ont été traités de même, bien qu'ils eussent opéré des miracles et apporté le livre des Psaumes et le livre de l'Évangile, qui éclaire. » Ailleurs [1], il dit plus expressément encore : « Ils disent : Si au moins des miracles lui étaient accordés de la part de son Seigneur, nous croirions. Réponds-leur : Les miracles sont au pouvoir de Dieu, et moi je ne suis qu'un envoyé chargé d'avertir ouvertement les hommes. » Dans un autre passage, Dieu, prenant la parole, dit à Mahomet : « Rien ne nous aurait empêché de t'envoyer avec le pouvoir des miracles. » Et si Dieu ne l'a pas fait, il en donne la raison : « c'est que les peuples d'autrefois avaient déjà traité de mensonges les miracles qu'avaient faits les prophètes antérieurs [2]. » Enfin, pour ne pas prolonger ces citations presque inutiles, tant elles sont péremptoires, en voici une dernière, tirée de la sourate XXIe : « Les méchants se disent en secret : Mohammed est-il donc autre chose qu'un homme comme nous? Le Coran n'est qu'un amas de rêves ; c'est lui qui l'a inventé ; c'est un poëte ; qu'il nous fasse voir un miracle comme en faisaient les envoyés d'autrefois [3]. »

[1] Coran, sourate XXIXe, verset 49; voir aussi sourate X^e, verset 21.
[2] Coran, sourate XVIIe, verset 61.
[3] Coran, sourate XXIe, versets 3 et suiv. Il serait facile d'accumuler autant de passages qu'on voudrait en ce sens. C'est là une des idées

A ces citations du Coran, on peut joindre un fait plus décisif encore et qui atteste bien la véracité de Mahomet. Dans une occasion où l'imposture était provoquée par tout le monde, et où elle était aussi facile que profitable, il la repoussa avec une hauteur dédaigneuse. Son fils Ibrahim venait de mourir, âgé d'environ deux ans, au mois de mars 630. Cet enfant devait lui être doublement cher, d'abord parce qu'il était le seul enfant mâle qu'il eût, et ensuite parce qu'il était né de Maria, la Copte, dont l'intrusion parmi ses femmes avait causé les orages les plus fâcheux et un scandale déshonorant. Le jour même où cet enfant mourut, il y avait une éclipse de soleil. Autour de Mahomet, on ne manqua pas de dire que l'astre s'éclipsait à cause de la mort d'Ibrahim; mais le prophète coupa court à ces rumeurs flatteuses, qui circulaient déjà dans le peuple[1]: « Le soleil et la lune ne s'éclipsent, dit-il, ni pour la mort ni pour la naissance de qui que ce soit. Ce sont des merveilles divines, par lesquelles Dieu manifeste sa puissance afin qu'on le craigne. Quand vous voyez une éclipse, mettez-

qui reviennent le plus souvent à l'esprit de Mahomet. Voir plus loin les Extraits du Coran, chapitre de Mahomet.

[1] Voir M W. Muir, *The Life of Mahomet*, t. IV, p. 165. La douleur de Mahomet paraît avoir été excessive, ainsi que celle de Maria et de sa sœur Shirîn, chargée du soin de l'enfant. Les historiens arabes donnent les plus touchants détails, qui prouvent la profonde sensibilité de Mahomet et son amour passionné des enfants. Il y a dans sa vie plusieurs traits tout à fait analogues à celui qui a fait tant d'honneur à la mémoire de Henri IV. M. Mahmoud Effendi, astronome, et un des élèves les plus distingués de la mission égyptienne à Paris, a calculé

vous en prière, et restez-y jusqu'à ce qu'elle soit passée. » Pourtant, qu'y aurait-il eu de plus simple pour Mahomet, qui était au comble de sa fortune et qui régnait dès lors sur l'Arabie, que de prendre ce phénomène pour un signe de la sollicitude divine envers lui; et, en le supposant un imposteur, que de profiter si aisément de la crédulité populaire, appuyée sur le sentiment d'une légitime reconnaissance? Il ne succomba point à cette vulgaire tentation, et l'histoire impartiale doit lui rendre cette justice[1].

En présence de tels faits, il faut se mettre en garde contre ces fables dont on entoure quelquefois la mémoire du prophète, et par lesquelles la superstition musulmane a cru relever sa gloire. Mahomet n'est pour rien dans les récits merveilleux de son voyage à Jérusalem en une seule nuit, des dix mille anges qui combattaient à Bedr pour les Ansâr et les Mohadjir, des armées invisibles qui soutenaient les fidèles musulmans dans toutes les rencontres, etc. Ce sont quelques expressions obscures ou métaphoriques du Coran[2] qui ont donné naissance à ces contes absurdes; ils n'ont obtenu créance que beaucoup plus tard, et il

cette éclipse de 630, dans son excellent *Mémoire sur le calendrier arabe avant l'islamisme*, etc. Paris, imprimerie impériale, 1858, in-8. A la page 5 et suiv., M. Mahmoud a rapporté avec le texte arabe plusieurs hadiths sur la mort d'Ibrahim.

[1] M. W. Muir, par exemple, l'a fait en très-bons termes, *The Life of Mahomet*, t. IV, p. 166.

[2] Voir le Coran, pour le voyage nocturne à Jérusalem, sourate XVIIe, verset 1 ; pour les dix mille anges à Bedr, sourate VIIIe, verset 9; pour les armées invisibles, sourate XXXIIIe, verset 9. Dans tous ces passages

serait inique de les faire remonter à Mahomet, quand il a toujours résisté personnellement à cette pente irrésistible de l'esprit arabe.

Il est même bon d'ajouter que, tout en se défendant lui-même de faire des miracles, il n'a cessé de croire fermement à ceux de Moïse et même à ceux de Jésus-Christ. Il se complaît à les raconter longuement, loin de les nier; et celui de la baguette changée en serpent est exposé trois ou quatre fois au moins dans le Coran. Ce n'est donc pas les miracles en eux-mêmes que Mahomet repousse; c'est uniquement une telle faculté surnaturelle appliquée à lui-même. Il a bien assez d'avoir vu l'ange Gabriel dans un de ses songes et dans un moment d'exaltation excessive. La mission qu'il s'est donnée lui suffit, et elle est assez belle et assez utile pour le persuader lui-même, ainsi qu'elle persuade tous ceux qui l'approchent. Il est difficile de savoir comment l'esprit railleur et sceptique des Coraychites aurait pris les miracles que Mahomet eût essayé de faire; mais puisqu'il a protesté lui-même constamment contre une telle intention, il est bien inutile d'élever cette conjecture, et il vaut mieux s'en tenir au Coran qu'à des hypothèses. L'empire qu'exerçait Mahomet était tout moral, et il n'y a pas dans toute sa vie un seul fait qui autorise à l'accuser de charlatanisme. Ses compagnons l'adoraient avec le fanatisme d'un dévouement et d'une admiration sans

il n'y a rien de plus que des métaphores; voir M. William Muir, t. II, p. 222.

bornes; mais quand, sur le corps de Mahomet qui venait d'expirer, Omar, au désespoir, voulut prétendre que le prophète ne pouvait mourir, Abou-Becr n'eut pas de peine à calmer la foule, un instant égarée, et à rétablir la triste réalité. Il n'y avait pas plus de miracles pour la mort de Mahomet qu'il n'y en avait eu durant sa vie[1].

Une remarque qu'on peut aisément faire en lisant l'histoire du prophète, c'est que, dans une nation aussi belliqueuse que celle qu'il conduisait, ce ne fut pas par son courage qu'il acquit son influence. On aurait dû croire que c'était surtout par la bravoure personnelle dans les combats que le chef des Arabes se serait signalé. Il n'en fut rien, et bien que des historiens musulmans aient appelé quelquefois Mahomet le prophète du sabre[2], le Coran a beaucoup plus fait pour sa domination que sa vaillance. Il ne montra jamais sans doute la moindre faiblesse dans la lutte et sur le champ de bataille; mais la douceur naturelle de son caractère le rendait peu belliqueux, et son tempérament était si nerveux, qu'il avait toujours quelque

[1] Voir le *Sirat-er-raçoul*, traduction de M. G. Weil, t. II, p. 348 et suiv.; M. Gustave Weil, *Mohammed der Prophet*, p. 223; M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. III, p. 332; et M. W. Muir, *The Life of Mahomet*, t. IV, p. 283. L'altercation d'Omar et d'Abou-Becr offre des détails très-curieux et même très-touchants, que je n'ai pu rapporter ici, mais qui méritent d'être connus. Il suffit à Abou-Becr de citer à Omar quelques vers du Coran pour le convaincre et le ramener; *Sirat-er-raçoul*, traduction de M. G. Weil, t. II, p. 349.

[2] Voir l'article de M. Reinaud sur Mahomet, p. 61

peine à rester dans les ténèbres[1]. Pendant la meilleure partie de sa carrière, il n'eut pas l'occasion de mettre les armes à la main, et il avait cinquante ans passés quand il devint chef d'armée. Mais un talent qu'il semble avoir possédé au plus haut degré, c'est celui du général. Les détails qui pourraient nous éclairer sur sa capacité militaire sont rares; mais, autant qu'on en peut juger d'après quelques indications, Mahomet paraît avoir été beaucoup plus habile qu'aucun de ses concurrents dans l'art de la stratégie. La vigilance infatigable pour les préparatifs, le coup d'œil pendant l'action, la conception générale d'un plan de campagne, la persévérance et le secret ne lui ont jamais fait défaut, et ces qualités éminentes ont probablement beaucoup contribué à son succès. Ses biographes n'étaient guère en état de les apprécier, et voilà sans doute pourquoi ils ne nous en ont rien dit. Mais nous pouvons suppléer à cette réticence; et en voyant que Mahomet éprouva si peu de revers, on est en droit de supposer qu'il avait en lui toutes les ressources qui les préviennent et qui domptent la fortune.

Il n'a pas eu de maître qui lui ait enseigné la tactique, et ses triomphes militaires n'ont été que l'effet de son génie. Je crois, à plus forte raison, qu'on peut en dire autant de ses croyances religieuses; elles n'ont rien de bien original, et elles étaient répandues

[1] M. W. Muir, *The Life of Mahomet*, t. III, p. 61.

et connues avant lui. Mais c'est Mahomet seul qui a su les faire prévaloir à jamais parmi les tribus arabes, et s'il n'a pas la gloire de l'invention, il a du moins celle d'un prosélytisme invincible non moins que bienfaisant. Les Hanyfes l'avaient devancé, et il ne s'est pas fait faute d'emprunter beaucoup au judaïsme et au christianisme, qu'il comprenait à sa manière. Mais les Hanyfes étaient restés obscurs et inféconds. Le judaïsme et le christianisme avaient avorté dans ces contrées, malgré leur vérité et leur grandeur. Mahomet seul a réussi, grâce à ses puissantes facultés, qui n'étaient qu'à lui. Aussi peut-on trouver assez inutiles les peines que se sont données bien des historiens pour découvrir quels avaient été les maîtres religieux de Mahomet. Sans doute il est assez curieux de connaître ses relations avec les Abrahamites, avec les juifs et les chrétiens, soit de la Mecque, soit de Médine. Mais tout cela n'explique rien, et ce ne sont pas des enseignements de cette espèce qui décident du destin des grands hommes. Il n'y a pas d'école pour les héros, pour les conquérants, ni surtout pour les fondateurs de religion. C'est le ciel qui les fait, et ce sont les circonstances qui les développent[1].

[1] M. le docteur A. Sprenger a consacré de longues et très-savantes recherches à ces questions. Dans le second volume de son ouvrage, *Das Leben und die Lehre des Mohammad*, plusieurs chapitres traitent de l'influence chrétienne sur Mahomet, et spécialement du maître que peut avoir eu le prophète. Dans un appendice fort curieux, au treizième chapitre, l'auteur a réuni tous les témoignages des auteurs originaux qui peuvent jeter quelque jour sur ce point délicat. Quel était

Par des motifs analogues, je crois qu'on a attaché beaucoup trop d'importance à la prétendue ignorance de Mahomet. Qu'importe, en effet, qu'il ait su ou qu'il n'ait pas su lire et écrire? En est-il moins grand? En a-t-il moins détruit l'idolâtrie dans le monde arabe? En a-t-il moins été l'organisateur et le chef d'un peuple entier, le prophète d'une religion nouvelle? Les historiens les plus autorisés, M. A. Sprenger, par exemple[1], penchent à supposer que Mahomet n'était pas aussi peu instruit qu'on l'a cru, d'après certains passages du Coran mal interprétés. Il y a un bon nombre d'autres passages qui prouvent tout le contraire; et dans la vie même du prophète, une multitude de détails ne se comprennent bien qu'en admettant qu'il possédait ces premiers éléments de toute culture intellectuelle. Mahomet paraissait en bien sentir lui-même toute l'utilité, puisqu'il imposait cet enseignement pour rançon aux prisonniers de Bedr,

ce maître? quelle était sa patrie et son nom? Il paraît qu'il se nommait Abraha, renégat chrétien, qui, après s'être converti à l'Islam, fut au nombre des émigrés d'Abyssinie. La tradition n'est pas d'ailleurs si bien établie qu'elle ne varie beaucoup d'un auteur à l'autre; et ce prétendu maître est appelé aussi Bahyrâ et Sergius, par les historiens chrétiens de cette époque; t. II, p. 180, 349 et suiv.

[1] M. A. Sprenger, *Das Leben und die Lehre des Mohammad*, t. II, p. 398, a fait de cette question l'objet d'une annexe spéciale. M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. I, p. 353, la laisse dans le doute. Il est probable cependant que Khadîdja n'eût pas chargé des intérêts de sa caravane un homme qui n'aurait pas su tenir des comptes, et Mahomet avait vingt-quatre ans environ quand la riche veuve le prit pour son agent. On a supposé que Mahomet n'avait appris à lire et à écrire que dans un âge assez avancé. Voir M. Nöldeke, *Histoire du Coran*, p. 10 et suiv.

et qu'il avait autour de lui des secrétaires attitrés. Dans son agonie, il demandait à ceux qui assistaient à ses derniers moments de l'encre et une plume pour écrire un nouveau Coran, et ceci prouve qu'il était en état de se servir de ces instruments délicats. Mais, encore une fois, ce sont là des questions tout à fait secondaires, et l'ignorance de Mahomet, loin de le diminuer à nos yeux, devrait au contraire nous le faire admirer encore davantage.

J'en arrive à la faute la plus grave qu'ait commise le prophète, je veux parler de sa polygamie. Ce désordre fatal et presque inexplicable a jeté une ombre et comme une tache indélébile sur toute sa mémoire; et il ne nous apparaît qu'avec cette souillure, qui abaisse son caractère et déshonore ses mœurs. On la retrouve dans la vie de plus d'un patriarche biblique, sans qu'elle y produise ce déplorable effet. C'est que le temps et les personnages sont changés. Ce qu'on tolère à l'origine des âges paraît inexcusable six siècles après l'ère chrétienne, surtout quand on prétend appeler les peuples à une religion meilleure, et qu'on doit apparemment purifier les mœurs en même temps qu'on éclaire les esprits[1].

Mahomet avait cinquante ans quand il perdit Khadîdja. Il en avait vécu avec elle vingt-cinq dans l'union la plus fidèle et la plus heureuse, d'où étaient

[1] Longtemps après l'âge des patriarches, Salomon avait eu les mœurs que l'on sait; et quoiqu'il eût donné ce fatal exemple, son renom de sagesse en avait peu souffert.

sortis d'assez nombreux enfants. Veuf depuis un mois à peine, il avait épousé Saouda, veuve de Sakrân, un des émigrés d'Abyssinie (620); et presque en même temps il s'était fiancé à Ayésha, la fille d'Abou-Becr, qui avait alors sept ans et qu'il n'épousa que trois années plus tard (623). Cet engagement, contracté sans doute par calcul politique et afin de se rapprocher davantage encore d'Abou-Becr, fut fatal, et il devint l'origine de tous les excès qui suivirent. Pendant près de quatre ans, après la mort de Khadîdja, Mahomet s'était contenté d'une femme unique, et Saouda non plus n'avait point eu de rivale. Mais, une fois marié à la jeune et charmante Ayésha, il s'abandonna sans mesure à ses passions, et en moins de cinq années il épousa huit femmes, sans compter deux concubines. C'est d'abord Hafsa, fille d'Omar et veuve d'un guerrier fameux. Hafsa, d'un caractère altier et bien connue pour son intraitable humeur, n'avait pu se remarier; et Othmân entre autres avait refusé sa main. Par une condescendance assez singulière et pour satisfaire Omar, le prophète prit Hafsa pour femme, et il donna sa fille Oumm Colthoum à Othmân. Ceci se passait en 624, c'est-à-dire deux ans environ après l'Hégire.

Dans le cours de 626, Mahomet épousait jusqu'à quatre femmes : Zeynab (Zénobie), fille de Khozeima, appelée pour sa charité la mère des pauvres, veuve de son cousin Obeida, tué à Bedr; Oumm Salma, veuve d'un des émigrés d'Abyssinie, qui, en mourant après Ohod, lui avait laissé quatre enfants en bas

âge; Zeynab, fille de Djash; et Djouveyria, fille du chef des Béni-Moustalik, dont la tribu venait d'être subjuguée. Captive du prophète, la belle Djouveyria avait su le toucher; et, grâce à elle, la plupart des prisonniers avaient été épargnés.

Mais le mariage de Zeynab, fille de Djash, avait été l'occasion d'un grand scandale. Elle était la femme de ce Zeïd dont Mahomet avait fait son fils adoptif, de telle sorte que le prophète, donnant un coupable exemple, épousait sa belle-fille. Zeïd, par un dévouement aveugle, avait répudié sa femme, dont il n'avait point à se plaindre, et l'avait ainsi rendue libre. Le monde musulman était affligé profondément et indigné de cette union contraire à tous les usages. Mahomet la légitima par un verset du Coran[1], et désormais les fidèles purent prendre pour femmes les femmes répudiées de leurs enfants adoptifs. Zeïd fut récompensé de sa complaisance par la mention expresse de son nom dans le livre sacré[2]; mais à dater de ce moment, il perdit son titre de fils de Mahomet, et il ne

[1] Coran, sourate xxxiii°, verset 37. M. W. Muir, *The Life of Mahomet*, t. III, p. 230, blâme ici très-vivement Mahomet, pour lequel il est d'ailleurs fort impartial et même bienveillant, et il va jusqu'à dire que cette sanction sacrée donnée à une passion brutale est « une effronterie impie. » Cette expression sévère n'est que juste; seulement il est peu probable que Mahomet eût la pleine conscience de ce qu'il faisait, et qu'il sentît sa faute comme nous pouvons la sentir nous-mêmes.

[2] Voir le Coran, sourate xxxiii°, verset 37 : « Lorsque Zeïd prit un parti et résolut de répudier sa femme, nous l'unîmes à toi par le mariage, afin que ce ne soit pas un crime pour les croyants d'épouser les femmes de leurs fils adoptifs après la répudiation. » Zeïd est avec

fut plus que le fils de Hâritha, comme le voulait sa naissance.

L'année suivante, le prophète joignait aux sept femmes qu'il avait déjà la belle Rihâna, comme concubine. Rihâna, de la tribu des Juifs Corayzha, si cruellement massacrés, était restée fidèle à la religion de ses pères; et c'était là un obstacle infranchissable à devenir une épouse légitime. Safia, autre Juive, veuve de Kinâma, chef de Khaybar, fut moins scrupuleuse, et après son abjuration elle devint la huitième femme de Mahomet. En 628, il en épousait encore une nouvelle dans la personne d'Habiba, veuve d'un des émigrés d'Abyssinie, qui n'avait pas moins de quarante ans, et à laquelle il s'était fiancé par procuration aussitôt qu'elle avait eu perdu son premier mari. A la même époque, il prenait comme concubine Maria, l'esclave copte [1], qui devait lui donner le seul fils et le seul enfant qu'il eût eu depuis Khadîdja. Enfin la dernière femme de Mahomet fut Maimouna, qu'il épousa pendant le petit pèlerinage à la Mecque, trois ans environ avant sa mort. Veuve de deux maris, Maimouna était âgée de cinquante et un ans, et il est probable que l'objet principal de Mahomet, en contractant cette union, ce fut de hâter la conversion et de s'assurer le dévouement du neveu de Maimouna,

Abou-lahab le seul des contemporains de Mahomet nommé dans le Coran, sourate cxi, verset 1.

[1] De l'avis unanime de tous les commentateurs, il est fait allusion aux querelles intérieures que suscita la jalousie des femmes du prophète contre Maria la Copte, Coran, sourate LXVI, versets 1 et suiv.

le fameux Khalid, fils de Valid, surnommé l'Épée de Dieu, qui devait être par son courage et son habileté un des appuis les plus fermes de l'Islam naissant[1].

Il est évident pour plusieurs de ces unions que ce fut la politique qui les dicta ou les imposa. Tels sont les choix d'Ayésha[2], fille d'Abou-Becr, et d'Hafsa, fille d'Omar; ce n'était qu'un lien nouveau entre le prophète et ses deux plus illustres adhérents, destinés à être ses deux premiers successeurs. Tels furent aussi les choix de Saouda, de Zeynab, fille de Khozeima, d'Oumm Salma, d'Oumm Habîba, et même de Maimouna, toutes veuves de musulmans morts en exil ou tués au combat. Mais il n'y a plus de calcul, et il n'y a que de la débauche dans toutes ces autres alliances qui se multiplient à quelques mois d'intervalle, et qui ne s'expliquent que par de brutales convoitises.

[1] Voir le *Sirat-er-raçoul*, traduction de M. G. Weil, t II, p. 341. Mahomet avait recommandé à ses sectateurs de ne pas épouser ses femmes après sa mort, Coran, sourate XXXIII, verset 53. Aucun musulman n'enfreignit cette recommandation, qu'on regardait comme sacrée. Les neuf veuves de Mahomet entourées de respect furent pensionnées par l'État, auquel tous les biens du prophète avaient fait retour, et elles furent appelées les *Mères des fidèles*, afin de mieux consacrer leur veuvage.

[2] Lorsqu'Ayésha devint la femme de Mahomet, elle n'avait que dix ans. Pour ne pas sentir une sorte d'horreur de cette union, il faut se rappeler la différence profonde qu'établit le climat dans l'âge de la nubilité; mais même en faisant aux influences extérieures la part aussi large qu'on le voudra, il reste toujours quelque chose de bien extraordinaire dans un tel mariage. D'après Ibn-Ishâc, Mahomet avait épousé en tout treize femmes; *Sirat-er-raçoul*, traduction de M. G. Weil t. II, p. 341 et suiv. L'auteur donne de très-longs détails sur chacune de ces femmes du prophète.

Sans doute Mahomet, donnant une maison séparée à chacune de ses femmes et ne les tenant pas réunies dans le même harem, voulait, dans plus d'un cas, acquitter envers elles une dette de reconnaissance et leur assurer une situation indépendante après de longs malheurs ; mais cette excuse, qui est vraie pour quelques-unes de ses épouses, ne l'est pas pour les autres, et il ne les prit ordinairement que pour assouvir des passions qu'il lui eût été, ce semble, assez facile de surmonter à cette époque de la vie.

Pendant trente années de suite, il était resté dans la monogamie ; et autant qu'on peut en juger par bien des traits de sa vie, il goûtait vivement les charmes de la famille, et il adorait ses enfants et ses petits-enfants. Il avait une tendresse profonde pour toutes ses filles, et il avait su être un excellent père en même temps qu'un fidèle époux, à un âge où les violences des sens sont le plus à redouter. Comment, après tant de réserve et de sagesse, le prophète est-il tombé dans les abîmes du vice? On pourrait croire que c'est la prospérité qui l'a enivré et qui l'a jeté dans ces excès, où se sont dégradés aussi tant d'autres hommes parvenus au faîte de la puissance ainsi que lui. Mais cette hypothèse même a bien peu de fondement, quand on le voit, au milieu de ses triomphes et jusqu'au dernier jour, conserver toutes les autres vertus de sa jeunesse : la tempérance, la simplicité et le plus absolu désintéressement, avec une activité prodigieuse, qui ne se dément pas un seul jour, et qui suffit tout ensemble à

la religion, à la politique, à la diplomatie et à la guerre. En défendant aux autres croyants[1] d'avoir plus de quatre femmes légitimes, il s'accorda le privilége d'en avoir jusqu'à neuf, sans compter les esclaves[2]. L'exemple et le précepte étaient également fâcheux, et c'est la polygamie qui a surtout perdu l'islamisme.

Mais pour être juste, il faut se hâter de dire que ce n'est pas Mahomet qui l'a fondée. Il la trouvait établie de temps immémorial chez les peuples qu'il convertissait, et elle est malheureusement la condition de l'Asie presque tout entière. Il n'y a donc pas à la lui reprocher comme si c'était lui qui l'eût introduite, et qui eût apporté au monde cette dépravation et ce fléau. Mais il eût été digne de sa grande mission de combattre un si redoutable désordre et d'essayer de le détruire. L'idolâtrie qu'il a renversée n'était pas plus fatale ; et il eût été encore plus beau de réformer les mœurs que de réformer les croyances. L'idée de Dieu qu'il apportait au monde arabe n'y a pas produit ses conséquences les plus heureuses, puisque la reli-

[1] Coran, sourate IV, verset 3. Dans ce passage, le prophète conseille même aux fidèles de n'avoir qu'une seule femme ; mais il glisse sur ce dernier précepte, qui n'a pas prévalu.

[2] Dans le Coran, sourate XXXIII, verset 49, le prophète semble recevoir de Dieu la permission d'avoir autant de femmes qu'il voudra ; mais dans le verset 52, il dit : « Il ne t'est pas permis de prendre dorénavant d'autres femmes, ni de les échanger contre d'autres, quand même leur beauté te charmerait, à l'exception des esclaves que tu peux acquérir. » Mahomet avait alors neuf femmes, à ce que croient les commentateurs, parce que Zeynab, fille de Khozeima, était morte, et que Mahomet ne l'avait pas remplacée.

gion nouvelle n'y a pas créé entre les hommes ces liens sacrés qui fondent la famille et par suite les sociétés. Je ne dis pas que Mahomet eût réussi dans cette noble entreprise; et quand on voit les coutumes effroyables qu'il a dû réfréner, on peut douter que le peuple arabe eût entendu de meilleurs conseils sur un sujet si délicat. Mais ç'aurait été une gloire incomparable de les donner, au risque même de les voir méconnus. Seulement il est probable que Mahomet, malgré sa propre expérience si longue et si douce, n'avait pas compris les bienfaits de la monogamie. Il avait obéi à son instinct, qui l'avait d'abord excellemment conduit; il y obéit ensuite non moins aveuglément, quand cet instinct perverti le précipita dans le mal[1].

M. William Muir le remarque avec raison, la polygamie est une des divergences essentielles entre l'Islam et le christianisme, que sous ce rapport Mahomet aurait pu imiter comme il l'a fait sous tant d'autres. La critique est vraie, mais il ne faut pas l'exagérer. L'Arabie n'était pas l'empire romain, et la doctrine chrétienne, après le judaïsme, avait fait de vains efforts pour pénétrer chez les tribus de la péninsule. Le christianisme a fondé la monogamie chez des peuples tout préparés à la recevoir, parce qu'ils l'avaient presque toujours pratiquée. J'avoue, du reste,

[1] La passion de Mahomet pour les femmes paraissait excessive même à ses compagnons, et le secrétaire de Wâckidi rapporte ce mot d'Ibn-Abbâs : « Le plus grand des musulmans était aussi le plus passionné de tous pour les femmes. » Voir M. William Muir, *The Life of Mahomet*, t. IV, p. 310.

que c'est une grave lacune dans l'intelligence de Mahomet, et une rançon qu'il a payée à la faiblesse humaine. Mais encore une fois, il faut se rappeler qu'il était un Arabe, et non un Juif ou un Grec, et qu'il y a bien des idées et des sentiments qui n'étaient pas faits pour lui ; c'est le secret de la Providence.

CHAPITRE V

LE CORAN

Désordre dans la composition du Coran; efforts vainement tentés pour classifier régulièrement les cent quatorze sourates; travaux récents de MM. G. Weil, W. Muir et Nöldeke; deux grandes divisions : sourates de la Mecque, sourates de Médine; difficultés que présentent ces divisions, toutes larges qu'elles sont; style du Coran. — Doctrines principales du Coran : l'unité de Dieu, créateur, tout-puissant et miséricordieux; la vie future; paradis de Mahomet; respect du Coran pour les prophètes antérieurs, Moïse et David; sentiments de Mahomet à l'égard de Jésus-Christ; sa vénération extraordinaire; tolérance du Coran; insuffisance du Coran, considéré comme code de législation; quelques-unes de ses réformes les plus bienfaisantes; il adoucit les mœurs, et il relève la condition des femmes; le Coran n'est pas fataliste; absence de toute métaphysique dans le Coran.

Ce ne serait pas assez connaître Mahomet que de négliger de l'étudier aussi dans le Coran. Son livre est un bien autre témoignage que tous ceux de la tradition; car c'est là le principal instrument de son action sur le monde. Sans le Coran, le prophète aurait pu jouer encore un grand rôle; mais son empire, aussi fragile que celui de Cossayy, son précurseur politique, serait mort avec lui; et il ne serait resté de son pas-

sage sur la terre qu'un souvenir fugitif comme celui de tant d'autres, n'eût été cette influence durable que peuvent seuls conférer des monuments écrits. Le Coran a été pour les nations musulmanes l'unique source de toute leur vie religieuse, morale, civile et politique. Il est encore aujourd'hui le seul lien social qui leur donne quelque consistance. C'est par le Coran que l'œuvre de Mahomet a vécu jusqu'à nous, et qu'elle pourra vivre encore durant tout le temps que lui accorderont les desseins de la Providence. Dans le Coran, nous pourrons retrouver le prophète tel que nous venons de le voir avec toutes les grandeurs et toutes les lacunes de son génie, très-supérieur aux peuples qu'il tâche d'éclairer, mais forcé de leur faire à son insu des concessions qui l'abaissent lui-même, et sans lesquelles il n'aurait été ni compris ni suivi de ceux qu'il voulait convertir et qu'il a tant améliorés.

Je devrai nécessairement laisser de côté la plupart des questions que soulève la composition du Coran [1] ; elles appartiennent plus directement à la philologie et à l'histoire. Mettre un peu d'ordre dans les sourates et dans les versets, c'est une entreprise bien délicate, même pour les plus habiles; et c'est une tâche que

[1] L'Académie des inscriptions et belles-lettres a mis spécialement cette question au concours en 1857. Un seul des trois mémoires couronnés, celui de M. Nöldeke, a été publié. Quand on connaîtra ceux des deux autres concurrents, MM. Amari et A. Sprenger, il n'est pas à douter que ce difficile problème ne soit très-largement élucidé, si ce n'est tout-à fait résolu. C'est l'opinion de M. Reinaud dans sa *Notice sur Mahomet*, p. 78.

très-peu de gens peuvent essayer avec quelque chance de succès. On sait que, après la mort du prophète, les principaux musulmans, Omar en tête, pensèrent à recueillir ses récitations et à en faire un corps d'écritures, qui pût servir de guide à la religion nouvelle. Un des secrétaires de Mahomet s'acquitta de ce soin, qui lui fut officiellement imposé; et sa compilation, perfectionnée dans une seconde édition vingt ans plus tard, est le texte même qui est parvenu jusqu'à nous. Il ne peut pas s'élever le moindre doute sérieux sur l'authenticité, ainsi que je l'ai dit[1]; mais néanmoins que d'obscurités! que d'impénétrables ténèbres! Et si l'esprit arabe a pu se satisfaire de ce chaos, moitié par piété, moitié par ignorance, comment l'esprit moderne se résignerait-il à s'en contenter?

La lumière qu'on pouvait y porter n'était que celle de l'histoire; et comme désormais on connaît suffisamment toute la vie de Mahomet, il était permis de tenter, d'après les événements qui la composent, une coordination chronologique dans les sourates. Il est évident, en effet, que le langage de Mahomet a dû varier selon les temps et selon les situations où il s'est trouvé. Quand il en était encore à ses méditations solitaires et à ses anxiétés sur le mont Hira; quand il commençait à enseigner quelques disciples cachés et fidèles; même quand il discutait avec les Coraychites incrédules et moqueurs, réunis autour de la Caaba, en-

[1] Voir plus haut, p. 29.

core idolâtre, il ne pouvait parler comme plus tard lorsqu'il avait été vainqueur dans cent combats, quand l'Arabie lui était en partie soumise, quand il envoyait des ambassadeurs aux États voisins pour les sommer d'embrasser l'Islam, et qu'il était reconnu pour l'Envoyé de Dieu par tous ceux qui avaient d'abord nié sa mission. Il ne pouvait prêcher à Médine au milieu des Mohadjirs et des Ansâr, comme il avait jadis prêché secrètement à la Mecque; et lorsqu'il rentra victorieux dans la ville sainte, après dix ans d'exil, ses paroles devaient avoir aussi, avec bien plus d'autorité, un tout autre caractère. Ne serait-il pas possible, avec ce fil conducteur donné par l'histoire, de rétablir la succession régulière des sourates, et de leur faire ainsi refléter ou plutôt révéler les phases diverses par lesquelles a dû passer l'âme du prophète, parlant au nom du Dieu qui l'inspirait, soutenant ses compagnons, fondant son culte et son gouvernement, organisant une société nouvelle, maudissant les idolâtres et les infidèles, et poursuivant ses ennemis? C'est là ce que se sont demandé des esprits curieux et savants, et ils ont cherché une réponse à ces problèmes.

Déjà M. Gustave Weil[1] avait donné une classification des sourates, et il les avait rangées dans un ordre qui s'appuyait sur de profondes études et sur une con-

[1] M. Gustave Weil, *Mohammed der Prophet*, p. 364 et suiv. Au temps où M. G. Weil essaya cette classification, le sujet était très-neuf parmi les philologues européens; il avait été abordé dès longtemps par les biographes arabes, mais avec trop peu de critique, comme on peut le croire. Voir M. Nöldeke, *Histoire du Coran*, p. 46.

naissance très-étendue et très-précise du sujet. Après lui, M. William Muir, aidé de secours encore plus puissants, a recommencé ce travail épineux[1]. Mais pour se convaincre des difficultés presque insurmontables qu'il présente, on n'a qu'à comparer les deux listes. Elles n'ont aucun rapport entre elles. La première sourate, pour M. G. Weil, suivant en cela les auteurs musulmans[2], est celle qui dans le Coran se trouve la xcvi^e; pour M. W. Muir, c'est la ciii^e. La seconde de M. Weil, est la lxxive du Coran; la seconde de M. W. Muir, est la c^e. Les divergences continuent ainsi jusqu'à la fin de la liste. Bien plus, M. G. Weil reconnaît quatre-vingt-trois sourates de la Mecque et trente et une de Médine; M. W. Muir n'en reconnaît guère qu'une vingtaine de Médine; et il croit que le reste a été composé à la Mecque. Quand des juges aussi compétents sont si peu d'accord, on doit présumer que le problème est à peu près insoluble, du moins dans l'état actuel des choses; et il est prudent d'attendre de nouvelles lumières.

[1] M. William Muir, *The Life of Mahomet*, t. II, p. 318 et suiv., et t. III, p. 311.

[2] Il serait aisé de pousser plus loin la comparaison, et je ne sais s'il y aurait une seule concordance dans les deux listes. Ce qui m'étonne le plus, c'est que le nombre des sourates, soit de la Mecque, soit de Médine, puisse être si différent de part et d'autre. Chaque sourate porte en tête, et après le titre, une de ces deux indications : « Donné à la Mecque; Donné à Médine, » avec le nombre des versets. Il semble dès lors qu'il n'y a plus d'erreur possible; mais je ne trouve point, sur l'origine de ces indications, de renseignements particuliers. Voir l'*Histoire du Coran* de M. Ch. Nöldeke, p. 53 et suiv.

Il est évident qu'il faudrait d'abord établir solidement, s'il se peut, la distinction des sourates de la Mecque et des sourates de Médine. A la Mecque, Mahomet est au début de sa carrière ; il cherche à convaincre les incrédules ; il combat ses adversaires ; il annonce sa mission, et il expose le dogme nouveau de manière à persuader les plus rebelles. Mais alors il ne peut songer à les contraindre, car il n'a pas la force à sa disposition ; il est abreuvé d'outrages chaque fois qu'il paraît en public et qu'il veut expliquer la foi nouvelle. Après dix ans de luttes d'abord secrètes, puis ouvertes et toujours pénibles, il est obligé de fuir pour mettre sa personne à l'abri et pour défendre la vie de ses adhérents. C'est là une situation toute différente de celle qu'il occupe plus tard ; et naturellement l'empreinte doit s'en retrouver plus ou moins profonde dans les sourates que cette époque troublée et humiliante a vues naître.

A Médine, au contraire, Mahomet est au milieu de musulmans fidèles et enthousiastes. Avec leur aide toute-puissante, il peut organiser la religion qu'il a conçue et qui doit sauver l'Arabie. Les obstacles qu'il rencontre encore autour de lui ne sont rien, et il est sûr de les écarter. Bientôt il est victorieux sur le champ de bataille de Bedr ; et, malgré quelques revers passagers, son ascendant grandit tous les jours ; l'idolâtrie perd pied à pied son terrain, et le jour approche où elle sera détruite de fond en comble dans son sanctuaire de la Caaba. L'existence de Mahomet à

Médine est une suite de triomphes de plus en plus éclatants; à la Mecque, c'était un péril incessant, auquel il fallut enfin se soustraire par la fuite.

Il y a donc entre les sourates de la Mecque et celles de Médine toute la distance de la faiblesse à la puissance et de la défaite à la victoire.

Une autre différence non moins profonde, c'est qu'à la Mecque Mahomet est plus jeune et que les ardeurs de son génie ont dû être d'autant plus vives qu'elles étaient plus récentes. C'est à la Mecque qu'il ressent les premières atteintes de l'inspiration prophétique; et les élans de son âme doivent se reproduire dans les sourates qui jaillissent alors, presqu'à son insu, de ses longues et brûlantes méditations. Plus tard, tout enflammé qu'il peut être encore, il est du moins plus réfléchi; il a conscience de ce qu'il éprouve; et s'il communique toujours avec l'ange Gabriel, il n'est plus épouvanté de ces rapports surnaturels, comme le jour où l'esprit céleste lui apparut pour la première fois. Les soins de la politique se mêlent aux préoccupations religieuses; il est sûr désormais de sa mission personnelle; mais c'est le courage et la foi de ses compagnons qu'il faut soutenir, leurs dissensions qu'il faut régler, leurs entreprises qu'il faut conduire. Mahomet, dans cette situation, n'a pas trop de toute la maturité de sa raison; et s'il reste toujours inspiré, c'est comme un législateur et un général peuvent l'être.

Ainsi, différence d'âge, différence de position, voilà,

ce semble, des caractères bien tranchés pour discerner les deux espèces de sourates et les modifications de style. Mais essayer une classification d'après ces données fragiles, toutes réelles qu'elles sont, c'est là l'écueil ; et l'on ne voit pas que jusqu'à présent personne, même parmi les plus érudits, ait pu le surmonter. Ce qui rend presque impossible un classement régulier, c'est que dans une seule et même sourate tel verset semble être de Médine, tandis que le verset immédiatement voisin semble être de la Mecque. Faudra-t-il donc disloquer les sourates ? Et quelle main serait assez délicate, assez savante, ou même assez téméraire, pour tenter le démembrement? Arrivât-on à le justifier d'une manière assez plausible, ce ne serait toujours qu'une conjecture plus ou moins heureuse. Un nouvel arrangement fait par un autre deviendrait un nouvel ordre, qui ne paraîtrait pas moins acceptable, et l'œuvre primitive disparaîtrait pour devenir celle d'une érudition toujours hypothétique, quelque intelligente qu'elle serait.

On peut donc penser, pour de justes raisons, que le mieux est encore de laisser le Coran tel qu'il nous a été transmis, avec son désordre par trop notoire, mais aussi avec son ardeur sainte et la vénération inviolable qui l'entoure. Ce qu'il y a de certain, parmi bien des traditions confuses, c'est que Mahomet, surpris par la mort, n'eut pas le temps de réunir lui-même les fragments épars de ses prédications. Ce soin, remis à un de ses secrétaires, Zeïd, fils de Thâbit, fut accompli

pieusement. Mais ce n'était pas précisément une rédaction officielle qu'on fit à ce moment. Ce furent Abou-Becr et Omar qui sentirent pour eux-mêmes le besoin d'un tel recueil ; et celui de Zeïd fut si bien leur propriété personnelle, que des mains d'Omar il passa non point à son successeur dans le Khalifat, mais à sa fille. Il y avait cependant d'autres rédactions du Coran parmi les fidèles ; on disputait même avec ardeur sur l'authenticité de divers passages, et ce fut pour apaiser ces contentions redoutables que le khalife Othmân Ier fit faire une rédaction nouvelle, dont l'exemplaire de Hafsa fut la base. Cette récension fut définitive ; et, bien que tous les anciens exemplaires n'eussent pas disparu, suivant les ordres du khalife, elle l'emporta bientôt, et elle est restée la seule entre les mains des croyants, exposée seulement à ces variantes légères que le temps inflige toujours aux monuments les plus respectés.

Une autre question non moins intéressante et sur laquelle il n'est pas facile d'avoir une opinion personnelle, c'est le style du Coran. Mais là, du moins, on peut accepter l'opinion généralement reçue et regarder le Coran comme le chef-d'œuvre incomparable de la langue arabe, quoiqu'on y puisse distinguer bien des nuances selon les époques de la vie de l'auteur. La beauté de la forme, de l'avis unanime de tout le monde, égale la majesté du sujet, et la perfection du langage n'y a jamais laissé l'expression au-dessous de ce qu'elle devait rendre. Nous avons vu, un peu

plus haut[1], quel enthousiasme inspiraient les récitations de Mahomet à tous ceux qui les entendaient ; et l'on ne peut douter que cette séduction, attestée par des conversions nombreuses et inattendues, n'ait aidé beaucoup le prophète auprès d'un peuple si sensible aux charmes de la poésie. Mahomet s'est défendu de jamais écrire en vers, de peur d'être confondu avec les poëtes vulgaires ; et il n'est pas sûr, si l'on en croit une anecdote traditionnelle, qu'il connût les règles exactes de la versification[2]. Mais la fougue de la pensée, la vivacité des images, l'énergie des mots, la nouveauté des croyances suppléaient au reste dans cette prose irrésistible ; et les cœurs étaient entraînés, avant même que les esprits ne fussent convaincus. Nous devons croire que cette fascination n'a jamais été poussée aussi loin par personne ; et, parmi les fondateurs de religion, c'est un trait particulier de la physionomie de Mahomet, qui la rehausse et la singularise entre toutes. C'est un immense avantage pour le Coran d'être resté le plus beau monument de la langue dans laquelle il est écrit ; et je ne vois rien de pareil dans toute l'histoire religieuse de l'huma-

[1] Voir plus haut, p. 109.

[2] Mahomet citait un jour un vers d'un poëte contemporain, et il le citait à faux, mettant quelques mots hors de leur place. Abou-Becr, qui était auprès de lui, releva sa méprise et lui signala son erreur. Mahomet accueillit avec bienveillance la critique de son ami ; mais il ne parut pas en sentir la portée ; et le déplacement d'un mot, qui cependant rendait le vers irrégulier, lui sembla sans conséquence. Voir M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. III, p. 262.

nité[1]. Il ne faut pas perdre de vue cette considération, si l'on veut comprendre l'influence inouïe qu'a exercée le Coran. On a cru d'autant plus aisément qu'il était la parole de Dieu, que jamais homme parmi les Arabes n'avait fait entendre de tels accents.

Quant à nous autres profanes, nous ne pouvons sentir ce mérite à un degré bien éloigné que grâce aux traductions. Mais malgré leur nécessaire froideur, la flamme, quoique à demi éteinte, brille encore d'un vif éclat; et l'on devine, à la chaleur immortelle qu'elle garde à travers tant d'intermédiaires, ce qu'a dû être le foyer primitif dans son incandescence et son explosion. Nous en sommes donc réduits à prendre le Coran tel qu'il est dans les versions qui nous le rendent accessible, et à en dégager quelques idées principales qui nous le représentent avec une vérité suffisante et une équitable justice.

On sait que le Coran se compose de cent quatorze sourates ou chapitres, divisés en versets inégaux. Ces sourates sont plus ou moins longues; et celles qui ont été placées en tête du livre sont, en général, beaucoup plus développées. Tandis que quelques-unes ont jusqu'à vingt et vingt-deux pages, d'autres ne comptent

[1] Nous pouvons sentir la beauté des psaumes de David et la beaute des hymnes védiques, comme nous sentons celle du Coran, au travers des traductions. Mais David et ses psaumes n'ont pas fait le code de la nation juive; et les Védas ont été bien moins encore le code des Hindous. Le caractère multiple du Coran n'appartient qu'à lui; c'est tout à la fois un hymne, un psaume, une prière, un code, un sermon, un bulletin de guerre, une polémique, et même une histoire.

qu'une ou deux lignes[1]. Chaque sourate porte un titre tiré le plus habituellement d'une des expressions qu'elle renferme ; mais ce titre n'a pas toujours une relation bien étroite avec les matières, d'ailleurs très-disparates, qu'il doit résumer[2]. A chaque sourate est attaché ce frontispice uniforme et significatif : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux[3]. » C'est la destruction même de l'idolâtrie. Voici d'ailleurs comment s'ouvre le Coran, et la première sourate s'exprime ainsi :

« Louange à Dieu, le maître de l'univers, le clément « et le miséricordieux, souverain juge au jour de la « rétribution. C'est toi que nous adorons; c'est toi « dont nous implorons le secours. Dirige-nous dans le « droit sentier, dans le sentier de ceux que tu as

[1] On peut voir cette différence d'étendue entre les sourates dans la table chronologique de M. W. Muir, *The Life of Mahomet*, t. II, p. 318. Il a indiqué la longueur de chaque sourate, d'après l'édition in-4° de M. Flügel. Tandis que la IIe sourate, la plus longue de toutes, a 22 pages et demie, et que d'autres en ont encore 14, 13 et 12, quelques-unes, comme la CVIIIe, la CXIIe, la CIIIe, n'ont qu'une ou deux lignes.

[2] Ainsi la seconde sourate est intitulée : *la Vache*, uniquement parce qu'au verset 63 il est question d'une vache que Moïse ordonna aux Israélites d'immoler à Dieu. Bien d'autres titres ne sont pas mieux justifiés.

[3] Il n'y a qu'une seule sourate sur les cent-quatorze qui n'ait pas ce préambule, c'est la IXe; et l'on ne sait pourquoi. Quelques commentateurs ont pensé que cette sourate n'était que la suite de la précédente, et n'en pouvait être détachée ; d'autres ont cru que l'omission tient à ce que cette sourate est une des dernières qu'ait récitées Mahomet, bien près dès lors de mourir; il a oublié la formule habituelle. Peut-être n'est-ce aussi qu'une négligence des premiers copistes.

« comblés de tes bienfaits, et non de ceux qui ont « encouru ta colère ou qui s'égarent[1]. »

Ainsi l'unité de Dieu, sa bonté et sa providence, qui récompense le juste et châtie le méchant, telle est la première idée que proclame le Coran. On pourrait presque dire que c'est la seule à laquelle il se borne, la montrant dans toutes ses conséquences, avec toutes ses preuves, y revenant sans cesse et la répétant sous toutes les formes. Mahomet est intarissable quand il parle du Dieu unique, du Dieu tout-puissant, du Dieu bon, qui veille sur l'homme, le protége dans ses afflictions, le console dans ses misères, et qui ne lui demande qu'une seule chose, à savoir, d'être soumis humblement à la main bienfaisante qui l'a créé et qui le fait vivre. Pour faire passer sa conviction dans les cœurs sourds auxquels il parle, il en appelle à tous les témoignages que la nature lui offre. « Il en jure par le soleil et sa clarté, par la lune quand elle le suit de près, par le jour quand il le laisse voir dans tout son éclat ; il en jure par l'aube du matin, par la nuit quand elle étend son voile, par le ciel qui accomplit ses révolutions, par les astres nocturnes qui brillent au firmament, par la terre qui fait germer les plantes, par le territoire sacré de la Mecque, par le figuier et l'oli-

[1] Cette première sourate, qui n'a pas de titre spécial, a reçu différents noms qui en signalent toute l'importance. On l'appelle, entre autres, *l'Introduction, la mère du Coran*, ou *le Chapitre suffisant*, c'est-à-dire qui peut remplacer tous les autres ; c'est comme le Pater des musulmans. Voir plus loin les Extraits du Coran, premier chapitre.

vier, par le mont Sinaï; il en jure par les coursiers haletants, qui se frayent le chemin sanglant à travers les colonnes ennemies; il en jure par le kalam, qui écrit tout, par le Coran, le livre révélé; il en jure aussi par l'âme de l'homme capable de vice et de vertu, capable de rester pure ou de se corrompre[1]. » Il n'y a qu'un seul Dieu, auquel l'idolâtrie associe aveuglément des divinités impuissantes, envers qui l'homme enivré par ses richesses et de vains plaisirs est trop souvent ingrat, mais que les cœurs intelligents, les fidèles doivent toujours adorer et toujours bénir. Puis il s'écrie :

« Tout ce qui est dans les cieux et sur la terre chante les louanges de Dieu; à lui appartient la puissance; à lui appartient la gloire; lui seul peut tout. C'est lui qui vous a créés. Tel parmi vous est infidèle; tel autre est croyant. Mais Dieu voit ce que vous faites. Il a créé les cieux et la terre en toute vérité; il vous a formés, et vous retournerez tous à lui. Il connaît tout ce qui se passe dans les cieux et sur la terre; il connaît ce que vous cachez et ce que vous produisez au grand jour; Dieu connaît ce que les cœurs renferment... Aucun malheur n'atteint l'homme sans la permission de Dieu. Dieu dirigera le cœur de celui qui

[1] Toutes ces adjurations diverses se retrouvent dans les différentes sourates, surtout dans les dernières, où Mahomet paraît affectionner plus spécialement cette forme de langage. Peut-être aussi ces sourates ne sont-elles que des fragments où s'essayaient les premières inspirations du prophète. Ce ne sont pas les moins belles. Voir plus loin les Extraits du Coran, chapitre de Dieu.

croit en lui; car il voit tout. Craignez-le de toutes vos forces; écoutez, obéissez, et faites l'aumône, dans votre propre intérêt. Celui qui se tient en garde contre son avarice sera récompensé. Si vous faites à Dieu un prêt généreux, il vous payera le double; il vous pardonnera, car il est reconnaissant et plein de longanimité. Il connaît les choses visibles et invisibles; il est le puissant et le sage[1]. »

Tel est le ton général du Coran; et il n'y a qu'à l'ouvrir au hasard pour y lire des passages aussi beaux que ceux que nous venons de citer. On a dit que, sans David et sans Isaïe, Mahomet n'eût jamais trouvé de telles inspirations. Cette critique n'est juste qu'en partie; et, ce qu'on peut croire, c'est que Mahomet a puisé aux mêmes sources que les deux prophètes hébraïques, c'est-à-dire le spectacle de la même nature, la même notion du divin dans son propre cœur, la même révolte contre les croyances grossières dont il était entouré. Le prophète arabe n'a été ni un plagiaire ni un écho; il connaissait assez mal et très-indirectement les monuments hébreux; et si son âme n'eût pas été profondément émue, jamais il n'eût ren-

[1] Ces extraits sont empruntés à la sourate LXIV. On peut trouver le même début et en partie les mêmes idées dans les sourates LVII, LIX, LXI et LXII, toutes données à Médine. Dans cette dernière, en particulier, après le verset consacré à la louange de Dieu, Mahomet ajoute: « C'est lui qui a suscité au milieu des hommes illettrés un apôtre pris parmi eux, afin qu'il leur redît les miracles du Seigneur, qu'il les rendît plus purs, leur enseignât le Livre et la Sagesse, à eux qui étaient naguère dans un égarement manifeste. »

contré, en suivant les traces d'autrui, une expression aussi sublime et aussi sincère des sentiments qui l'exaltaient. Ce qui est vrai, c'est que pour nous ces idées n'ont rien de nouveau, et que nous en connaissons des exemplaires à la fois plus complets et plus vénérables. Mais l'Arabie ne les avait jamais entendues, et c'est Mahomet qui les lui apporta et les lui fit accepter.

A côté de l'unité de Dieu, premier dogme du Mahométisme, le Coran en pose un second, conséquence nécessaire de celui-là : c'est la croyance à la vie future. Il l'affirme de toutes les manières, avec non moins d'énergie et de persistance. Au delà de la vie présente, l'homme devra rendre compte de ses actes et de ses pensées au Dieu qui l'a créé; et un jour viendra où la justice éternelle distribuera dans sa miséricorde et sa rigueur les châtiments et les récompenses. Je sais bien tout ce qu'on a dit contre le paradis de Mahomet, et je ne conteste pas que les houris ne puissent servir de texte à des sarcasmes plus ou moins spirituels[1]. Mais d'abord elles tiennent dans le Coran beaucoup moins de place qu'on ne le suppose d'ordinaire; et le

[1] Ceci se rapporte particulièrement à Gibbon, *Histoire de la décadence de l'Empire romain*, chapitre L. Gibbon n'a pas pris Mahomet au sérieux, et il s'est moqué du Mahométisme, comme des autres religions, tout en le défendant contre les attaques et les jalousies des moines. M. W. Muir, en blâmant aussi le paradis musulman, a été plus juste. Il a montré que la doctrine de Mahomet à cet égard avait varié selon les époques de sa vie; voir *The Life of Mahomet*, t. II, p. 141 et suivantes.

paradis musulman s'y présente surtout sous la forme d'un jardin merveilleux, arrosé d'eaux fraîches et courantes, délices incomparables sous un climat desséché comme celui de l'Arabie. Cent fois Mahomet parle de la vie éternelle et du paradis, sans qu'il y soit question de vierges aux yeux noirs qui attendent les fidèles; et quand il mentionne les houris, c'est en général avec une réserve et une sorte de pudeur qu'on ne soupçonnerait pas, si l'on ne s'en tenai qu'aux plaisanteries licencieuses de ses détracteurs[1].

En ceci, le tort de Mahomet est d'avoir voulu préciser les choses dans un sujet où il est interdit à la faiblesse hùmaine de voir aussi clair qu'elle le désire. Il devait se borner à affirmer la vie future, avec la sanction des récompenses et des peines, et les relations nécessaires des âmes à l'être infini qui les a créées. La prudence de Socrate n'était pas allée au delà, et il eût été sage, au prophète aussi bien qu'au philosophe, de ne pas franchir ces limites. Mais Mahomet avait à persuader un peuple sensuel, dont l'imagination ardente exigeait de telles satisfactions; et lui-même, il s'était abandonné au torrent des mœurs communes, tout en les réformant. Cette faiblesse a coûté cher à l'Islam; et elle a contribué beaucoup à lui donner cette place secondaire et équivoque qu'il occupe dans la ci-

[1] Voir Gibbon, *loc. cit.* Bayle avait cependant très-bien défendu Mahomet pour son paradis réputé si sensuel, *Dictionnaire historique*, article MAHOMET, note *m*. Voir plus loin les Extraits du Coran, chapitre de la Vie future.

vilisation du genre humain. Avec des croyances et des mœurs plus épurées, il eût été bien plus grand en lui-même et bien plus bienfaisant pour les autres. Mais quelles que fussent les conditions de la vie future, le point essentiel était d'inculquer cette foi inébranlable dans les âmes; et Mahomet y est parvenu, bien qu'on puisse d'ailleurs réprouver les moyens employés par lui. Le dogme de la vie future n'est pas moins répandu chez les musulmans qu'il peut l'être chez les chrétiens; et c'est au Coran qu'est dû cet immense progrès.

Du reste, Mahomet, ainsi que je l'ai déjà remarqué[1], est fort modeste, et il ne se fait pas illusion sur l'originalité des idées qu'il apporte au monde. Il a le soin le plus constant et le plus sincère de toujours rattacher sa religion à celles qui l'ont précédée; et il s'appuie sans cesse sur les traditions et les livres des juifs et des chrétiens. Il est plein de respect, et, l'on pourrait même dire, de tendre admiration pour les uns et pour les autres. Il se plaît à énumérer longuement tous les prophètes qui l'ont précédé, et dont il vient compléter la mission. Ils ont été ses précurseurs nécessaires; mais il ne doit pas faire autrement qu'eux. Il tient aux peuples le langage qu'eux aussi leur ont tenu; il ne sera peut-être pas plus heureux dans son apostolat, qui ne fera que continuer le leur; mais il se borne à la gloire de reproduire leurs enseignements

[1] Voir plus haut, p. 161; et plus loin les Extraits du Coran, chapitre des Prophètes.

méconnus. Pour lui, il n'est pas de personnages plus vénérés qu'Adam, Noé, Abraham, Moïse, David et Jésus-Christ. Il ne parle du Pentateuque, des Psaumes[1] et de l'Évangile, qu'avec une véritable piété et une sorte d'onction. Ce sont les livres qui ont devancé et préparé le Coran. Loin de se cacher des emprunts qu'il leur fait, il s'en vante; et leur grandeur est le fondement de la sienne.

Pour Jésus, en particulier, Mahomet n'a que des louanges, qui ne font guère présager les luttes implacables qui surgirent plus tard entre l'Islam et le christianisme. Voici en quels termes s'exprime le prophète arabe, en mettant ses pensées dans la bouche même de Dieu, comme il en a l'habitude : « Nous avons envoyé Jésus, fils de Marie, accompagné de signes évidents, et nous l'avons fortifié par l'esprit de sainteté[2]. » Ailleurs, Mahomet est bien plus explicite, et il admet quelques-uns des dogmes principaux du christianisme : « Les anges dirent à Marie : Dieu t'a choisie ; il t'a rendue exempte de toute souillure ; il t'a élue parmi toutes les femmes de l'univers. Dieu t'annonce son verbe ; il se nommera Jésus, fils de Marie, illustre dans ce monde et dans l'autre, un des familiers de Dieu ; car il parlera aux humains, enfant au berceau

[1] Coran, sourate IIIe, verset 252 : « Dieu a donné à David le Livre et la Sagesse; il lui apprit ce qu'il voulut. » Le livre de David, ce sont les Psaumes, que Mahomet regarde comme révélés, ainsi que le Pentateuque et l'Évangile; voir encore sourate IVe, verset 161, et *passim*.

[2] Coran, sourate IIIe, verset 254.

et homme fait, et il sera du nombre des justes. — Seigneur, répondit Marie, comment aurais-je un fils? Aucun homme ne m'a touchée. — C'est ainsi, reprit l'ange, que Dieu crée ce qu'il veut ; il dit : « Sois, » et la chose est. Il lui enseignera le Livre et la Sagesse, le Pentateuque et l'Évangile. Jésus sera son envoyé auprès des enfants d'Israël. Il leur dira : « Je viens vers « vous accompagné des signes du Seigneur ; je forme« rai de boue la figure d'un oiseau, je soufflerai des« sus, et, par la permission de Dieu, l'oiseau sera vi« vant ; je guérirai l'aveugle de naissance et le lépreux ; « je ressusciterai les morts par la permission de Dieu ; « je vous dirai ce que vous aurez mangé et ce que « vous aurez caché dans vos maisons. Tous ces faits « seront autant de signes pour vous, si vous êtes « croyants. Je viens pour confirmer le Pentateuque, « que vous avez reçu avant moi. Je vous permettrai « l'usage de certaines choses qui vous avaient été in« terdites. Je viens avec des signes de la part de votre « Seigneur. Craignez-le et obéissez-moi. Il est mon « Seigneur et le vôtre; adorez-le ; c'est le sentier « droit[1]. »

Mahomet connaissait fort mal les livres qu'il citait

[1] Coran, sourate III, versets 37 et suiv. ; et sourate Ve, verset 110, traduction de M. Kasimirski. C'est peut-être le plus long passage et le plus explicite qu'on trouve dans le Coran sur Jésus-Christ. On voit que le Coran admet la conception surnaturelle du Christ et ses miracles. Dans les versets suivants, Mahomet prend parti pour Jésus contre les Juifs ; et il le défend encore, sourate IVe, versets 155 et suiv. Voir aussi sourate IIIe, verset 78, et sourate IVe, verset 169.

avec tant de déférence ; et ce qu'il en dit paraît tiré de traditions incertaines et dénaturées, plutôt que des monuments eux-mêmes. Mais ce respect l'a sans doute conduit à cet esprit de tolérance dont on trouve, non sans surprise, des preuves assez nombreuses dans le Coran. Il dit expressément dans une des sourates les plus importantes : « Certainement ceux qui croient, et ceux qui suivent la religion juive, les chrétiens et sabéens[1], c'est-à-dire quiconque croit en Dieu et au jour dernier, et aura fait le bien, tous ceux-là recevront une récompense de leur Seigneur. La crainte ne descendra point sur eux, et ils ne seront pas affligés[2]. » Un peu plus bas, dans la même sourate, il répète la même doctrine d'une manière encore plus nette et plus concise : « Point de contrainte en religion. La vraie route se distingue assez de l'erreur. Celui qui ne croira point aux idoles et qui croira en Dieu aura saisi une anse solide, qui ne rompra pas. Dieu entend et connaît tout[3]. » Sans doute, cet esprit de modération et de magnanimité qui tolère les autres cultes, n'a pas

[1] M. Kasimirski fait remarquer avec raison qu'il s'agit ici d'une secte chrétienne appelée *sabéens* ou *sabéites*, et non des Sabéens ordinaires, qui sont adorateurs du feu et idolâtres.

[2] Coran, sourate IIe, verset 59. Ce verset est encore répété mot pour mot, sourate Ve, verset 73. Les docteurs musulmans, peu amis de la tolérance, prétendent que ce verset est abrogé par le verset 79, sourate IIIe ; ce dernier exige bien, en effet, la foi à l'Islam pour être sauvé ; mais, comme au verset précédent, Mahomet vient de dire qu'Abraham, Ismaël, Jacob, Moïse et Jésus sont musulmans, on peut croire que l'argument des commentateurs n'est pas très-solide.

[3] Coran, sourate IIe, verset 257. Voir plus loin les Extraits du Coran, chapitre de la Tolérance.

prévalu dans l'islamisme; mais il est dans le Coran, qui n'est impitoyable que pour les idolâtres. C'est la barbarie des mœurs et le fanatisme naturel à ces populations belliqueuses, bien plus que la doctrine du prophète, qui ont poussé les musulmans à l'extermination et au pillage des infidèles. Le prophète était conséquent avec lui-même en respectant ceux qui obéissaient aux lois de ses prédécesseurs si honorés par lui, et je ne crois qu'être juste envers Mahomet en disant que sa réelle pensée à l'égard des chrétiens et des juifs est dans les versets tels que celui-ci: « N'engagez des controverses avec les hommes des Écritures que de la manière la plus honnête, à moins que ce ne soit des hommes méchants. Dites-leur : Nous croyons aux livres qui nous ont été envoyés, ainsi qu'à ceux qui vous ont été envoyés. Notre Dieu et le vôtre est le même [1], et nous nous résignons entièrement à sa volonté [2]. »

[1] Dans un passage très-curieux, où Mahomet place Dieu et Jésus-Christ en présence, Dieu dit à Jésus : « As-tu jamais dit aux hommes : Prenez pour Dieu moi et ma mère à côté du Dieu unique? — Par ta gloire, non ; comment aurais-je pu dire ce qui n'est pas vrai? Si je l'avais dit, ne le saurais-tu pas? Tu sais ce qui est au fond de mon âme, et moi j'ignore ce qui est au fond de la tienne; car toi seul connais les choses secrètes ; » Coran, sourate v°, verset 116. Ainsi, dans la pensée de Mahomet, Jésus-Christ avait aussi proclamé l'unité de Dieu. Ce qui est profondément vrai ; mais Mahomet supposait que les chrétiens adoraient trois dieux, peu fidèles en cela à la doctrine du Christ. C'était Mahomet lui-même qui comprenait mal le christianisme. Voir plus loin les Extraits du Coran, chapitres de Dieu et des Prophètes.

[2] Coran, sourate xxix°, verset 45.

Ces préceptes sont en contradiction avec l'histoire de l'islamisme et avec bien des actes de Mahomet, qui s'est montré si terrible envers les juifs. C'est que la politique avait ses exigences et ses entraînements; Mahomet y a sacrifié. Cependant l'opposition était presque tout entière dans les intérêts et non dans les doctrines, qui se ressemblaient jusqu'au point de se confondre souvent.

Mais le Coran n'est pas seulement un livre religieux, c'est de plus un code d'où l'Islam a essayé de tirer plus ou moins directement toutes ses lois civiles. n'y a pas de peine à voir, en lisant ces récitations désordonnées, que jamais Mahomet n'a pu avoir l'intention d'en faire une législation. Ce sont tout au plus des préceptes de conduite qu'il donne, soit aux individus, soit aux familles; ce ne sont pas des lois qu'il édicte. Mais la vénération dont sa personne était entourée était si grande, que ses moindres paroles ont eu autant de force que les décrets les plus solennels des monarques les plus puissants et les plus sages. Habitués comme nous le sommes à la régularité méthodique des recueils de lois, depuis les temps de l'empire romain, il nous est impossible de retrouver rien qui ressemble à une codification dans ce mélange confus d'invocations à Dieu, de maximes de morale, de légendes, d'allusions historiques, d'exhortations, de menaces, de sublimes prières, au milieu desquelles apparaissent de loin à loin quelques prescriptions qui peuvent avoir, en effet, un caractère législatif. C'est

là certainement le côté faible du Coran, et Mahomet aurait échoué déplorablement, s'il avait eu le projet réel de porter des lois. Mais il a fallu des circonstances bien extraordinaires pour que jamais le Coran ait pu se transformer de cette façon étrange. Ce n'est pas le prophète qui doit en répondre. Ce sont les peuples auxquels il s'adressait, et qui devaient être bien au dépourvu pour que cette législation si incomplète, si obscure et parfois contradictoire, pût leur suffire et même leur être bienfaisante.

On frémit quand on lit dans le Coran des prescriptions telles que celles-ci : « Il vous est interdit d'épouser vos mères, vos filles, vos sœurs, vos tantes paternelles et maternelles, vos nièces, vos nourrices, vos sœurs de lait, les mères de vos femmes, les filles confiées à votre tutelle et issues de femmes avec lesquelles vous auriez cohabité. N'épousez pas non plus les filles de vos fils que vous avez engendrés, ni deux sœurs. Il vous est défendu d'épouser des femmes mariées, excepté celles qui seraient tombées entre vos mains comme esclaves[1]. » Il est vrai que ces mœurs abominables, qui ravalent l'homme au niveau des brutes, n'étaient pas spéciales aux Arabes ; et le Lévitique[2] est forcé de faire à peu près les mêmes défenses aux Hébreux. Mais le Lévitique est antérieur au Coran de plus de deux mille ans, et Mahomet avait à lutter contre

[1] Coran, sourate IVe, verse's 27 et suiv. Cette sourate IVe est intitulée : *Les femmes*.

[2] Voir le Lévitique, chap. XVIII, versets 7 et suiv.

les mêmes infamies sociales que Moïse. L'Arabie n'avait pas fait un progrès depuis le temps des patriarches; et c'est encore Mahomet qui devait enfin abolir, à son grand honneur, cet effroyable usage d'enterrer les petites filles toutes vivantes[1]. A quel degré n'étaient pas abaissées ces populations, plus bestiales qu'humaines? Et quelle reconnaissance ne doit-on pas à celui qui essayait de les tirer de cet abîme d'abjection et de turpitude[2]?

J'avoue d'ailleurs que, sur ces matières, le langage de Mahomet n'a pas toujours la délicatesse d'expressions et la réserve de forme qu'il aurait dû conserver. Il est vrai que quand on doit signaler et flétrir de tels crimes, les mots mêmes dont on se sert contractent nécessairement quelque chose des impudicités qu'ils révèlent; mais, peut-être, eût-il été assez facile au prophète d'éviter certains détails repoussants qui n'étaient pas indispensables. La manière dont souvent il

[1] On connaît le dialogue de Cays, chef des Benou-Témim, et de Mahomet, un jour que Cays trouva le prophète tenant une de ses filles sur ses genoux. — « Qu'est-ce que cette brebis que tu flaires? demanda Cays. — C'est mon enfant, répondit Mahomet. — Par Dieu, reprit Cays, j'en ai eu beaucoup de petites filles comme celle-là; je les ai toutes enterrées vivantes sans en flairer aucune. — Malheureux, s'écria Mahomet, il faut que Dieu ait privé ton cœur de tout sentiment d'humanité; tu ne connais pas les plus douces jouissances qu'il soit donné à l'homme d'éprouver! » Voir M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. III, p. 336.

[2] Je crois qu'en se mettant à ce point de vue, on concevra d'autant plus d'admiration pour Mahomet. Si on le compare à d'autres fondateurs de religion, sa gloire pâlit presque jusqu'à disparaître; mais, si l'on regarde le point de départ et le milieu, son personnage regagne alors tout ce que la comparaison lui avait fait perdre.

parle des femmes est d'un cynisme qui révolterait, s'il était moins naïf. C'est le ton ordinaire de ces populations; et, parmi elles, les personnages les plus vénérables n'ont pas plus de retenue. Un dévot musulman pourrait aussi, par manière de représailles et d'apologie, renvoyer les chrétiens à bien des passages de la Bible qui ne sont pas plus chastes que le Coran[1]. Mais le prophète, qui entreprenait des réformes bien autrement difficiles, aurait pu donner l'exemple de celle-là. Fuir la grossièreté de la forme, c'est une réprobation de plus contre la grossièreté du vice qu'on veut corriger. Tout ce qu'on peut dire pour justifier Mahomet, c'est que le monde auquel il s'adressait n'était pas le monde chrétien; et ce n'est guère que dans notre Occident que le langage humain a su, pour de tels sujets, garder toute sa force, sans rien perdre de sa pudeur. L'époux de Khadîdja pouvait trouver cette exacte mesure; mais elle était peut-être interdite au mari de douze ou quinze femmes, âgées de dix à cinquante ans.

M. W. Muir pense que Mahomet a encore abaissé les femmes, déjà réduites à une bien triste condition[2]; M. Caussin de Perceval, au contraire, trouve qu'il les a relevées[3]. Je suis de l'avis de M. Caussin de Perce-

[1] Il faut dire que dans la Bible ces licences ne font pas le même effet que dans le Coran; elles n'y sont pas moins vives; mais elles se perdent au milieu de la majesté de tout ce qui les entoure.

[2] M. W. Muir, *The Life of Mahomet*, t. III, p. 302 et suiv.

[3] M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, t. III.

val, quand je me rappelle le serment d'Acaba[1]; et en voyant les traces des mœurs anciennes dans le Coran, je n'hésite pas à supposer que ces mœurs perverses et farouches laissaient encore bien moins de dignité et de droits aux compagnes infortunées des Arabes que Mahomet ne leur en accorde. Sans doute, les femmes sont bien peu de chose dans la loi musulmane; mais ce qui nous frappe le plus dans leur misère, c'est le contraste désavantageux qu'elles font avec les matrones grecques et romaines, et surtout avec les femmes chrétiennes; elles sont tellement inférieures qu'elles en sont comme anéanties. Le passage que je viens de citer, fortifié par tant d'autres, prouve assez que les femmes sont infiniment redevables à celui qui les a soustraites à l'inceste et à ces abominations sans nom, dont l'idée seule nous fait frissonner de dégoût et d'horreur. Si elles ont encore beaucoup à reprocher à Mahomet, elles lui doivent au moins d'être restées les mères de leurs fils et les filles de leurs pères. Oui, le Coran a bien peu de respect pour la femme; mais il en a plus encore que tout ce qui l'a précédé. C'est la polygamie qui déshonore et qui ruine ces malheureuses sociétés dans l'Asie presque entière; le Coran aurait dû l'abolir, au lieu de la sanctionner. Mais ici encore il a le mérite de l'avoir limitée, s'il n'a pas osé la détruire. Au contact du ju-

p. 336. Voir aussi l'ouvrage spécial de M. le docteur Perron, *Femmes arabes avant et depuis l'Islamisme.*

[1] Voir plus haut, page 111.

daïsme et du christianisme, il eût été beau pour l'Islam de faire une exception de plus dans le reste de l'Asie. Il a pu proscrire à jamais l'ivresse du vin[1]; il aurait pu combattre mieux qu'il ne l'a fait l'ivresse des sens, qui est bien autrement redoutable.

Une critique, contre laquelle il est plus aisé de défendre le Coran, c'est celle qu'on adresse encore assez souvent à son fatalisme. Malgré cette erreur très-répandue, il n'y a rien dans la vie du prophète, non plus que dans son livre, qui la justifie. Nous avons pu voir, par l'esquisse du caractère de Mahomet, son infatigable activité et cette confiance qu'il ne cesse d'avoir en lui-même. Sa confiance en Dieu n'est pas moins sincère ni moins vive; mais elle reste dans de justes bornes, et elle ne va jamais à cet aveuglement que le fatalisme suppose. Le Coran recommande aux fidèles d'être soumis absolument à la volonté de Dieu; et cette soumission, que la raison la plus éclairée et la plus pratique recommande aussi bien que le Coran, mérite

[1] Parmi les bienfaits du Mahométisme, M. W. Muir, qui lui est d'ailleurs peu favorable, compte la sobriété étonnante qu'il a su imposer à ses sectaires. « Les boissons enivrantes ont été défendues; et l'Islam peut se vanter d'un degré de tempérance inconnu à toute autre religion. » Voir M. W. Muir, t. IV, p. 321. L'éloge est vrai; mais j'avoue que ce mérite, tout réel qu'il est, me touche peu, parce qu'on ne voit pas que l'ivrognerie ait causé beaucoup de désordres parmi les Arabes. Dans les climats chauds, on ne peut supporter l'usage des boissons enivrantes; et leur action est si redoutable, que la prudence la plus vulgaire sait éviter ce danger par trop évident. C'est la douceur tempérée de nos climats qui permet l'ivrognerie, moins funeste et plus agréable; c'est la rudesse des hivers qui la rend presque nécessaire.

aux musulmans le nom même qu'ils portent, et dont ils se glorifient. Mais jamais dans les préceptes ou dans les exemples donnés par le prophète, elle n'est une abdication des plus nobles facultés de l'âme. Le fatalisme, tel qu'on l'imagine, n'est qu'une paresse insurmontable et une stupidité nées de la débauche; c'est une impossibilité physique d'agir bien plutôt qu'une doctrine; et, en tout cas, ce n'est pas le Coran qui l'autorise. L'Islam, tel qu'il l'entend, n'est pas autre chose que le sentiment profond que l'homme conçoit de sa faiblesse devant le Dieu tout-puissant et miséricordieux, et de la nécessité de sa soumission; ce n'est pas un coupable renoncement au don le plus beau que le Créateur nous ait fait, celui de notre libre arbitre. Le Coran a bien assez de taches sans lui attribuer gratuitement celle-là, qu'il n'a pas. M. Weil et M. A. Sprenger[1], s'accordent pour reconnaître qu'il n'est point fataliste, et il faut le répéter avec eux, en dépit du préjugé vulgaire.

Je ne nie pas que le fatalisme ne puisse être répandu dans les populations mahométanes; mais ce n'est pas leur livre religieux qui le leur impose, à moins qu'on n'en dénature le sens général au profit de quelques passages douteux; et cet énervement de la volonté tient à bien d'autres causes. On peut douter, d'ailleurs, que le fatalisme aille aussi loin qu'on le dit, même dans ces âmes flétries; et, pour la réalité des choses de

[1] M. Gustave Weil, *Mohammed der Prophet*, p. 399, et M. A. Sprenger, *Das Leben und die Lehre des Mohammad*, t. II, p. 308.

chaque jour, le fatalisme absolu n'est pas plus possible que l'absolu scepticisme, dont peuvent bien se vanter quelques sophistes, mais que l'homme est incapable d'appliquer rigoureusement, même durant quelques heures de suite.

Il est une dernière lacune qu'il faut signaler dans le Coran, et qui n'est pas une des moins graves : je veux parler du défaut complet de toute métaphysique. Mais cette lacune-là tient beaucoup moins à Mahomet personnellement qu'elle ne tient à l'esprit de toute la race arabe, et l'on peut même dire de toute la race sémitique. Sans doute les livres religieux ne sont pas des traités de philosophie, et il serait injuste de leur demander plus qu'ils ne prétendent et qu'ils ne doivent donner. Mais, sans faire directement de métaphysique, il peut échapper à ces grandes intelligences quelques éclairs sur les questions profondes que se pose le genre humain, quand il réfléchit à la nature de Dieu et à la nature de notre âme. Ces lueurs, quelques fugitives qu'elles soient dans le foyer original, se développent ensuite, et forment la théologie, qui est comme la philosophie et la métaphysique des religions. Le christianisme nous en offre un admirable exemple; et, aidé de la métaphysique grecque, il a tiré peu à peu une théologie incomparable des germes que renfermaient ses livres saints. L'Islam n'a pas été à beaucoup près aussi fécond, et quoique ce demi-avortement puisse tenir à bien d'autres causes, la principale, peut-être, c'est que le Coran

lui-même était presque absolument stérile, et qu'il n'a pas fourni aux siècles postérieurs des éléments qu'ils pussent féconder. Dans l'âme de Mahomet, comme dans l'esprit de ces peuples, l'inspiration a été si brûlante qu'elle a tout étouffé; et une spontanéité irrésistible et constante a empêché de naître toute réflexion. Le prophète n'a fait qu'imiter le vulgaire qui l'entourait; mais le solitaire méditatif du mont Hîra pouvait, dans ces problèmes, descendre plus avant que ses grossiers compatriotes.

Quoi qu'il en soit, le génie arabe était si dénué sous ce rapport, que le contact vivifiant du génie grec, dans le second et le troisième siècle de l'Hégire, n'a pu l'animer que très-faiblement, et la philosophie musulmane n'a guère porté que des fruits étrangers, privés de la séve originale et de la pleine maturité.

CHAPITRE VI

JUGEMENT SUR LE MAHOMÉTISME

Grandeur de Mahomet; comparé à Moïse; Mahomet est le seul dans l'histoire qui ait été tout à la fois fondateur d'empire, fondateur de religion, législateur et poëte. — Il faut respecter le Mahométisme en tant que religion monothéiste; fanatisme mahométan ; ses conquêtes ont été fécondes; génie arabe à Damas, à Bagdad, en Espagne; rôle scientifique des Arabes; leur philosophie peu originale; leurs historiens et leurs géographes; arabesques, architecture; la Chevalerie inventée par les Arabes; part qu'on doit faire à Mahomet dans tous ces développements et ces progrès; influence littéraire et morale du Coran. — Le génie arabe obligé de quitter son berceau pour dominer et grandir; l'Arabie ne garde que les Villes saintes; discordes déplorables des peuples chrétiens et des peuples musulmans; rapports des deux religions; identité de croyances; les trois religions monothéistes. — Jugements divers sur le Mahométisme : M. William Muir et M. Gustave Weil.

Je voudrais terminer cette étude sur le prophète de l'Arabie par une appréciation générale non pas de Mahomet lui-même, dont j'ai assez parlé, mais du Mahométisme. C'est le Mahométisme qui a suscité la nation arabe, et lui a procuré, dans l'histoire du monde, une place que, sans cette décisive influence, elle n'aurait jamais occupée.

D'après tout ce qui précède, on peut aisément juger Mahomet ; et, pour ma part, je n'hésite pas à le classer dans les premiers rangs parmi les plus grands hommes. Il a été tout à la fois révélateur d'une religion, organisateur d'un peuple et fondateur d'un empire, qui a subjugué avec une rapidité merveilleuse une immense partie de la terre. Sans parler du poëte, il a été tout ensemble prophète, législateur et conquérant. Dans les annales humaines, il est le seul à avoir revêtu ces trois caractères éminents ; et il a également réussi dans ses dogmes, dans ses lois et dans ses guerres. Les circonstances sans doute l'ont aidé, ainsi que je l'ai fait voir, et comme l'a très-bien dit Voltaire :

« Le tour de l'Arabie *était* enfin venu ; »

Mais Mahomet a eu la fortune, vainement tentée par bien d'autres, de substituer le monothéisme à l'idolâtrie, de réunir en corps de nation toutes ces hordes vagabondes, et de leur assurer un rôle qu'elles n'eussent jamais joué s'il n'eût été leur initiateur religieux, leur législateur et leur chef.

Il n'y a guère qu'un seul homme dont on puisse rapprocher Mahomet : c'est Moïse, le prophète hébreu, agissant dans les mêmes lieux à peu près, sur des peuples et des mœurs fort analogues, mais ayant l'avantage d'avoir paru le premier et vingt-deux siècles auparavant. Moïse aussi a créé une religion, dont Mahomet a beaucoup emprunté; il a créé aussi un

peuple dont l'indestructible organisation a bravé tous les revers, et qui semble capable de braver même l'action éternelle du temps, à qui tout cède. Mais Moïse n'a point acquis un vaste empire par le glaive ; et les conquêtes que son peuple a pu faire sous sa conduite ou après lui ne comptent pas, réduites à quelques déserts un peu moins arides que les autres. Les Juifs ont exterminé leurs voisins les plus proches ; mais en fait ils n'ont jamais rien possédé qu'un imperceptible territoire, et l'empire qu'ils rêvent est encore tout entier dans les ténèbres d'un avenir impossible.

Ce n'est pas d'ailleurs une critique que l'on doive adresser à Moïse ; et il n'y a point à regretter pour lui de n'avoir pas eu à verser ces torrents de sang qui sont le prix de la gloire vulgaire. La sienne a été plus haute, et l'étendue de son véritable empire n'en a pas souffert. Sa domination est toute morale. Mais quelle grandeur n'a-t-elle pas ? Avoir préparé par le judaïsme les germes essentiels de la foi chrétienne et ceux du Mahométisme, sans se confondre ni dans l'une ni dans l'autre, où trouver dans l'histoire des hommes tant de bienfaits, tant d'originalité, tant de constance ? Quand la tradition représente Moïse entouré des feux d'Horeb et de Sinaï, elle ne se trompe point, et ces métaphores suffisent à peine pour égaler l'éclat d'un tel nom, et les splendeurs impérissables d'un tel génie. Devant la majesté de cette figure, j'avoue que celle de Mahomet semble s'évanouir ; et Mahomet lui-même, dans sa modestie et sa loyauté, eût été le premier à le recon-

naître ; car, parmi les personnages qu'il cite, et sur lesquels il s'appuie, il n'en est pas qu'il vénère plus que Moïse, et dont il invoque plus souvent les exemples et le témoignage[1].

Mais tout inférieur que peut être Mahomet, la justice veut qu'on ait pour son œuvre à peu près le même respect qu'il a eu pour celle d'autrui, et qu'on ne la juge pas, comme on l'a fait trop souvent, avec une dédaigneuse ironie, qui fait plus de tort à ceux qui se la permettent qu'à celui contre qui elle est dirigée. Il y a aujourd'hui dans trois parties du monde plus de cent millions de musulmans, et voilà douze cents ans passés que leur religion règne sur une bonne partie de l'Asie, de l'Afrique et même de l'Europe. A moins de traiter avec une légèreté aveugle cette portion considérable de l'humanité, qui a cependant à peu près les mêmes idées que nous sur Dieu et sa providence, il faut bien prendre au sérieux un fait aussi vaste et aussi durable. Le Mahométisme n'est pas près de disparaître ; et pour faciliter les rapports qu'on a nécessairement avec lui, il faut tâcher de le comprendre dans tout ce qu'il a de vrai et de bon, et de ne pas l'exclure, malgré ses défauts trop réels, de cette bien-

[1] Le Coran revient à tout instant sur l'histoire de Moïse ; il raconte dix fois sa vie tout entière, sa naissance, son péril sur les eaux du Nil, ses prodiges à la cour du Pharaon, ses luttes contre l'idolâtrie des Hébreux, ses entrevues avec Jéhovah, son courage dans le désert, ses souffrances et sa mort. Mahomet se plaît à retracer ce grand portrait, où il retrouve une partie de sa propre figure et de sa destinée ; voir plus loin, dans les Extraits du Coran, le chapitre sur les Prophètes.

veillance universelle que recommande la charité chrétienne.

Je reconnais d'ailleurs sans peine que la manière dont l'islamisme s'est annoncé au monde n'était pas faite pour lui concilier cette tolérance qu'on doit réclamer aujourd'hui en sa faveur. A peine le peuple arabe a-t-il été réuni et organisé sous son prophète, et sous sa loi nouvelle, qu'il s'est précipité sur toutes les contrées voisines avec une fureur de fanatisme et de combats que rien ne dépasse dans l'histoire des invasions. En moins d'un siècle, des succès aussi prodigieux par leur étendue que par leur rapidité rendent la race musulmane maîtresse de toute la péninsule arabique, de la Syrie, de la Perse, de l'Inde occidentale, de l'Égypte, du nord entier de l'Afrique, de l'Espagne, du midi de la France, et d'une grande partie des bords de la Méditerranée. C'est tout à la fois une frénésie de prosélytisme et de pillage. Mais comme c'est au fond l'enthousiasme religieux qui l'emporte, le torrent dépose quelque chose après qu'il est passé et qu'il s'est écoulé. Les barbares, qui avaient envahi trois ou quatre siècles auparavant l'empire romain dégénéré, n'avaient pensé d'abord qu'à tout dévaster pour jouir de tout. Une vengeance trop légitime les avait provoqués, et ils l'assouvissaient avec une cruauté d'esclaves révoltés qui a laissé un impérissable souvenir d'horreur. Sans que la conquête musulmane ait été exempte de ces souillures, elle a été cependant civilisatrice parce qu'elle a été surtout religieuse ; et

c'est pour convertir les peuples, bien plus encore que pour les dépouiller, que l'islamisme a entrepris les courses furieuses qui l'ont tout à coup transporté si loin de son berceau[1].

Il est difficile de deviner ce que serait devenue la France, et peut-être aussi l'Europe, sans la victoire de Charles-Martel (bataille de Tours, 732), bien qu'il n'y ait point à croire que ni l'une ni l'autre eussent gagné à devenir musulmanes. Mais il est certain que les Arabes, quoique moins disciplinés que les Franks, vainqueurs et héritiers de la tactique romaine, leur étaient supérieurs sous bien des rapports ; et, quelques siècles plus tard, c'était aux sciences et aux écoles de l'islamisme que l'Europe chrétienne allait devoir la moitié de ses lumières. Au onzième et au douzième siècle, l'Espagne, livrée aux Maures, instruisait le reste du monde, après s'être instruite elle-même aux monuments de la Grèce. Si la scolastique n'avait point eu les sources arabes, il est sûr qu'elle n'eût pas fait de si rapides progrès ; et la renaissance d'Albert le Grand et de saint Thomas aurait pu se faire attendre encore bien longtemps.

C'est donc là un caractère qui distingue les conquêtes arabes de bien d'autres ; et il serait peu équi-

[1] On peut juger par le fanatisme actuel des populations musulmanes de ce que devait être le fanatisme des premiers temps ; et pour ce qui nous regarde plus particulièrement, l'Algérie a dû nous prouver tout récemment quelle ardeur y a conservée la foi mahométane après trente ans de conquête. Il paraît bien probable que le signal de la dernière insurrection est parti de la Mecque.

table de les confondre soit avec celles des barbares nos ancêtres, soit avec celles de Gengis-Khan ou de Timour. Celles-là n'ont été qu'une suite d'effroyables désordres; le carnage et le butin étaient les seuls objets des envahisseurs, et il n'est resté après eux que ruine et que deuil. Les Arabes, au contraire, ont semé partout des germes heureux, qui sont devenus féconds en d'autres mains que les leurs.

Il ne faut pas d'ailleurs exagérer, comme on l'a fait souvent[1], l'originalité du génie arabe et les services qu'il a rendus. C'est peut-être sous les Ommiades, à Damas en Syrie, non loin des écoles grecques, qu'a commencé pour les musulmans la culture des sciences et des lettres. Mais c'est surtout à Bagdad, sous les Abassides, qu'elles se sont développées et qu'elles ont jeté tout leur éclat. Elles étaient toutes empruntées à celles de la Grèce, par l'intermédiaire de fidèles traductions, et elles durent peut-être aussi quelque chose à ce ciel qui jadis avait si bien inspiré les Chaldéens. De Bagdad, quoique à une grande distance, la conquête arabe les a fait pénétrer en Espagne, où l'Europe, curieuse d'apprendre, venait les chercher dès le neuvième siècle. Cordoue, à l'autre extrémité du monde alors connu, remplaça bientôt la fastueuse Bagdad, qui s'énervait dans le luxe; et, quand la dy-

[1] C'est une critique qu'on peut adresser peut-être assez justement à M. A. Sprenger. L'éloge qu'il fait de l'influence arabe au moyen âge dépasse certainement la mesure, quoique cette influence ait été considérable. Voir l'ouvrage de M. A. Sprenger, *Das Leben und die Lehre des Mohammad*, t. I, préface, p. 2 et suiv.

nastie abbasside s'éteignait peu à peu sur les rives du Tigre et de l'Euphrate[1], l'intelligence arabe était encore dans toute sa fleur sur celles du Guadalquivir ; Averrhoès professait là où étaient nés, mille ans avant lui, Sénèque et Lucain.

Les savants ne sont pas d'accord sur la part qui revient en propre aux Arabes dans leurs travaux ; presque toujours on leur attribue trop ou trop peu ; et, comme ils ont beaucoup reçu, il n'est pas facile de voir ce qu'ils ont ajouté à l'héritage. Mais ce que l'on ne peut refuser d'abord à leurs princes, c'est d'avoir favorisé, par leur protection et même par leurs exemples, ce développement tout nouveau de l'esprit arabe, que rien jusque-là n'avait fait soupçonner[2]. En second lieu, on est assez généralement unanime pour reconnaître que les Arabes ont fait des progrès réels en astronomie, en mathématiques, en médecine, et qu'ils ne s'en sont pas tenus à ce qu'ils avaient appris d'Euclide et d'Archimède, d'Hipparque et de Ptolémée, d'Hippocrate et de Galien[3]. Ils ont été les seuls, pen-

[1] La dynastie des Abbassides, inaugurée en 750, était en pleine décadence moins de deux siècles après, lorsque les califes se donnèrent des maîtres en créant les fonctions d'*émir-al-omrah*, assez pareilles à celles des grands-vizirs. Elle fut chassée de Bagdad, quand cette ville tomba au pouvoir d'Houlagou, petit-fils de Gengis-Khan (1258); et elle se réfugia en Égypte, où elle subsista encore très-obscurément pendant près de trois cents ans, jusqu'à la conquête turque.

[2] On peut citer des princes qui ont cultivé et protégé les sciences depuis les premiers Abbassides jusqu'à Oloug-Beg, le petit-fils de Tamerlan, au quinzième siècle.

[3] Voir les ouvrages de M. L. A. Sédillot, *Des sciences mathémati-*

dant plusieurs siècles, à maintenir et à pouvoir développer la tradition grecque dans ces nobles sciences; et tandis que notre moyen âge, livré à l'anarchie et au désordre incessant, pouvait à peine comprendre les théories anciennes, loin d'y ajouter, les Arabes inventaient des méthodes nouvelles de calcul et perfectionnaient l'art de guérir.

Leur philosophie n'est pas très-originale; elle s'est bornée presque entièrement à suivre Aristote, qu'elle a parfois défiguré. Mais à cette école sévère elle a su beaucoup acquérir. Sans cette règle et ce joug du péripatétisme, l'esprit arabe n'aurait jamais atteint par lui-même cette rigueur et cette exactitude nécessaires à la culture heureuse des sciences. Aristote l'a discipliné, comme il l'a fait pour tant d'autres; et, s'il a eu des élèves plus glorieux, il n'en a pas eu dans notre Occident de plus précoces ni de plus appliqués. Aristote régnait, sans susciter les moindres ombrages, dans les écoles de Bagdad et de Séville, trois siècles au moins avant qu'il ne régnât dans les nôtres. Mais ici encore, si la conquête arabe a été prompte et impétueuse, elle n'a pas été non plus de longue durée. L'Europe, héritant un peu plus tard de ces lumières, les a successivement portées au point où nous les voyons aujourd'hui; dans tous les pays de foi musulmane, elles se sont éteintes après avoir brillé quelques instants, comme ces plantes exotiques qui ne peuvent

ques chez les Grecs et les Orientaux, et sa préface aux *Prolégomènes des tables astronomiques d'Oloug-Beg* (p. xxv).

vivre longtemps et s'acclimater sur une terre étrangère. Les Arabes ont vu périr, dans leurs mains, les sciences dont ils avaient les premiers rallumé le flambeau mourant ; et comme la philosophie, quoique très-indépendante de toute oppression, n'avait pas jeté parmi eux des racines assez profondes, tout le reste de leur intelligence s'en est ressenti. Le tronc commun recevant une nourriture peu abondante et peu substantielle, les rameaux se sont peu à peu desséchés, et ils ont fini par mourir. Il n'était pas donné à l'Arabie de pouvoir jamais produire ni des Descartes ni des Newton, quoique pour sa part elle ait contribué à préparer les voies où ils ont marché.

Quand on sait ce qu'a été l'histoire entre les mains des Grecs et des Romains, sans compter les modernes, on est peu disposé à beaucoup admirer les historiens arabes; mais en prenant d'autres points de comparaison, on aurait grand tort de les mépriser. L'Asie entière, y compris l'Inde et la Chine, tout intelligentes qu'elles sont, n'a jamais pu s'élever à la conception de l'histoire ; et les annales de ces peuples, quand ils ont essayé d'en avoir, sont si informes et si puériles qu'on n'y peut même surprendre les germes d'une future amélioration. Les faits y sont mal choisis, obscurs et mal classés; ce sont comme les bégayements et les récits incohérents de l'enfance. Les historiens arabes sont bien supérieurs; et sans qu'ils aient encore toute la maturité désirable, ils comprennent du moins aussi bien que nous l'utilité et la dignité de la

science qui cherche à fixer, par de durables tableaux, tout ce qui, dans le passé, mérite l'attention des hommes et peut les instruire. Il suffit de lire, par exemple, les ouvrages d'un Maçoudi, d'un Aboulféda, d'un Ibn Khaldoun [1], pour sentir sur-le-champ que, si l'on n'est pas tout à fait avec eux dans la sphère des historiens de l'antiquité grecque et romaine, on est bien moins encore dans la sphère ordinaire de l'Orient. Ils approchent de nous; et, un pas de plus, ils seraient presque à notre niveau, s'ils avaient à peindre nos sociétés occidentales, au lieu des sociétés désordonnées au milieu desquelles ils vivent. La culture de la géographie se lie intimement à celle de l'histoire et à celle de l'astronomie. Aussi les géographes arabes, sans avoir beaucoup dépassé les Grecs, ont-ils, en suivant leurs traces, étendu et complété leurs connaissances, en ce qui concerne certaines parties du monde oriental.

A côté de la philosophie et des sciences, le seul art dans lequel aient excellé les Arabes, c'est l'architecture. Par suite d'une assez étrange superstition, les autres arts leur étaient à peu près complétement interdits. En défendant de représenter Dieu ou la personne humaine sous aucune forme [2], la religion pro-

[1] Voir pour Ibn Khaldoun, en particulier, les traductions de M. de Slane, dans le tome XIX des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque impériale.*

[2] Il est assez probable que Mahomet, en imaginant ou en autorisant cette interdiction, a voulu prévenir et combattre le retour de l'idolâtrie parmi les tribus qu'il avait eu tant de peine à convertir. Mais

scrivait la peinture et la sculpture. La défense a été respectée, et c'est là ce qui a produit dans l'architecture arabe ce genre particulier d'ornements qui n'est qu'à elle, et où elle n'a jamais été surpassée. L'imagination mutilée en un sens s'est donné carrière dans un autre; mais le tort irrémédiable des arabesques est d'être sans vie; et l'élégance n'y peut point racheter la froideur inanimée à laquelle elles sont condamnées, en dépit du mouvement et des contours qu'elles se donnent. La représentation de la nature est absente de l'art arabe aussi bien que celle de l'homme et des animaux[1].

C'est une question très-délicate et très-controversée que de savoir ce que l'architecture gothique a dû à l'architecture des Arabes et des Sarrasins. Mais en laissant de côté ce problème, tout intéressant qu'il peut être pour nous, on ne saurait nier que le génie arabe n'ait montré, sous ce rapport, une grande ori-

les détails que j'ai donnés plus haut, p. 135, prouvent que la sculpture et la peinture n'étaient pas étrangères aux Arabes avant l'Islam.

[1] On est tout étonné, quand on voyage dans la haute Égypte, de voir sur les admirables monuments que l'on rencontre presque toutes les têtes des personnages défigurées de la manière la plus méconnaissable; elles ont toutes été martelées; et comme cette mutilation se répète presque partout et sur presque toutes les figures, il est clair qu'elle a été systématique. C'est à la conquête arabe qu'on doit la reprocher. Par dévotion, les musulmans ont effacé, autant qu'ils l'ont pu, les traits des visages; en poussant la piété plus loin, ils auraient tenté de détruire tout, si cette barbarie eût été possible. Les Perses sous Cambyse l'avaient déjà commencée quinze siècles auparavant. Mais l'Égypte était si riche, qu'elle a pu suffire à toutes ces dévastations et qu'elle est toujours pleine de trésors.

ginalité. Sans doute le contact avec l'art grec et l'art égyptien a dû l'inspirer; et l'on peut douter que, sans ces exemples fécondants, les constructions informes de la Caaba eussent pu se changer si vite en ces mosquées et ces palais légers et gracieux qu'on retrouve dans toutes les contrées musulmanes, depuis l'Inde et la Perse jusqu'à Grenade, Cordoue et Séville. Mais tout en profitant des leçons de l'Égypte et de la Grèce, l'architecture arabe a mis à tout ce qu'elle a produit son cachet propre, et elle s'est si bien distinguée de ses maîtres qu'elle doit prendre place auprès d'eux.

Ce ne sont pas là de médiocres mérites. On pourrait y ajouter celui de la poésie que les Arabes n'ont cessé de cultiver depuis Mahomet, comme ils la cultivaient avant lui. Leurs poëtes n'ont pas l'admirable goût des poëtes de la Grèce et de Rome, et ils n'ont jamais approché de la perfection dans cette mesure qui peut rendre les œuvres classiques, en en faisant d'impérissables modèles. Mais pour n'avoir pas cette rare valeur, la poésie arabe est loin d'être sans prix ; et dans l'histoire lyrique de l'esprit humain, elle a sa place bien marquée et son rang encore assez élevé.

Enfin c'est au génie arabe qu'on doit rapporter la chevalerie, qui, passée de chez eux en Europe, a beaucoup contribué à y adoucir les mœurs et à y faire naître la politesse et le respect des femmes. Née sous la tente, entretenue par les habitudes de la vie errante du désert, embellie par la passion des vers naturelle à toute cette race de poëtes, la chevalerie commença

chez les Arabes, et produisit parmi ces farouches guerriers une foule de héros, dont les Abencerrages ont été plus tard le type accompli quoiqu'un peu trop raffiné. Au commerce des Arabes et à leur imitation, les rudes seigneurs de notre moyen âge amollirent leurs grossières habitudes ; et les chevaliers, sans rien perdre de leur bravoure, connurent des sentiments plus délicats, plus nobles et plus humains. Il est douteux que le christianisme seul, tout bienfaisant qu'il était, les leur eût inspirés; peut-être même cette galanterie, avec les dangers séduisants qu'elle fait naître, est-elle peu d'accord avec la pureté chrétienne. Mais la chevalerie, passagère et superficielle comme elle a dû l'être, bientôt même romanesque et frivole, n'a pas été cependant sans utilité, sans charme et sans éclat. On doit féliciter les Arabes de cette aimable invention, qui ne devait pas leur survivre ; c'est comme une fleur née sous leurs brûlants climats, et qui perd bientôt sa grâce et son parfum sous des cieux moins cléments, où elle avait été transplantée[1].

Il résulte donc de cet ensemble de labeurs intellectuels que le génie arabe n'a été ni dépourvu, ni stérile. Il n'a pas eu la splendeur immortelle et l'inépuisable fécondité de quelques autres ; mais il n'a point été inutile à l'humanité ; et à un certain moment, c'est lui qui a tenu le spectre que le monde ancien laissait échapper, avant que le monde nouveau ne sût

[1] Voir Herder, *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, livre XX, ch. II, partie III, p. 440, de la traduction de M. Edgar Quinet.

le ressaisir. Un tel service ne peut être ni oublié, ni rabaissé, et il suffit à la gloire des Arabes. J'ajoute que cette gloire appartient aussi à Mahomet, et qu'il faut la faire remonter jusqu'à lui. Je vois deux motifs considérables à lui rendre cette justice. D'abord, il est évident que, sans lui et son action toute-puissante, jamais l'Arabie n'eût été unie; jamais elle n'aurait acquis cette concentration de forces qui, son unité étant faite, se sont répandues avec une énergie irrésistible dans les conquêtes du sabre et celles de l'intelligence. Dieu, il est vrai, n'a pas permis à cette race de sortir de limites assez restreintes; mais chaque peuple a les siennes; et la carrière qu'a fournie le peuple arabe, grâce à l'impulsion que Mahomet lui avait imprimée, est encore assez vaste et assez belle. Parmi les nations qui comptent dans l'histoire, il en est peu qui aient un si noble lot, et c'est à l'Islam que l'Arabie le doit, parce que l'Islam lui a donné une religion, une destinée commune, un centre d'activité, et l'on pourrait presque dire une patrie, si jamais peuple asiatique pouvait en avoir une.

En second lieu, Mahomet a directement agi sur l'esprit arabe par le Coran; et c'est le Coran qui a conféré à l'influence du prophète cette durée nécessaire à toutes les grandes choses. Comme code religieux, il faut le laisser pour ce qu'il est; et j'ai signalé ses lacunes aussi bien que ses qualités. Mais il faut remarquer, en dehors du dogme, que le Coran est le premier livre qu'aient eu les Arabes, et qu'il est resté sans au-

cune comparaison le plus beau qu'ils aient jamais produit. Sans le Coran, devenu l'inspirateur d'un perpétuel enthousiasme, en même temps que le régulateur de la foi, les Arabes n'auraient jamais ressenti ni surtout employé ces ardeurs qui en ont fait pendant quelque temps l'effroi, l'admiration et l'école des autres peuples. Si, à bien des égards, il est difficile de défendre le Coran, sous ce rapport, il faut le mettre à côté de la Bible et de l'Évangile ; il a communiqué tous ses feux à l'âme des Arabes ; il les a transportés dans des régions de la pensée que sans lui ils n'eussent jamais connues, et quand on adore si pieusement les œuvres de Dieu, on est bien près de chercher à les comprendre avec l'aide et les procédés de la science. Le Coran a de plus ce grand avantage d'être un modèle accompli de style, du moins pour ceux auxquels il s'adressait ; et en épurant les esprits par cet attrait délicat de la forme, il les disposait aux sérieuses études et à de plus profonds travaux.

Mais ce qu'il y a de singulier, c'est que l'Arabie elle-même ne devait pas être le théâtre de cette gloire nouvelle. On dirait qu'elle s'est contentée de devenir l'inviolable asile de la foi musulmane. La Mecque et Médine sont restées les Villes saintes ; et, même jusqu'à ce jour, les infidèles sont demeurés bannis de cette terre sacrée. Ce n'est qu'au prix de leur vie qu'ils essayeraient de visiter et de souiller le Haram. Mahomet en avait chassé les idolâtres ; mais il est peu probable que, dans sa pensée, l'interdiction portât

aussi loin, et qu'avec les idolâtres il proscrivît aussi le genre humain. C'est là, sans doute, une conséquence imprévue que le fanatisme a tirée du Coran, ainsi que tant d'autres non moins surprenantes. Mais qu'elle vînt ou non du prophète, il en résultait que ni la Mecque ni Médine ne pouvaient être les capitales de l'empire, privilége dont leur situation même devait les exclure. C'est ainsi que la vénération religieuse subsistant pour elles, aussi ardente à cette heure qu'elle l'était il y a plus de vingt siècles, la puissance temporelle a dû nécessairement se déplacer, émigrant des déserts arabiques pour se transporter dans les contrées un peu plus hospitalières de la Syrie et de la Perse. Elle n'a pu même se maintenir longtemps dans ces régions, et, dès le XIII[e] siècle, l'empire arabe proprement dit mourait avec la dynastie des Abbassides. Les successeurs directs de Mahomet n'avaient duré que quelques générations. Des races plus fortes devaient succéder aux Arabes, si promptement affaiblis après les excès de leur énergie passagère. Mais le lien religieux, à défaut du lien politique, devait survivre, renouvelé chaque année par le pèlerinage aux lieux saints ; et la possession seule de la Mecque devint le signe de la suprématie, si ce n'est de l'autorité, parmi les nations musulmanes. Il n'en a pas fallu davantage pour assurer, plus tard, à la Turquie, une supériorité qui n'est que nominale, mais que, sans cette circonstance, elle n'aurait pas. Si la Perse, qui est plus rapprochée des Villes saintes, n'avait pas été schismatique,

c'est elle, sans doute, qui les eût gardées et qui aurait le dépôt de la foi.

Ainsi l'œuvre politique de Mahomet n'a subsisté tout au plus que six siècles; son œuvre religieuse en a déjà duré plus du double, et, selon toutes les apparences, elle n'est pas près de périr. On s'est trop accoutumé, parmi nous, à identifier les destins de l'Islam et ceux de l'empire turc. Les Ottomans, qui règnent à Constantinople, n'ont paru avec Othmân I[er] qu'au XIV[e] siècle. Ils peuvent être chassés de l'Europe, ce qui est même déjà bien difficile, sans que le musulmanisme en soit troublé. Il régnerait toujours dans le reste des vastes contrées qu'il occupe, et que la chute de la Turquie n'intéresserait en rien. Elle peut être menacée; mais la religion musulmane ne l'est pas; et, comme l'a très-bien observé M. A. Sprenger, qui a vécu si longtemps dans les pays où elle domine, les mahométans sont encore moins disposés que les chrétiens à l'abjuration. Nous pouvons voir par nous-mêmes, depuis trente ans passés que nous possédons l'Algérie, combien les conversions sont rares, et la foi au prophète est aujourd'hui aussi constante qu'elle l'a jamais été; les Hadjjis, aussi nombreux et aussi fanatiques. L'heure de la décadence n'est pas venue pour cette religion, pas plus que pour la nôtre, et il n'est donné à personne d'en apercevoir déjà le terme.

Je conçois, jusqu'à un certain point, les passions qu'on peut ressentir aujourd'hui contre la domination turque; je conçois surtout et j'admire les passions

qui ont provoqué le pieux élan des croisades, tout déraisonnable et infructueux qu'il a été pour le but spécial qu'il poursuivait. Mais je ne comprendrais pas la haine qui s'adresserait avec le mépris à la religion musulmane. Mahomet avait pleine raison quand il disait aux juifs et aux chrétiens : « Votre Dieu est le « mien » ; car il le leur avait emprunté ; et il semble que cette conformité très-réelle aurait dû tempérer la fureur réciproque des peuples. Il n'en a rien été, comme l'histoire nous l'atteste dans le passé et même jusque dans le présent ; mais il appartient aux esprits éclairés et philosophiques de s'élever au-dessus de ces préjugés aveugles et féroces de la foule, et de juger les choses avec plus d'impartialité et plus de sang-froid.

Il faut donc le reconnaître : de part et d'autre, la conception générale est presque identique, et, au fond, les trois religions peuvent être regardées comme les branches d'un seul et même tronc. Le christianisme se fait gloire de retrouver ses origines dans le judaïsme, et il a adopté la Bible à côté de l'Évangile. Il pourrait bien aussi reconnaître l'Islam pour son rejeton ; car, sans l'Évangile et la Bible, l'Islam ne serait jamais né ; et, quoiqu'il les ait dénaturés l'un et l'autre, il en a cependant conservé des traits essentiels. Il a certainement compris le divin avec moins de majesté et de profondeur ; mais il l'a senti peut-être avec plus d'enthousiasme et de vivacité.

Dans le jugement que je porte ici, il n'y a point, Dieu m'en garde, ni scepticisme, ni surtout indifférence. La religion chrétienne doit toujours rester, pour nous, la plus sainte, la plus bienfaisante, la plus vraie de toutes les religions ; et ce serait une iniquité en même temps qu'un blasphème d'y assimiler le Mahométisme. Pour réfuter une telle aberration, il n'y aurait qu'à en appeler au témoignage des faits les plus évidents, et à voir ce que sont les nations mahométanes à côté des nations chrétiennes, sans même porter sur l'avenir si opposé qui les attend d'infaillibles conjectures. Mais ce n'est pas rabaisser la foi chrétienne et la foi juive que de dire qu'avec elles il n'y a point au monde d'autre religion monothéiste que l'Islam. Si ce n'est pas absolument le même Dieu qu'il adore, si ce n'est pas le vrai Dieu, c'est du moins le Dieu créateur, dont la providence veille sur les êtres qu'il a créés, qui, dans sa clémence et sa miséricorde, soutient ce monde plein de sa puissance et de ses merveilles, qui attend l'homme après cette vie pour le récompenser selon ses mérites, qui est la source éternelle du bien et le vengeur du mal. C'est sur une idolâtrie grossière et invétérée que l'islamisme a fait, en quelques années, triompher l'idée du Dieu unique, quand le judaïsme et le christianisme l'avaient inutilement prêchée, durant de longs siècles, à ces peuplades endurcies. Là où tous les deux avaient échoué, le Mahométisme a réussi, en se proposant un idéal, j'en conviens, moins pur et moins haut, mais le seul

qui pût toucher ces cœurs restés sourds à des enseignements meilleurs[1].

Ce sont donc les mœurs bien plutôt que les croyances qui séparent les nations chrétiennes et les nations soumises à l'islamisme. Ces mœurs, ce n'est pas l'Islam qui les a faites. Il les a trouvées établies de temps immémorial, dominant et corrompant ces races à demi sauvages. Il a fait à peu près tout ce qu'il a dépendu de lui pour les corriger; il n'y est pas entièrement parvenu, malgré ses louables efforts; et, naissant dans un tel milieu, il en a retenu plus d'une tache. Le judaïsme avait dû fuir l'Égypte pour se développer, et il avait cherché quarante années, dans le désert, le sol ingrat où il devait vivre dans son indépendance farouche et sa grandeur. Le christianisme aussi avait dû quitter les lieux qui l'avaient vu naître, et il avait trouvé dans le paganisme grec et romain une atmosphère morale où il pouvait grandir, en convertissant des âmes toutes prêtes à le recevoir et dignes de le comprendre, parce qu'elles l'avaient pressenti. Le mahométisme n'a pas eu cette fortune, et aucune des nations qu'il a subjuguées n'était en état de l'améliorer à son tour en s'améliorant d'abord par lui. L'Islam était si bien approprié aux races et aux lieux qu'il n'a pu dépasser une certaine zone ; c'est le désert brû-

[1] Sur les rapports de l'Islam à l'Évangile, il faut lire un très-curieux travail du docteur J. A. Moehler, traduit de l'allemand par le Rév. J. P. Menge, de la mission ecclésiastique de Gorakpore. La traduction anglaise, Calcutta, 1847, in-8°, est précédée d'une excellente préface de M. J. M. (John Muir, frère de M. William Muir).

lant, c'est surtout la vie nomade qu'il lui faut. Il est comme la religion de la tente et de la caravane. Il est resté parqué sous certaines latitudes, qu'il a vainement essayé de franchir, tandis que le christianisme, vraiment humain, peut s'établir sur toute la surface de la terre pour éclairer tous les peuples et les civiliser.

Mais, quoi qu'il en soit de cette infériorité trop réelle, c'est un immense honneur pour l'Islam que d'être une des trois religions qui ont reconnu et consacré le monothéisme. Pour s'en convaincre, il suffit d'un coup d'œil jeté sur l'histoire religieuse du monde. Est-ce le paganisme gréco-romain qu'on peut lui comparer? Est-ce le brahmanisme hindou? Est-ce la foi bouddhique? Est-ce la religion de Confucius, si toutefois on peut dire de Confucius que ce soit une religion qu'il ait fondée? Dans ces divers cultes, les plus élevés de tous après les trois cultes monothéistes, qu'est l'idée de Dieu? Entrevue à travers bien des nuages par le paganisme, indéterminée et confuse dans le chaos brahmanique, absente dans le néant bouddhiste, presque aussi complétement oubliée par les lettrés chinois, on peut dire qu'elle a été cherchée, mais il est impossible de soutenir qu'elle ait été comprise. Je ne veux pas affirmer que cette ignorance soit la cause de l'état misérable où tous ces peuples sont demeurés; et cette ignorance elle-même peut être l'effet d'une dégradation incurable. Mais l'Islam, du moins en tant que croyance, n'est pas tombé dans ces obscurités et ces déplorables erreurs. Il a connu une

grande partie de la vraie lumière, qu'il trouvait, je l'avoue, à ses côtés ; mais il a eu le mérite de l'accepter et de l'embrasser avec une sincérité et une ardeur dont il faut que notre impartialité lui sache quelque gré.

On voit que je serais assez porté à absoudre l'Islam, en ne le considérant que comme doctrine, et en laissant à part les conséquences qu'il a portées dans les circonstances peu favorables où il était. Mais ses récents historiens, MM. Weil[1], Caussin de Perceval, William Muir et A. Sprenger, sont loin d'être unanimes sur ce point. M. Caussin de Perceval n'a pas voulu formuler, à vrai dire, de jugement général, ainsi que j'ai indiqué plus haut[2]. M. A. Sprenger n'en est pas encore à ce point de son ouvrage qu'il ait à se prononcer sur l'ensemble du Mahométisme; mais il est assez probable qu'il se prononcera avec quelque indulgence. MM. W. Muir et Gustave Weil, qui ont terminé leurs livres, ont exprimé leur opinion, l'un pour condamner presque complétement, et l'autre avec une bienveillance qui me semble plus équitable.

Voici d'abord comment M. W. Muir fait la part du

[1] M. Gustave Weil, l'auteur de la *Vie de Mahomet*, a poussé plus loin ses recherches, et il s'est occupé de l'*Histoire des Califes*, à laquelle il a consacré déjà plusieurs ouvrages, les meilleurs, sans comparaison, qui aient été faits sur ce difficile sujet : *Histoire des Califes*, de 632 à 1258, 3 vol. in-8°, en allemand, Mannheim, 1846-1851; *Histoire des califes abbassides en Égypte*, de 1258 à 1517, 2 vol. in-8, Stuttgart, 1860-1862. Il y a joint, en 1864, la traduction du *Sirat-er-raçoul*, dont j'ai fait si souvent usage dans le cours de mon travail.

[2] Voir plus haut, page 19.

bien et celle du mal qu'il trouve dans l'islamisme :

« Nous pouvons accorder sans peine, dit-il, que Mahomet a banni pour toujours quelques-uns des plus noirs éléments de la superstition qui, depuis des siècles, couvraient la péninsule. L'idolâtrie a disparu devant le cri de guerre de l'Islam ; la doctrine de l'unité et des perfections infinies de Dieu, et d'une Providence spéciale qui s'étend à tout, devint un principe vivant dans le cœur des sectateurs de Mahomet, aussi bien que dans le sien propre. Une résignation et une soumission absolues à la volonté divine, c'est le nom même de l'Islam, furent exigées comme la première condition de la religion. Les vertus sociales ne manquèrent pas non plus. Un amour de frères fut inspiré dans le cercle de la foi ; les orphelins furent protégés ; les esclaves traités avec douceur ; les boissons enivrantes défendues ; et le Mahométisme peut se vanter d'une tempérance inconnue dans toute autre croyance.

« Mais ces bienfaits ont été achetés bien chèrement. En laissant de côté des considérations de moindre importance, trois conséquences radicalement mauvaises sont sorties de cette foi dans tous les temps et dans tous les pays, et elles ne cesseront d'en sortir tant que le Coran servira de fondement aux croyances. C'est d'abord la polygamie, le divorce et l'esclavage maintenus et perpétués, sapant la moralité publique par sa base, empoisonnant la vie domestique et désorganisant la société. En second lieu, toute liberté reli-

gieuse est repoussée et détruite. Le glaive est le châtiment inévitable de tout ce qui nie l'Islam. La tolérance est inconnue. Enfin, c'est une barrière infranchissable qui s'est élevée contre l'adoption du christianisme. On aurait grand tort de s'imaginer que le Mahométisme puisse jamais préparer les voies à une doctrine plus pure... L'Arabie idolâtre, à en juger par analogie avec d'autres nations, aurait pu s'élever à la vie spirituelle et adopter la foi du Christ; l'Arabie mahométane, autant que peuvent le voir des yeux humains, est fermée à l'action bienfaisante de l'Évangile... L'épée de Mahomet et le Coran sont les plus funestes ennemis de la civilisation, de la liberté et de la foi que le monde ait jusqu'à présent rencontrés[1]. »

Je ne répéterai pas ce que j'ai dit plus haut sur tous ces points; mais il en est un cependant sur lequel je veux insister. Je ne crois pas du tout avec M. W. Muir que l'Arabie idolâtre pût devenir chrétienne, pas plus qu'elle n'avait été juive. Le raisonnement de M. W. Muir serait juste si, en effet, le christianisme n'avait point tenté de convertir les Arabes avant Mahomet; mais il y a fait de vains efforts pendant quatre ou cinq siècles; et il n'a pu se faire accepter. Eût-il été accepté plus tard? Il est per-

[1] M. William Muir, *The Life of Mahomet*, t. IV, p. 320 et suiv. A la suite de ce jugement général, M. W. Muir le confirme en essayant de montrer toutes les inconséquences du caractère de Mahomet et celles du Coran.

mis d'en douter ; et ce sont là des questions où, comme le dit M. W. Muir, il est bien difficile pour des regards humains de pénétrer. De nos jours, les Wahabites ont essayé de réformer l'Islam, et ils n'ont pas songé à se faire chrétiens. L'islamisme a pour lui le fait ; il a germé sur une terre où la foi chrétienne n'avait pu s'implanter. Les juifs non plus n'ont pas été convertis ; et, selon toute apparence, l'Arabie sans Mahomet serait demeurée à jamais plongée dans les ténèbres de l'idolâtrie, ainsi que l'est encore une grande partie de l'Afrique.

Mais où je suis pleinement d'accord avec M. William Muir, c'est quand il dit que « Mahomet et le Coran, l'auteur de l'Islam et l'instrument de son succès, sont des sujets dignes de la plus sérieuse attention ; et qu'il se déclare amplement payé de ses longs travaux s'il a pu contribuer, dans un degré quelconque, à les faire mieux juger l'un et l'autre[1]. »

Quant à M. G. Weil, son opinion est hautement en faveur du Mahométisme, et ce n'est pas moi qui la combattrai : « La doctrine de Dieu et des saintes destinées de l'homme, dit M. G. Weil, prêchée par Mahomet dans un pays qui était livré à la plus brutale idolâtrie, et qui avait à peine une idée de l'immortalité de l'âme, doit d'autant plus nous réconcilier

[1] M. William Muir, *The Life of Mahomet*, t. IV, p. 324. C'est par là que l'auteur termine les savants et assidus labeurs qu'il a consacrés au fondateur de l'islamisme.

avec lui, malgré ses faiblesses et ses fautes, que sa vie particulière ne pouvait exercer sur ses adhérents aucune influence fâcheuse. Loin de se donner jamais pour modèle, il voulut toujours qu'on le regardât comme un être privilégié, à qui Dieu permettait de se mettre au-dessus de la loi commune ; et, de fait, on l'a considéré de plus en plus sous ce jour spécial. Nous serions injustes et aveugles, si nous ne reconnaissions pas que son peuple lui doit encore quelque autre chose de vrai, de bon et de bien. Il a réuni en une seule grande nation, croyant fraternellement à Dieu, les tribus innombrables des Arabes jusque-là ennemies entre elles. A la place du plus violent arbitraire, du droit de la force, et de la lutte individuelle, il a mis un droit inébranlable, qui, malgré ses imperfections, forme toujours la base de toutes les lois de l'islamisme ; il a limité la vengeance du sang, qui avant lui s'étendait jusqu'aux parents les plus éloignés, et il l'a bornée à celui-là seul que les juges reconnaissaient pour le meurtrier. Il a bien mérité surtout du beau sexe, non-seulement en protégeant les filles contre l'atroce coutume qui les faisait souvent immoler par leurs pères, mais, en outre, en protégeant les femmes contre les parents de leurs maris, qui en héritaient comme d'une chose matérielle, et en les défendant contre les mauvais traitements des hommes. Il a restreint la polygamie en ne permettant aux croyants que quatre femmes légitimes, au lieu de dix, comme c'était

l'usage, surtout à Médine...... Sans avoir entièrement émancipé les esclaves, il leur a été utile et bon de bien des manières...... Pour les pauvres, il a non-seulement recommandé toujours la bienfaisance à leur égard ; mais il a formellement établi un impôt en leur faveur, et il leur a fait une part spéciale dans le butin et le tribut. En défendant le jeu, le vin et toutes les boissons enivrantes, il a prévenu bien des vices, bien des excès, bien des querelles et bien des désordres...... Quoique nous ne regardions pas Mahomet comme un vrai prophète, parce qu'il a employé, pour propager sa religion, des moyens violents et impurs, parce qu'il a été trop faible pour se soumettre lui-même à la loi commune, et parce qu'il s'appelait le sceau des prophètes, tout en déclarant que Dieu pouvait toujours remplacer ce qu'il avait donné par quelque chose de mieux, il a le mérite néanmoins d'avoir fait pénétrer les plus belles doctrines de l'Ancien et du Nouveau Testament chez un peuple qui n'était éclairé par aucun rayon de la foi, et il doit à ce titre paraître, même à des yeux non mahométans, un envoyé de Dieu[1]. »

Pour ma part, je ne vois pas trop ce qu'il y aurait à reprendre dans ce jugement de M. G. Weil. Je ne veux y ajouter qu'un seul et dernier trait : la lecture du Coran, tout étrange qu'il est, loin d'ébranler jamais la confiance de personne en Dieu, ne peut que la raf-

[1] M. G. Weil, *Mohammed der Prophet*, p. 400 et suiv.

fermir et la fortifier encore, même dans les âmes les plus croyantes. La conviction de Mahomet est de celles qu'aucune autre ne dépasse. Il en est de plus pure, sans doute, et de plus éclairée ; il n'y en a pas de plus sincère ni de plus puissante.

EXTRAITS DU CORAN

TRADUCTION DE SAVARY

EL FATIHA

OU INTRODUCTION

Au nom du Dieu clément et miséricordieux.

Louange à Dieu, souverain des mondes !

La miséricorde est son partage ;

Il est le roi du jour du jugement.

Nous t'adorons, Seigneur, et nous implorons ton assistance ;

Dirige-nous dans le sentier du salut ;

Dans le sentier de ceux que tu as comblés de tes bienfaits ;

De ceux qui n'ont point mérité ta colère et se sont préservés de l'erreur.

SOURATE PREMIÈRE.

Nous t'avons donné les sept versets (El Fatiha) qui servent de prière, et nous t'avons révélé le Coran précieux.

SOURATE XV, verset 87.

Dis : « Je mets ma confiance dans le Seigneur des hommes,

« Roi des hommes,

« Dieu des hommes,

« Afin qu'il me délivre des séductions de Satan,

« Qui souffle le mal dans les cœurs;

« Et qu'il me défende contre les entreprises des génies
« et des méchants. »

SOURATE CXIV et dernière.

DIEU

O mortels, adorez le Seigneur, qui vous a créés vous et vos pères, afin que vous le craigniez; qui vous a donné la terre pour lit, et le ciel pour toit; qui a fait descendre la pluie des cieux pour produire tous les fruits dont vous vous nourrissez. Ne donnez point d'associé au Très-Haut; vous le savez.

Sourate II, versets 19 et 20.

Pourquoi ne croyez-vous pas à Dieu? Vous étiez morts, il vous a donné la vie; il éteindra vos jours, et il en rallumera le flambeau. Vous retournerez à lui.

Il créa pour votre refuge tout ce qui est sur la terre. Portant ensuite ses regards vers le firmament, il forma les sept cieux. C'est lui dont la science embrasse tout l'univers.

Sourate II, versets 26 et 27.

Ignores-tu que Dieu est le roi des cieux et de la terre, et que vous n'avez de secours à attendre que de lui?

Sourate II, verset 101.

L'Orient et l'Occident appartiennent à Dieu; vers quelque lieu que se tournent vos regards, vous rencontrerez sa face. Il remplit l'univers de son immensité et de sa science.

Dieu a un fils, disent les chrétiens. Loin de lui ce blasphème ! Tout ce qui est dans les cieux et sur la terre lui appartient. Tous les êtres obéissent à sa voix.

Il a formé la terre et les cieux. Veut-il produire quelque ouvrage ? Il dit : « Sois fait ; » et l'ouvrage est fait.

Les ignorants disent : « Si Dieu ne nous parle, ou si tu ne nous fais voir un miracle, nous ne croirons point. » Ainsi parlaient leurs pères ; leurs cœurs sont semblables. Nous avons fait éclater assez de prodiges pour ceux qui ont la foi.

Sourate II, versets 109 à 112.

Votre Dieu est le Dieu unique. Il n'y en a point d'autre. La miséricorde est son partage.

La création des cieux et de la terre, la succession de la nuit et du jour, le vaisseau qui fend les flots pour l'utilité des humains, la pluie qui descend des nuages et rend la vie à la terre inféconde, les animaux qui couvrent sa surface, la vicissitude des vents et des nuages balancés entre le ciel et la terre, sont, aux yeux de ceux qui ont la science, des marques de la puissance du Très-Haut.

Ceux qui offrent de l'encens aux idoles, les aiment comme la divinité ; mais l'amour des croyants pour le Seigneur est plus fort et plus durable. Quel spectacle offriront les prévaricateurs, lorsqu'ils seront à la vue du supplice qui les attend ! Toute puissance appartient à Dieu, et il est terrible dans ses vengeances.

Sourate II, versets 158 à 160.

Dieu est le seul Dieu, le Dieu vivant et éternel. Le sommeil n'approche point de lui. Il possède ce qui est dans les cieux et sur la terre. Qui peut intercéder auprès de lui sans sa volonté ? Il sait ce qui était avant le monde et ce qui sera après. Les hommes ne connaissent

de sa majesté suprême que ce qu'il veut bien leur en apprendre. Son trône sublime embrasse les cieux et la terre ; il les conserve sans effort. Il est le Dieu grand, le Dieu très-haut.

SOURATE II, verset 256.

Qui de vous désirerait avoir un jardin planté de palmiers, orné de vignes, entrecoupé de ruisseaux, enrichi de tous les fruits de la terre, et être ensuite saisi tout à coup par la vieillesse, et mourir en laissant des enfants au berceau, et en voyant ce beau jardin ravagé par un tourbillon de flammes ? C'est cependant ainsi que Dieu vous annonce ses mystères, afin que vous pensiez à lui.

SOURATE II, verset 268.

Dieu n'exigera de chacun de nous que suivant ses forces. Chacun aura en sa faveur ses bonnes œuvres, et contre lui le mal qu'il aura fait. Seigneur, ne nous punis pas des fautes commises par oubli. Pardonne-nous nos péchés ; ne nous impose pas le fardeau qu'ont porté nos pères. Ne nous charge pas au-dessus de nos forces. Fais éclater pour tes serviteurs le pardon et l'indulgence. Aie compassion de nous ; tu es notre secours. Aide-nous contre les nations infidèles.

SOURATE II, verset 286 et dernier.

Dieu a rendu témoignage de lui-même quand il a dit : « Il n'y a de Dieu que moi. » Les anges, ceux qui possèdent la science et la vérité, ont répété : « Il n'y a de Dieu que le Dieu puissant et sage. »

SOURATE III, verset 16.

O Dieu, roi suprême, tu donnes et tu ôtes à ton gré les couronnes et le pouvoir. Tu élèves et tu abaisses les humains à ta volonté ; le bien est dans tes mains ; tu es le Tout-Puissant.

Tu changes le jour en nuit et la nuit en jour. Tu fais sortir la vie du sein de la mort et la mort du sein de la vie. Tu verses tes trésors infinis sur ceux qu'il te plait.

Sourate III, versets 25 et 26.

Dieu est le souverain des cieux et de la terre. Il fait grâce ou justice à son gré; mais il est indulgent et miséricordieux.

Sourate III, verset 124.

Si Dieu vient à votre secours, qui pourra vous vaincre? S'il vous abandonne, qui appellerez-vous à votre aide? Que les fidèles mettent donc leur confiance dans le Seigneur.

Sourate III, verset 154.

Ceux qui debout, assis ou couchés, pensent à Dieu et méditent sur la création de l'univers, s'écrient: « Dieu n'a point formé en vain ces ouvrages. Que ton nom soit loué, Seigneur! Préserve-nous de la peine du feu, Seigneur. Celui que tu précipiteras dans les flammes sera couvert d'ignominie. Il n'y aura plus d'espoir pour les pervers. »

Sourate III, versets 188 et 189.

Le Seigneur ne pardonnera point aux idolâtres. Il remet à son gré tous les autres crimes; mais l'idolâtrie est le plus grand des attentats.

Sourate IV, verset 51.

O vous qui avez reçu les écritures, ne passez pas les bornes de la foi; ne dites de Dieu que la vérité. Jésus est le fils de Marie, l'envoyé du Très-Haut et son verbe. Il l'a fait descendre dans le sein de Marie; il est son souffle. Croyez en Dieu et en ses apôtres. Mais ne dites pas qu'il

y ait une trinité en Dieu; il est un; cette croyance vous sera plus sûre. Loin qu'il ait un fils, il gouverne seul le ciel et la terre; il se suffit à lui-même.

Le messie ne rougira pas d'être le serviteur de Dieu, pas plus que les anges qui entourent son trône et lui obéissent.

SOURATE IV, versets 169 et 170.

Dieu est le souverain de la terre, des cieux et de l'espace. Il tire à son gré les êtres du néant, parce que sa puissance est infinie.

SOURATE V, verset 20.

Ceux qui soutiennent la trinité de Dieu sont blasphémateurs; il n'y a qu'un seul Dieu; s'ils ne changent de croyance, un supplice douloureux sera le prix de leur impiété.

SOURATE V, verset 77.

Dis-leur : « Adorerez-vous une idole impuissante, qui ne saurait ni vous nuire ni vous protéger, tandis que Dieu sait et entend tout? »

SOURATE V, verset 79.

Le Seigneur dit : « Au jour du jugement, la justice sera utile à ceux qui l'ont pratiquée; ils entreront dans les jardins où coulent les fleuves; ils y demeureront éternellement. » Dieu a mis en eux ses complaisances. Ils trouveront en lui leur bonheur; ils jouiront de la souveraine béatitude.

Dieu est le souverain des cieux et de la terre, et de tout ce qu'ils renferment. Rien ne saurait limiter sa puissance.

SOURATE V, versets 119 et 120.

Louange à l'Éternel; il a créé le ciel et la terre; il a

formé les ténèbres et la lumière. Et l'impie lui donne des égaux !

Il vous a créés de limon ; il a marqué le terme de vos jours, et vous doutez encore.

Il est Dieu dans les cieux et sur la terre. Il connaît ce que vous cachez aussi bien que ce que vous dévoilez. Il est le témoin de vos actions.

Quelque évidents que soient les signes de sa puissance, ils les rejettent opiniâtrément.

Ils ont nié la vérité qu'on leur prêchait. Bientôt ils seront châtiés de leur mépris.

Ignorez-vous combien de peuples nous avons fait disparaitre de la face de la terre? Nous leur avions donné un empire plus stable que le vôtre. Nous envoyions les nuages verser la pluie sur leurs campagnes ; nous y faisions couler des fleuves. Leurs crimes seuls ont causé leur ruine. Nous les avons remplacés par d'autres nations.

Sourate vi, versets 1 à 6.

C'est à Dieu que vous devez le sommeil de la nuit et le réveil du matin. Il sait ce que vous faites pendant le jour. Il vous laisse accomplir la carrière de la vie. Vous reparaîtrez devant lui, et il vous montrera vos œuvres.

Il domine sur ses serviteurs. Il vous donne pour gardiens des anges chargés de terminer vos jours au moment prescrit. Ils exécutent soigneusement l'ordre du ciel.

Vous retournerez ensuite devant le Dieu de vérité. N'est-ce pas à lui qu'il appartient de juger? Il est le plus exact des juges.

Qui vous délivre des tribulations de la terre et des mers, lorsque, l'invoquant en public ou dans le secret de vos cœurs, vous vous écriez : « Seigneur, si tu écartes de nous ces maux, nous en serons reconnaissants? »

C'est Dieu qui vous en délivre. C'est sa bonté qui vous

soulage de la peine qui vous oppresse; et ensuite vous retournez à l'idolâtrie!

Sourate vi, versets 60 à 64.

Dieu sépare le grain de l'épi, et le noyau de la datte. Il fait sortir la vie de la mort, et la mort de la vie. Il est votre Seigneur; comment pourrait-il vous tromper?

Il sépare l'aurore des ténèbres. Il a établi la nuit pour le repos. Le soleil et la lune marquent le cours du temps. Tel est l'ordre établi par celui qui est puissant et sage.

C'est lui qui a placé les astres au firmament pour vous conduire au milieu des ténèbres sur la terre et sur les mers. Le sage voit dans tout l'univers l'empreinte de sa puissance.

Sourate vi, versets 95 à 97.

Dieu voit l'œil, et l'œil ne saurait l'apercevoir. Tout est plein de sa bonté et de sa science.

Sourate vi, verset 103.

Votre Seigneur est le Dieu qui créa les cieux et la terre en six jours; ensuite il s'assit sur son trône. Il fit succéder la nuit au jour, qu'elle suit sans interruption. Il forma le soleil, la lune et les étoiles, humblement soumis à ses ordres. Les créatures et le droit de les gouverner lui appartiennent. Béni soit le Dieu, souverain de l'univers!

Sourate vii, verset 52.

Les juifs disent qu'Ozaï est le fils de Dieu. Les chrétiens disent la même chose du Messie. Ils parlent comme les infidèles qui les ont précédés. Le ciel punira leurs blasphèmes.

Ils appellent seigneurs leurs pontifes, leurs moines, et

le Messie, fils de Marie. Mais il leur est commandé de servir un seul Dieu ; il n'y en a point d'autre. Anathème sur ceux qu'ils associent à son culte !

SOURATE IX, versets 30 et 31.

La foi est un don que Dieu dispense à son gré. Dieu couvrira d'opprobre ceux qui ne veulent point comprendre.

SOURATE X, verset 100.

Dieu a élevé la voûte des cieux sans colonnes visibles, et il s'assit sur son trône. Il ordonna au soleil et à la lune de remplir leur tâche; tous les corps célestes se meuvent dans la route qu'il leur a tracée. Il gouverne l'univers; il vous offre des merveilles sans nombre, afin que vous croyiez à la résurrection.

C'est lui qui a étendu la terre, qui a élevé les montagnes, qui a formé les fleuves et qui vous a donné les fruits divers. Il créa l'homme et la femme; il fait succéder le jour à la nuit. Ces prodiges sont des signes pour ceux qui pensent.

La terre offre à chaque pas un tableau diversifié. Ici sont les jardins ornés de vignes et de légumes; là croissent des palmiers isolés ou réunis sur une souche. Tous les fruits sont arrosés par la même eau, et cependant ils diffèrent en beauté. Ainsi nous donnons des marques de notre puissance à ceux qui comprennent.

SOURATE XIII, versets 2 à 4.

Tous les secrets sont dévoilés à ses yeux ; il est le Grand, le Très-Haut.

Celui qui parle dans le secret, celui qui parle en public, celui qui s'enveloppe des ombres de la nuit et celui qui paraît au grand jour, lui sont également connus.

SOURATE XIII, versets 10 et 11.

C'est lui qui fait briller la foudre à vos regards pour inspirer la crainte et l'espérance. C'est lui qui élève les nuages chargés de pluie.

Le tonnerre célèbre ses louanges. Les anges tremblent en sa présence. Il lance la foudre, et elle frappe les victimes marquées. Les hommes disputent de Dieu ; mais il est le fort et le puissant.

Il est l'invocation véritable. Ceux qui implorent d'autres dieux ne seront point exaucés. Ils ressemblent au voyageur qui, pressé par la soif, tend la main vers l'eau qu'il ne peut atteindre. L'invocation des infidèles se perd dans la nuit de l'erreur.

Sourate xiii, versets 13 à 15.

Dieu a parlé ; et à sa voix la nuit, le jour, le soleil, la lune et les étoiles se sont empressés de servir à vos besoins. Prodige éclatant pour ceux qui comprennent !

Il a fourni les diverses couleurs que la terre étale à vos yeux. Signe manifeste pour ceux qui pensent !

Il a soumis la mer à votre usage. Les poissons qu'elle renferme dans son sein deviennent votre nourriture ; vous y pêchez des ornements qui décorent vos habits. Vois le vaisseau fendre les flots, et les navigateur chercher l'abondance, et rendre grâces au Très-Haut.

Il a posé les hautes montagnes sur la terre pour l'affermir ; il y a tracé le cours des fleuves et des chemins pour vous conduire.

Il a placé au firmament des étoiles, où l'homme lit la route qu'il doit suivre.

Le créateur sera-t-il pour vous semblable à celui qui ne peut rien créer ? N'ouvrirez-vous point les yeux ?

Sourate xvi, versets 12 à 17.

Ne dis jamais : « Je ferai cela demain, » sans ajouter :

« Si c'est la volonté de Dieu. » Élève vers lui ta pensée, lorsque tu as oublié quelque chose, et dis : « Peut-être qu'il m'éclairera et qu'il me fera connaître la vérité. »

SOURATE XVIII, verset 23.

Si les flots de la mer se changeaient en encre pour décrire les louanges du Seigneur, ils seraient épuisés avant d'avoir célébré toutes ses merveilles. Un autre océan semblable ne suffirait point encore.

SOURATE XVIII, verset 109.

Dieu ne reçoit ni le sang ni la chair des victimes ; mais il agrée la piété de ceux qui les immolent. Nous faisons servir les animaux à votre usage, afin que vous glorifiiez le Seigneur, qui vous a éclairés. Annonce le bonheur à ceux qui exercent la bienfaisance.

SOURATE XXII, verset 38.

Dieu n'a point de fils ; il ne partage point l'empire avec un autre Dieu. S'il en était ainsi, chacun d'eux voudrait s'approprier sa création et s'élever au-dessus de son rival. Louange au Très-Haut ! Loin de lui ces blasphèmes !

SOURATE XXII, verset 93.

Lorsque les flots couvrent le navire comme des montagnes ténébreuses, les mariniers invoquent le nom de Dieu, et ils montrent une foi sincère. A peine les avons-nous sauvés et conduits au port, le plus grand nombre retombe dans le doute. Mais l'ingrat et l'impie nient seuls nos faveurs éclatantes.

SOURATE XXXI, verset 31.

Celui qui cherche la vraie grandeur la trouve en Dieu, source de toutes les perfections. Les discours vertueux

montent vers son trône. Il exalte les bonnes œuvres; il punit rigoureusement le scélérat qui trame des perfidies; ses noirs complots seront anéantis.

SOURATE XXXV, verset 11.

Non; le ciel ne révoque jamais l'arrêt qu'il a prononcé.

N'ont-ils pas parcouru la terre? N'ont-ils pas vu quelle a été la fin déplorable des peuples qui, avant eux, marchèrent dans les voies d'iniquité? Ces peuples étaient plus forts et plus puissants qu'ils ne sont. Mais rien dans les cieux et sur la terre ne peut s'opposer aux volontés du Très-Haut. La science et la force sont ses attributs.

Si Dieu punissait les hommes dès l'instant qu'ils sont coupables, il ne resterait point sur la terre d'être animé. Il diffère les châtiments jusqu'au terme marqué.

Lorsque le temps est venu, il distingue les actions de ses serviteurs.

SOURATE XXXV, versets 41 à 45.

Si nous laissons les hommes jouir de la vie jusqu'au terme marqué, c'est un effet de notre miséricorde.

SOURATE XXXVI, verset 44.

La création du ciel, de la terre et de tout l'univers est notre ouvrage. Ce n'est point un jeu du hasard comme le pensent les incrédules. Malheur aux infidèles! Ils seront la proie des flammes.

SOURATE XXXVIII, verset 26.

La perfection est une grâce du ciel. Dieu la donne à qui il lui plaît. Sa libéralité est infinie.

SOURATE LXII, verset 4.

Dis : « Dieu est un ;
« Il est éternel ;
« Il n'a point enfanté, et n'a point été enfanté ;
« Il n'a point d'égal. »

SOURATE CXII.

MAHOMET

Mahomet n'est qu'un envoyé de Dieu. D'autres apôtres l'ont précédé. S'il mourait ou s'il était tué, abandonneriez-vous sa doctrine? Votre apostasie ne saurait nuire à Dieu; et il récompense ceux qui lui rendent grâce.

SOURATE III, verset 138.

Le prophète ne saurait vous tromper. Le fourbe paraîtra avec sa fraude au jour de la résurrection. Dans ce jour, chacun recevra le prix de ses œuvres, et l'exacte justice présidera aux jugements.

SOURATE III, verset 155.

Dieu a déjà fait éclater sa bienfaisance pour les fidèles. Il leur a envoyé un apôtre d'entre eux pour leur annoncer ses merveilles, pour les purifier et leur enseigner le Livre et la sagesse. S'ils étaient venus plus tôt, ils auraient vécu dans l'erreur.

SOURATE III, verset 158.

Il en est qui disent : « Nous avons fait serment à Dieu de ne croire à aucun prophète, à moins que l'offrande qu'il présente ne soit confirmée par le feu du ciel. »

Réponds leur : « Vous aviez des prophètes avant moi;

ils ont opéré des miracles, et celui-là même dont vous parlez. Pourquoi alors avez-vous teint vos mains de leur sang, si vous dites la vérité? »

S'ils nient ta mission, ils ont traité de même les apôtres qui t'ont précédé, quoiqu'ils fussent doués du don des miracles, et qu'ils eussent apporté le livre qui éclaire (l'Évangile) et le livre des psaumes.

SOURATE III, versets 179 à 181.

Seigneur, nous avons entendu la voix de ton prophète, qui nous appelait à la foi et qui criait : « Croyez en Dieu, » et nous avons cru.

Seigneur, accorde-nous ce que tu nous as promis par ton apôtre, et ne nous couvre pas d'opprobre au jour de la résurrection, puisque tu ne manques jamais à tes promesses.

SOURATE III, versets 190 et 191.

Nous t'avons envoyé des cieux, ô Mahomet, le livre qui renferme la vérité, afin que tu juges les hommes comme Dieu te l'a enseigné. Ne dispute point avec les imposteurs, et implore l'indulgence du Dieu clément et miséricordieux.

Ne prends point la défense de ceux qui s'aveuglent eux-mêmes, parce que Dieu hait les fourbes et les impies.

SOURATE IV, versets 106 et 107.

Une partie des infidèles avaient conjuré ta perte ; mais ils se sont perdus eux-mêmes ; la bonté divine veillait sur tes jours ; ils n'ont pu te nuire. Dieu t'a envoyé le Livre et la sagesse. Il t'a enseigné ce que tu ignorais, et il t'a comblé de ses faveurs.

SOURATE IV, verset 113.

Nous t'avons inspiré, comme nous inspirâmes Noé, les Prophètes, Abraham, Ismaël, Isaac, Jacob, les Tribus, Jé-

sus, Job, Jonas, Aaron et Salomon. Nous donnâmes les psaumes à David.

SOURATE IV, verset 161.

Dieu est témoin du livre qu'il t'a envoyé avec sa science. Les anges aussi en sont témoins; mais le témoignage de Dieu suffit à son authenticité.

SOURATE IV, verset 164.

Mortels, le prophète est venu vous annoncer les vérités célestes. Croyez; il y va de votre félicité. Si vous êtes infidèles, le Tout-Puissant se passera de vous; il est souverain de la terre et des cieux; il possède la sagesse et la science.

SOURATE IV, verset 168.

O prophète, dévoile les lois que Dieu t'a révélées, afin que ta mission soit accomplie. Le bras du Tout-puissant te mettra à l'abri des violences des hommes, parce qu'il n'est point le guide des infidèles.

SOURATE V, verset 71..

Mes ministres ont été le jouet des hommes avant toi. Mais ceux qui s'en sont moqués ont subi le châtiment dont ils se riaient.

Dis leur : « Parcourez la terre, et voyez quel a été le sort de ceux qui accusèrent les prophètes de mensonge.. »

Dis leur : « Chercherai-je un autre protecteur que Dieu? il a formé le ciel et la terre. Il nourrit et il n'est point nourri. J'ai reçu l'ordre d'embrasser le premier l'islamisme, et de ne point donner d'égal au Très-Haut

« Si je suis rebelle à sa voix, je dois craindre la peine du grand jour.

. . . .

« Est-il un témoignage plus fort? Dieu est témoin entre

vous et moi. Le Coran m'a été révélé pour votre instruction et l'instruction de ceux à qui il parviendra. Direz-vous qu'il y a plusieurs dieux? Je ne proférerai jamais ce blasphème. Il n'y a qu'un Dieu, et je ne dépends point de ceux que vous lui associez. »

SOURATE VI, versets 10 et suivants.

Ils se sont engagés par un serment solennel à croire en Dieu, s'il opérait devant eux des miracles. Dis leur : « Les merveilles sont en sa puissance ; mais il n'en produit pas, parce qu'à leur vue vous resteriez dans l'incrédulité. »

SOURATE VI, verset 109.

Dis : « Le Seigneur m'a conduit dans le droit chemin ; il m'a enseigné une religion sainte, le culte d'Abraham, qui crut en l'unité de Dieu et refusa de l'encens aux idoles. »

Dis leur : « Ma prière, ma foi, ma vie et ma mort sont vouées à l'Éternel. Il est le souverain de l'univers ; il n'a point d'égal ; il m'a commandé cette croyance. Je suis le premier des croyants. »

SOURATE VII, versets 162 et 163.

Ceux qui croiront au prophète illettré, que n'éclaire point la science humaine, et dont le Pentateuque et l'Évangile font mention ; ceux qui l'honoreront, l'aideront et suivront la lumière descendue du ciel, auront la félicité en partage. Il commandera la justice, proscrira l'iniquité, permettra l'usage des aliments purs, défendra ceux qui sont immondes, et déchargera les fidèles de leurs fardeaux et des chaînes qu'ils portaient.

Dis : « Je suis l'interprète du ciel. Ma mission est divine ; elle embrasse tout le genre humain. Il n'y a de Dieu que le souverain du ciel et de la terre. Il donne la vie et la mort. Embrassez l'islamisme. Suivez ce prophète illettré,

qui n'est point éclairé par la science humaine, qui croit en Dieu; et vous marcherez dans le sentier du salut. »

SOURATE VII, versets 156 à 158.

Ne penseront-ils pas enfin que Mahomet, leur compagnon, n'est pas possédé d'un esprit, lui qui n'a d'autre fonction que de prêcher la parole divine?

SOURATE VII, verset 183.

Dis leur : « Je ne puis jouir d'aucun avantage ni éprouver aucune disgrâce sans la volonté de Dieu. Si l'avenir m'était dévoilé, je rassemblerais des richesses et me mettrais à l'abri des coups du sort. Mais je ne suis qu'un homme chargé d'annoncer aux croyants les menaces et les promesses divines. »

SOURATE VII, verset 188.

J'aurai pour protecteur celui qui a fait descendre le Coran. Il protège les justes.

SOURATE VII, verset 195.

O croyants, obéissez à Dieu et à son apôtre. Ne vous écartez jamais de ce devoir. Vous avez entendu sa parole.

SOURATE VIII, verset 20.

O croyants, gardez-vous de tromper Dieu et le prophète. Écartez la fraude de vos traités, puisque vous êtes éclairés.

SOURATE VIII, verset 27.

Tandis que les infidèles te tendaient des embûches, tandis qu'ils voulaient te saisir, te mettre à mort ou te chasser, Dieu, dont la vigilance dépasse celle du fourbe, déjouait leurs complots.

SOURATE VIII, verset 30.

O prophète, la protection de Dieu est un asile suffisant pour toi et pour les fidèles qui te suivront.

SOURATE VIII, verset 65.

O prophète, dis aux prisonniers que vous avez faits : « Si Dieu voit la droiture de vos cœurs, il vous donnera des richesses plus précieuses que celles qui vous ont été enlevées, et il vous pardonnera, parce qu'il est indulgent et miséricordieux. »

SOURATE VIII, verset 71.

Dieu a envoyé son apôtre pour prêcher la foi véritable, et pour établir son triomphe sur la ruine des autres religions, malgré les efforts des idolâtres.

SOURATE IX, verset 33.

Si vous refusez votre secours au prophète, il aura Dieu pour appui. Le bras de Dieu le protégea, quand les infidèles le chassèrent. Un seul compagnon lui suffit dans sa fuite, lorsqu'ils se refugièrent dans la caverne. C'est alors que Mahomet lui dit : « Ne t'afflige pas; le Seigneur est avec nous. » Le ciel lui envoya la sécurité et une escorte d'anges invisibles à vos yeux. Les discours de l'impie furent anéantis, et la parole de Dieu fut exaltée Il est puissant et sage.

SOURATE IX, verset 40.

Du milieu de vous s'est levé un prophète distingué; vos iniquités lui pèsent, le zèle de votre salut l'enflamme, et les fidèles ne doivent attendre de lui qu'indulgence et miséricorde.

SOURATE IX, verset 129.

Tels sont les signes du livre qui contient la sagesse.

Doivent-ils être surpris que nous ayons favorisé de nos révélations un de leurs concitoyens; que nous lui ayons

commandé d'annoncer des peines aux méchants et des récompenses aux fidèles ? Cependant les incrédules ont dit : « Mahomet est un imposteur. »

SOURATE X, versets 1 et 2.

Lorsque nous leur dévoilons l'islamisme, les incrédules disent : « Apporte-nous un autre Coran ou change celui-ci. » Réponds leur : « Je ne puis rien changer. Je n'écris que ce qui m'est révélé. Si je désobéissais à Dieu, j'aurais à craindre le supplice du grand jour. »

Dis : « Si Dieu eût voulu, je ne vous aurais point lu ses commandements. Je ne vous les enseignerais pas. N'ai-je pas vécu au milieu de vous un grand nombre d'années ? Ne le savez-vous pas? »

SOURATE X, versets 16 et 17.

S'ils t'accusent d'imposture, réponds leur : « J'ai pour moi mes œuvres ; que les vôtres parlent en votre faveur. Vous ne serez point responsables de ce que je fais ; et moi, je suis innocent de ce que vous faites. »

SOURATE X, verset 42.

« Quand s'accompliront tes menaces? demandent les infidèles. Marque-nous en le terme, si tu es véridique. » Réponds leur : « Les trésors et les vengeances célestes ne sont point dans mes mains. Dieu seul en est le dispensateur. Chaque nation a son terme fixé ; elle ne saurait ni le hâter ni le retarder d'un instant. »

SOURATE X, versets 49 et 50.

Un ordre judicieux règne dans ce livre ; il est l'ouvrage de celui qui possède la sagesse et la science.

L'unité de Dieu vous y est recommandée. Je suis le ministre chargé de vous annoncer ses châtiments ou ses récompenses.

SOURATE XI, versets 1 et 2.

Si quelqu'un de mes préceptes échappait de ta mémoire, si l'on exigeait de toi que tu fisses paraître un trésor, ou qu'un ange t'accompagnât, ne t'afflige pas ; ton ministère se borne à la prédication. Le gouvernement de tout ce qui existe appartient à Dieu.

SOURATE XI, verset 15.

« Quelque signe divin distingue-t-il le prophète? » demandent les incrédules. Tu n'es chargé que de la prédication. Chaque peuple a eu son guide.

SOURATE XIII, verset 8.

Celui qui sait que Dieu t'a envoyé la vérité du ciel, ressemblera-t-il à l'aveugle? Les sages ouvriront les yeux.

SOURATE XIII, verset 19.

« Sa mission, disent les infidèles, est-elle annoncée par quelque signe céleste? » Réponds leur : « Dieu égare qui il lui plaît, et il éclaire ceux qui se repentent. »

Nous t'avons envoyé à un peuple que d'autres peuples ont précédé, afin que tu lui enseignes nos révélations. Ils ne croient point au miséricordieux. Dis leur : « Il est mon Seigneur ; il n'y a de Dieu que lui. J'ai mis ma confiance en sa bonté. Je reparaîtrai devant son tribunal. »

SOURATE XIII, versets 27 et 29.

Soit que nous te fassions voir l'accomplissement d'une partie de nos menaces, soit que ta mort les prévienne, ton emploi se borne à la prédication. A nous appartient le soin de juger.

SOURATE XIII, verset 40.

Ils ont dit au prophète : « O toi qui as reçu le Coran, tu n'es qu'un insensé.

« Si tu nous apportais la vérité, ne viendrais-tu pas accompagné par des anges? »

Les anges ne viendront que quand il sera nécessaire. Alors les impies ne seront plus attendus.

SOURATE XV, versets 6 et 8.

N'arrête point tes regards sur les biens que nous avons dispensés aux pervers. Ne t'afflige point de leur prospérité ; mais étends tes ailes sur les croyants.

Dis leur : « Je suis votre apôtre véritable. »

Nous avons puni ceux qui divisent les livres sacrés, et ceux qui partagent le Coran.

Manifeste nos commandements, et fuis les idolâtres.

Notre assistance te suffit contre ceux qui se moquent de la religion.

SOURATE XV, versets 88 à 95.

Je connais leurs discours : « Un homme, disent-ils, dicte le Coran à Mahomet. » Celui qu'ils soupçonnent parle une langue étrangère, et l'arabe du Coran est pur et élégant.

SOURATE XVI, verset 105.

Nous t'avons inspiré d'embrasser la religion d'Abraham, qui reconnut l'unité de Dieu, et qui n'adora que sa majesté suprême.

Emploie la voix de la sagesse et la force de la persuasion pour appeler les hommes à Dieu. Combats avec le charme de l'éloquence. Dieu connaît parfaitement ceux qui sont dans l'égarement, et ceux qui marchent au flambeau de la foi.

SOURATE XVI, versets 124 et 126.

Lorsque tu célèbres dans le Coran un seul Dieu, ils fuient d'un pas précipité.

Nous savons ce qu'ils entendent quand ils t'écoutent, et ce qu'ils inventent, quand, dans leur injustice, ils disent : « Nous ne suivons qu'un insensé. »

Vois à quoi ils te comparent. Ils sont dans l'erreur, et ils ne trouveront plus la vérité.

SOURATE XVII, versets 49 à 51.

Nous aurions accompagné ta mission de prodiges, si l'on avait cru ceux que nous opérâmes avant toi. Les Thémudéens ne tuèrent-ils pas cette merveilleuse femelle de chameau que nous leur avions donnée? Nous n'avons fait éclater les miracles que pour inspirer la terreur.

SOURATE XVII, verset 61.

Peu s'en est fallu que les infidèles ne t'aient fait abandonner notre doctrine, et changer nos préceptes. Cette condescendance t'eût procuré leur amitié.

Si nous n'avions affermi ton cœur, tu étais près de céder à leurs désirs.

Si tu les eusses suivis, nous t'aurions fait éprouver les infirmités de la vie et de la mort, et tu n'aurais pu éviter notre courroux.

Peu s'en est fallu qu'ils n'aient jeté la frayeur dans ton âme, et qu'ils ne t'aient fait fuir de Médine. Ils n'y auraient pas demeuré longtemps.

SOURATE XVII, versets 75 à 78.

Les infidèles ont dit : « Nous ne croirons point à ta mission, si tu ne fais jaillir de la terre une source d'eau vive;

« Ou si, du milieu d'un jardin planté de palmiers et de vignes, tu ne fais sortir des ruisseaux;

« Ou si tu n'abaisses la voûte des cieux comme tu nous l'as promis en vain, et si tu ne nous fais voir à découvert Dieu et les anges;

« Si tu ne bâtis une maison d'or, ou si tu ne montes dans les cieux par une échelle; et nous ne croirons point encore, à moins que tu ne nous envoies du ciel un livre que nous

puissions lire? » Dis leur : « Louange au Très-Haut! Je ne suis qu'un homme qui vous a été envoyé. »

Les hommes n'ont point cru, lorsque la vraie religion leur a été annoncée, parce qu'ils ont dit : « Dieu aurait-il choisi un mortel pour être l'organe de ses volontés? »

Réponds leur : « Si les anges habitaient la terre, s'ils conversaient avec vous, nous vous aurions envoyé un ange pour ministre. »

Dis : « Le témoignage de Dieu me suffit contre eux. Il a l'œil ouvert sur ses serviteurs. »

Sourate xvii, versets 92 à 98.

Dis : « Je suis un homme comme vous. J'ai été favorisé de révélations célestes. Il n'y a qu'un Dieu. Que celui qui croit à l'assemblée universelle fasse le bien ; et ne partage point l'encens qu'il doit à l'Éternel. »

Sourate xviii, verset 110.

Le cœur livré au plaisir, les impies se sont dit en secret : « Mahomet n'est-il pas un homme comme nous? Écouterez-vous un imposteur? Vous le connaîtrez bientôt. »

Dis : « Dieu connaît ce qui se passe au ciel et sur la terre. Il sait et entend tout. »

« Ce livre, ont-ils ajouté, n'est qu'un amas confus de fables ; il en est l'auteur. Il les a mises en vers. Qu'il nous fasse voir des miracles comme les autres prophètes. »

Sourate xxi, versets 3 à 5.

A ton aspect, les idolâtres s'armeront de plaisanteries : « Est-ce là, diront-ils, celui qui attaque nos dieux? » Et eux, ils osent insulter au miséricordieux!

Sourate xxi, verset 37.

S'ils t'accusent d'imposture, souviens-toi que les peuples

de Noé, d'Aod, de Thémod, d'Abraham, de Loth et de Madian ont ainsi traité leurs prophètes. Moïse ne fut-il pas accusé de mensonge ? J'ai laissé vivre les pervers jusqu'à un certain temps ; ensuite je les ai punis, et mes fléaux ont été terribles.

SOURATE XXII, verset 43.

Ne connaissent-ils pas leur apôtre ? Et ils nient la vérité de sa mission !

Diront-ils qu'il est inspiré par Satan? Il est venu leur prêcher la vérité, et la plupart d'entre eux l'abhorrent.

SOURATE XXIII, versets 71 et 72.

Leur demanderas-tu le prix de ton zèle? Ta récompense est dans les mains de Dieu. Nul ne sait mieux récompenser que lui.

SOURATE XXIII, verset 74.

Lorsque vous avez entendu l'accusation (contre Ayésha), les fidèles des deux sexes n'ont-ils pas pensé intérieurement ce qu'il fallait croire? N'ont-ils pas dit : « Voilà un mensonge impudent? »

SOURATE XXIV, verset 12.

Quiconque est docile à la voix de Dieu et du prophète, quiconque nourrit dans son cœur la crainte et la pitié, sera sauvé.

SOURATE XXIV, verset 51.

Ne parlez pas au prophète avec la familiarité dont vous usez entre vous. Dieu connaît ceux qui se retirent de l'assemblée en secret. Que ceux qui résistent à ses ordres tremblent. Les maux et les supplices sont prêts à fondre sur eux.

SOURATE XXIV, verset 63.

« Quel est cet apôtre? Il boit et mange comme nous. Il se promène dans les places publiques. Un ange est-il descendu du ciel pour l'inspirer?

« Nous a-t-il montré un trésor? A-t-il produit un jardin orné de fruits? Suivrons-nous un imposteur trompé par ses prestiges? »

Vois à quoi ils te comparent. Ils sont dans l'aveuglement ; ils ne retrouveront plus la lumière.

Sourate xxv, versets 8 à 10.

Lorsqu'ils t'aperçoivent, ils s'arment d'ironie et d'insultes : « Est-ce là, disent-ils, l'envoyé du Très-Haut?

« Peu s'en est fallu qu'il ne nous ait fait abjurer le culte de nos pères. Il fallait toute notre constance pour lui résister. » Ils verront, à l'aspect des tourments, qui de nous suivait le mauvais chemin.

Sourate xxv, versets 43 et 44.

Ton ministère se borne à la prédication de nos promesses et de nos menaces.

Je ne demande pour prix de mon zèle que de vous voir marcher dans les voies du Seigneur.

Sourate xxv, versets 58 et 59.

Le Dieu de ce pays, que sa bonté a consacré, le Dieu à qui tout appartient, m'a commandé de me dévouer à son culte et d'embrasser l'islamisme.

Il m'a chargé de lire le Coran. Ceux qui recevront la lumière jouiront de cet avantage précieux, et je dirai à ceux qui persisteront dans l'erreur : « Ma mission se borne à vous prêcher. »

Sourate xxvii, versets 93 et 94.

Tu n'étais point sur le penchant du mont Sinaï, lorsque nous appelâmes Moïse ; mais la miséricorde divine t'a

choisi pour prêcher un peuple à qui il n'était point encore venu d'apôtre, afin qu'il ouvre les yeux à la lumière.

SOURATE XXVIII, verset 46.

Tu n'espérais point recevoir le Coran; c'est une faveur du ciel. Ne prête point d'appui aux infidèles.

Qu'ils ne t'écartent jamais des préceptes divins, après les grâces que tu as reçues. Appelle les hommes à Dieu, et fuis l'idolâtrie.

SOURATE XXVIII, versets 86 et 87.

Ils ne veulent, disent-ils, ajouter foi au Coran que quand ils y seront autorisés par des miracles. Réponds-leur: « Les miracles sont dans la main de Dieu ; je ne suis chargé que de la prédication. »

SOURATE XXIX, verset 49.

O Mahomet, souffre avec patience; les promesses de Dieu sont infaillibles. Que ceux dont la foi est chancelante ne t'inspirent pas leur légèreté!

SOURATE XXX, verset 60.

Épouses du prophète, restez au sein de vos maisons. Ne vous parez point fastueusement, comme aux jours de l'idolâtrie. Faites la prière et l'aumône. Obéissez à Dieu et à son apôtre. Il veut écarter le vice de vos cœurs. Vous êtes de la famille du prophète, et vous devez être pures.

SOURATE XXXIII, verset 33.

Lorsque tu dis à celui que Dieu avait enrichi de ses grâces et que tu avais comblé de biens: « Garde ton épouse et crains le Seigneur, » tu cachais dans ton cœur un amour que le ciel allait manifester. Tu appréhendais les discours des hommes, et c'est Dieu qu'il faut craindre. Zeïd répudia son épouse. Nous t'avons uni avec elle, afin que les fidèles

aient la liberté d'épouser les femmes de leurs fils adoptifs, après la répudiation. Le précepte divin doit avoir son exécution.

SOURATE XXXIII, verset 37.

Mahomet n'est le père d'aucun de vous. Il est l'envoyé de Dieu et le sceau des prophètes. La science de Dieu est infinie.

SOURATE XXXIII, verset 40.

O prophète, il t'est permis d'épouser les femmes que tu auras dotées, les captives que Dieu a fait tomber dans tes mains, les filles de tes oncles et de tes tantes qui ont pris la fuite avec toi. et toute femme fidèle qui t'accordera son cœur. C'est un privilége que nous t'accordons.

SOURATE XXXIII, verset 49.

Tu n'ajouteras point au nombre actuel de tes épouses ; tu ne pourras les changer contre d'autres dont la beauté t'aurait frappé. Mais la fréquentation de tes femmes esclaves t'est toujours permise. Dieu observe tout.

SOURATE XXXIII, verset 52.

O croyants, n'entrez point sans permission dans la maison du prophète, excepté lorsqu'il vous invite à sa table. Rendez-vous-y lorsque vous y êtes appelés. Sortez séparément après le repas, et ne prolongez point vos entretiens. Vous l'offenseriez ; il rougirait de vous le dire. Mais Dieu ne rougit point de la vérité. Si vous avez quelque demande à faire à ses femmes, faites la à travers un voile. C'est ainsi que vos cœurs et les leurs conserveront leur pureté. Évitez de blesser le ministre du Seigneur. N'épousez jamais les femmes avec qui il aura eu commerce ; ce serait un crime aux yeux de l'Éternel.

SOURATE XXXIII, verset 53.

Ministre du Très-Haut, console la terre par l'espoir du bonheur. Effraye-la par des menaces. Elle est environnée des ombres de l'ignorance.

SOURATE XXXIV, verset 27.

Avant toi, nous ne leur avions envoyé ni livre ni apôtre.

Dis : « Je ne vous demande point le prix de mon zèle. Gardez vos présents. Ma récompense est dans les mains de Dieu. Il est le témoin universel. »

Dis : « Si je suis dans l'erreur, elle se tournera contre moi-même. Si je suis éclairé, je dois la lumière aux inspirations de Dieu. Il est près de l'homme ; il l'entend. »

SOURATE XXXIV, versets 43, 46 et 49.

On ne comparera point la vie à la mort. Dieu donne l'intelligence à qui il lui plaît. Tu ne saurais faire entendre ceux qui reposent dans le tombeau. Ton ministère se borne à la prédication.

SOURATE XXXV, verset 21.

Si l'on nie ta doctrine, sache que les prophètes venus avant toi subirent le même sort, quoique les miracles, la tradition et le livre qui éclaire (l'Évangile) attestassent la vérité de leur mission.

SOURATE XXXV, verset 23.

Ils ont promis à Dieu par les serments les plus solennels que, s'il leur envoyait un apôtre, ils s'empresseraient de suivre sa doctrine. L'apôtre a paru, et leur aversion pour la foi s'est augmentée.

SOURATE XXXV, verset 40.

J'en jure par le Coran qui contient la sagesse :
Tu es l'envoyé du Très-Haut.
Ta voix appelle les hommes au chemin du salut.

SOURATE XXXVI, versets 1 à 3.

Nous n'avons point enseigné la poésie au prophète. Cet art ne lui convient pas. Son ministère est la prédication et la lecture.

Il doit exhorter les vivants, et menacer les infidèles des vengeances célestes.

SOURATE XXXVI, versets 69 et 70.

L'aveuglement des infidèles te surprend, et ils rient de ton étonnement.

En vain tu veux les instruire; leurs cœurs rejettent l'instruction.

S'ils voyaient des miracles, ils s'en moqueraient.

Ils les attribueraient aux effets de la magie.

SOURATE XXXVII, versets 12 à 15.

Les habitants de la Mecque sont étonnés qu'un de leurs concitoyens ait été revêtu du caractère d'apôtre; et les infidèles ont dit : « C'est un faux prophète.

« Prétend-il que plusieurs dieux ne soient qu'un? Cette opinion est merveilleuse. »

Leurs chefs se sont levés et ont dit : « Gardez votre culte; soyez fidèles à vos dieux, nous connaissons ses desseins.

« La secte la plus récente n'a point prêché l'unité de Dieu. Cette doctrine est fausse.

« Mahomet eût-il été élu préférablement à nous pour recevoir le Coran? »

Oui, ils doutent de ma religion; mais ils n'ont pas encore éprouvé mes châtiments.

SOURATE XXXVIII, versets 3 à 9.

Hommes insensés, m'ordonnerez-vous d'adorer un autre que Dieu?

Dieu t'a révélé, il a révélé aux peuples anciens que l'idolâtrie rend les œuvres vaines, et assure la réprobation.

Adresse ton encens à Dieu, et rends-lui des actions de grâces.

SOURATE XXXIX, versets 64 à 66.

Dis-leur : « Je ne suis qu'un mortel comme vous. Le ciel m'a révélé qu'il n'y a qu'un Dieu. Soyez justes devant lui ; implorez sa miséricorde. Malheur aux idolâtres ! »

SOURATE XLI, verset 5.

Nous t'avons révélé le Coran en arabe, afin que tu le prêches à la Mecque et dans les villes voisines. Annonce le jour du jugement. On ne saurait douter de sa venue. Une partie du genre humain entrera dans le paradis, et l'autre descendra dans l'enfer.

SOURATE XLII, verset 5.

La prédication de l'unité de Dieu a fait naître des débats envenimés par l'envie. Si l'arrêt qui diffère le châtiment des incrédules n'eût été prononcé, le ciel aurait terminé leur querelle. Les juifs et les chrétiens doutent de la vérité.

SOURATE XLII, verset 13.

Diront-ils : « Mahomet prête à Dieu de faux oracles? » Il imprimera sur ton cœur le sceau de la patience. Il détruira le mensonge et confirmera la vérité de sa parole ; il sonde le fond des cœurs.

SOURATE XLII, verset 23.

Dieu ne parle à l'homme que par inspiration, ou derrière un voile ;

Ou bien il envoie un de ses ministres pour lui faire connaître ses volontés ; et il est sage et sublime.

C'est ainsi que nous t'avons envoyé notre esprit (Gabriel). Avant cette époque heureuse, tu ne connaissais point le Coran. Nous y avons fait briller la vraie lumière. Nos secta-

teurs marcheront à sa clarté. Par elle tu conduiras les hommes dans le chemin de la justice;

Dans le chemin de Dieu, souverain des cieux et de la terre. N'est-il pas le terme de toutes choses?

Sourate xlii, versets 51 à 53.

Comment auraient-ils la foi? L'envoyé véritable la leur a prêchée;

Et ils se sont séparés de lui, et ils ont dit: « C'est un homme qu'on fait parler, et que le démon inspire. »

Sourate xliv, versets 12 et 13.

Nous t'avons établi le chef suprême de la religion sainte; suis-la, et ne condescends point aux désirs de ceux qui sont dans les ténèbres.

Sourate xlv, verset 17.

Diront-ils que Mahomet est l'auteur du Coran? Réponds: « S'il est mon ouvrage, vous ne me soustrairez point à la vengeance divine; mais Dieu connaît vos mensonges. Son suffrage me suffit contre vous. Il est indulgent et miséricordieux. »

Dis: « Je ne suis pas le premier des apôtres; j'ignore quel sort le Tout-Puissant nous réserve; je suis fidèle aux inspirations divines. Mon ministère se borne à la prédication. »

Sourate xlvi, versets 7 et 8.

Dieu effacera les péchés, et rectifiera l'intention des fidèles qui croient à la religion que la Vérité éternelle apporta à Mahomet.

Sourate xlvii, verset 2

La Vérité éternelle a accompli la révélation qu'eut le prophète, quand elle fit entendre ces mots: « Vous en-

trerez dans le temple de la Mecque, sains et saufs, la tête rasée, et sans crainte. Dieu sait ce que vous ignorez. Il vous prépare une victoire prochaine. »

SOURATE XLVIII, verset 27.

Mahomet est l'envoyé de Dieu. Ses disciples sont terribles contre les infidèles, et humains entre eux. Vous les voyez se courber, adorer le Seigneur, implorer sa miséricorde, uniquement occupés du soin de lui plaire. Les marques de leur piété paraissent sur leur front. Le Pentateuque et l'Évangile comparent leur zèle au grain de froment qui produit une tige. Il croît; il grossit, il s'affermit sur ses racines. Le moissonneur le voit avec complaisance. Tels sont les fidèles. Leurs vertus excitent la rage des méchants. Mais Dieu a promis sa miséricorde à ceux qui ont embrassé la foi, et qui ont exercé la bienfaisance; il leur destine une récompense glorieuse.

SOURATE XLVIII, verset 29.

O croyants, n'élevez point la voix au-dessus de celle du prophète; ne lui parlez point avec la familiarité qui règne entre vous, de peur que vos œuvres ne soient vaines; vous n'y pensez pas.

Dieu a éprouvé la piété de ceux qui parlent respectueusement à son apôtre. L'indulgence et un trésor inestimable seront leur récompense.

L'intérieur de ta maison est un sanctuaire; ceux qui le violent, en t'appelant, manquent au respect qu'ils doivent à l'interprète du ciel.

SOURATE XLIX, versets 2 à 4.

O Mahomet, prêche les infidèles. Tu n'es, grâce au ciel, ni magicien ni inspiré par Satan.

Diront-ils que tu es poëte, et qu'il faut attendre que le sort ait disposé de toi?

Réponds-leur : « Attendez ; j'attendrai avec vous. »

SOURATE LII, versets 29 et 31.

J'en jure par l'étoile qui se couche :
Votre compatriote n'est point dans l'erreur ; il n'a point été séduit.
Il ne suit point ses propres lumières.
Tout ce qu'il dit est une inspiration divine.
Celui qui possède la force l'a instruit.
Gabriel, l'intelligence sublime,
S'assit au plus haut de l'horizon ;
Ensuite il prit son vol vers le prophète ;
Il descendit à la distance de deux arcs, ou plus près encore.
Il favorisa son serviteur d'une révélation.
Le cœur de Mahomet ne déclare que ce qu'il sait.
Disputerez-vous sur cette vision ?
Il avait déjà vu le même ange
Près du Lotus, qui termine le séjour de délices.

SOURATE LIII, versets 1 à 14.

O croyants, faites une aumône avant de parler au prophète. Cette œuvre sera méritoire et vous purifiera. Si l'indigence s'oppose à vos intentions, Dieu est clément et miséricordieux.

SOURATE LVIII, verset 13.

Les habitants de Médine, qui les premiers ont reçu la foi, chérissent les croyants qui viennent leur demander un asile ; ils n'envient point la portion du butin qui leur est accordée ; oubliant la loi du besoin, ils préfèrent leurs hôtes à eux-mêmes. La félicité sera le prix de ceux qui ont défendu leur cœur de l'avarice.

SOURATE LIX, verset 9.

O croyants, n'entretenez aucune liaison avec mes ennemis et les vôtres. Vous leur montrez de la bienveillance, et ils ont abjuré la vérité qu'on leur a enseignée. Ils vous ont rejetés, vous et le prophète, du sein de leur ville, parce que vous aviez la foi. Si vous les combattez pour la défense de ma loi et pour mériter mes faveurs, conserverez-vous de l'amitié pour eux? Je connais ce qui est caché au fond de vos cœurs, et ce que vous produisez au grand jour. Celui qui trahira mes intérêts aura abandonné le sentier de la justice.

SOURATE LX, verset 1.

O prophète, si des femmes fidèles viennent te demander un asile, après t'avoir promis avec serment de fuir l'idolâtrie, de ne point voler, d'éviter la fornication, de ne point tuer leurs enfants, de ne te désobéir en rien de ce qui est juste, donne-leur ta foi et prie Dieu pour elles. Il est indulgent et miséricordieux.

SOURATE LX, verset 12.

Le prophète ayant confié un secret à une de ses femmes (Hafsa), elle le publia. Dieu lui révéla cette indiscrétion. D'abord, il la reprit avec douceur, et ensuite il lui rapporta tout ce qu'elle avait divulgué. — « Qui vous a si bien instruit? » lui demanda-t-elle. — « C'est, répondit Mahomet, celui à qui rien n'est caché.

« Votre cœur est coupable d'une indiscrétion. Implorez la clémence du ciel; il vous pardonnera. Si vous êtes rebelle au prophète, le Seigneur, Gabriel et les vrais croyants sont ses protecteurs; et les anges le vengeront.

« S'il vous répudie, Dieu peut lui donner des épouses meilleures que vous, des femmes qui professeront l'islamisme, qui seront fidèles, obéissantes, dévouées, pieuses, et appliquées à la prière, soit veuves, soit vierges. »

SOURATE LXVI, versets 3 à 5.

Peu s'en faut que les infidèles ne t'ébranlent par leurs regards, quand ils entendent la lecture du Coran, et qu'ils disent : « C'est un insensé. »

Le Coran est le dépôt de la foi, envoyé aux hommes pour les instruire.

SOURATE LXVIII, versets 51 et 52.

Votre concitoyen n'est point inspiré par Satan.

Il a vu Gabriel au haut de l'horizon, resplendissant de lumière.

Il ne cache point les révélations du ciel.

Ce livre n'est point l'ouvrage de Satan foudroyé.

SOURATE LXXXI, versets 22 à 26.

N'étais-tu pas orphelin? Dieu n'a-t-il pas protégé ton enfance?

Il t'a trouvé dans l'erreur, et il t'a éclairé.

Tu étais pauvre, et il t'a enrichi.

Ne fais donc point de violence à l'orphelin;

Ne repousse point le pauvre qui te demande.

Raconte plutôt les bienfaits dont le ciel t'a comblé.

SOURATE XCIII, versets 6 à 11.

Que penser de celui qui trouble
Le serviteur de Dieu, quand il prie,
Lorsqu'il accomplit l'ordre du ciel,
Et qu'il recommande la piété?

SOURATE XCVI, versets 9 à 12.

A l'union de Coraychites !

Elle importe à la sûreté du commerce, en hiver et en été.

Qu'ils adorent le Dieu de ce temple, le Dieu qui les a nourris pendant la famine,

Et qui les a délivrés des alarmes.

SOURATE CVI.

Dis : « O infidèles,
Je n'adorerai point vos simulacres.
Vous n'adorerez point mon Dieu.
J'abhorre votre culte,
Ma religion n'est point la vôtre ;
Vous avez votre croyance, et moi la mienne. »

SOURATE CIX.

LE CORAN

Il n'y a point de doute sur ce livre ; il est la règle de ceux qui craignent le Seigneur ;

De ceux qui croient aux vérités sublimes, qui font la prière et versent dans le sein des pauvres une portion des biens que nous leur avons donnés ;

De ceux qui croient à la doctrine que nous t'avons envoyée du ciel, et aux Écritures ; de ceux qui sont attachés fermement à la croyance de la vie éternelle.

Le Seigneur sera leur guide, et la félicité sera leur partage.

Pour les infidèles, soit que tu leur prêches ou ne leur prêches pas l'islamisme, ils persisteront dans leur aveuglement.

Dieu a imprimé son sceau sur leurs cœurs ; leurs oreilles et leurs yeux sont couverts d'un voile, et ils sont destinés à la rigueur des supplices.

Sourate II, versets 1 à 6.

Si vous doutez du livre que nous avons envoyé à notre serviteur, apportez un chapitre semblable à ceux qu'il renferme ; et si vous êtes sincères, osez invoquer vos témoins à côté du témoignage de Dieu.

Si vous ne l'avez pu faire, vous ne le pourrez jamais ;

craignez donc un feu qui aura pour aliment les hommes et les pierres, feu préparé pour les infidèles.

SOURATE II, versets 21 et 26

Les incrédules et ceux qui traitent notre doctrine de mensonge, seront dévoués aux flammes éternelles.

O enfants d'Israël, souvenez-vous des bienfaits dont je vous ai comblés ; conservez mon alliance, et je conserverai la vôtre ; révérez-moi. Croyez au livre que j'ai envoyé ; il confirme vos Écritures ; ne soyez pas les premiers à lui refuser votre croyance. Ne corrompez pas ma doctrine pour un vil intérêt. Craignez-moi.

SOURATE II, versets 37 et 38.

Après que Dieu leur a envoyé le Coran pour confirmer leurs Écritures, à eux qui auparavant imploraient le secours du ciel contre les incrédules; après qu'ils ont reçu ce livre, qui leur avait été prédit, ils ont refusé d'y ajouter foi. Mais le Seigneur a frappé de malédiction les cœurs infidèles.

Quand on leur demande : « Croyez-vous à ce que Dieu a envoyé du ciel ? » ils répondent : « Nous croyons aux Écritures que nous avons reçues; » et ils rejettent le livre véritable, venu depuis, pour mettre le sceau à leurs livres sacrés ! Dis-leur : « Pourquoi avez-vous tué les prophètes, si vous aviez la foi ? »

SOURATE II, versets 83 et 85.

C'est Gabriel qui, par la permission de Dieu, a déposé le Coran sur ton cœur, pour confirmer les livres sacrés venus avant lui, pour être la règle de la foi, et pour remplir de joie les fidèles.

SOURATE II, verset 91.

Lorque l'envoyé du Seigneur, a paru au milieu d'eux,

pour mettre le sceau à la vérité de leurs Écritures, une partie d'entre eux a rejeté avec mépris le livre divin, comme s'ils ne l'eussent pas connu.

Sourate II, verset 95.

Nous t'avons envoyé, avec la Vérité, pour être l'organe de nos promesses et de nos menaces; et tu n'auras aucun compte à rendre de ceux qui seront précipités dans l'enfer.

Les juifs et les chrétiens ne t'approuveront que quand tu auras remplacé leur croyance. Dis-leur que la doctrine de Dieu est la seule véritable. Si tu condescendais à leurs désirs, après la science que tu as reçue, quelle protection trouverais-tu auprès du Tout-Puissant?

Ceux à qui nous avons donné le Coran, et qui lisent sa doctrine véritable, ont la foi; ceux qui n'y croiront pas seront au nombre des réprouvés.

Sourate II, versets 113 à 115.

Envoie un apôtre de leur nation pour leur annoncer tes merveilles, pour leur enseigner le Coran et la sagesse, et pour les rendre purs. Tu es puissant et sage.

Qui rejettera la religion d'Abraham, si ce n'est l'insensé? Nous avons élu Abraham dans ce monde, et il sera dans l'autre au nombre des justes.

Quand Dieu lui dit : « Embrasse l'islamisme, » Abraham répondit : « Je l'ai embrassé, ce culte du souverain des mondes. »

Abraham et Jacob recommandèrent leur croyance à leur postérité : « O mes enfants, dirent-ils, Dieu vous a choisi une religion ; soyez y dévoués jusqu'à la mort. »

Étiez-vous présents lorsque la mort vint visiter Jacob? Il dit à ses fils : « Qui adorerez-vous après ma mort? » — « Nous adorerons, répondirent-ils, ton Dieu, le Dieu de tes

pères, Abraham, Ismaël et Isaac, le Dieu unique; nous serons de fidèles musulmans. »

Sourate II, versets 123 à 127.

Dites: « Nous croyons en Dieu, au livre qui nous a été envoyé, à ce qui a été révélé à Abraham, Ismaël, Isaac, Jacob, et aux douze tribus. Nous croyons à la doctrine de Moïse, de Jésus et des prophètes; nous ne mettons aucune différence entre eux, et nous sommes musulmans. »

Sourate II, versets 130.

Dieu a envoyé le livre qui renferme la vérité; ceux qui s'en écartent marchent dans l'erreur.

Sourate II, verset 171.

Le mois de Rhamadan, dans lequel le Coran est descendu du ciel, pour être le guide et la lumière des hommes, et la règle de leurs devoirs, est le temps destiné à l'abstinence. Dès que l'on verra ce mois, on doit observer ce précepte. Celui qui sera malade, ou en voyage, jeûnera dans la suite un nombre pareil de jours. Dieu veut vous conduire avec douceur, afin que vous remplissiez le commandement et que vous célébriez ses louanges. Il prend soin de vous guider lui-même, afin que vous l'honoriez par votre reconnaissance.

Sourate II, verset 181.

Il n'y a de Dieu que le Dieu vivant et éternel.

Il t'a envoyé le Livre qui renferme la vérité, pour confirmer la vérité des Écritures qui l'ont précédé. Avant lui, il fit descendre le Pentateuque et l'Évangile, pour servir de guide aux hommes; il a envoyé le Coran des cieux.

Ceux qui nieront la doctrine divine ne doivent s'attendre

qu'à des supplices ; Dieu est puissant, et la vengeance est dans ses mains.

Rien de ce qui est dans les cieux et sur la terre ne lui est caché. C'est lui qui vous forme comme il lui plaît dans le sein de vos mères. Il n'y a point d'autre Dieu que lui; il est puissant et sage.

C'est lui qui t'a envoyé le Livre. Parmi les versets qui le composent, les uns renferment des préceptes évidents et sont la base de l'ouvrage ; les autres sont allégoriques. Ceux qui ont du penchant à l'erreur, s'attacheront à ces derniers versets, et formeront un schisme en voulant les interpréter. Dieu seul en a l'explication. Mais les hommes consommés dans la science divine diront : « Nous croyons au Coran; tout ce qu'il renferme vient de Dieu. » Ce langage est celui des sages.

SOURATE III, versets 1 à 5.

Ce livre est la lumière du monde, la règle de la foi, et l'exhortation de ceux qui sont pieux.

SOURATE III, verset 132.

O vous qui reçûtes le livre de la loi, notre envoyé vous a révélé beaucoup de passages que vous cachiez; il a passé avec indulgence sur beaucoup d'autres. La lumière vous est descendue des cieux avec le Coran ; Dieu s'en servira pour conduire dans le sentier du salut ceux qui suivront sa volonté. Il les fera monter des ténèbres à la lumière, et les conduira dans le droit chemin.

SOURATE V, verset 18.

Nous t'avons envoyé le Livre véritable, qui confirme les Écritures qui l'ont précédé, et qui en rendent témoignage. Juge entre les juifs et les chrétiens, suivant les commandements de Dieu. Ne suis pas leurs désirs, et ne t'écarte pas

de la doctrine que tu as reçue. Nous avons donné à chacun de vous des lois pour se conduire.

Sourate v, verset 52.

Lorsqu'on leur a dit : « Embrassez la religion que Dieu a révélée à son apôtre ; » ils ont répondu : « La croyance de nos pères nous suffit. » Peu leur importe que leurs pères n'aient eu ni science, ni lumières pour se conduire.

Sourate v, verset 103.

Quand même nous t'aurions envoyé un livre écrit, les infidèles, en le touchant de leurs mains, se seraient écriés : « C'est une imposture. »

« Si un ange, disent-ils, ne vient pas accompagner le prophète, nous ne croirons pas en lui. » Quand Dieu leur en ferait descendre un du ciel, ils resteraient incrédules. Leur perte est certaine. On n'attendra point leur repentir.

Si nous faisions descendre un ange, ce serait sous la forme et les habits d'un homme.

Sourate vi, versets 7 à 10.

Les Juifs ne rendent pas hommage à la vérité, lorsqu'ils soutiennent que Dieu n'a rien révélé aux hommes. Qui a envoyé à Moïse le livre de la loi, où brille la vraie lumière, ce livre que vous écrivez, mais dont vous voulez nous soustraire une partie ? Répondez : C'est Dieu. Le Coran vous a appris ce que vous ignoriez et ce qu'ignoraient vos pères.

Nous l'avons fait descendre du ciel, ce livre béni, pour confirmer les anciennes Écritures, pour que tu le prêches à la Mecque et dans les villes voisines. Ceux qui ont la croyance de la vie future croient en lui. Ils seront exacts observateurs de la prière.

Sourate vi, versets 91 et 92.

Chercherai-je un autre juge que Dieu? C'est lui qui a envoyé le Coran, où le mal et le bien sont pesés. Les Juifs savent qu'il est véritablement descendu du ciel. Garde-toi d'en douter.

SOURATE VI, verset 114.

Cette doctrine est celle de Dieu. Elle est la véritable; nous l'avons démontrée à ceux qui sont intelligents.

SOURATE VI, verset 126.

Croyez au Coran, ce livre béni que nous avons fait descendre des cieux. Craignez le Seigneur, et vous éprouverez les effets de sa miséricorde.

SOURATE VI, verset 156.

Vous ne direz plus : « Si l'on eût envoyé un livre, nous aurions été plus éclairés qu'eux. » Vous avez reçu les oracles divins, la lumière et les grâces du ciel. Quoi de plus injuste maintenant que de blasphémer contre la religion sainte et de s'en éloigner? Nous réservons à ceux qui la rejettent un supplice digne de leur rébellion.

SOURATE VI, verset 157.

Le Coran t'a été envoyé du ciel. Ne crains pas de t'en servir pour menacer les méchants et exhorter les infidèles.

SOURATE VII, verset 1.

Nous avons apporté aux hommes un livre où brille la science qui doit éclairer les fidèles et leur procurer la miséricorde divine.

Attendent-ils l'accomplissement du Coran? Le jour où il sera accompli, ceux qui auront vécu dans l'oubli de ses maximes diront : « Les ministres du Seigneur nous prêchaient la vérité. Où trouverons-nous maintenant des in-

tercesseurs ? Quel espoir avons-nous de retourner sur la terre pour nous corriger ? » Ils ont perdu leurs âmes, et leurs illusions se sont évanouies.

SOURATE VII, versets 50 et 51.

Si tu ne fais briller à leurs yeux quelque signe éclatant, ils diront : « De quelles fables viens-tu nous bercer ? » Réponds-leur : « Je ne viens vous prêcher que ce que le ciel m'a révélé. Ce livre renferme les préceptes divins ; il est la règle des croyants et le gage de la miséricorde divine.

« Écoutez en silence la lecture du Coran, afin que vous soyez dignes de la clémence du Seigneur. »

SOURATE VII, versets 202 et 203.

Quand une nouvelle sourate descend d'en haut, il y en a parmi eux qui disent : « Cette nouvelle sourate peut-elle accroître la foi d'aucun de nous ? » Oui ; elle fortifiera la croyance des fidèles, et ils y trouveront leur consolation.

SOURATE IX, verset 125.

Le Coran est l'ouvrage de Dieu. Il confirme la vérité des Écritures qui l'ont précédé ; il en est l'interprétation. On n'en saurait douter. Le Souverain des mondes l'a fait descendre des cieux.

SOURATE X, verset 38.

S'ils disent : « Mais c'est Mahomet qui en est l'auteur ! » Réponds-leur : « Apportez donc un seul chapitre semblable à ceux qu'il contient, et appelez à votre aide qui vous voudrez, hormis Dieu, si vous êtes sincères. »

Ils accusent de fausseté un livre dont ils ne comprennent pas la doctrine, et dont ils n'ont pas encore vu l'accomplissement. C'est ainsi que les prophètes venus avant eux

furent aussi traités d'imposteurs. Mais attendez la fin des impies.

Les uns croient au Coran; les autres nient sa doctrine; mais le Seigneur connaît les hommes corrompus.

SOURATE X, versets 39 à 41.

Tels sont les signes du livre de l'évidence.

Nous l'avons fait descendre du ciel en langue arabe, afin que vous le compreniez.

SOURATE XII, versets 1 et 2.

L'histoire des prophètes est remplie d'exemples que doivent retenir les hommes sensés. Ce livre n'est point une fable inventée à plaisir; il confirme ceux qui l'ont précédé; il explique clairement toutes choses. Il est la lumière et la grâce des croyants.

SOURATE XII, verset 111.

Quand même le Coran ferait mouvoir des montagnes, quand il partagerait la terre en deux et ferait parler les morts, ils ne croiraient pas. Mais Dieu est le juge des actions. Les croyants ignorent-ils qu'il peut à son gré éclairer toute la terre?

SOURATE XIII, verset 30.

Nous t'avons envoyé ce livre, pour tirer les hommes des ténèbres, les éclairer et les conduire dans la voie excellente et glorieuse.

SOURATE XIV, verset 1.

Demande-leur : « Qu'est-ce que le livre descendu du ciel? » Ils répondent : « Un tissu de fables de l'antiquité. »

SOURATE XVI, verset 26.

Nous t'avons envoyé le Coran pour éclairer les dogmes

contestés de la religion, pour conduire les fidèles, et pour leur annoncer les grâces du Seigneur.

SOURATE XVI, verset 66.

Dans ce jour, nous ferons lever du milieu de chaque nation un prophète pour témoigner contre elle. Tu témoigneras contre les Arabes. Nous t'avons envoyé le livre qui instruit sur tous les devoirs, qui est la lumière, la grâce et le bonheur des musulmans.

SOURATE XVI, verset 91.

Si nous changeons un verset du Coran, les infidèles t'accuseront de ce changement. Mais Dieu sait ce qu'il envoie ; et la plupart sont dans l'ignorance.

Dis : « L'esprit de sainteté, Gabriel, l'a apporté du ciel avec vérité, pour affermir les croyants, pour leur montrer la lumière et les promesses du Seigneur. »

SOURATE XVI, versets 103 et 104.

Le Coran conduit dans la voie la plus sûre. Il promet le bonheur aux fidèles.

Il annonce aux bienfaisants une récompense glorieuse.

SOURATE XVII, verset 9.

Nous avons voulu expliquer aux hommes leurs devoirs dans le Coran ; mais notre zèle n'a servi qu'à les éloigner de la foi.

SOURATE XVII, verset 43.

Lorsque tu liras le Coran, nous étendrons, entre toi et ceux qui ne croient pas à la vie future, un voile impénétrable.

SOURATE XVII, verset 47.

Quand l'enfer s'unirait à la terre pour produire un ouvrage semblable au Coran, leurs efforts seraient vains.

Nous y avons donné des instructions à l'homme sur tous ses devoirs; mais, opiniâtre dans son incrédulité, il rejette la lumière.

SOURATE XVII, versets 90 et 91.

Nous avons divisé le Coran, afin que tu puisses le lire avec des pauses. Nous l'avons envoyé par chapitres (sourates).

SOURATE XVII, verset 107.

Louange à Dieu, qui a envoyé à son serviteur le livre qui ne trompe point,

Pour effrayer les coupables par la rigueur des châtiments et réjouir les croyants vertueux par l'espoir d'un bonheur éternel,

Et pour servir d'avertissement à ceux qui disent que Dieu a un fils !

SOURATE XVIII, versets 1 à 3.

Nous avons facilité la lecture du Coran en l'écrivant dans ta langue, afin que tu annonces la félicité à ceux qui craignent le Seigneur, et les tourments à ceux qui disputent contre lui.

SOURATE XIX, verset 97; et SOURATE XX, verset 112.

Nous ne t'avons pas envoyé le Coran pour te rendre malheureux,

Mais pour rappeler le souvenir du Seigneur à celui qui le craint.

Le Coran t'a été envoyé par celui qui a créé la terre et élevé les cieux.

SOURATE XX, versets 1 à 3.

Le Coran est l'avertissement de tous ceux qui craignent Dieu.

Nous ne te l'avons envoyé que pour annoncer à tous les hommes la miséricorde divine.

SOURATE XXI, versets 106 et 107.

Ceux qui ont reçu la science, intimement persuadés que le Coran est la vérité éternelle, croient en Dieu. Leurs cœurs reposent tranquillement dans cette croyance, et Dieu les guide dans le chemin du salut.

SOURATE XXII, verset 53.

Lorsqu'on récite les versets du Coran, on voit l'indignation peinte sur le front des infidèles. Ils sont prêts à se jeter sur le lecteur. Dis : « Vous annoncerai-je quelque chose de plus terrible? C'est le feu de l'enfer que Dieu a promis aux incrédules. Malheur à ceux qui y seront précipités! »

SOURATE XXII, verset 71.

Combattez avec courage sous les étendards de Dieu; vous êtes ses élus. Il ne vous a rien commandé de difficile dans votre religion. C'est la foi de votre père Abraham que vous professez. C'est lui qui vous nomma musulmans.

Le Coran vous confirme ce titre glorieux. Mon envoyé sera témoin contre vous au jour de la résurrection, et vous, vous porterez témoignage contre le genre humain. Accomplissez la prière; faites l'aumône. Soyez inébranlables dans la foi. Dieu est votre Seigneur. Courage au serviteur et louanges au Maître!

SOURATE XXII, versets 77 et 78.

Ont-ils bien considéré la doctrine du Coran? Renferme-t-il d'autres commandements que ceux qui ont été prescrits à leurs pères?

SOURATE XXIII, verset 70

« Ce livre, disent les infidèles, n'est qu'une imposture. Mahomet en est l'auteur. D'autres hommes l'ont aidé. » Ces discours ne sont appuyés que sur l'iniquité et le mensonge.

« Ce n'est, ajoutent-ils, qu'un amas de vieilles fables qu'il a recueillies, et qu'on lui lit le matin et le soir. »

Réponds-leur : « Celui qui connaît les secrets du ciel et de la terre a envoyé le Coran. Il est indulgent et miséricordieux. »

SOURATE XXV, versets 5 à 7.

Les infidèles ont demandé si le Coran n'avait pas été envoyé sous forme d'un ouvrage suivi. Nous l'avons fait descendre du ciel par versets et par chapitres, afin d'affermir ton cœur.

SOURATE XXV, verset 34.

Ce livre vient du Souverain des mondes;
C'est l'Esprit fidèle (Gabriel) qui l'a apporté du ciel.
Il le déposa sur ton cœur, afin que tu fusses apôtre.
Il est écrit en langue arabe, et son style est pur.
Les livres sacrés et anciens en font mention.
Les Mecquois ne doivent-ils pas être étonnés que les savants d'entre les Juifs en aient eu connaissance ?

SOURATE XXVI, versets 192 à 196.

Ce ne sont pas les démons qui sont les auteurs du Coran.
Ils ne devaient point ou ne pouvaient le mettre au jour.
Ils sont loin d'entendre le langage des cieux.

SOURATE XXVI, versets 210 à 212.

Celui qui possède la sagesse et la science t'a envoyé le Coran.

SOURATE XXVII, verset 6.

Le Coran explique aux enfants d'Israël les principaux sujets de leurs disputes.

Il est la lumière des fidèles et le gage des grâces du Seigneur.

SOURATE XXVII, versets 78 et 79.

Après que nous leur avons envoyé un apôtre véritable, ils se sont écriés : « Qu'il fasse éclater la même puissance que Moïse, et nous croirons. » N'ont-ils pas nié ses miracles, quand ils ont dit : « Le Pentateuque et le Coran sont deux livres de mensonge qui se prêtent un mutuel secours? Nous les rejetons également. »

Dis-leur : « Si vous êtes véridiques, apportez un livre divin où la vraie religion soit mieux établie que dans le Pentateuque et dans le Coran ; et je le suivrai aussitôt. »

SOURATE XXVIII, versets 48 et 49.

Ceux à qui nous donnâmes les Écritures croient au Coran.

Ils s'écrient, lorsqu'on leur explique sa doctrine : « Nous croyons qu'il est la vérité de Dieu; avant sa venue, nous étions déjà musulmans. »

SOURATE XXVIII, versets 52 et 53,

Avant le Coran, tu n'avais à réciter aucun livre; tu n'aurais pu l'écrire de ta main. Alors, ceux qui s'efforcent de l'anéantir pouvaient douter de sa vérité.

SOURATE XXIX, verset 47.

Si tu leur lis un verset du Coran, ils détournent orgueilleusement la tête comme s'ils n'entendaient pas, semblables à celui qui aurait une pesanteur dans les oreilles. Mais annonce-leur un tourment douloureux.

SOURATE XXXI, verset 6.

Le Souverain de l'univers a fait descendre le Coran du ciel. Ce livre ne doit laisser aucun doute.

Diront-ils qu'il est l'ouvrage de Mahomet? La Vérité éternelle te l'a envoyé pour prêcher la parole de la foi à un peuple qui n'avait point encore eu d'apôtre, et pour l'éclairer de son flambeau.

SOURATE XXXII, versets 1 et 2.

Ceux que la science éclaire savent que le livre qui t'a été envoyé du ciel est la vérité, qu'il conduit dans les voies du Dieu dominateur et comblé de louanges.

SOURATE XXXIV, verset 6.

Lorsqu'ils entendent la doctrine divine, ils disent : « Mahomet n'est qu'un homme; il veut nous détourner du culte de nos pères. Le Coran n'est qu'une fable faussement inventée. » Aveuglés par l'impiété, ils traitent de mensonge la vérité qui brille à leurs yeux.

SOURATE XXXIV, verset 42.

Dis : « La vérité a paru ; le mensonge va disparaître, et il ne se montrera plus. »

SOURATE XXXIV, verset 48.

La religion que nous t'avons révélée est la véritable; elle confirme les livres saints qui l'ont précédée. Dieu observe d'un œil attentif la conduite de ses serviteurs.

Nous avons donné le Coran pour héritage à nos élus. Quelques-uns s'abandonnent à l'iniquité. Le plus grand nombre a embrassé la vertu; d'autres s'efforcent de se surpasser dans la pratique des bonnes œuvres; c'est le comble de la perfection.

SOURATE XXXV, versets 28 et 29.

Celui qui est puissant et miséricordieux t'a envoyé le Coran,

Afin que tu leur prêches la religion qui n'a point été enseignée à leurs pères; mais ils vivent dans l'insouciance.

SOURATE XXXVI, versets 4 et 5.

Ce livre est un avertissement aux mortels.

Vous verrez un jour que sa doctrine est véritable.

Sourate xxxviii, versets 87 et 88.

Le ciel t'a envoyé le plus excellent des livres. La même doctrine y est sans cesse répétée. Ceux qui craignent le Seigneur frissonnent à sa lecture. Leur effroi s'adoucit par degrés, et ils reçoivent avidement la parole divine. Le Coran est la lumière de Dieu ; par elle il dirige ses élus ; mais ceux qu'il égare ne retrouvent plus le droit chemin.

Sourate xxxix, verset 24.

Le Coran offre aux hommes des exemples variés afin de les instruire.

Il est écrit en arabe. Sa doctrine est simple et claire. Il prêche la crainte du Seigneur.

Sourate xxxix, versets 28 et 29.

Nous t'avons envoyé du ciel le livre où la vérité parle aux hommes ; celui qui la suit et celui qui s'en écarte travaillent chacun pour soi. Tu n'es pas l'avocat du genre humain.

Sourate xxxix, verset 42.

Le Dieu clément et miséricordieux t'a envoyé le Coran.

Il est le dépôt de la vraie foi. Il est écrit en arabe ; il instruit les sages.

Il promet, et il menace. La plupart s'en éloignent et ne veulent pas entendre.

Sourate xli, versets 1 à 3.

« N'écoutez point la lecture du Coran, disent les infidèles. Armés de raillerie, efforcez-vous de l'ensevelir dans l'oubli. »

Les tourments puniront leur incrédulité.

Sourate xli, versets 25 et 26.

Si nous avions écrit le Coran dans un idiome étranger, ils se seraient écriés : « Pourquoi n'est-il pas écrit dans notre langue? » Réponds-leur : « Son style est-il barbare? Son auteur est-il Arabe? Ce livre est la lumière et la guérison des croyants. Les incrédules ont une pesanteur dans les oreilles ; un nuage couvre leurs yeux ; ils n'entendent point. »

SOURATE XLI, verset 44.

Si le Coran vient de Dieu et que vous rejetiez sa doctrine, est-il un égarement comparable au vôtre?

Le ciel et la terre leur offriront des prodiges ; ils seront frappés eux-mêmes jusqu'à ce qu'ils reconnaissent que le Coran est la vérité. Ne leur suffit-il pas, pour croire, du témoignage du Seigneur?

SOURATE XLI, versets 52 et 53.

J'en jure par le livre de l'instruction :

Nous l'avons envoyé en arabe, afin que vous le compreniez.

Nous en conservons l'original dans le ciel ; il est sage et sublime.

SOURATE XLIII, versets 1 à 3.

Leur avons-nous envoyé un livre avant le Coran? En possédaient-ils un?

« Nous avons, continuent-ils, trouvé nos pères attachés à une religion, et nous la suivons. »

Toutes les fois que nos ministres prêchèrent la foi dans une ville, les principaux du peuple leur tinrent le même langage : « Nous suivons la religion de nos pères. »

« — Mais si nous vous apportons une meilleure doctrine, disaient les apôtres? — Nous rejetons, répondaient les incrédules, tout ce que vous nous annoncez. »

Nous vengeâmes nos lois méprisées. Voyez quelle fut la punition des idolâtres.

SOURATE XLIII, versets 21 et 24.

J'en jure par le livre de l'évidence.

Nous te l'avons envoyé dans la nuit bénie pour instruire les mortels.

Dans la même nuit, la sagesse éternelle mit le sceau à ses lois.

C'est elle qui donne aux hommes le caractère d'apôtre.

SOURATE XLIV, versets 1 à 4.

Si ce livre vient du ciel, si des enfants d'Israël en attestent l'authenticité et croient en lui, tandis qu'excités par l'orgueil vous le rejetez dédaigneusement, quel nom méritez-vous? Dieu n'éclaire point les méchants.

Les incrédules font cette objection aux fidèles: « Si ce livre était véritable, les Israélites ne l'auraient pas reçu avant nous. » Ils ont fermé les yeux à la lumière et ils disent : « C'est une fable de l'antiquité. »

SOURATE XLVI, versets 9 et 10.

Sont-ce les égarements du sommeil, ou l'impiété qui les inspirent?

Diront-ils : « Le Coran est une fiction ingénieuse dont il est l'auteur? » Mais ils n'ont pas la foi.

S'il en est ainsi, qu'ils mettent au jour un livre semblable.

SOURATE LII, versets 32 à 34.

Ce n'est point le langage d'un poëte. Combien peu croient cette vérité!

Ce n'est point l'œuvre d'un mage. Combien peu ouvrent les yeux!

C'est le Souverain des mondes qui l'a envoyé du ciel.

SOURATE LXIX, versets 41 à 43.

Si Mahomet eût fait le moindre changement à sa doctrine,

Nous l'aurions saisi sur-le-champ,
Et nous lui aurions coupé la veine du cœur.
Personne n'eût pu suspendre notre vengeance.

SOURATE LXIX, versets 44 à 47.

Déclare, ô Mahomet, ce que le ciel t'a révélé.

L'assemblée des génies ayant écouté la lecture du Coran, s'écria : « Voilà une doctrine merveilleuse.

« Elle conduit à la vraie foi. Nous croyons en elle, et nous ne donnerons pas d'égal à Dieu.

« Gloire à sa majesté suprême! Dieu n'a point d'épouse; il n'a point enfanté. »

SOURATE LXXII, versets 1 à 4.

« Le Coran, disait l'infidèle, est une imposture;
Ce n'est que la parole d'un homme. »
Les feux de l'enfer puniront ce blasphème.
Qui te donnera une idée de ce gouffre?

SOURATE LXXIV, versets 25 à 26.

Ne lis point le Coran avec précipitation.

Nous le graverons dans ta mémoire, et nous t'apprendrons à le réciter.

Lorsque Gabriel te révélera des versets, suis-les attentivement.

Nous t'en donnerons l'interprétation.

Le ciel t'en fait la promesse.

SOURATE LXXV, versets 16 à 19.

Que le fidèle garde ces préceptes dans sa mémoire;
Que le papier en soit le dépositaire honoré;
Qu'il conserve ce dépôt sublime et pur,
Tracé par la main d'un écrivain honnête et juste.

SOURATE LXXX, versets 12 à 15.

J'en jure par la nuit quand elle répand ses ombres,
Par l'aurore quand elle déploie ses feux naissants,
Oui, le Coran est la parole du prophète honorable,
Du prophète puissant auprès du Souverain du trône et inébranlable dans la foi,
Du prophète obéi et fidèle.

SOURATE LXXXI, versets 17 à 21.

Le Coran distingue le bien du mal;
Il ne contient rien de frivole.

SOURATE LXXXVI, versets 13 et 14.

Nous t'envoyâmes le Coran dans une nuit à jamais fameuse.

Qui te fera connaître tout le prix de cette glorieuse nuit?

Elle vaut plus à elle seule que mille mois réunis.

Elle fut consacrée par la venue des anges et de l'esprit (Gabriel). Dans cette nuit, ils apportèrent avec la permission de Dieu des lois sur toutes choses.

La paix accompagna cette nuit jusqu'au lever de l'aurore.

SOURATE XCVII.

LE PARADIS

LA VIE FUTURE — LE JUGEMENT DERNIER

Annonce à ceux qui croient et qui font le bien qu'ils habiteront des jardins où coulent des fleuves. Lorsqu'ils goûteront des fruits qui y croissent, ils diront : « Voilà les fruits dont nous nous sommes nourris sur la terre. » Mais ces fruits n'en auront que l'apparence. Là les croyants trouveront des femmes purifiées. Ce séjour sera leur demeure éternelle.

SOURATE II, verset 23.

Craignez le jour où une âme ne satisfera pas pour une autre âme, où il n'y aura ni intercession, ni compensation, ni secours à attendre.

SOURATE II, verset 45.

Certainement les pervers descendront, environnés de leurs crimes, dans les flammes éternelles.

Au contraire, les croyants qui auront fait le bien habiteront éternellement le paradis.

SOURATE II, versets 75 et 76.

Seigneur, ne permets pas que nos cœurs s'écartent de la

vérité, après que tu nous as éclairés. Ouvre-nous les trésors de ta miséricorde; tu es la libéralité même.

Seigneur, tu rassembleras un jour le genre humain devant ton tribunal. Nous ne saurions douter de cette vérité; car tu ne manques point à tes promesses.

Sourate iii, versets 6 et 7.

L'amour du plaisir éblouit les mortels; les femmes, les enfants, les richesses, les chevaux superbes, les troupeaux, les campagnes, font les objets de leurs ardents désirs. Telles sont les jouissances de la vie mondaine. Mais l'asile que Dieu prépare est bien plus délicieux.

Dis : « Que puis-je annoncer de plus agréable à ceux qui ont la piété, que des jardins arrosés par des fleuves, une vie éternelle, des épouses purifiées, et la bienveillance du Seigneur, qui a l'œil ouvert sur ses serviteurs. »

Tel sera le partage de ceux qui disent : « Seigneur, nous avons cru; pardonne-nous nos fautes et délivre-nous de la peine du feu; »

De ceux qui ont été patients, véridiques, pieux, bienfaisants et qui ont imploré la miséricorde divine dès le matin.

Sourate iii, versets 12 à 15.

Un jour l'homme aura sous les yeux le spectacle de ses œuvres bonnes et mauvaises, et désirera qu'un intervalle immense le sépare du mal qu'il aura fait. Le Seigneur vous exhorte à redouter sa colère. Il regarde ses serviteurs d'un œil propice.

Sourate iii, verset 28.

Efforcez-vous de mériter l'indulgence du Seigneur, et la possession du paradis, dont l'étendue égale les cieux et la terre, séjour préparé aux justes,

A ceux qui font l'aumône dans la prospérité et dans l'ad-

versité, et qui, maitres des mouvements de leur colère, savent pardonner à leurs semblables. Dieu aime la bienfaisance.

SOURATE III, versets 127 et 128.

Ne croyez point que ceux qui ont succombé en combattant dans la voie du Seigneur soient morts; au contraire, ils vivent, et ils reçoivent leur nourriture des mains du Tout-Puissant.

Enivrés de joie, comblés des grâces du Seigneur, ils se réjouissent en pensant que ceux qui marchent sur leurs traces et ne les ont pas encore atteints, seront à l'abri des frayeurs et des peines.

Ils se réjouissent de ce que le Seigneur a versé sur eux les trésors de sa bienfaisance, et de ce qu'il ne laisse point périr la récompense des fidèles.

SOURATE III, versets 163 à 165.

Celui qui gardera les préceptes du Dieu savant et miséricordieux, et qui obéira au prophète, sera introduit dans les jardins où coulent des fleuves, séjour de délices, et où il goûtera une éternelle félicité.

Celui qui désobéira à Dieu et à son envoyé, et qui transgressera ses lois, sera précipité dans l'abime de feu, où il sera éternellement en proie aux tourments et à l'opprobre.

SOURATE IV, versets 17 et 18.

Dieu a promis aux fidèles qui auront pratiqué la vertu l'entrée des jardins où coulent des fleuves. Ils y demeureront éternellement. Les promesses du Seigneur sont véritables. Quoi de plus infaillible que sa parole?

SOURATE IV, verset 121.

Ils ont dit : « Il n'y a point d'autre vie que la vie d'ici-bas. Nous ne ressusciterons point. »

Lorsqu'ils paraîtront devant l'Éternel, il leur demandera : « N'est-ce pas là une véritable résurrection ? — Elle est véritable, répondront-ils. Nous en jurons par ta majesté sainte. — Goûtez, leur dira le Très Haut, la peine de votre incrédulité. »

Ceux qui nient la résurrection ne sont plus. La mort les surprit tout à coup, et ils s'écrièrent : « Malheur à nous, pour avoir oublié ce moment fatal. » Ils porteront le fardeau de leurs crimes. Déplorable fardeau !

Sourate vi, versets 29 à 31.

Éloigne-toi de ceux qui, aveuglés par les charmes de la vie, se jouent de la religion. Apprends que le coupable qui aura mérité la réprobation ne trouvera aucun protecteur contre Dieu. Quelque prix qu'il offre pour se racheter, il sera refusé. Victime de ses forfaits, il aura pour se désaltérer l'eau bouillante. Il expiera au milieu des tourments son infidélité.

Sourate vi, verset 69.

Nous demanderons compte aux peuples à qui nous avons envoyé des ministres, et à nos ministres eux-mêmes.

Nous leur dévoilerons avec pleine connaissance ce qu'ils auront fait ; car nous avons été témoins.

Le jugement au grand jour sera équitable. Ceux qui feront pencher la balance jouiront de la félicité.

Ceux dont les œuvres ne se trouveront pas de poids auront perdu leurs âmes, parce qu'ils auront méprisé la religion.

Sourate vii, versets 5 à 8.

Nous n'exigerons de chacun que ce qu'il peut. Les croyants qui auront pratiqué la bienfaisance habiteront le paradis, séjour d'éternelles délices.

Je bannirai l'envie de leurs cœurs ; les ruisseaux coule-

ront sous leurs pas. Ils s'écrieront : « Louange à l'Éternel qui nous a introduits dans ce séjour ! Si sa lumière ne nous eût éclairés, nous n'aurions pas trouvé la route qui y conduit. Les promesses des prophètes se sont vérifiées. » Une voix fera entendre ces paroles : « Voilà le paradis dont vos œuvres vous ont acquis l'héritage. »

SOURATE VII, versets 40 et 41.

Le prophète et les croyants qui ont sacrifié leurs biens et versé leur sang pour la défense de l'islamisme, seront comblés des faveurs du ciel et jouiront de la félicité.

Ils habiteront éternellement le séjour que Dieu leur a préparé, les jardins de délices arrosés par des fleuves, lieux où régnera la souveraine béatitude.

SOURATE IX, versets 89 et 90.

Ceux qui les premiers ont quitté leur pays pour aller à la guerre sainte, ceux qui ont suivi cet exemple glorieux, ont mérité la grâce de Dieu, qu'ils aimaient ; et il leur a préparé des jardins où coulent des fleuves et où ils goûteront des jouissances éternelles.

SOURATE IX, verset 101.

Dieu a acheté aux fidèles leur vie et leurs biens ; il leur donnera le paradis en retour. Ils combattront dans le sentier de Dieu ; ils tueront, et ils seront tués. Mais les promesses qui leur sont faites dans le Pentateuque, l'Évangile et le Coran, seront tenues ; car qui est plus fidèle que Dieu à son alliance ? Réjouissez-vous donc de votre pacte ; il est le sceau de votre bonheur.

SOURATE IX, verset 112.

Ceux qui n'attendent point la résurrection, qui, épris des charmes de la vie terrestre, s'y endorment avec sécurité, et ceux qui méprisent nos oracles,

Auront pour prix de leurs actions le feu de l'enfer.

Dieu dirigera dans le sentier de la foi les croyants vertueux; ils reposeront sur le bord des fleuves, dans les jardins de délices.

Pour toute invocation, ils répèteront sans cesse : « Gloire soit à Dieu! » et la salutation qu'ils recevront sera : « Que la paix soit avec vous! »

Leur prière finira par ces mots : « Louange à Dieu, le Souverain des mondes! »

Sourate x, versets 7 à 11.

Quand tu dis aux infidèles que l'homme ressuscitera, ils crient à l'imposture.

Si nous suspendons nos châtiments jusqu'au temps fixé, ils disent : « Et pourquoi en différer l'exécution? » Ils les verront un jour ces peines dont ils se moquaient, et personne ne les en délivrera.

Sourate xi, versets 10 et 11.

Ceux qui, dociles aux commandements du Seigneur, n'enfreignent point son alliance, ceux qui unissent ce qu'il lui a plu d'unir, qui craignent Dieu et le compte qu'ils auront à lui rendre;

Ceux que l'espoir de voir Dieu rend constants dans l'adversité, qui font la prière, qui donnent, en secret ou en public, une portion des biens que nous leurs avons dispensés, et qui effacent leurs fautes par de bonnes œuvres, seront les hôtes du paradis.

Ils seront introduits dans les jardins d'Éden. Leurs pères, leurs épouses et leurs enfants qui auront été justes jouiront du même avantage. Là ils recevront la visite des anges, qui entreront par toutes les portes :

« La paix soit avec vous, leur diront-ils; vous avez été patients; jouissez du bonheur qu'a mérité votre persévérance. »

Ceux qui violent le pacte de Dieu, qui divisent ce qu'il a uni, et qui répandent la corruption sur la terre, seront précipités dans l'enfer, chargés de malédictions.

Sourate xiii, versets 20 à 25.

Les jardins de délices arrosés par les fleuves, ces jardins où l'on trouvera une nourriture éternelle et des ombrages toujours verts, seront le prix de la piété. Les incrédules auront les flammes pour récompense.

Sourate xiii, verset 35.

Dans ce jour, la terre et les cieux seront changés. Le genre humain se hâtera de paraître devant le tribunal de Dieu, unique et victorieux.

Dans ce jour, vous verrez les pervers chargés de chaînes.

Leurs habits seront de poix; le feu couvrira leur front. Dieu rend à chacun selon ses œuvres; il est exact dans ses jugements.

Sourate xiv, versets 49 et 50.

Les jardins et les fontaines seront le partage de ceux qui craignent le Seigneur.

Ils entreront avec la paix et la sécurité.

Nous ôterons l'envie de leurs cœurs. Ils reposeront sur des lits, et ils auront les uns pour les autres une bienveillance fraternelle.

La fatigue n'approchera point du séjour des délices. On ne leur en ravira point la possession.

Sourate xv, versets 45 à 48.

Ceux qui joindront au repentir la foi et les bonnes œuvres entreront dans les jardins d'Éden,

Jardins délicieux que le Miséricordieux a promis à ses

serviteurs, pour les consoler dans leur exil. Ses promesses sont infaillibles.

SOURATE XIX, versets 61 et 62.

Nous leur envoyâmes un prophète choisi parmi eux. Il leur dit : « Servez le Seigneur, il n'y a point d'autre Dieu que lui. Ne le craindrez-vous donc pas? »

Les premiers du peuple, que nous avions comblés de richesses, étaient infidèles et niaient la résurrection. « Cet envoyé, dirent-ils, est un homme comme nous ; il boit et mange comme nous.

« Si vous obéissez à la voix d'un mortel qui vous ressemble, votre perte est certaine.

« Il vous flatte qu'après votre mort, quand vos corps ne feront plus qu'un amas d'os et de poussière, vous reviendrez à la vie.

« Rejetez, rejetez cette vaine promesse.

« Il n'y a point d'autre vie que celle dont nous jouissons. Nous naissons, nous mourons, et nous ne ressuscitons point.

« Cet homme n'est qu'un imposteur qui prête à Dieu un mensonge. Nous ne croirons point à sa doctrine. »

— « Seigneur, s'écria le prophète, lavez-moi du crime « dont on m'accuse. »

— « Encore quelques instants, dit le Seigneur, et ils « seront livrés au repentir. »

SOURATE XXIII, versets 34 à 42.

La vie du monde n'est qu'un jeu frivole. Le séjour éternel est la vraie vie. S'ils le savaient !

SOURATE XXIX, verset 64.

« Lorsque la terre couvrira nos cendres, disent les incrédules, serons-nous ranimés de nouveau ? »

Ils nient le jugement universel.

Réponds-leur : « L'ange de la mort, qui veille sur vos démarches, tranchera le fil de vos jours, et vous reparaîtrez devant Dieu. »

SOURATE XXXII, versets 9 à 11.

Ceux qui lisent le livre divin, qui font la prière et l'aumône, en secret et en public, attendent un bien qui ne périra point.

Dieu les récompensera ; il leur départira les dons de sa magnificence ; il est miséricordieux et reconnaissant.

SOURATE XXXV, versets 26 et 27.

Les jardins d'Éden seront l'habitation des justes. Des bracelets d'or ornés de perles, et des habits de soie formeront leur parure.

« Louange à Dieu, s'écrieront-ils ; il a écarté de nous la peine ; il est miséricordieux et reconnaissant.

« Il nous a introduits dans le palais éternel, séjour de sa magnificence. La fatigue ni la douleur n'approchent point de cet asile. »

SOURATE XXXV, versets 30 à 32.

Les campagnes stériles où nous faisons éclore les germes de la fécondité, produisent les moissons dont ils se nourrissent. Image frappante de la résurrection !

SOURATE XXXVI, verset 33.

Tandis qu'ils disputent, le cri de l'ange peut se faire entendre tout à coup, et ils disparaîtront de la face de la terre.

Ils n'auront pas le temps de faire un testament, et ils ne seront pas rendus à leurs familles.

La trompette sonnera une seconde fois, et ils se hâteront de sortir de leurs tombeaux pour paraître devant Dieu.

« Malheur à nous, s'écrieront-ils. Quelle voix nous a fait quitter le repos où nous étions ? Voilà l'accomplissement des promesses du Miséricordieux. Ses ministres nous annonçaient la vérité. »

Un seul son de la trompette aura rassemblé le genre humain devant notre tribunal.

Dans ce jour, personne ne sera trompé. Chacun aura le prix de ses œuvres.

Dans ce jour, les hôtes du paradis boiront à longs traits dans la coupe du bonheur.

Couchés sur des lits de soie, ils reposeront près de leurs épouses, sous des ombrages délicieux.

Ils y trouveront tous les fruits. Tous leurs désirs seront comblés.

SOURATE XXXVI, versets 49 à 57.

« Victimes de la mort, disent les incrédules, lorsque nous aurons été réduits en poussière, retournerons-nous à la vie?

« Nos pères ressusciteront-ils? »

Oui, ils ressusciteront; et vous serez couverts d'opprobre.

SOURATE XXXVII, versets 16 à 18.

Les vrais serviteurs de Dieu auront une nourriture choisie,

Des fruits exquis, et ils seront servis avec honneur.

Les jardins des délices seront leur asile.

Pleins d'une bienveillance mutuelle, ils reposeront sur des siéges

On leur offrira des coupes remplies d'une eau pure,

Limpide et d'un goût délicieux,

Qui n'obscurcira point leur raison et ne les enivrera pas.

Près d'eux seront des vierges aux regards modestes, aux

grands yeux noirs et dont le teint aura la couleur des œufs de l'autruche.

SOURATE XXXVII, versets 39 à 47.

Ceux qui craignent le Seigneur habiteront ce palais élevé près duquel coulent les ruisseaux. Dieu l'a promis, et ses promesses sont infaillibles.

SOURATE XXXIX, verset 21.

Les anges, les pieds nus autour du trône sublime, publieront les louanges du Très-Haut. Lorsque la vérité éternelle aura prononcé le jugement du genre humain, ils crieront d'une voix unanime : « Louange à Dieu, Souverain des mondes ! »

SOURATE XXXIX, verset 75.

On dira aux croyants qui auront professé l'Islamisme : « Entrez dans le jardin des délices, vous et vos épouses ; ouvrez vos cœurs à la joie. »

On leur présentera à boire dans des coupes d'or. Le cœur trouvera dans ce séjour tout ce qu'il peut désirer, l'œil tout ce qui peut le charmer; et ces plaisirs seront éternels.

Voici le paradis dont vos œuvres vous ont procuré la possession.

Nourrissez-vous des fruits qui y croissent en abondance.

SOURATE XLIII, versets 69 à 72.

Les justes habiteront le séjour de la paix ;

Les jardins et les fontaines seront leur partage.

Ils seront vêtus d'habits de soie, et ils se regarderont avec bienveillance.

Nous leur donnerons pour compagnes des épouses aux grands yeux, aux yeux noirs.

Ils auront à discrétion les fruits du paradis.

Ils n'éprouveront plus la mort et seront délivrés à jamais des peines de l'enfer.

SOURATE XLIV, versets 51 à 57.

Nous avons prescrit à l'homme la bienfaisance envers les auteurs de ses jours. Une mère le porte avec peine dans son sein et l'enfante avec douleur. Sa grossesse et le temps qu'elle allaite durent trente mois. Il est élevé dans la maison paternelle, jusqu'à ce qu'il ait atteint la force de l'âge. Parvenu à sa quarantième année, il adresse à Dieu cette prière : « Seigneur, inspire-moi de la reconnaissance pour tes bienfaits et pour ceux dont tu as comblé mes pères. Fais que j'opère le bien que tu aimes ; rends-moi heureux dans mes enfants ; j'ai tourné mon cœur vers toi, et je suis un de tes fidèles adorateurs. »

Ainsi parlent ceux dont nous recevons les œuvres, et dont nous effaçons les péchés. Ils habiteront les jardins d'Éden et verront l'accomplissement de nos promesses.

SOURATE XLVI, versets 14 et 15.

Songez que la vie du monde n'est qu'un jeu frivole. Son éclat, votre émulation pour la gloire, votre désir de vous surpasser mutuellement en richesses et en enfants, tout cela ressemble à la pluie. La plante qu'elle fait éclore réjouissait l'œil du cultivateur. Un vent brûlant l'a desséchée ; elle jaunit, et devient une paille aride. Mais les peines de la vie future seront terribles.

SOURATE LVII, verset 10.

Par les messagers qui se suivent,
Par les tempêtes affreuses,
Par les vents qui amènent la fécondité,
Par les versets du Coran,
Par les anges qui portent des avertissements,

Les peines qu'on vous annonce viendront infailliblement.

SOURATE LXXVII, versets 1 à 6.

Par le soleil au plus haut de son cours,
Par les ténèbres de la nuit,
Le Seigneur ne t'a point abandonné ; tu n'es point l'objet de sa haine.
La vie future vaut mieux pour toi que la vie présente.

SOURATE XCIII, versets 1 à 4.

La récompense des croyants est entre les mains de Dieu ; il leur donnera les jardins d'Éden, où coulent des fleuves, séjour d'un bonheur éternel.

Il mit en eux ses complaisances ; ils placèrent en lui leur amour. La félicité sera le partage de ceux qui le craignent.

SOURATE XCVIII, versets 7 et 8.

Lorsque la terre éprouvera le tremblement terrible qui lui est réservé,
Quand elle aura secoué tous ses fardeaux,
L'homme dira : « Quel spectacle ! »
En ce jour, la terre racontera ce qu'elle sait,
Parce que Dieu le lui commandera.
Les hommes alors s'avanceront par troupes, pour rendre compte de leurs œuvres.
Celui qui aura fait le bien de la valeur d'un atome le verra ;
Celui qui aura fait le mal de la valeur d'un atome ne le verra pas moins.

SOURATE XCIX.

J'en jure par les coursiers haletants,
Par les coursiers qui, frappant la terre du pied, font jaillir des étincelles ;

Par les coursiers qui s'exercent le matin,
Qui font voler la poussière sous leurs pas rapides,
Qui traversent les bataillons ennemis,
Oui, l'homme est ingrat envers le Seigneur.
Il est lui-même témoin de sa propre ingratitude;
La soif de l'argent le dévore.
Quand on viendra réveiller les morts dans leurs tombeaux,
Et qu'on dévoilera ce qui est caché dans les cœurs,
L'homme ignore-t-il que Dieu alors connaîtra parfaitement toutes nos actions?

SOURATE C.

LA PRIÈRE ET L'AUMONE

Faites la prière, donnez l'aumône; le bien que vous ferez, vous le trouverez auprès de Dieu, parce qu'il voit vos actions.

Sourate II, verset 104.

Il ne suffit pas, pour être justifié, de tourner son visage vers l'orient et l'occident; il faut en outre croire à Dieu, au jour dernier, aux anges, au Coran, aux prophètes. Il faut pour l'amour de Dieu secourir ses proches, les orphelins, les pauvres, les voyageurs, les captifs et ceux qui demandent. Il faut faire la prière, garder sa promesse, supporter patiemment l'adversité et les maux de la guerre. Tels sont les devoirs des vrais croyants.

Sourate II, verset 172.

Accomplissez exactement la prière, surtout celle de midi. Levez-vous, et priez avec dévotion.

Si vous êtes dans la crainte, faites la prière en marchant ou à cheval. Lorsque vous êtes en sûreté, rappelez-vous les grâces du ciel; songez qu'il vous a enseigné la doctrine que vous ignoriez.

Sourate II, versets 239 et 240.

O croyants, donnez l'aumône sur les biens que nous vous avons départis, avant le jour où l'on ne pourra plus acquérir, où il n'y aura plus d'amitié ni d'intercession. Les infidèles sont voués à l'iniquité.

SOURATE II, verset 255.

Une parole honnête et le pardon des offenses sont préférables à l'aumône qu'aurait suivie l'injustice. Dieu est riche et clément.

SOURATE II, verset 265.

O croyants, n'annulez point le mérite de vos aumônes par les reproches ou les mauvais procédés. Celui qui fait l'aumône par ostentation et qui ne croit pas en Dieu et au jour dernier, est semblable à un rocher couvert d'un peu de terre; une pluie abondante survient, et ne laisse plus qu'une pierre. De telles actions n'auront aucun mérite aux yeux de l'Éternel, parce qu'il ne dirige point les infidèles.

SOURATE II, verset 266.

Ceux qui n'usent de leurs richesses que pour plaire à Dieu, et qui sont constants dans l'accomplissement des vertus, ressemblent à un jardin placé sur une colline. Une pluie favorable et la rosée fécondent la terre, et font croître ses productions en abondance. Dieu voit vos actions.

SOURATE II, verset 267.

O croyants, faites l'aumône des biens les meilleurs que vous avez acquis et des fruits que pour vous nous faisons sortir de la terre. Ne choisissez point ce que vous avez de plus mauvais et de plus vil pour le donner.

N'offrez point ce que vous ne voudriez point recevoir, à moins que ce ne soit par une convention particulière. Sachez que Dieu est riche et comblé de gloire.

C'est Satan qui vous met devant les yeux la menace de la

pauvreté ; il vous commande la faute ; mais le Seigneur vous promet le pardon et l'abondance. Il est savant et infini.

SOURATE II, versets 269 à 271.

L'aumône que vous ferez et le vœu que vous aurez formé sont connus du ciel. La réprobation ne sera point le partage des bienfaisants. Il est bien de faire de bonnes œuvres au grand jour ; il est mieux encore de les cacher et de les verser dans le sein des pauvres. Elles effacent les péchés, parce que le Très-Hant est le témoin des actions de l'homme.

SOURATE II, verset 273.

Faites l'aumône le jour et la nuit, en public et en secret. Vous en recevrez le prix des mains de l'Éternel, et vous serez à l'abri des frayeurs et des tourments.

SOURATE II, verset 275.

Si votre débiteur a de la peine à vous payer, donnez-lui du temps ; ou, si vous voulez mieux faire, remettez-lui sa dette. Si vous saviez !

SOURATE II, verset 280.

Vous ne serez justifiés que quand vous aurez fait l'aumône de ce que vous avez de plus cher. Tout ce que vous donnerez sera connu de Dieu.

SOURATE III, verset 86.

Entretiens dans ton cœur le souvenir de Dieu. Prie-le avec crainte, avec humilité, et sans l'ostentation des paroles. Remplis ce devoir soir et matin.

Les anges qui sont en la présence du Très-Haut, loin de refuser orgueilleusement d'obéir à ses lois, le louent et l'adorent sans cesse.

SOURATE VII, versets 204 et 205.

Les aumônes doivent être employées pour le soulagement des pauvres, des indigents, de ceux qui les recueillent, et de ceux qui sont résignés à la volonté de Dieu, pour la rédemption des captifs, pour secourir ceux qui sont chargés de dettes, pour les voyageurs et pour le soutien de la guerre sainte. Telle est la distribution prescrite par le Seigneur; il est savant et sage.

SOURATE IX, verset 60.

Commande la prière à ta famille. Fais-la avec persévérance. Nous n'ignorons pas que tu amasses des trésors. Nous fournirons à tes besoins; la piété aura sa récompense.

SOURATE XV, verset 132.

Publiez les louanges du Seigneur le soir et le matin.

On le loue dans les cieux et sur la terre au coucher du soleil et à midi.

SOURATE XXX, versets 16 et 17.

Lorsque le malheur atteint l'homme, il élève vers Dieu sa voix suppliante; à peine est-il soulagé qu'il oublie le bienfaiteur et offre à des idoles un encens coupable. Annonce à l'ingrat qu'il jouira peu de son infidélité, et que l'enfer sera son partage.

En serait-il de même de l'homme pieux qui, dans l'ombre de la nuit, adore le Seigneur, debout ou par terre, qui craint le jugement et espère la miséricorde divine. Dis : « Le sage et l'insensé peuvent-ils être comparés? » Ceux qui ont un cœur sentent la différence.

SOURATE XXXIX, versets 11 et 12.

Les biens terrestres sont passagers; les trésors du ciel sont plus précieux et plus durables. Dieu les destine aux croyants qui ont mis en lui leur confiance;

A ceux qui évitent l'iniquité et le crime, et qui font taire leur colère pour pardonner ;

A ceux qui soumis à Dieu font la prière, règlent leurs actions par la prudence, et versent dans le sein de l'indigent une portion de leurs richesses ;

A ceux même qui repoussent l'injustice quand elle les attaque.

La vengeance doit être proportionnée à l'injure ; mais l'homme généreux qui pardonne a la récompense assurée auprès de Dieu, qui hait la violence.

SOURATE XLII, versets 34 à 38

O croyants, lorsque vous êtes appelés à la prière du vendredi, empressez-vous d'aller rendre vos hommages au Tout-Puissant. Que rien ne vous arrête ; votre zèle aura sa récompense. Si vous saviez !

SOURATE LXII, verset 9.

Craignez Dieu de toute l'étendue de votre cœur ; écoutez, obéissez. Donnez une partie de vos biens pour sauver votre âme. Celui qui se sera conservé exempt d'avarice jouira de la félicité.

SOURATE LXIV, verset 16.

Que le riche proportionne ses largesses à son opulence, et le pauvre à ses facultés. Dieu n'oblige personne à faire plus qu'il ne peut. A la pauvreté, il fera succéder l'aisance.

SOURATE LXV, verset 7.

LA KIBLAH ET LE HARAM

L'insensé demandera : « Pourquoi Mahomet a-t-il changé le lieu vers lequel on adressait sa prière ? » Réponds : « L'orient et l'occident appartiennent au Seigneur. Il conduit ceux qu'il veut dans le droit chemin. »

Nous vous avons établis, ô peuple d'élus, pour rendre témoignage contre le reste des nations, comme votre apôtre rendra témoignage contre vous.

Nous avons changé le lieu vers lequel vous priez, afin de distinguer ceux qui suivent l'envoyé de Dieu de ceux qui retournent à l'infidélité. Ce changement n'est pénible que pour celui que n'éclaire point la lumière divine. Le Seigneur ne laissera point votre foi sans récompense ; il est clément et miséricordieux.

Déjà nous te voyons lever les yeux vers le ciel. Nous voulons que le lieu où tu adresses ta prière te soit agréable. Tourne ton front vers le temple Haram. En quelque lieu que tu sois, porte tes regards sur ce sanctuaire auguste. Les juifs et les chrétiens savent que cette manière de prier, venue du ciel, est la véritable. L'Éternel a l'œil ouvert sur leurs actions.

. . . .

Tous les peuples ont un lieu vers lequel ils adressent

leurs prières. Appliquez-vous à faire ce qui est mieux partout où vous serez. Dieu vous rassemblera tous un jour. Rien ne borne sa puissance.

De quelque lieu que tu sortes, tourne ta face vers le temple Haram[1]. Ce précepte est émané de la vérité de Dieu, qui pèse les actions des hommes.

De quelque lieu que tu sortes, tourne ta face vers le temple Haram. En quelque lieu que tu sois, porte tes regards vers ce sanctuaire auguste, afin que les peuples n'aient pas sujet de t'accuser. Les méchants seuls l'oseront; ne les crains point. Mais crains-moi, afin que je te comble de faveurs et que je sois ton guide.

SOURATE II, versets 136 et suivants.

[1] Pour la Kiblah et le Haram, voir plus haut, pages 115 et 136.

LA MECQUE

Nous avons établi la Maison sainte pour être l'asile où se réuniront les peuples. La demeure d'Abraham sera un lieu de prière. Nous avons fait un pacte avec Abraham et Ismaël. Purifiez mon temple des idoles qui l'environnent, de celles qui sont renfermées dans son enceinte, et de leurs adorateurs.

Abraham adressa cette prière à Dieu : « Seigneur, établis dans ce pays une foi durable. Comble de tes faveurs le peuple qui croira à ton unité et au jour dernier. — J'étendrai mes dons, répondit le Seigneur, jusque sur les infidèles ; mais ils en jouiront peu de temps. Ils seront condamnés aux flammes, et leur fin sera déplorable. »

Lorsque Abraham et Ismaël jetèrent les fondements de ce temple, les yeux élevés au ciel, ils s'écrièrent : « O Dieu, intelligence suprême, daigne recevoir cette sainte demeure !

« Fais que nous soyons de vrais musulmans ; fais que notre postérité soit attachée à ton culte. Enseigne-nous nos devoirs sacrés ; daigne tourner tes regards vers nous. Tu es clément et miséricordieux. »

SOURATE II, versets 119 à 122.

Safa et Merva sont des monuments de Dieu. Celui qui

aura fait le pèlerinage de la Mecque et aura visité la Maison sainte sera exempt d'offrir une victime d'expiation, pourvu qu'il fasse le tour de ces deux montagnes. Celui qui fera plus que le précepte éprouvera la reconnaissance du Seigneur.

SOURATE II, verset 153.

Le pèlerinage se fera dans les mois prescrits. Celui qui l'entreprendra doit s'abstenir des femmes, de tout délit et de toute rixe. Le bien que vous ferez sera connu de Dieu. Prenez des provisions pour le voyage; mais la meilleure est la piété. Craignez-moi, vous qui avez un cœur et du sens.

SOURATE II, verset 193.

Le premier temple qui fut consacré à Dieu est celui de la Mecque (Becca), temple béni, séjour où brille la vraie lumière.

Ce lieu saint est fécond en merveilles. C'est là qu'Abraham s'arrêta. Il est devenu l'asile inviolable des peuples. Tous les hommes qui peuvent en faire le pèlerinage doivent y venir rendre hommage à l'Éternel.

SOURATE III, versets 90 et 91.

Dieu a rétabli la Caaba, pour être la station des hommes; il a institué les mois sacrés, les victimes et leurs ornements, pour que vous sachiez qu'il connaît ce qui est dans les cieux et sur la terre et que sa science est infinie. Souvenez-vous que la vengeance est dans ses mains, mais qu'il est indulgent et miséricordieux.

SOURATE V, verset 98.

Les infidèles qui écarteront les croyants du sentier de Dieu et du temple saint, que tous les hommes, soit étrangers, soit habitants de la Mecque, doivent visiter,

Et ceux qui voudraient le profaner, éprouveront la rigueur de nos châtiments.

Lorsque nous donnâmes à Abraham l'emplacement du temple de la Mecque pour asile, nous lui recommandâmes de ne point y souffrir d'idole, et de le purifier pour les fidèles qui feront le tour de son enceinte, qui y prieront et qui se courberont devant le Seigneur.

SOURATE XXII, versets 25 et 27.

Ils ont été chassés de leurs maisons, parce qu'ils ont professé la foi. Si Dieu n'eût opposé une partie des hommes à l'autre, les monastères, les églises des chrétiens, les synagogues et le temple de la Mecque auraient été détruits. C'est dans ces lieux saints qu'on célèbre les louanges du Très-Haut. Il aidera ceux qui combattront pour la foi, parce qu'il est fort et puissant.

SOURATE XXII, verset 41.

L'ISLAMISME

O croyants, ayez de Dieu une juste crainte, et vous mourrez fidèles.

Embrassez la religion divine dans toute son étendue. Ne formez point de schisme. Souvenez-vous des faveurs dont le ciel vous a comblés. Vous étiez ennemis : il a mis la concorde dans vos cœurs ; vous êtes devenus frères. Rendez-en grâces à sa bonté.

Vous étiez sur le bord de l'abîme du feu ; il vous en a arrachés. C'est ainsi qu'il fait éclater sa miséricorde pour vous, afin que vous marchiez dans la voie du salut.

SOURATE III, versets 97 à 99.

Ceux qui blasphèment contre l'islamisme recevront la peine de leur impiété.

SOURATE VI, verset 49.

L'orgueilleux qui s'écartera de l'islamisme, et qui en niera la vérité, sera dévoué aux flammes éternelles.

SOURATE VII, verset 34.

L'incrédule qui refuse de croire à l'islamisme est plus vil que la brute aux yeux de l'Éternel.

SOURATE VIII, verset 57.

Celui dont Dieu dilate le cœur en y faisant germer l'islamisme suit le flambeau de la foi. Malheur à ceux qui, endormis dans le crime, rejettent les préceptes divins ! Ils sont plongés dans l'aveuglement.

SOURATE XXXIX, verset 23.

Dieu vous a fait une loi de son culte sacré, de ce culte qu'il prescrivit à Noé, qu'il t'a révélé, qu'il a recommandé à Abraham, à Moïse, à Jésus. Embrassez l'islamisme. Qu'aucun schisme ne vous divise. Dieu punira rigoureusement l'idolâtrie.

Ta voix appelle les hommes à l'islamisme. Dieu choisit ceux qu'il veut. Il éclairera ceux qui se convertiront à lui.

SOURATE XLII, versets 11 et 12.

Ils te rendent grâces d'avoir embrassé l'islamisme. Réponds-leur : « Cette religion ne vient pas de moi ; elle est un don du ciel. L'islamisme vous conduira si vos cœurs sont sincères. »

SOURATE XLIX, verset 17.

O croyants, le Seigneur vous a envoyé l'islamisme, et le prophète pour vous l'enseigner. Il fera sortir des ténèbres et conduira au flambeau de la foi les fidèles qui auront pratiqué la vertu. Introduits dans les jardins qu'arrosent les fleuves, hôtes éternels du séjour des délices, ils jouiront de tous les biens que le Tout-Puissant a rassemblés pour les rendre heureux.

SOURATE LXV, verset 11.

Lorsque Dieu enverra son secours et la victoire,
Vous verrez les hommes embrasser à l'envi l'islamisme.
Exalte le nom du Seigneur ; implore sa clémence ; il est miséricordieux.

SOURATE CX.

L'AME

Ils t'interrogeront sur l'âme. Dis-leur : « Dieu s'en est réservé la connaissance ; il nous a laissé bien peu de lumières. »

SOURATE XVII, verset 87.

Dieu a donné la perfection à toutes ses créatures. Il a formé d'abord l'homme d'argile.

Il a complété son ouvrage en lui soufflant une portion de son esprit. Il vous a donné l'ouïe, la vue et une âme sensible. Combien peu d'hommes reconnaissent ses bienfaits !

SOURATE XXXII, versets 6 et 8.

Lorsque les cieux se briseront,
Que les étoiles seront dispersées,
Quand les mers confondront leurs eaux,
Et que les sépulcres seront renversés,
L'âme alors verra le tableau de sa vie entière.

SOURATE LXXXII, versets 1 à 5.

Par le soleil et ses feux étincelants,
Par la lune, quand elle le suit,
Par le jour, quand il se fait voir dans tout son éclat,

Par la nuit qui couvre son front lumineux,
Par le ciel et son architecte,
Par la terre et celui qui l'a étendue,
Par l'âme et celui qui l'a perfectionnée,
Et qui lui a donné le penchant au bien et au mal;
L'homme qui a purifié son âme jouit déjà de la félicité,
L'homme qui l'a souillée est déjà la victime du malheur.

Sourate xci, versets 1 et 10.

Dieu apprit à l'homme à se servir de la plume;
Il a mis dans son âme un rayon de la science.

Sourate xcvi, versets 4 et 5.

PROTECTION DES ENFANTS

Pour cimenter leur culte et attirer leurs semblables dans l'abîme, ils se sont fait un mérite de massacrer leurs enfants. Si le Très-Haut eût voulu, il aurait empêché cette barbarie. Fuis-les, eux et leurs blasphèmes.

L'abîme a englouti ceux qui, dans leur aveugle ignorance, immolaient leurs enfants, et qui, appuyés sur le mensonge, interdisaient les aliments que Dieu a permis. Ils se sont perdus et n'ont point connu la lumière.

Sourate vi, versets 138 et 141.

Dis-leur : « Venez entendre les commandements du ciel. Ne donnez point d'égal à Dieu. Soyez bienfaisants envers vos proches. Ne tuez point vos enfants, par crainte de la pauvreté. Nous vous donnerons de la nourriture pour vous et pour eux. Évitez ce crime en public et en secret. Ne mettez point votre semblable à mort, si ce n'est en justice. Le Seigneur vous en fait la défense expresse. Tels sont les préceptes que Dieu vous a donnés, afin de vous rendre sages. »

Sourate vi, verset 152.

Que la crainte de l'indigence ne vous fasse point tuer vos enfants. Nous fournirons à leurs besoins et aux vôtres. Cette action est un attentat horrible.

Sourate xvii, verset 33.

TEMPÉRANCE

O croyants, le vin, les jeux de hasard, les statues et le sort des flèches sont des abominations inventées par Satan. Abstenez-vous-en, de peur que vous ne deveniez pervers.

Le démon se servirait du vin et du jeu pour allumer parmi vous le feu des dissensions et vous détourner de la pensée de Dieu et de la prière. Voudriez-vous devenir prévaricateurs? Obéissez à Dieu, à son apôtre, et craignez. Si vous êtes rebelles, sachez que le prophète n'est chargé que de vous annoncer la vérité.

Sourate v, versets 92 et 93.

TOLÉRANCE

Certainement les musulmans, les juifs, les chrétiens et les sabéens, qui croiront en Dieu et au jugement dernier, et qui feront le bien, en recevront la récompense de ses mains; ils seront exempts de la crainte et des supplices.

SOURATE II, verset 59; et SOURATE V, verset 73.

Les juifs assurent que la croyance des chrétiens n'est appuyée sur aucun fondement; les chrétiens leur font la même objection. Cependant les uns et les autres ont lu les livres sacrés. Les gentils, qui ignorent leurs débats, tiennent à leur égard le même langage. L'Éternel, au jour dernier, jugera leurs différends.

SOURATE II, verset 107.

Combattez vos ennemis dans la guerre entreprise pour la religion; mais n'attaquez pas les premiers; Dieu hait les aggresseurs.

SOURATE II, verset 186.

Combattez vos ennemis jusqu'à ce que vous n'ayez plus à craindre la tentation, et que le culte du Dieu unique soit établi. Que toute inimitié cesse contre ceux qui auront

abandonné les idoles; votre haine ne doit s'allumer que contre les pervers.

Sourate II, verset 189.

Ne faites point de violence aux hommes à cause de leur foi. La voie du salut est assez distincte du chemin de l'erreur. Celui qui abjurera le culte des idoles pour la religion sainte aura saisi une colonne inébranlable. Le Seigneur sait et entend tout.

Sourate II, verset 257.

Dis à ceux qui disputeront avec toi : « J'ai livré mon cœur à Dieu; ceux qui partagent ma croyance ont imité mon exemple. »

Dis à ceux qui ont reçu les Écritures et aux aveugles : « Embrassez l'Islamisme, et vous serez éclairés. » S'ils sont rebelles, tu n'es chargé que de la prédication. Dieu sait distinguer ses serviteurs.

Sourate III, versets 18 et 19.

Dis aux juifs et aux chrétiens : « Terminons nos différends; n'adorons qu'un Dieu, et ne lui donnons pas d'égal; qu'aucun de nous n'ait d'autre Seigneur que lui. » S'ils refusent d'obéir, dis-leur : « Vous rendrez du moins témoignage que, quant à nous, nous sommes croyants. »

Sourate III, verset 57.

Parmi les juifs et les chrétiens, ceux qui croient à Dieu, aux Écritures qui ont été envoyées à eux et à nous, et qui se soumettent à la volonté du ciel, ceux-là ne vendent point sa doctrine pour un vil intérêt.

Ils trouveront leur récompense auprès de l'Éternel, qui est exact à peser les actions des hommes.

Sourate III, versets 198 et 199.

Les chrétiens seront jugés d'après l'Évangile ; ceux qui les jugeront autrement seront prévaricateurs.

Sourate v, verset 51.

Dieu pouvait vous réunir tous sous une même religion. Il a voulu éprouver si vous seriez fidèles à ses divers commandements. Efforcez-vous de faire le bien ; vous retournerez à lui, et il vous montrera en quoi vous avez erré.

Sourate v, verset 53.

Si les juifs avaient la foi et la crainte du Seigneur, nous effacerions leurs péchés ; nous les introduirions dans les jardins de délices. L'observation du Pentateuque, de l'Évangile et des préceptes divins leur procurerait la jouissance de tous les biens. Il en est parmi eux qui marchent dans la bonne voie ; mais la plupart sont impies.

Sourate v, verset 70.

Le ministère du prophète se borne à la prédication. Dieu sait ce que vous manifestez et ce que vous cachez dans vos cœurs.

Sourate v, verset 99.

Ne repousse point ceux qui invoquent le Seigneur le matin et le soir, et qui désirent attirer ses regards. Ce n'est point à toi de juger de leur intention ; ils ne doivent point juger de la tienne. Ce serait une injustice de les rebuter.

Sourate vi, verset 52.

Ne traite pas leurs idoles ignominieusement, de peur qu'ils ne s'en prennent à Dieu dans leur ignorance. Nous montrons aux hommes leurs devoirs ; ils paraîtront devant l'Éternel, qui leur présentera le tableau de leurs œuvres.

Sourate vi, verset 108.

Ne disputez avec les juifs et les chrétiens qu'en termes honnêtes et modérés. Confondez ceux d'entre eux qui sont impies. Dites : « Nous croyons au livre qui nous a été envoyé et à vos Écritures. Notre Dieu et le vôtre ne font qu'un. Nous sommes musulmans. »

SOURATE XXIX, verset 45.

Nous donnâmes le Pentateuque à Moïse. C'est à sa lumière que doit marcher le peuple hébreu. Ne doute pas de rencontrer au ciel le guide des Israélites.

Nous leur avons accordé des pontifes pour les conduire suivant nos ordres, après qu'ils auront souffert avec constance et qu'ils auront embrassé notre religion.

SOURATE XXXII, versets 23 et 24.

Dis : « Dieu suprême, créateur des cieux et de la terre, toi dont l'œil perce dans l'ombre du mystère, toi pour qui tout est dévoilé, tu jugeras les différends des faibles humains. »

SOURATE XXXIX, verset 47.

Invite les juifs et les chrétiens à embrasser l'islamisme. Observe la justice, qui t'a été commandée. Ne condescends pas à leurs désirs, et dis : « Je crois aux livres sacrés. Le ciel m'a ordonné de vous juger équitablement. Nous adorons le même Dieu. Nous avons nos œuvres, et vous les vôtres. Que la paix règne parmi nous. L'Éternel prononcera sur notre sort ; il est le terme de toutes choses. »

SOURATE XLII, verset 14.

Dis-leur : « Si Dieu avait un fils, je serais le premier à l'adorer. »

SOURATE XLIII, verset 81.

Exhorte les croyants à pardonner aux incrédules. Dieu rendra à chacun suivant ses œuvres.

SOURATE XLV, verset 13.

Nous connaissons les discours des infidèles. N'use point de violence pour leur faire embrasser l'islamisme.

SOURATE L, verset 44.

Obéissez à Dieu et à son prophète. Si vous êtes rebelles, son ministère se borne à vous prêcher la vérité.

SOURATE LXIV, verset 12.

LES PROPHÈTES

Nous avons donné le Pentateuque à Moïse ; nous l'avons fait suivre par les envoyés du Seigneur. Nous avons accordé à Jésus, fils de Marie, la puissance des miracles ; nous l'avons fortifié par l'esprit de sainteté.

Sourate II, verset 81.

Nous élevâmes les prophètes les uns au-dessus des autres. Dieu fit entendre sa voix à celui-ci ; il favorisa ceux-là de dons particuliers. Nous accordâmes à Jésus, fils de Marie, le pouvoir des miracles ; nous le fortifiâmes par l'esprit de sainteté. Si Dieu eût voulu, ceux qui sont venus après ses ministres n'eussent point disputé. L'esprit de discussion s'est emparé d'eux, lorsqu'ils ont vu la vérité ; une partie a cru, une partie a été infidèle. Dieu pouvait à son gré prévenir leurs divisions ; mais il fait ce qu'il lui plaît.

Sourate II, verset 254.

L'ange dit à Marie : « Dieu t'a choisie ; il t'a purifiée ; tu es élue entre toutes les femmes.

« Sois dévouée au Seigneur ; adore-le ; prosterne-toi devant lui, avec ses serviteurs. »

Nous te révélons ces mystères, ô Mahomet. Tu n'étais

point présent lorsqu'ils tirèrent au sort avec leurs bâtons pour savoir qui d'entre eux aurait soin de Marie; tu ne fus pas témoin de leurs disputes.

L'ange dit à Marie : « Dieu t'annonce son Verbe; il se nommera Jésus, le Messie, fils de Marie, grand dans ce monde et dans l'autre, le confident du Très-Haut.

« Il fera entendre sa parole aux hommes depuis le berceau jusqu'à l'âge mûr, et il sera au nombre des justes.

« Seigneur, répondit Marie, comment aurais-je un fils? Aucun homme ne s'est approché de moi? — Il en sera ainsi, répondit l'ange; Dieu forme des créatures à son gré. Veut-il qu'une chose existe, il dit : « Sois faite, » et elle est faite.

« Il lui enseignera l'Écriture et la sagesse, le Pentateuque et l'Évangile. Jésus sera envoyé auprès des enfants d'Israël. Il leur dira : « Les prodiges divins vous attesteront ma mission. Je formerai de boue la figure d'un « oiseau ; je soufflerai dessus; elle s'animera à l'instant, « par la volonté de Dieu. Je guérirai les aveugles de naissance et les lépreux. Je ferai revivre les morts, par « la permission de Dieu. Je vous dirai ce que vous aurez « mangé et ce que vous aurez caché dans vos maisons. « Tous ces faits seront des signes pour vous, si vous êtes « croyants.

« Je viens vous confirmer le Pentateuque, que vous avez « reçu avant moi, et vous rendre permise cette partie de la « Loi qui vous avait été défendue. Dieu m'a donné la puissance des miracles. Craignez-le, et obéissez-moi. Il est « mon Seigneur et le vôtre. Servez-le, c'est le chemin du « salut. »

Jésus, ayant connu la perfidie des juifs, s'écria : « Qui m'aidera à étendre la religion divine? — Nous serons les ministres du Seigneur, répondirent les apôtres; nous croyons en lui, et vous rendrez témoignage de notre foi.

« Seigneur, nous croyons au livre que tu as envoyé ; nous suivons ton apôtre ; inscris-nous au nombre de ceux qui te rendent témoignage. »

SOURATE III, versets 37 à 46.

Abraham n'était ni juif ni chrétien. Il était orthodoxe, musulman, adorateur d'un seul Dieu.

Ceux qui professent la religion d'Abraham suivent ses traces de plus près. Tel est le prophète et tels sont ses disciples. Dieu est le chef des croyants.

SOURATE III, versets 60 et 61.

Demanderont-ils une autre religion que celle de Dieu? Tout ce qui est dans les cieux et sur la terre lui rend un hommage volontaire ou forcé. Vous reparaîtrez tous devant lui. Dis : « Nous croyons à Dieu, à ce qu'il nous a envoyé, à ce qu'il a révélé à Abraham, Ismaël, Isaac, Jacob et aux douze tribus. Nous croyons aux livres saints que Moïse, Jésus et les prophètes ont reçus du ciel. Nous ne mettons aucune différence entre eux. Nous sommes musulmans. »

SOURATE III, versets 77 et 78.

Les juifs n'ont point cru à Jésus, et ils ont inventé contre Marie une calomnie atroce.

Ils ont dit : « Nous avons fait mourir Jésus, le Messie, fils de Marie, envoyé de Dieu. » Non ; ils ne l'ont pas mis à mort ; ils ne l'ont pas crucifié. Un homme qui lui ressemblait fut mis à sa place. Ceux qui disputent à ce sujet n'ont que des doutes ; car la vraie science ne les éclaire point ; c'est une erreur qu'ils adoptent. Non, les juifs n'ont pas fait mourir Jésus. Dieu l'a élevé à lui, parce qu'il est puissant et sage.

Tous les juifs et les chrétiens croiront en lui avant leur

mort ; et au jour de la résurrection, il viendra témoigner contre eux.

SOURATE IV, versets 155 à 157.

Ceux qui disent que le fils de Marie est Dieu sont infidèles. Réponds-leur : « Qui pourrait arrêter le bras du Tout-Puissant, s'il voulait perdre le Messie, fils de Marie, sa mère et tous les êtres créés ? »

SOURATE V, verset 19.

Nous avons envoyé le Pentateuque pour diriger et éclairer les hommes. Les prophètes qui suivaient l'islamisme s'en servirent pour juger les juifs. Les pontifes et les docteurs guidèrent, par ses lois, le peuple confié à leur garde...

Après les prophètes, nous avons envoyé Jésus, fils de Marie, pour confirmer le Pentateuque. Nous lui avons donné l'Évangile, qui est le flambeau de la foi, et qui met le sceau à la vérité des anciennes Écritures. Ce livre instruit et éclaire ceux qui craignent le Seigneur.

SOURATE V, versets 48 et 50.

Un jour Dieu rassemblera les prophètes, et leur demandera ce que les peuples ont répondu à leurs exhortations : « Seigneur, diront les prophètes, la science n'est point notre partage; toi seul connais les choses secrètes. »

Dieu dira à Jésus, fils de Marie : « Souviens-toi des grâces que j'ai répandues sur toi et sur celle qui t'a enfanté ; je t'ai fortifié dans l'esprit de sainteté, afin que tu instruisisses les hommes depuis ton berceau jusqu'à ton âge mûr.

« Je t'ai enseigné l'Écriture, la sagesse, le Pentateuque et l'Évangile. Tu formas de boue la figure d'un oiseau, et ton souffle l'anima par ma permission ; tu guéris, en mon nom, un aveugle de naissance et un lépreux. Tu fis sortir les

morts de leurs tombeaux; je détournai de toi les mains des juifs. Au milieu des miracles que tu faisais éclater à leurs yeux, ils s'écriaient : « Tout cela n'est que prestige. »

« J'inspirai aux apôtres de croire en moi et en Jésus, mon envoyé, et ils dirent : « Nous croyons; rends témoignage de notre foi. »

« O Jésus, fils de Marie, dirent les apôtres, ton Dieu peut-il nous faire descendre du ciel une table préparée? » — « Craignez le Seigneur, répondit Jésus, si vous êtes fidèles. »

« Nous désirons, ajoutèrent-ils, nous y asseoir et y manger. Alors nos cœurs seront tranquilles; nous saurons que tu nous as prêché la vérité, et nous rendrons témoignage. »

Jésus, fils de Marie, adressa au ciel cette prière : « Seigneur, fais-nous descendre une table du ciel. Qu'elle soit une fête pour le premier et le dernier d'entre nous, et un signe de ta puissance. Nourris-nous; tu es le plus libéral des bienfaiteurs. »

Le Seigneur exauça sa prière et dit : « Celui qui, après cette merveille, sera incrédule subira le supplice le plus terrible qu'éprouva jamais aucune créature. »

Dieu ayant demandé à Jésus, fils de Marie, s'il avait commandé aux hommes de l'adorer, lui et sa mère, comme des dieux : « Seigneur, répondit-il, leur aurais-je ordonné un sacrilége? Si j'en étais coupable, ne le saurais-tu pas? Tu connais ce qui est dans mon cœur, et j'ignore ce que voile ta Majesté suprême.

« La connaissance des mystères n'appartient qu'au Très-Haut.

« Je ne leur ai fait entendre ma voix que pour leur annoncer tes commandements. Je leur ai dit : Adorez Dieu, mon Seigneur et le vôtre. J'ai été témoin auprès d'eux, tant que je suis resté sur la terre. Lorsque la mort est ve-

nue par ton ordre trancher le fil de mes jours, tu as été leur gardien. Tu es le témoin universel. Si tu les punis, ils sont tes serviteurs ; si tu leur pardonnes, tu es puissant et sage. »

SOURATE V, versets 108 à 118.

Nous n'envoyons nos ministres que pour prêcher aux nations les récompenses et les peines futures. Ceux qui auront la foi et la vertu seront exempts de la crainte et des tourments.

SOURATE VI, verset 48.

Nous montrâmes à Abraham le royaume des cieux et de la terre, afin de rendre sa foi inébranlable.

Lorsque la nuit eut étendu ses ombres, il vit une étoile et s'écria : « Voilà mon Dieu. » L'étoile ayant disparu, il reprit : « Je n'adorerai point des dieux qui disparaissent. »

Ayant vu la lune se lever, il dit : « Voilà mon Dieu. » La lune s'étant couchée, il ajouta : « Si le Seigneur ne m'eût éclairé, je serais dans l'erreur. »

Le soleil ayant paru à l'orient, il s'écria : « Celui-ci est mon Dieu ; il est plus grand que les autres. » Le soleil ayant fini sa carrière, il continua : « O mon peuple, je ne participe point au culte de vos divinités.

« J'ai levé mon front vers celui qui a formé les cieux et la terre. J'adore son unité ; ma main n'offrira point d'encens aux idoles. »

Le peuple ayant disputé avec lui, il dit : « Me contesterez-vous l'unité de Dieu? Il m'a éclairé ; je ne crains pas ceux que vous lui associez. Le Dieu que je sers fait tout ce qu'il veut. Sa science embrasse tout l'univers. N'ouvrirez-vous pas les yeux?

« Comment craindrais-je ceux que vous avez égalés au Très-Haut? Il ne vous l'a pas permis. Laquelle de nos religions est la véritable? Le savez-vous?

« Ceux qui croient et qui ne revêtent point leur foi du manteau de l'erreur possèdent la paix ; ils marchent dans la voie du salut. »

Telles sont les preuves de l'unité de Dieu que nous suggérâmes à Abraham. Le Seigneur fait ce qu'il lui plait ; il est sage et savant.

SOURATE VI, versets 75 à 83.

Nous donnâmes pour enfants à Abraham Isaac et Jacob. Ils marchèrent au flambeau de la foi. Avant lui, nous avons éclairé Noé. Parmi les descendants d'Abraham, nous favorisâmes de notre lumière David, Salomon, Job, Joseph, Moïse et Aaron. C'est ainsi que nous récompensons la vertu.

Zacharie, Jean, Jésus, Élie, furent au nombre des justes.

Nous élevâmes au-dessus de leurs semblables Ismaël, Élysée, Jonas et Loth.

Nous guidâmes dans le sentier du salut ceux que nous élevâmes parmi leurs pères, leurs frères et leur postérité.

Telle est la lumière de Dieu ; il s'en sert pour conduire ses serviteurs. Mais les idolâtres perdent le fruit de leurs œuvres.

Tels furent ceux à qui nous donnâmes les Écritures, la sagesse et le don de prophétie. Si leur postérité méprise ces bienfaits, nous les ferons passer à une nation plus reconnaissante.

SOURATE VI, versets 84 à 89.

Tous les prophètes qui t'ont précédé n'étaient que des hommes à qui nous révélâmes nos volontés. Interrogez ceux qui ont reçu les Écritures, si vous l'ignorez.

Des signes et des livres furent les marques de leur mission. Nous t'avons envoyé le Coran, pour rappeler aux hommes la doctrine qu'ils ont reçue, et pour qu'ils en gardent le souvenir.

SOURATE XVI, versets 45 et 46.

Célèbre Marie dans le Coran ; célèbre le jour où elle s'éloigna de sa famille du côté de l'orient.

Elle prit en secret un voile pour se couvrir, et nous lui envoyâmes Gabriel, notre Esprit, sous la forme humaine.

« — Le Miséricordieux est mon refuge, s'écria Marie ; si tu le crains... !

« — Je suis l'envoyé de ton Dieu, dit l'ange ; je viens t'annoncer un fils béni. »

« — D'où me viendra cet enfant ? répondit la Vierge ; nul mortel ne s'est approché de moi et le vice m'est inconnu. »

« — Il en sera ainsi, répliqua l'ange. La parole du Très-Haut en est le garant. Ce miracle lui est facile. Ton fils sera le prodige et le bonheur de l'univers. Tel est l'ordre du ciel. »

Elle conçut et se retira dans un lieu écarté.

Sourate xix, versets 16 et suivants.

Tels sont, entre les fils d'Adam, de Noé, d'Abraham et d'Israël, les prophètes que Dieu combla de ses grâces. Il les choisit parmi ceux qu'il éclaira du flambeau de la foi. Lorsqu'on leur récitait les merveilles du Miséricordieux, le front prosterné, les yeux baignés de larmes, ils adoraient sa majesté suprême.

Sourate xix, verset 59.

Tous les prophètes qui t'ont devancé ont eu cette révélation : « Je suis le Dieu unique. Adorez-moi. »

Sourate xxi, verset 25.

Chante la gloire de Marie, qui conserva sa virginité intacte. Nous soufflâmes sur elle notre Esprit. Elle et son fils furent l'admiration de l'univers.

Sourate xxi, verset 91.

Nous n'avons point envoyé de prophètes que Satan n'ait mêlé des erreurs dans leur doctrine. Mais Dieu détruit les

artifices, et les préceptes divins restent dans leur pureté. Il est savant et sage.

SOURATE XVII, verset 51.

Nous offrîmes Jésus et sa mère à l'admiration du monde. Nous les avons enlevés dans un séjour qu'habite la paix et où coule une eau pure.

SOURATE XXIII, verset 52.

L'alliance que nous avons contractée avec les prophètes, avec toi, avec Noé, Abraham, Moïse et Jésus, fils de Marie, doit être inviolable.

SOURATE XXXIII, verset 7.

Nous donnâmes à Moïse le Pentateuque. Le peuple Hébreu en a hérité. Ce livre, en sa lumière, est le guide des sages.

SOURATE XL, verset 56.

Combien de prophètes ont annoncé nos lois aux peuples!

Aucun d'eux n'évita leurs railleries insultantes.

Nous avons exterminé des nations plus puissantes que les Mecquois. C'est un exemple qu'ils ont sous les yeux.

SOURATE XLIII, versets 5 à 7.

On a proposé aux idolâtres l'exemple du fils de Marie, et ils se sont révoltés.

« Vaut-il mieux que nos dieux? » se sont-ils écriés. Ils ne faisaient cette question qu'à dessein de disputer. L'esprit de dissension les anime.

Le fils de Marie n'est que le serviteur de Dieu. Le ciel le combla de ses faveurs et le donna pour modèle aux Hébreux.

SOURATE XLIII, versets 57 à 59.

Lorsque Jésus parut sur la terre au milieu des miracles,

il dit aux hommes : « Je viens vous apporter la sagesse et vous éclairer sur vos doutes ; craignez Dieu, et suivez ma doctrine.

« Il est mon Seigneur et le vôtre. Servez-le ; c'est le chemin du salut. »

La dissension s'éleva parmi les chrétiens; les sectes se formèrent. Mais malheur aux méchants; ils seront punis au jour du jugement.

Sourate xliii, versets 63 à 65.

Nous revêtîmes du ministère d'apôtre Jésus, fils de Marie; nous lui donnâmes l'Évangile. Nous mîmes dans le cœur de ses disciples la piété, la miséricorde et le désir de la vie monastique. Ils l'instituèrent pour se rendre agréables au Seigneur. Nous ne leur en avons point fait un précepte; ils ne l'ont pas observée dans la plénitude de son institution. Ceux qui ont été fidèles ont reçu leur récompense; mais la plupart ont été prévaricateurs.

Sourate lvii, verset 27.

« Je suis l'apôtre de Dieu, répétait aux juifs Jésus, fils de Marie. Je viens confirmer la vérité du Pentateuque, qui m'a précédé, et vous annoncer l'heureuse arrivée du prophète qui me suivra. Mohammed est son nom. » Jésus prouva sa mission par des miracles, et les Hébreux s'écrièrent : « C'est un imposteur. »

Sourate lxi, verset 6.

Dieu proposa à l'admiration des hommes Marie, fille d'Amram, qui conserva sa virginité. Gabriel lui transmit le souffle divin. Elle crut à la parole du Seigneur, aux Écritures, et elle fut obéissante.

Sourate lxvi, verset 12.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06592 5581


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS